BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
152
NAPOLI

35. 1. 21

921. X

II Suppl Polit. A-152.

LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.

ORIGINAL
IMPERFECT

C 27224

LE VOYAGEUR FRANÇOIS,

OU

LA CONNOISANCE DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU MONDE,

Mise au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

QUATRIEME ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

TOME X.

Prix 3 liv. relié.

A PARIS,

Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire, au Palais, & rue Dauphine.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

LE VOYAGEUR FRANÇOIS.

LETTRE CXI.

La Louisiane.

APRÈS bien des fatigues, dont le détail n'a pourtant rien de remarquable, je suis enfin arrivé, Madame, dans la capitale de la Louisiane. La fondation en est, comme vous savez, très-nouvelle. Les François ne pensoient pas à faire des découvertes dans ce pays, lorsqu'ils y furent attirés par leurs guerres avec les sauvages. Un missionnaire récollet fut pris & emmené chez les Illinois; comme il savoit un peu de chirurgie, il se

rendit utile à ces peuples, & en fut bien traité. Il parcourut leurs bourgades, & ſuivit aſſez long-temps ce fleuve fameux, qui a été depuis ſi connu en France ſous le nom de Miſſiſſipi. On lui avoit donné, par flatterie, celui de Colbert; enſuite, par dévotion, celui de ſaint Louis; mais ſon premier nom a prévalu. Le récollet, à ſon retour à Quebec, y fit le détail le plus avantageux de ce qu'il avoit vu. En conſéquence le chevalier de la Salle partit avec un détachement, entra chez les Illinois, prit poſſeſſion du pays au nom de Louis XIV, l'appella Louiſiane, en l'honneur de ce prince, & y conſtruiſit un fort; les Eſpagnols y euſſent bâti une égliſe; les Anglois une taverne.

La guerre que la France avoit alors à ſoutenir, & les beſoins de l'état abſorboient ſans ceſſe l'attention des miniſtres, & leur permettoient peu de penſer à cette nouvelle acquiſition. Ce que l'on crut pouvoir faire de mieux, fut de la donner en conceſſion à quelque riche particulier, qui, trouvant ſon intérêt à la mettre en valeur, fît le bien de l'état en tra-

vaillant au ſien propre. En conſéquence la Louiſiane fut cédée à M. Crozat, & paſſa enſuite à la compagnie des Indes. La Nouvelle Orléans, que l'on commençoit à bâtir, & qui fut ainſi nommée pour faire ſa cour à M. le duc d'Orléans, régent, en devint la capitale. La compagnie, fondant de grandes eſpérances ſur ce pays, s'occupa à le peupler. Elle y envoya un vaiſſeau chargé de filles, enrôlées de force, ſans leſquelles elle jugea qu'il étoit impoſſible de faire aucun établiſſement ſolide. Dès qu'elles furent débarquées, on les logea toutes dans une même maiſon, avec une ſentinelle à la porte. Il étoit permis de les aller voir le jour, & de choiſir, entr'elles, celles qu'on vouloit épouſer; mais dès que la nuit étoit venue, l'entrée étoit interdite à toutes ſortes de perſonnes. Ces filles ne tarderent pas à être pourvues; mais cette premiere cargaiſon ne ſuffiſoit pas pour le nombre des prétendants qui ſe préſenterent; car celle qui reſta la derniere excita une querelle très-ſérieuſe entre pluſieurs jeunes gens qui ſe battirent pour l'avoir, quoiqu'elle eût

plus l'air d'un grenadier, que d'une Hélene.

Une ſeconde cargaiſon de pareille marchandiſe arriva l'année ſuivante ; mais la fureur de ſe marier étoit ſi ralentie, qu'on ne ſe preſſoit plus d'en demander. Enfin il en débarqua une troiſieme ; mais celle-ci étoit plus diſtinguée. On les appelloit les filles de la caſſette, parce qu'à leur départ de France, elles avoient eu, de la libéralité de la compagnie, une petite caſſette de linge & d'habits. D'ailleurs elles étoient conduites par des religieuſes ; auſſi ne tarderent-elles pas à trouver des maris. Elles n'en avoient pas moins été amenées de force, excepté une ſeule, qu'on appelloit la demoiſelle de bonne volonté. Le nombre de ces différents envois ſe montoit à plus de huit cents filles. Les unes s'établirent dans la capitale ; d'autres formerent des habitations chez les Natchés, où plus de vingt ans auparavant on avoit eu le projet de fonder la métropole, ſous le nom de Roſalie, qui étoit celui de Madame la Chanceliere de Pontchartrain.

La Nouvelle Orléans, cette ville ſi fameuſe dans l'hiſtoire de la régence, la premiere qu'un des plus grands fleuves du monde ait vu bâtir ſur ſes bords, la capitale enfin d'un pays plus vaſte, plus étendu que la France, contient à peine deux cents maiſons, dont les unes ſont de briques, les autres de bois. Elle eſt ſituée ſur la rive orientale du Miſſiſſipi ; & ſuivant le plan donné par l'ingénier qui en a tracé le deſſein, les rues doivent être tirées au cordeau ; on n'y voit preſque encore, que des barraques diſperſées ſans beaucoup d'ordre. Elles ſont habitées par des François, des negres & quelques ſauvages eſclaves, qui tous enſemble ne montent pas, à ce qu'il m'a paru, à plus de douze cents perſonnes.

M. le marquis de Vaudreuil, qui y commande, doit, dit-on, recevoir vingt-quatre compagnies de marine d'augmentation. On parle auſſi de nouvelles recrues de filles, enrôlées en France, pour venir peupler ces climats. On donnera le congé aux ſoldats laborieux qui voudront les épouſer. Le roi leur accordera un certain nombre d'arpents de terre à défricher, les

nourrira pendant trois ans, & leur fournira de la poudre, du plomb, du bétail, un fusil & des instruments de labourage. Je dirai, en passant, que la table de ce gouverneur est d'une très-grande ressource pour les nouveaux débarqués, & qu'il en fait les honneurs avec autant de générosité que de noblesse.

Ce pays est peuplé de marchands, d'artisans & d'étrangers. C'est un séjour enchanté pour la salubrité de l'air, la fécondité du terroir, & la beauté de sa position. Il n'y a d'ailleurs rien à voir dans la ville, rien sur-tout qui puisse mériter votre attention & piquer votre curiosité. L'idée la plus juste que vous puissiez vous en former, c'est de vous figurer douze cents personnes envoyées pour fonder une cité, campées sur le bord d'un grand fleuve, où elles n'ont songé qu'à se mettre à couvert des injures de l'air. Jugez, Madame, des sociétés qu'on y trouve, par celle qui fait ici toute ma ressource : c'est celle des capucins, dont le gardien a vu jeter les premiers fondements de cette capitale. Il m'a appris, en style de son couvent, qu'il est né à Pontoise, & se nomme pere Jérôme ; qu'à seize ans il

s'étoit ceint du cordon de ſon ordre ; qu'il a fait ſes vœux à dix-ſept, & quitté la France à vingt-ſix, de dépit contre ſes ſupérieurs, qui affectoient de l'éloigner de Paris. " Ce mal, ajouta-t-il avec humilité, a certainement produit le plus grand de tous les biens ; car Dieu qui ſait faire ſervir les plus vils inſtruments à ſa gloire, a permis que je fuſſe nommé à cette miſſion, où mes ſuccès ont paſſé mes eſpérances. Depuis que la ville eſt fondée, je travaille au ſalut de ces pauvres ſauvages. J'étois du débarquement qui ſe fit en 1722 ; & j'ai la gloire d'être un des premiers capucins de la Louiſiane ; mais les progrès de la colonie n'ont pas égalé ceux de l'évangile. En conſidérant la ſituation de cette ville, à trente lieues de la mer, & ſur un fleuve navigable, la fertilité de ſon terroir, la douceur & la bonté de ſon climat, l'induſtrie de ſes habitants, le voiſinage du Mexique, où l'on peut aller en quinze jours, celui de la Havane & des colonies Angloiſes, qui en ſont encore moins éloignées : en rapprochant, dis-je, tous ces avantages, j'en avois conçu des idées plus

flatteuſes. Rome & Paris n'ont pas été bâtis ſous des auſpices ſi heureux ; & leurs fondateurs n'ont rencontré, ni ſur la Seine, ni ſur le Tibre, ce que nous avons trouvé près du Miſſiſſipi, en comparaiſon duquel ces deux rivieres ne ſont que des ruiſſeaux ; mais la roſée du ciel n'eſt pas encore tombée ſur ce beau pays, qui, plus qu'un autre, continua le pere capucin, peut ſe vanter d'avoir en partage la graiſſe de la terre.

„ J'étois à la Nouvelle Orléans, lorſqu'un ſauvage des environs aſſaſſina l'abbé de Saint-Côme, miſſionnaire de cette colonie. M. de Bienville, qui commandoit dans le pays, vengea ſa mort ſur toute la nation, & la contraignit à lui demander la paix. Le gouverneur l'accorda, à condition qu'on lui apporteroit la tête du meurtrier ; ce qui fut accepté ; & les députés vinrent préſenter à M. de Bienville le calumet. Dans ces occaſions, ils ſont parés de ce qu'ils ont de plus beau à leur goût. Il n'y avoit pas plus de cent pas, de l'endroit où ils débarquerent, juſqu'à la cabane du gouverneur ; cependant ce peu de terrein ſuffit, pour les tenir

en chemin pendant près d'une demi-heure ; ils marchoient ſur une même ligne, à la ſuite l'un de l'autre, en chantant la chanſon du calumet, qu'ils agitoient au vent, ſuivant toujours la meſure & la cadence qui les régloient. Ils ne ceſſerent cette muſique que lorſqu'ils furent auprès du commandant. Ce fut alors que le porte-parole lui dit : te voilà donc, & moi avec toi. Ils s'aſſirent enſuite par terre, appuyerent leur viſage ſur leurs mains ; l'orateur, pour ſe recueillir, avant que de prononcer ſa harangue ; les autres pour garder le ſilence ; tous pour reprendre haleine, ſuivant leur coutume. Un moment après, le porte-parole ſe leva avec deux autres ; l'un remplit de tabac la pipe du calumet ; l'autre apporta du feu ; l'orateur fuma, & préſenta la pipe à M. de Bienville pour en faire autant. Tous les aſſiſtants les imiterent ; & la cérémonie achevée, un député prit le calumet, le donna au gouverneur afin qu'il le gardât ; alors le porte-parole reſta ſeul debout ; les autres députés s'aſſirent auprès des préſents qu'ils avoient appor-

tés ; ils conſiſtoient en quelques pelleteries toutes paſſées en blanc, en ſigne de paix. Vous ne ſerez peut-êrre pas fâché d'entendre une partie du diſcours qui fut prononcé à cette occaſion.

„ Que mon cœur & mes yeux ſont contents de te voir aujourd'hui, dit l'orateur à M. de Bienville, de te parler moi-même à toi-même, ſans craindre que le vent emporte nos paroles en chemin ! Nos préſents ſont petits ; mais nos cœurs ſont grands pour obéir à ta parole. Quand tu parleras, tu verras nos jambes courir & ſauter comme celles des cerfs, pour faire ce que tu voudras. Ah ! que le ſoleil eſt beau aujourd'hui, en comparaiſon de ce qu'il étoit quand tu étois fâché contre nous ! Qu'un méchant homme eſt dangereux ! Tu ſais qu'un ſeul a tué le François, dont la mort a fait tomber avec lui nos meilleurs guerriers ; il ne nous reſte plus que des vieillards, des femmes & des enfants. Tu as demandé la tête du méchant homme, pour avoir la paix ; nous te l'avons envoyée. Auparavant, le ſoleil

étoit rouge ; les chemins étoient remplis de ronces & d'épines ; les nuages étoient noirs ; l'eau étoit trouble & teinte de notre ſang ; nos femmes pleuroient ſans ceſſe ; nos enfants crioient de frayeur ; le gibier fuyoit loin de nous ; nos maiſons étoient abandonnées, & nos champs en friche ; au moindre cri des oiſeaux de nuit, tous nos guerriers étoient ſur pied ; ils ne dormoient que les armes à la main ; les ſerpents ſiffloient de colere en allongeant leurs dards ; les oiſeaux ſembloient, par leurs triſtes ramages, ne chanter que des chanſons de mort. Aujourd'hui le ſoleil eſt brillant ; le ciel eſt ſerein ; il n'y a plus de nuages ; les chemins ſont couverts de fleurs ; l'eau eſt ſi claire, que nous voyons notre image ; les ſerpents fuient devant nous ; les oiſeaux nous charment par la douceur & l'harmonie de leurs chants ; le gibier revient ; nos femmes danſent juſqu'à oublier de manger ; nos enfants ſautent comme de jeunes faons de biche ; le cœur de toute la nation rit de joie, de voir qu'aujourd'hui nous marcherons par le même chemin que

vous tous, François; le même ſoleil nous éclairera; nous n'aurons plus qu'une même parole; nos cœurs n'en feront plus qu'un; nous mangerons enſemble comme freres. Cela ne ſera-t-il pas bon? Qu'en dis-tu, mon pere?

„ Le gouverneur répondit à ce diſcours en peu de mots, fit dîner avec lui les députés, mit, en ſigne d'amitié, ſa main dans celle de l'orateur, & les renvoya très-ſatisfaits.

„ Pendant leur ſéjour à la Nouvelle Orléans, continua le pere Jérôme, ces députés venoient ſouvent viſiter notre maiſon, & m'avoient pris en amitié. Ils me propoſerent de les accompagner dans leur bourgade; & je m'y déterminai d'autant plus volontiers, que c'étoit une occaſion d'apprendre plus facilement la langue du pays. Les femmes ne furent effrayées, ni de mon habit, ni de ma barbe, qui, à la vérité, n'étoit ni auſſi longue, ni auſſi épaiſſe, ni auſſi griſe que vous la voyez; vous euſſiez ri de les entendre ſe diſputer entr'elles, à qui me témoigneroit le plus d'attachement. Ce qu'on raconte des ſoins attentifs d'une dévote pour

ſon directeur, n'eſt qu'une foible image de leur empreſſement à me ſervir. Les unes m'adopterent pour leur fils, les autres pour leur neveu, pour leur couſin, les plus jeunes pour leur pere ou pour leur oncle, & toutes pour leur compatriote, pour leur ami; elles exigerent de moi, que je me laiſſerois imprimer, ſur la cuiſſe gauche, la marque d'un écureuil, ſymbole de cette nation, pour me ſervir comme de lettres de naturalité. Je me prêtai avec grace à cette opération, qu'elles voulurent faire elles-mêmes; & il n'y en a pas une qui ne regardât comme un honneur, un devoir & un plaiſir, d'aſſiſter à cette cérémonie. Elles me firent aſſeoir ſur une peau de chevreuil; & après avoir brûlé de la paille, dont elles délayerent la cendre avec de l'eau, elles ſe ſervirent de cette compoſition très-ſimple, pour tracer ſur ma cuiſſe, la forme de l'écureuil. Elles ſuivirent le deſſein avec une groſſe aiguille, en me piquant la chair juſqu'au vif; le ſang, mêlé avec cette cendre noire, laiſſe une empreinte qui ne s'efface jamais. Je ne puis vous exprimer com-

bien cette opération eſt douloureuſe. J'ai fait tous mes efforts pour n'en rien témoigner ; je plaiſantois au contraire avec ces femmes ; & les ſpectateurs admirant mon inſenſibilité, pouſſoient des cris de joie, en danſant autour de moi. On étendit des peaux blanches, ſur leſquelles on me fit marcher ; & l'on me dit que je pouvois aller chez tous les peuples alliés de la nation, montrer mon écureuil ; que je ſerois bien reçu par-tout, & que ſi quelqu'un me faiſoit du mal, on lui en feroit à lui-même. J'ai acquis, par cette adoption, la qualité de noble ſauvage, qui donne, dans ce pays-ci, un nouveau luſtre à la nobleſſe que j'avois déjà eu le bonheur de recevoir de la nature & de mon ordre. Cette marque d'honneur, que je porte ſur ma cuiſſe, ajouta-t-il en la découvrant, pour me la faire voir, m'eſt plus précieuſe que les croix & les cordons de tous nos eccléſiaſtiques d'Europe ; & il ne faut peut-être pas avoir moins de mérite pour l'obtenir. On ne parvient à cette diſtinction, que par des actions éclatantes ; & ſi quelque ſauvage s'aviſoit

de ſe faire piquer, ſans s'être rendu digne de porter ſur lui ce glorieux caractere, il ſeroit dégradé & déclaré infame, comme un officier François, qui oſeroit prendre de lui-même la croix de ſaint Louis. J'ai vu un de ces Indiens, qui, ſans s'être jamais ſignalé pour la défenſe de ſon pays, ſe fit graver ſur le bras ce ſigne d'honneur, dans l'intention d'épouſer une des plus jolies filles d'un village voiſin. Il ſavoit qu'elle ne vouloit accorder ſa main, qu'à quelque brave décoré de cette marque. Comme il étoit ſur le point de conclure avec les parents, les guerriers, indignés de voir un poltron faire trophée d'un ornement qui n'eſt dû qu'au mérite, ordonnerent entr'eux, qu'il auroit l'empreinte arrachée, c'eſt-à-dire, la peau écorchée, & la chair enlevée juſqu'à l'os, & qu'on en feroit autant à tous ceux qui ſe trouveroient dans le même cas. Si l'eſpoir d'un mariage avantageux engage jamais quelque François à faire une pareille ſottiſe, la conduite des ſauvages ſervira de regle pour le châtiment. Quoi qu'il en ſoit, je ſuis d'autant plus flatté du

titre d'honneur que j'ai acquis parmi eux, qu'il m'a mis à portée de travailler plus efficacement à leur converſion.

„ Je fis mon noviciat dans la carriere apoſtolique, chez les Natchés, peuple ſauvage, autrefois fort nombreux, qui habitoit ſur la droite du fleuve, à plus de cent cinquante lieues de ſon embouchure, dans un des plus beaux & des plus fertiles climats de l'univers. Ils furent longtemps nos alliés ; mais la tyrannie d'un commandant François les ayant pouſſés à bout, ils firent main-baſſe ſur tous ceux de nos gens qu'ils purent attraper, & les maſſacrerent inhumainement. On s'en eſt vengé par la deſtruction preſque totale de leur nation, dont il ne reſte plus qu'un très-petit nombre. Vous avez ſans doute appris en France cet événement, mais les circonſtances n'en ont été connues que de très-peu de perſonnes.

„ Ce malheur arriva, comme je l'ai dit, par la faute d'un officier qui commandoit un fort chez les ſauvages, où il exerçoit mille injuſtices. Ces peuples

virent, avec indignation, qu'il voulût forcer le chef d'un village à quitter le lieu où il étoit, pour aller s'établir ailleurs, afin de s'emparer lui-même de ſon habitation. Les vieillards s'aſſemblent, tiennent conſeil entr'eux; & il eſt arrêté que tous les François de la Louiſiane périront le même jour & à la même heure. Ils envoyerent des députés chez toutes les nations où nous étions établis, leur remirent des paquets de buchettes, en leur recommandant d'en jeter une tous les jours dans le feu; & lorſqu'on ſe trouveroit à la derniere, ce ſeroit l'inſtant marqué pour le maſſacre. Les Natchés en conſerverent un pareil nombre; mais la mere du grand chef, qui aimoit les François, chercha à découvrir la conſpiration, & tint à ſon fils le diſcours ſuivant.

„ Ouvre tes oreilles pour m'entendre, lui dit-elle; je ne t'ai jamais appris à mentir; & je t'ai toujours dit, au contraire, qu'un menteur ne méritoit pas d'être conſidéré comme un homme; mais qu'un pareil vice étoit digne du mépris même des femmes;

ainſi je crois que tu diras la vérité. Dis-moi donc, les enfants du ſoleil ne ſont-ils pas tous freres ? leurs intérêts ne doivent-ils pas être communs ? Cependant tous les chefs ſe cachent de moi, comme ſi mes levres étoient coupées, & comme ſi je ne pouvois pas retenir mes paroles. Me connois-tu femme à parler en dormant ? Je ſuis au déſeſpoir de me voir mépriſée de mes freres, mais encore plus de l'être de mon fils. Quoi donc ! n'es-tu pas ſorti de mes entrailles ? N'as-tu pas ſucé mon ſein, pour te nourrir du plus pur de mon ſang ? Eſt-ce que ce ſang ne coule pas encore dans tes veines ? Serois-tu prince, ſi tu n'étois pas mon fils ? As-tu déjà oublié que, ſans mes ſoins, tu ſerois mort il y a long-temps ? Tout le monde t'a dit, & moi auſſi, que tu es le fils d'un François ; mais mon propre ſang m'eſt beaucoup plus cher que celui des étrangers. Je marche aujourd'hui près de toi, de même qu'une chienne, ſans être regardée. Je m'étonne que tu ne me repouſſes pas avec le pied. Je ne ſuis point ſurpriſe de voir que les autres ſe cachent de moi ;

les vieillards ont coutume de mépriſer les femmes qui ne leur ſont plus bonnes à rien. Mais toi, qui es mon fils, tu te cache de moi! As-tu jamais vu, dans notre nation, un enfant mépriſer ſa mere? Quoi! tant de mouvements parmi nous, ſans que j'en ſache la raiſon! As-tu peur que je te trompe, & que je te faſſe eſclave des étrangers, contre leſquels vous agiſſez? Ah! que je ſuis laſſe d'être ainſi mépriſée, & de marcher avec des hommes ingrats!

„Le fils, pénétré de ce diſcours & des larmes de ſa mere, lui découvrit toutes les circonſtances de la conſpiration, & les meſures qu'on alloit prendre pour exécuter ce complot. Elle mit en vain tout en uſage pour en arrêter les effets. Elle ſavoit que pluſieurs filles ſauvages avoient de nos officiers pour amants; elle imagina de ſe ſervir d'elles, pour faire paſſer ſecrétement ſes avis au commandant, avec expreſſes défenſes de jamais dire que c'étoit par ſon ordre qu'elles agiſſoient. Un lieutenant vit un jour arriver chez lui ſa maîtreſſe toute en pleurs, & apprit d'elle, que les Nat-

chés devoient faire main-baſſe ſur tous nos gens. Etonné de ce diſcours, & attendri par ſes larmes, il queſtionna cette amante éplorée. Ses réponſes ſimples & naïves, ſa terreur tendre, ne permirent pas de douter de la vérité du complot. Il alla ſur le champ en faire part au commandant du fort, qui lui ordonna les arrêts, pour avoir voulu lui donner une fauſſe alarme. Sept habitants, inſtruits par la même voie, étant venu lui demander la permiſſion de prendre les armes pour éviter toute ſurpriſe, furent mis aux fers.

„La mere du grand chef vit, avec douleur, que ſes ſoins pour la conſervation des François, étoient inutiles; elle voulut les ſervir malgré eux. Elle n'avoit qu'un moyen; c'étoit d'en laiſſer périr une partie pour ſauver l'autre. Elle entra dans le lieu où les buchettes étoient enfermées, & en jeta pluſieurs dans le feu. Les Natchés qui ne s'en apperçurent pas, ſe trouverent à la derniere avant leurs alliés, & maſſacrerent les François qui étoient chez eux. Les autres peuples ſauvages qui l'apprirent avant

que

que le temps fut arrivé, ſe crurent trahis & avouerent tout. Le gouverneur de la Louiſiane marcha contre eux, & les défit. La plupart furent tués ou faits priſonniers ; & cette nation, comme je l'ai dit, ne forme plus aujourd'hui qu'un très-petit peuple. On attribue encore cette extrême diminution à des maladies contagieuſes, qui, dans ces dernieres années, ont cauſé parmi eux de grands ravages. Une troiſieme cauſe eſt que leur chef ayant droit de leur enlever tout ce qu'ils poſſedent, ils ne réſident pas volontiers près de lui, & vont former d'autres habitations dans des terres plus éloignées. Ainſi ce qu'on appelloit de mon temps le grand village, ſe trouve réduit à un petit nombre de cabanes, faites en forme de pavillons carrés, fort baſſes & ſans fenêtres ; le faîte eſt arrondi à-peu-près comme un four, & elles ſont couvertes de feuilles & de pailles de maïs.

„ Lorſque j'exerçois chez les Natchés le miniſtere évangélique, cette nation comptoit encore plus de vingt villages. C'étoit la ſeule, dans cette partie de l'Amérique, qui parût avoir

un culte réglé ; il approchoit aſſez de celui des anciens Romains ; on y voyoit un temple rempli d'idoles, pour leſquelles ces ſauvages avoient la plus grande vénération, & qu'ils adoroient ſous différents attributs. La forme de ce temple, comme celle des cabanes, reſſembloit à un four, & avoit près de cent pieds de circonférence. On y entroit par une porte très-baſſe, très-étroite & ſans fenêtres ; il y avoit, aux deux extrêmités, comme deux girouettes de bois, qui repréſentoient aſſez groſſiérement la figure de deux aigles ; au-devant de la porte étoit une eſpece d'appentis, où le gardien du temple avoit ſon logement, & tout autour régnoit une enceinte de paliſſades, ſur laquelle étoient expoſés les crânes de toutes les têtes que les guerriers rapportoient des combats.

„ Dans l'intérieur du temple, on voyoit des tablettes poſées à certaines diſtances, les unes ſur les autres. Là étoient placés des paniers, qui renfermoient les os de leurs anciens chefs & à côté, ceux des victimes qui s'étoient immolées, pour

ſuivre leurs maîtres dans l'autre monde. Une autre tablette ſéparée portoit des corbeilles peintes, où ſe conſervoient les idoles. C'étoient, ou des figures d'hommes & de femmes, faites de pierre & de terre cuite; ou des têtes & des queues de ſerpents, des animaux empaillés, des mâchoires de grands poiſſons, &c.

„ On avoit ſoin d'entretenir au milieu du temple un feu continuel, par lequel on ne pouvoit ſe ſervir que du bois d'un ſeul arbre; & ſi par malheur, il venoit à s'éteindre, la nation étoit conſternée, & les prêtres punis de mort; ce qui arrivoit très-rarement, les gardiens pouvant aiſément le renouveller, en ſe faiſant apporter de quoi allumer leur pipe; car il étoit défendu d'employer le feu ſacré à cet uſage. Trois pieces de bois également écartées les unes des autres, mais réunies par une des extrêmités, brûloient lentement: le gardien s'occupoit à les attiſer. S'il faiſoit froid, il pouvoit avoir ſon feu à part; mais il ne lui étoit pas permis de ſe chauffer à celui qui brûloit à l'honneur du ſoleil. Les anciens étoient

obligés de porter, chacun à leur tour, une groſſe bûche dans l'enceinte de la paliſſade. Le nombre des gardiens étoit fixé, & ils ſervoient par quartier. Celui qui étoit en exercice, placé en ſentinelle ſous l'appentis, examinoit ſi le feu n'étoit pas en danger de s'éteindre.

„ De toutes les femmes il n'y avoit que les ſœurs du grand chef qui euſſent la liberté d'entrer dans le temple ; la porte en étoit également interdite au menu peuple, lors même qu'il apportoit à manger aux manes de ceux dont les cendres repoſoient dans des corbeilles, auprès de celles de leurs maîtres. Les mets ſe donnoient au garde-feu, qui les plaçoit à côté du mort ; & après un certain temps, on les mettoit ſur les paliſſades de l'enceinte, où ils étoient abandonnés aux bêtes fauves.

„ Le ſoleil eſt le principal objet de la vénération des Natchés : & leur chef, qui prend la qualité de frere de cet aſtre, en porte l'image ſur ſa poitrine. Le culte que lui rendoient ces ſauvages avoit quelque choſe d'auguſte. Le grand chef dévançoit

ſon lever, & marchoit à la tête du peuple d'un pas grave, tenant un calumet qui ne ſervoit qu'en cette occaſion. Il ſe tournoit vers l'orient, hurloit trois fois en ſe proſternant juſqu'à terre, & offroit au ſoleil les trois premieres gorgées de fumée qu'il tiroit de ſa pipe; puis ſe retournant de l'eſt à l'occident, il lui enſeignoit la route qu'il devoit tenir dans ſa courſe. Pendant ce temps-là il s'élevoit un hurlement général de tout le peuple, qui contemploit cet aſtre les bras levés vers le ciel. Les meres amenoient leurs enfants, & les faiſoient tenir dans une poſture religieuſe.

„ Le grand chef des Natchés, appellé communément le Soleil, jouit d'une autorité deſpotique ſur tout ſon peuple. Ce ſont toujours les enfants mâles de ſa plus proche parente qui lui ſuccedent, & jamais ſon propre fils. Cette politique eſt fondée ſur la connoiſſance qu'ils ont du libertinage de leurs femmes, leſquelles, comme ailleurs, ne ſe font point de ſcrupule de mettre des enfants étrangers dans la famille de leur mari. On donne à la mere de l'héritier préſomptif de la puiſſance

ſuprême, le nom de Femme-chef, ou la Soleille, & quoique pour l'ordinaire elle ſe mêle peu du gouvernement, on ne laiſſe pas de lui rendre de grands honneurs. Elle a même, ainſi que le chef, droit de vie & de mort ſur les particuliers. Dès que quelqu'un a eu le malheur de déplaire à l'un ou à l'autre, ils ordonnent à leurs gardes de le tuer. Va me défaire de ce chien, diſent-ils, & ils ſont obéis ſur le champ. Leurs ſujets ne les abordent jamais, ſans les ſaluer trois fois par un cri, qui eſt une eſpece de hurlement. On doit faire la même choſe en ſe retirant, & obſerver de ne jamais leur tourner le dos. Lorſqu'on les rencontre, il faut s'arrêter, ſe ranger du chemin, & jeter les mêmes cris, juſqu'à ce qu'ils ſoient éloignés. On eſt obligé de leur porter ce qu'il y a de meilleur dans les récoltes, dans le produit de la pêche & de la chaſſe, & dans le butin fait ſur l'ennemi. Enfin perſonne, pas même leurs plus proches parents, lorſqu'ils mangent avec eux, n'ont droit de mettre la main au même plat, ni de boire dans le même vaſe.

„ La cabane du grand chef, ou

Soleil, eſt placée ſur une élévation, & domine ſur toutes celles du village. A droite eſt le lit du maître, orné de différentes figures peintes. Ce lit ne conſiſte que dans une natte, avec une bûche qui ſert de chevet. Au milieu de la chambre eſt une petite borne, dont il faut avoir fait le tour, avant que de s'approcher du lit. Ceux qui entrent, ſaluent par un hurlement, & avançent juſqu'au fond de la cabane, ſans jeter les yeux du côté droit. Enſuite on fait une ſeconde ſalutation, en élevant les bras au-deſſus de la tête, & en pouſſant trois hurlements. Si c'eſt une perſonne que le maître conſidere, il répond par un petit ſoupir, & lui fait ſigne de s'aſſeoir: on le remercie de ſa politeſſe par un autre hurlement. A toutes les queſtions qu'il fait, on hurle une fois avant que de lui répondre; & quand on prend congé de lui, on fait traîner le dernier hurlement, juſqu'à ce qu'on ſoit hors de ſa préſence.

„ Les chefs, en mourant, ſe faiſoient accompagner au tombeau par leurs officiers & leurs domeſtiques. Pour

vous former une idée de cette étrange cérémonie, vous ſaurez que dès qu'il naiſſoit un Soleil, c'eſt-à-dire, un héritier préſomptif, chaque famille qui avoit un fils à la mamelle devoit lui en faire hommage. On choiſiſſoit, parmi tous ces enfants, un certain nombre qu'on deſtinoit à ſon ſervice; & dès qu'ils étoient dans l'âge compétent, on leur donnoit un emploi conforme à leurs talents. Les uns paſſoient leur vie à la chaſſe ou à la pêche pour l'entretien de ſa table. Les autres étoient employés à l'agriculture; d'autres ne ſervoient qu'à compoſer ſon cortege. Ils obéiſſoient ſi aveuglément à ſes volontés, qu'il n'y en avoit pas un qui oſât lui refuſer ſa tête s'il la demandoit. Un des principaux articles de leur religion étoit d'honorer ſes funérailles, en mourant avec lui, pour l'aller ſervir dans l'autre vie, où ils eſpéroient jouir d'un ſuprême bonheur. Ils ſe revêtoient de leurs plus beaux ajuſtements, & ſe rendoient près du temple, où le peuple aſſemblé les attendoit. Après avoir danſé & chanté aſſez long-temps, ils paſſoient

une corde à leur cou avec un nœud coulant ; & auſſi-tôt les miniſtres prépoſés à cette exécution venoient les étrangler, en leur recommandant d'aller joindre le prince, pour reprendre auprès de lui dans l'autre monde, des emplois encore plus honorables que ceux qu'ils occupoient dans celui-ci.

„ Après cette expédition on décharnoit leurs os ; on les faiſoit ſécher pendant une couple de mois ; on les renfermoit dans des corbeilles, & on les plaçoit dans le temple, à côté de leur maître. Cette même cérémonie s'obſervoit également à la mort des freres & des ſœurs du grand chef. Les femmes ſe faiſoient toutes étrangler pour les ſuivre, & regardoient comme un grand honneur, la permiſſion qu'elles avoient obtenue de s'offrir en ſacrifice. Elles s'y prenoient quelquefois dix ans auparavant, pour mériter cette grace, & il falloit que celles à qui elle étoit accordée, filaſſent elles-mêmes la corde qui devoit être l'inſtrument de leur mort.

„ On m'a pourtant raconté l'hiſtoire d'un ſauvage qui ne fut pas

d'humeur de ſe ſoumettre à cette loi, & ne crut pas, comme ces femmes courageuſes, qu'il fût de ſa gloire d'accompagner ſon épouſe au tombeau. Il s'étoit marié avec une parente du grand chef. Cette femme tomba malade, & dès qu'il vit qu'elle tournoit à la mort, il prit la fuite, ſe rendit à la Nouvelle Orléans, & ſe mit ſous la protection du gouverneur, qui étoit M. de Bienville, en offrant d'être ſon chaſſeur. Celui-ci accepta ſon ſervice, & s'intéreſſa en ſa faveur auprès des Natchés, qui déclarerent qu'il n'avoit plus rien à craindre, la cérémonie étant faite & la femme enterrée. Raſſuré par cette promeſſe, le ſauvage oſa reparoître dans ſa nation. Il y fut à peine arrivé, que le frere de ſon épouſe mourut, &, comme beau-frere, on réſolut de lui faire payer une dette dont il ne s'étoit point acquitté comme mari. Quand il ſe vit avec les autres victimes, il s'abandonna à la douleur la plus profonde. La veuve du défunt, qui devoit être auſſi immolée, témoin de

ſes gémiſſements, lui dit : tu es un guerrier, & tu pleures ! Puiſque la vie t'eſt ſi chere, il ne convient pas que tu viennes avec nous, va-t-en avec les femmes, & que ton cœur reſte derriere toi ſur la terre. L'Indien ne ſe fit pas répéter cet ordre : il diſparut comme un éclair, & trois vieilles douairieres, dont deux étoient ſes parentes, s'offrirent de mourir à ſa place. Elles furent expédiées le ſoir même ; l'une devant la porte du défunt, & les deux autres ſur la place du temple. On leur paſſa la corde au cou, & huit hommes de leurs parents les étranglerent. Il n'en falloit pas un ſi grand nombre ; mais comme on acquiert la nobleſſe en faiſant ces ſortes d'exécutions, il s'en préſente toujours plus qu'il n'en faut. La généroſité de ces femmes racheta la vie à notre ſauvage, qui fut tranquille depuis, & profitant des lumieres qu'il avoit acquiſes pendant ſon ſéjour chez les François, il s'en ſervit pour duper ſes compatriotes. Il ſe fit jongleur, c'eſt-à-dire, prêtre & médecin, deux qualités plus analogues à la timidité de ſon caractere,

que celle d'homme de guerre, qui avoit été ſa premiere profeſſion.

„ La jeune veuve, qui l'avoit jugé indigne de mourir avec elle, montra un héroïſme qui ne peut être trop exalté. Elle fit venir ſes enfants, & leur dit : Voici le jour où je dois m'arracher de vos bras, pour courir ſur les pas de votre pere qui m'attend au pays des eſprits. Ce ſeroit bleſſer mon devoir & mon amour que de céder à vos larmes. J'ai aſſez fait pour vous, de vous porter dans mon ſein, de vous allaiter de mes mamelles. Iſſus de mon ſang, nourris de mon lait, comment oſez-vous verſer des pleurs? Vous devez des exemples de fermeté & de valeur à toute la nation. Allez, mes enfants, j'ai pourvu à tous vos beſoins, en vous ménageant des amis. Je vous laiſſe au milieu des François; ils ſont généreux, rendez-vous dignes de leur eſtime; traitez toujours avec eux ſans détours, & ne les implorez jamais avec baſſeſſe. Et vous, François, ajouta-t-elle, en ſe tournant vers nos officiers, je vous recommande ces enfants que je laiſſe orphelins. Ils ne connoîtront

déſormais que vous pour peres ; vous devez les protéger. Quand vous les verrez, nobles guerriers, ſouvenez-vous que vous avez aimé l'auteur de leur vie, & qu'il fut juſqu'au tombeau le véritable & ſincere ami de votre nation. Il a plu au grand eſprit de vie de l'appeller ; & dans peu j'irai le joindre. Je lui dirai que j'ai vu vos cœurs ſe ſerrer à la vue de ſon corps mort. Ne vous chagrinez pas ; nous ſerons plus long-temps amis dans le pays des ames que dans celui-ci, parce que l'on n'y meurt plus.

„ Ces triſtes paroles arracherent des larmes à tous les François. Ils firent tout ce qu'ils purent pour la détourner du ſacrifice auquel elle ſe condamnoit volontairement. Elle fut inébranlable, & courut à la mort avec une ſérénité, une gaieté même qui les ravit tous d'admiration. On lui fit avaler des boulettes de tabac pour l'étourdir ; on l'étrangla enſuite ; & ſon corps fut mis ſur une natte, à côté de celui de ſon époux.

„ Toutes les femmes attachées au Soleil par les liens du ſang, jouiſ-

ſoient de l'heureux privilege de changer de maris tant qu'il leur plaiſoit, & de leur donner encore des coadjuteurs. Il eſt vrai qu'elles n'épouſoient jamais que des hommes d'une famille obſcure, & n'avoient à la fois qu'un mari en titre; mais elles pouvoient le congédier à leur volonté, & en choiſir un autre dans la nation, pourvu qu'il n'y eût entre eux aucune alliance. Si l'époux ſe rendoit coupable d'infidélité, la femme lui faiſoit caſſer la tête dans l'inſtant; & elle n'étoit pas ſujette à la même loi. Il ſe tenoit debout en ſa préſence, dans une poſture reſpectueuſe, ne mangeoit pas avec elle, & la ſaluoit du même ton que ſes domeſtiques; le ſeul avantage que lui procuroit une alliance ſi humiliante, c'étoit d'être exempt de travail, & d'avoir autorité ſur les valets.

„ Les Nâtchés, outre le grand chef, en avoient deux autres qui préſidoient à la guerre, deux maîtres des cérémonies pour le ſervice du temple, deux officiers pour régler ce qui ſe pratiquoit dans les traités de paix & de guerre, un qui avoit l'inſpection

ſur les ouvrages publics, & quatre qui étoient chargés d'ordonner les feſtins; c'étoit le chef principal qui nommoit à toutes ces places.

„ La culture des terres & les récoltes ſe faiſoient en commun. Chaque année le peuple s'aſſembloit pour enſemencer un vaſte champ de bled & de légumes. Il faut auparavant que les grains ſoient préſentés aux génies, avec les cérémonies accoutumées. Dès qu'on approche du temple, on leve les bras par reſpect; on pouſſe trois hurlements; on ſe frotte les mains à terre; & on ſe releve par trois fois avec autant de hurlements. Quand on ne doit que paſſer, on ſe contente de s'arrêter un moment, & de faire une légere inclination, les yeux baiſſés & les bras levés. Les peres de famille portent au temple les prémices de tout ce qu'ils recueillent: on en uſe de même de tous les préſents qu'on fait à la nation. On les offre d'abord aux eſprits; enſuite on les envoie au chef, qui les diſtribue comme il lui plaît. Une grande cabane, ſituée dans une prairie eſt deſtinée à conſerver les récoltes.

„ On célébroit autrefois une fête générale, qui duroit trois jours & trois nuits, & à laquelle chaque particulier contribuoit de ſa chaſſe, de ſa pêche & de ſes autres proviſions. Le Soleil & ſa plus proche parente y préſidoient dans une loge élevée & couverte de feuillages. On les y portoit dans un brancard ; le premier tenoit en ſa main une eſpece de ſceptre orné de plumes de diverſes couleurs ; les perſonnes les plus diſtinguées les environnoient, & leur marquoient leurs reſpects & leurs ſoumiſſions par une infinité de cérémonies. Le peuple chantoit & danſoit autour d'eux, en témoignage de la joie publique. Le dernier jour, le chef haranguoit l'aſſemblée, & exhortoit tout le monde à remplir exactement ſes devoirs, ſur-tout à marquer une grande vénération pour les eſprits qui réſident dans le temple, & à bien inſtruire les enfants. Si quelqu'un s'étoit ſignalé par quelque action de zele, il faiſoit publiquement ſon éloge. Il y a quelques années que le feu du ciel étant tombé ſur le tem-

ple, ſept ou huit femmes jeterent leurs enfants au milieu des flammes pour appaiſer les génies. A la fête ſuivante, le Soleil appella ces héroïnes, exalta leur courage, & finit par exhorter les autres meres à imiter, dans l'occaſion, un ſi noble exemple.

„ La perſonne du grand chef n'étoit pas moins ſacrée que celle d'un ſouverain. Il lui étoit défendu d'expoſer ſa vie lorſqu'il alloit à la guerre; & s'il arrivoit qu'il fût tué, les principaux guerriers de ſon armée devoient être mis à mort à leur retour; mais ces ſortes d'exécutions étoient très-rares, par les précautions que l'on prenoit pour le préſerver de ce malheur. Avant que de partir pour la campagne, on faiſoit boire à tous les ſoldats ce qu'on appelle la médecine de guerre. C'eſt un vomitif compoſé d'une racine qui a bouilli dans de grandes chaudieres pleines d'eau. On en donnoit à chacun deux pots qu'il falloit avaler tout de ſuite, & qu'on rendoit preſque auſſi-tôt avec de violents efforts.

„ Cette nation a, comme toutes les

autres, ſes médecins, mais en très-petit nombre, parce qu'ils ſont toujours auſſi près de la mort que leurs malades. Tout l'art de ces charlatans ne conſiſte qu'en diverſes pratiques puériles & ſuperſtitieuſes. Avec une pierre à fuſil, ils font une inciſion à la partie affligée ; ils en ſucent le ſang ; & en le rendant dans un plat, ils crachent en même-temps un petit morceau de bois, de paille ou de cuir, qu'ils avoient caché ſous leur langue, & qu'ils donnent pour la cauſe du mal. Ils ſe font toujours payer d'avance ; mais ſi le malade meurt, ils ſont preſque toujours sûrs d'avoir la tête caſſée par les parents ou les amis du défunt.

„ Les Natchés ont une autre eſpece de jongleurs qui ne courent pas moins de riſques : ce ſont certains vieillards fainéants, qui, pour faire ſubſiſter leur famille, ſans être obligés de travailler, ſe vantent de procurer la pluie ou le beau temps, ſuivant le beſoin. Toute la bourgade ſe cotiſe, pour acheter d'eux un temps favorable aux biens de

la terre. Si c'eſt la pluie qu'on demande, ils ſe rempliſſent la bouche d'eau ; & avec un chalumeau, dont l'extrêmité eſt percée de pluſieurs trous, ils ſoufflent en l'air du côté où ils apperçoivent des nuages, les invitent, par des cris affreux, à arroſer les campagnes de ceux qui les ont payés. S'il eſt queſtion d'obtenir du beau temps, ils montent ſur le toît des maiſons, font ſigne aux nuages de paſſer outre ; & s'ils ſe diſſipent, ils danſent & chantent autour de leurs cabanes, avalent de la fumée de tabac, & préſentent au ciel leurs calumets. Si le village obtient ce qu'ils ont promis, ils reçoivent une double récompenſe ; mais s'ils ne réuſſiſſent pas, ils ſont aſſommés ſans miſéricorde.

„ Les traités de paix & d'alliance ſe faiſoient ici avec beaucoup d'appareil ; & le Soleil y ſoutenoit toujours ſa dignité en véritable ſouverain. Dès qu'il étoit averti du jour de l'arrivée des ambaſſadeurs, il donnoit ſes ordres au maître des cérémonies, pour les préparatifs de

leur réception. Quand ces députés ſont à cinq cents pas du grand chef, ils s'arrêtent & chantent la paix. Ordinairement l'ambaſſade eſt compoſée de trente hommes & de ſix femmes. Les meilleures voix marchent à la tête, & ſont ſuivies de ceux qui portent le calumet. Ces derniers danſent en chantant, ſe tournent de tous côtés, ſe donnent de grands mouvements, & font des contorſions & des grimaces épouvantables. Ils recommencent le même manege autour du chef, quand ils ſont arrivés auprès de lui, & lui préſentent le calumet allumé. Ils fument tous enſemble, pouſſant vers le ciel la premiere vapeur du tabac, la ſeconde vers la terre, & la troiſieme autour de l'horiſon. Ils remettent enſuite la pipe aux chefs ſubalternes, & vont frotter de leurs mains l'eſtomac du prince; puis ils ſe frottent eux-mêmes tout le corps; & l'orateur commence ſa harangue, qui eſt ſuivie de la réponſe du Soleil. Celui-ci offre à ſon tour un calumet aux ambaſſadeurs, qui avalent la fumée du tabac. Il leur de-

mande enſuite comment ils ſe portent. Tous ceux qui aſſiſtent à l'audience, leur font la même queſtion; après quoi on les conduit dans la cabane qui leur eſt deſtinée, & où on leur ſert un grand repas. Le ſoir ils reçoivent la viſite du grand chef; mais quand ils le ſavent prêt à ſortir de chez lui, pour lui faire honneur, ils vont le chercher, le portent ſur leur dos dans leur logis, & le font aſſeoir ſur une peau préparée. L'un d'eux ſe place derriere lui, appuie ſes mains ſur ſes épaules, & fait mille contorſions ridicules, tandis que ſes camarades racontent leurs exploits de guerre. Ces viſites recommencent, ſoir & matin, pendant pluſieurs jours; mais à la derniere, le cérémonial change. On plante un poteau au milieu de l'appartement, autour duquel on chante, on danſe & l'on vante ſes proueſſes. On fait enſuite des préſents aux députés; & quand ils ſont ſur leur départ, on leur fournit toutes les proviſions néceſſaires pour le voyage ,,.

Le pere Jérôme m'a parlé de plu-

ſieurs autres uſages des Natchés ; mais ils ne different point aſſez de ceux des ſauvages du Canada, pour revenir ſur cette matiere.

Je ſuis, &c.

A la Nouvelle Orléans, ce 28 août 1749.

LETTRE CXII.

SUITE DE LA LOUISIANE.

APRÈS l'horrible maſſacre des François, commis par les Natchés, notre capucin paſſa chez les Illinois, autres ſauvages qui, de tout temps, nous ont été attachés.

„ Ce ſont les ſeuls peuples de la Louiſiane, dit le pere Jérôme, qui n'aient jamais cherché à ſe réconcilier avec leurs ennemis à notre préjudice. Il eſt vrai qu'ils ont toujours compris le beſoin qu'ils avoient de nous, pour ſe défendre contre pluſieurs nations qui ſembloient avoir conjuré leur perte, & ſur-tout contre les Iroquois, qui, à force de les harceler, les ont aguerris. Quoique vivement ſollicités par les Natchés, ils reſterent fideles aux François ; & à la premiere nouvelle de cette guerre, ils députerent à la Nouvelle Orléans, pour nous offrir leurs ſervices. Le chef de l'ambaſſade ſe nommoit Chikagou : il

harangua le commandant avec beaucoup d'assurance & de soumission. C'est le même qu'on a vu à Paris, & à qui Madame la duchesse d'Orléans donna à Versailles une tabatiere magnifique, qu'il a toujours conservée précieusement dans une bourse. Quelqu'offre qu'on lui ait faite, il n'a jamais voulu s'en défaire : attention bien remarquable dans un sauvage, dont le caractere est de desirer passionnément tout ce qu'il voit, & de s'en dégoûter aussi-tôt.

„ Ce que Chikagou racontoit de la France à ses compatriotes, leur paroissoit incroyable. On t'a payé, lui disoient-ils, pour nous faire accroire toutes ces belles fables. Si tu as vu réellement ce que tu rapportes, il faut qu'on t'ait trompé, & que quelque charme t'ait fasciné les yeux. Lorsqu'il disoit qu'à Paris il y a six à sept cabanes les unes sur les autres, & qu'elles sont aussi élevées que les plus grands arbres ; qu'il y a autant de monde dans les rues que de brins d'herbes dans les prés ; qu'on s'y promene dans des maisons de cuirs, peintes & dorées ; qu'il y a d'autres longues cabanes, où les jongleurs

jongleurs remettent des yeux, des bras, des jambes & des dents, ſans qu'il y paroiſſe, à ceux qui en manquent; ces bonnes gens reſtoient d'abord étonnés, & finiſſoient par en rire comme d'un viſionnaire. Que penſeriez-vous donc, reprenoit Chikagou, ſi j'ajoutois que j'ai vu à la foire de petites créatures, pas plus grandes que le bras, qui danſoient, chantoient & parloient comme des hommes faits? Croiriez-vous encore que dans ce pays-là, l'honneur du mari eſt attaché à la vertu de ſa femme, & qu'il eſt du bon ton, malgré cela, de dire à l'épouſe d'un autre qu'on l'aime, qu'on l'adore, & de lui demander qu'elle ſe déshonore elle & ſon mari? Si l'homme trahi par ſa femme parle & menace, celle-ci a recours à la loi qui la ſépare d'un brutal, qui ne veut pas être à la mode. Le premier mari qui a été outragé s'en eſt plaint; le ſecond voyant que cela ne réuſſiſſoit pas, s'eſt vengé ſur un troiſieme qui a voulu auſſi prendre ſa revanche; & ce cercle de vengeances a corrompu toute la nation.

„ Quand Chikagou devint vieux,

& commença à radoter, toutes ces choſes lui parurent à lui-même ſi extraordinaires, qu'il convint avec les autres ſauvages, qu'elles ne pouvoient être vraies, & que les François l'avoient enſorcelé.

„ Mais pour revenir aux Illinois, ce qui a le plus contribué à les attacher à nos intérêts, c'eſt l'établiſſement du chriſtianiſme parmi eux, & la ſage conduite de quelques officiers François qui ont commandé dans leur pays. Avant la premiere découverte du Miſſiſſipi, à peine connoiſſoit-on les ſauvages dans le Canada. Des François, en deſcendant ce fleuve, paſſerent par leurs villages, y furent bien reçus, & ſongerent à y faire des entrepôts pour leur commerce ; ils y laiſſerent un fort, un commandant, une égliſe & un miſſionnaire : les Anglois en prirent de l'ombrage, & voulurent auſſi, de leur côté, y avoir au moins un temple & un miniſtre. Le gouverneur de Boſton leur en fit faire la propoſition, qui fut généralement rejetée. Ta parole m'étonne, répondit un des chefs de cette nation ; quand

tu es venu ici, tu m'as vu long-temps avant les François ; ni ceux qui t'ont précédé, ni tes miniſtres ne nous ont jamais parlé de religion ni du grand génie ; ils ont vu nos peaux de caſtor & d'orignac, & c'eſt à quoi ils ont ſongé uniquement. Nous ne pouvions leur en fournir aſſez ; & plus nous en apportions, plus nous étions leurs amis. Le contraire eſt arrivé avec les François ; en ayant un jour offert à un de leurs miſſionnaires, il ne daigna pas ſeulement les regarder ; il me parla d'abord de la priere, qui eſt la ſeule voie qui conduit au bonheur ; je l'écoutai avec plaiſir ; & je goûtai ſi fort ſa parole, que je reſtai long-temps pour l'entendre. Je l'engageai à m'inſtruire ; je lui demandai le baptême ; & je le reçus. Enſuite je retourne dans mon pays ; je raconte ce qui m'eſt arrivé ; on porte envie à mon bonheur ; on part pour aller trouver la robe noire ; & c'eſt ainſi que nous ſommes devenus chrétiens. Si dès que tu m'as vu, tu m'avois parlé de ta religion, je t'aurois écouté ; car je n'étois pas capable de démêler ſi elle étoit bonne. J'agrée

celle des François ; & je la conſerverai juſqu'à ce que la terre brûle & finiſſe.

„ Avant que les Illinois embraſſaſſent le chriſtianiſme, il n'y avoit point de ſauvages qui euſſent moins de bonnes qualités & plus de vices ; ils étoient à la vérité doux & dociles ; mais lâches, traîtres, légers, fourbes, voleurs, ſans honneur, ſans foi, intéreſſés, gourmands, &, ce qui ſurprend de la part d'un peuple groſſier & inculte, extrêmement adonnés à ce plaiſir monſtrueux, que les Grecs & les Romains ne connurent que lorſqu'ils furent civiliſés & polis.

„ De pareils alliés ſembloient ne devoir pas faire beaucoup d'honneur aux François, ni leur être d'un grand ſecours ; nous n'en avons pourtant pas eu de plus fideles ; & les miſſionnaires eurent la conſolation de voir, en peu de temps, un troupeau nombreux de ces Indiens, juſques là ſi décriés par la corruption de leurs mœurs, s'aſſembler autour d'eux, & renouveller ces grands exemples de vertu, qu'on avoit admirés dans les plus floriſſantes miſſions du Canada. Preſque

tout ce qui reſte de cette nation fait aujourd'hui profeſſion du chriſtianiſme ; & l'on a compris de quelle importance il étoit d'y attirer les autres ſauvages de la Louiſiane. Dans ce deſſein, on a jeté les yeux ſur les capucins de la province de France, comme les plus capables d'adoucir le caractere de ces barbares, de s'inſinuer dans leur eſprit, & d'étendre la domination du roi dans cette partie du Nouveau Monde. On jugea que la ſeule préſence d'un homme reſpectable par ſon état, qui ſauroit leur langue, gagneroit leur confiance, obſerveroit leurs démarches, ſeroit inſtruit de leurs deſſeins, un homme de tête enfin, comme il y en a dans notre ordre, vaut quelquefois mieux qu'une garniſon ; il peut du moins y ſuppléer, & avertir les gouverneurs de prendre des meſures pour déconcerter les ennemis. Témoin ce qui arriva en 1741, lorſque la guerre fut ſur le point de s'allumer entre les puiſſances de l'Europe. Un gouverneur Anglois, arrivé à Boſton, demanda une entrevue aux Illinois, qui y conſentirent, & me prierent de les accompagner.

C'étoit pour me conſulter ſur les propoſitions artificieuſes qui leur ſeroient faites, & s'aſſurer que leurs réponſes n'auroient rien de contraire au ſervice du roi, ni au bien de la religion. Je les ſuivis; & mon intention étoit de me tenir ſimplement dans leur quartier, pour les aider de mes conſeils, ſans paroître devant le gouverneur. Comme nous approchions de l'endroit aſſigné, les Anglois nous ſaluerent par pluſieurs coups de canons; & mes Illinois y répondirent par une décharge de leur mouſquetterie; enſuite le gouverneur paroiſſant, les ſauvages s'avancerent avec précipitation; & je me trouvai au milieu d'eux ſans y penſer & ſans le vouloir. Dès qu'il m'apperçut il fit quelques pas au devant de moi; & après les compliments ordinaires, il adreſſa ce diſcours aux Illinois.

„ C'eſt par ordre du roi, mon maître que je viens vous voir; il ſouhaite que nous vivions en paix. Si quelque Anglois étoit aſſez imprudent pour vous faire du tort, ne ſongez pas à vous en venger; mais adreſſez-moi

votre plainte, & je vous rendrai une prompte juſtice. S'il arrivoit que nous euſſions la guerre avec les François, ne vous mêlez point de nos différents : les François ſont auſſi forts que nous ; ainſi laiſſez-nous vuider enſemble nos querelles ; nous fournirons à tous vos beſoins ; nous prendrons vos pelleteries, & nous vous donnerons nos marchandiſes à un prix modique.

„ Quand il eut ceſſé de parler, mes ſauvages ſe retirerent pour délibérer enſemble ſur la réponſe qu'ils avoient à faire. Pendant ce temps-là le gouverneur me tira à part, & me dit : Je vous prie de ne pas porter vos Indiens à nous faire la guerre. Je lui répondis que ma religion & mon caractere m'engageoient à ne leur donner que des conſeils de paix. Je parlois encore, lorſque je me vis tout-à-coup environné de vingt jeunes guerriers, qui craignoient que le gouverneur ne voulût me faire enlever. Cependant les anciens s'avancerent, & l'un d'eux fit la réponſe ſuivante.

„ Grand capitaine, tu nous dis de

ne pas nous joindre aux François ; ſuppoſé que tu lui déclares la guerre. Tu dois ſavoir que le François eſt mon frere ; nous avons une même priere lui & moi ; & nous ſommes dans une même cabane à deux feux. Si je te vois entrer du côté du feu, où eſt aſſis mon frere le François, je t'obſerve de deſſus ma natte, où je ſuis aſſis à l'autre feu. Si je m'apperçois que tu portes une hache, j'aurai la penſée : que prétend faire l'Anglois de cette hache ? Je me leve pour lors ſur ma natte, pour obſerver ce qu'il fera. S'il leve la hache pour frapper mon frere le François, je prends la mienne, & je cours à l'Anglois pour le frapper. Eſt-ce que je pourrois voir frapper mon frere dans ma cabane, & demeurer tranquille ſur ma natte ? Non ; j'aime trop mon frere, pour ne pas le défendre. Ainſi je te dis, grand capitaine, ne fais rien à mon frere, & je ne te ferai rien ; demeure tranquille ſur ta natte, & je reſterai en repos ſur la mienne.

„ Ainſi finit cette conférence ; & peu de temps après nous apprîmes de la

Nouvelle Orléans, que la France étoit en guerre avec l'Angleterre. Auſſi-tôt nos ſauvages, après avoir délibéré, ſuivant leur coutume, ordonnerent aux jeunes gens de tuer les chiens pour le feſtin de guerre. Ce feſtin ſe fit; on leva la chaudiere; on danſa; & il ſe trouva deux cents cinquante hommes ſous les armes. Le lendemain les femmes alloient criant par le village: raſſemblez-vous, jeunes guerriers; armez-vous de vos caſſe-têtes; courez venger la mort de nos freres; tuez, ſaccagez, exterminez, brûlez leurs ennemis; amenez des eſclaves; mangez leur cœur; faites boucaner leur chair; buvez leur ſang; apportez leur chevelure; & de leurs crânes faites des taſſes, &c.

„ La maniere dont ces peuples font la guerre, rend une poignée de leurs gens plus redoutable, que ne le ſeroit un corps de deux ou trois mille ſoldats Européens. Dès qu'ils furent entrés dans le pays ennemi, ils ſe diviſerent en différentes bandes. On dit aux uns: on vous donne ce hameau à manger; aux autres, on vous

abandonne ce village. Enſuite on donna le ſignal pour frapper tous enſemble, & en même temps, dans les diverſes contrées. Nos guerriers ſe répandirent à plus de ſoixante lieues de pays, & défirent tout ce qu'ils trouverent d'Anglois diſperſés dans leurs habitations. Ils en tuerent plus de deux cents, firent cent cinquante priſonniers, & n'eurent de leur côté que quelques hommes de bleſſés aſſez légérement. Ils revinrent de cette expédition, ayant chacun deux canots chargés de butin. Pendant ſept ans que dura cette guerre, ils porterent la déſolation dans toutes les terres qui appartenoient aux Anglois. Ils ravagerent leurs villages, leurs forêts, leurs métairies, enleverent une infinité de beſtiaux, & emmerent plus de ſix cents priſonniers.

„ Enfin, la paix ſe fit entre les deux couronnes. A la premiere nouvelle qu'on en reçut d'Europe, le gouverneur de Boſton fit dire aux Illinois, que s'ils vouloient s'aſſembler dans un lieu qu'il leur déſignoit, ils conféreroient enſemble ſur les af-

faires préſentes. Les ſauvages ſe rendirent dans l'endroit marqué ; & le gouverneur s'adreſſant à leur chef, lui dit : Je t'apprends que le roi d'Angleterre & le roi de France ne ſont plus en colere, & que ce dernier nous abandonne tous les pays qui faiſoient le ſujet de nos conteſtations en Amérique. Ainſi, ſi tu veux, nous vivrons en paix toi & moi. Nous y étions autrefois ; mais les ſuggeſtions des François te l'ont fait rompre ; & c'eſt pour leur plaire que tu eſt venu nous frapper. Oublions toutes ces méchantes affaires, & jettons-les dans la mer, afin qu'elles ne reparoiſſent plus, & que nous ſoyions bons amis.

„ Cela eſt bien dit, repliqua le chef des ſauvages. Que les deux rois ſoient d'accord, j'en ſuis bien aiſe ; & je n'ai pas de peine non plus à être bien avec toi. Ce n'eſt pas moi qui te frappe depuis ſept ans ; c'eſt le François qui s'eſt ſervi de mon bras. J'avois jeté ma hache je ne ſais où ; & comme j'étois en repos ſur ma natte, ne penſant à rien, le gouverneur de la Louiſiane m'envoya une

parole, par laquelle il me disoit : mon fils, l'Anglois m'a frappé ; aide-moi à m'en venger ; prends ta hache, & frappe l'Anglois. Moi qui ai toujours écouté la parole du gouverneur François, je cherche ma hache ; je la trouve enfin toute rouillée ; je l'accommode ; je la pends à ma ceinture, pour te venir frapper. Maintenant le François me dit de la mettre bas ; je la jete bien loin, pour qu'on ne voie plus le sang dont elle est rougie. Mais tu dis que le François t'a cédé divers pays qui sont dans mon voisinage ; il te donnera tout ce qu'il voudra ; pour moi, j'ai ma terre, que le grand génie m'a accordée. Tant qu'il y aura un enfant de ma nation, il combattra pour la conserver. Tout se termina enfin à l'amiable ; le gouverneur Anglois fit servir un grand festin aux sauvages ; & chacun se retira très-content.

„ On ne peut guere imaginer, ni un meilleur, ni un plus beau pays que celui qu'arrose la riviere des Illinois. On ne voit sur ses bords que d'immenses prairies semées de petits bosquets, qui paroissent y avoir été

plantés à la main. Les herbes y ſont ſi hautes qu'on s'y perd ; mais on rencontre par-tout des ſentiers auſſi battus, qu'ils le pourroient être dans les pays les plus fréquentés ; cependant il n'y paſſe que des bœufs, &, de temps en temps, des troupeaux de cerfs & de chevreuils. C'eſt par cette route que j'abordai dans la nouvelle terre, que je venois arroſer de mes ſueurs.

„ A quelque diſtance de la riviere, il y a un gros village de François, preſque tous Canadiens, qui ont un jéſuite pour curé, & y vivent fort à leur aiſe. A côté, eſt une bourgade Illinoiſe, dont les habitants travaillent à la terre, & ſont très-laborieux. Ils nourriſſent des volailles qu'ils vendent à leurs voiſins. Leurs femmes ſont aſſez adroites ; elles filent la laine des bœufs, & la rendent plus fine que celle de nos moutons. Quelquefois même on la prendroit pour de la ſoie. Elles en fabriquent des étoffes qu'elles teignent de diverſes couleurs, & s'en font des robes qu'elles couſent avec du fil de nerf de chevreuil. La maniere dont

elles le font, eſt très-ſimple : quand le nerf eſt bien décharné, elles l'expoſent au ſoleil pendant quelques jours ; & lorſqu'il eſt ſec, elles le battent, & en tirent ſans peine un fil auſſi blanc, auſſi fin, & plus fort que celui de Malines.

„ En arrivant dans ce village, je le trouvai dans la derniere déſolation. Un François y avoit apporté la petite vérole : & le mal s'étoit communiqué à toute la bourgade. Le cimetiere paroiſſoit comme une forêt de perches & de poteaux nouvellement plantés, d'où pendoit tout ce qui avoit été à l'uſage des défunts. La nuit entiere j'entendois pleurer, & pouſſer d'affreux ſanglots. Pour comble de douleur, j'appris que quelque temps auparavant, un parti de ſauvages Chicachas s'étoit préſenté dans les environs, & avoit cauſé d'étranges ravages. Jugez de mon embarras & de ma frayeur, lorſque j'apperçus ſur une élévation un poteau dreſſé, que je reconnus être le monument d'une expédition toute récente. Il y avoit deux figures d'hommes ſans tête, & quelques-unes dans leur en-

tier. Les premieres marquoient les morts, & les ſecondes les captifs. Un de mes conducteurs m'apprit, à cette occaſion, que quand il y a des François parmi les uns ou les autres, on leur appuie les bras ſur les hanches, pour les diſtinguer des ſauvages à qui on les laiſſe pendants. Cette diſtinction vient de ce que ces peuples ont obſervé que nous nous tenons ſouvent dans cette poſture, qui n'eſt point en uſage parmi eux.

„ Les Chicachas dont je viens de parler, ſont les ennemis mortels & irréconciliables des François & des Illinois. Notre alliance avec ces derniers, les met ſouvent en guerre avec nous; & les Anglois de la Caroline ne négligent rien pour entretenir & attiſer le feu de la diviſion. Ils ne voient pas ſans ombrage notre établiſſement de la Louiſiane: ils le regardent comme une barriere que nous avons miſe entre leurs puiſſantes colonies de l'Amérique ſeptentrionale, & le Mexique. Nous devons nous attendre qu'ils emploieront toutes ſortes de moyens pour la rompre: leur liaiſon avec les

Chicachas leur en fournit continuellement l'occaſion. Ce ſont les ſauvages les plus braves & les plus redoutables de la Nouvelle France. Tous ceux du nord & du ſud, & même les François leur ont fait la guerre, ſans avoir pu les chaſſer de leurs terres, qui ſont les plus belles & les plus fertiles du continent. Les Anglois ne ſe ſont jamais détachés de ces vaillants guerriers, & ont toujours entretenu commerce avec eux, en pourvoyant à tous leurs beſoins. Ces Indiens montent très-bien à cheval, & ſont fort experts dans l'exercice des armes & le métier de la guerre. Ils témoignent beaucoup d'indifférence pour les femmes, ne daignent pas manger avec elles, & les aiment cependant avec paſſion. S'ils en trouvent d'infidelles, ils ſe contentent de les fuſtiger avec leur amant, en les faiſant courir nuds par le village; & l'épouſe adultere eſt renvoyée. Lorſqu'un Chicacha a tué un chevreuil, il dit à ſa femme l'endroit où il l'a laiſſé : elle va le chercher, le dépouille, & le ſert à ſon mari. Les François ont ſouvent été l'objet de

la fureur & de la vengeance de ces barbares. Ils en brûlerent un jour trente-deux à la fois, parmi leſquels étoient ſept officiers, vingt-quatre ſoldats & un miſſionnaire. Un ſergent, témoin du triſte ſort de ſes camarades, fut réſervé pour le dernier; mais il échappa au ſupplice par ce ſtratagême : comme la langue des ſauvages lui étoit familiere, il s'en ſervit pour invectiver contre ſes bourreaux; & s'étant détaché de ſes liens, il leur jeta à la tête tout ce qui ſe préſenta ſous ſa main, en leur diſant : vous êtes des chiens : puiſque vous avez brûlé mes chefs, je veux l'être comme eux. Je ne crains ni le feu ni la mort, parce que je ſuis un homme. Faites-moi bien ſouffrir; c'eſt ce que je demande. Les Chicachas voyant ſa réſolution, le prirent pour un homme extraordinaire, & lui accorderent la vie.

„ La férocité de ce peuple, qui ne m'étoit que trop connue, & les alarmes où je voyois les Illinois, leur chant lugubre, la vue des cadavres expoſés; tous ces objets me repréſentoient ſans ceſſe à quoi je

devois m'attendre, ſi j'avois le malheur de tomber entre les mains des Chicachas, & faiſoient ſur moi une impreſſion dont je n'étois pas le maître. Pendant pluſieurs jours je ne dormois point tranquillement. Je n'appréhendois pas, à la vérité, que l'on nous attaquât ouvertement, parce que j'avois avec moi quinze hommes bien armés, & que je l'étois moi-même de pied en cap. Mais nous avions tout à craindre des ſurpriſes; car il n'y a point de ruſe dont ne s'aviſent les ſauvages pour tendre des pieges à leurs ennemis: une des plus ordinaires eſt de contrefaire le cri d'un animal, ou le chant d'un oiſeau; ils les imitent ſi parfaitement, que tous les jours on y eſt trompé. On eſt campé à l'entrée d'un bois; on croit entendre un bœuf, un cerf, un canard; deux ou trois hommes y courent, dans l'eſpérance de faire une bonne capture; & ſouvent ils ne reviennent plus.

„ On ne me fut pas plutôt arrivé dans le village, qu'on vint, de la part du principal chef, m'inviter à un grand repas. Deux ſauvages, qui fai-

ſoient les fonctions de maîtres d'hôtel, diſtribuerent les mets à toute l'aſſemblée ; & chaque plat étoit pour deux perſonnes. Ils mangerent, en s'entretenant enſemble de choſes indifférentes ; & quand ils eurent fini, ils ſe retirerent, emportant, ſelon leur coutume, ce qu'il y avoit de reſte dans les plats. Les Illinois ne donnent point de ces feſtins, où l'on eſt obligé de manger tout ce que l'on ſert, dût-on en mourir. De toutes les nations de la Louiſiane, il n'y en a point qui vivent dans une ſi grande abondance de toutes choſes. Leurs rivieres ſont couvertes de cygnes, d'outardes, d'oyes, de canards & de ſarcelles. A peine fait-on une lieue, ſans trouver une quantité prodigieuſe de coqs-d'inde qui vont par troupes. Ils ſont plus gros que ceux de France, & il y en a qui peſent juſqu'à trente livres. Ils ont au col une eſpece de barbe de crin, longue environ d'un demi-pied. Les plaines & les forêts ſont peuplées de bœufs ſauvages, qu'on rencontre par bandes. Il n'y a point d'années qu'on n'en tue plus de deux mille. La chair

en eſt naturellement ſalée & ſi légere, que quoiqu'on la mange toute crue, elle ne cauſe point d'indigeſtion. Quand les Illinois en ont tué un qui leur paroît trop maigre, ils ſe contentent d'en prendre la langue, & en vont chercher de plus gras. Ils ont auſſi des bœufs de la même eſpece que ceux d'Europe. Ils ne coûtent, pour la plupart, ni foin ni dépenſe. Ceux qu'on emploie aux travaux de la campagne, paiſſent dans un champ commun autour du village. Les autres, en bien plus grand nombre, deſtinés à perpétuer la race, ſont comme renfermés toute l'année dans une péninſule de pluſieurs lieues de ſurface. Ces animaux, qu'on approche rarement, ſont devenus preſque ſauvages; & il faut uſer d'artifice pour les attraper. Si un habitant a beſoin d'une paire de bœufs, il va dans cette preſqu'iſle; & dès qu'il apperçoit un taureau de taille à être domté, il lui jette une poignée de ſel, étend une longue corde avec un nœud coulant, & ſe couche par terre. L'animal friand de ſel, s'approche du lacet; & lorſqu'il a le

pied dedans, l'homme aux aguets tire la corde, & la bête ſe trouve priſe. C'eſt tout ce qu'il en coûte pour avoir une paire de bœufs. On fait la même choſe pour les chevaux, les vaches, les veaux & les poulains. Ces animaux ne ſont ici ſujets à aucune maladie, comme ceux d'Europe; ils vivent long-temps, & ne meurent, pour l'ordinaire, que de vieilleſſe.

„ Le climat, ſous lequel habitent les Illinois, eſt à peu près ſemblable à celui de la France. Les grandes chaleurs s'y font ſentir un peu plutôt & plus vivement; mais elles ne ſont ni conſtantes, ni durables; l'hiver eſt une alternative de froid piquant, & de temps aſſez doux, ſelon que régnent les vents du nord ou du midi, qui ſe ſuccedent aſſez réguliérement; ce qui nuit beaucoup aux arbres fruitiers. Il fera chaud dès la mi-février; les arbres entrent en ſeve, ſe couvrent de fleurs; ſurvient un coup du nord, qui détruit les plus belles eſpérances. Le terroir eſt fertile; toute eſpece de légumes y réuſſiroit preſque auſſi bien qu'en France, ſi

on les cultivoit avec le même ſoin. Le bled n'y donne cependant, communément, que depuis cinq juſqu'à huit pour un. Il eſt vrai que les terres ſont travaillées très-négligemment ; & depuis trente ans qu'on les laboure, elles n'ont jamais été fumées. Ce médiocre ſuccès du froment provient encore davantage des brouillards épais, & des chaleurs trop précipitées. Mais en dédommagement, le maïs y croît à merveille, & donne plus de mille pour un. C'eſt la nourriture des animaux domeſtiques, des eſclaves, & de la plupart des naturels du pays, qui en mangent par régal. Ce n'eſt qu'au printems que les Illinois ſement le bled ; & ils ne lui donnent la derniere façon qu'à la mi-juin ; après quoi ils déliberent vers quel endroit de la mer ils iront chercher de quoi vivre juſqu'à la récolte, qui ne ſe fait qu'au mois d'août. Avant que de partir, ils m'envoyoient prier de me rendre à leurs aſſemblées ; & auſſi-tôt que j'y étois arrivé, l'un d'eux me parloit ainſi, au nom de tous les autres : Notre pere, ce que je te dis, c'eſt ce que diſent tous

ceux que tu vois ici. Tu nous connois ; tu ſais que nous manquons de vivres ; & nous n'avons d'autre reſſource que d'aller chercher des aliments ſur le bord de la mer. Il ſeroit dur pour nous d'abandonner notre priere ; c'eſt pourquoi nous eſpérons que tu voudras bien nous accompagner. Tels & tels s'embarqueront ; & ce que tu auras à porter, ſera diſperſé dans les autres canots. Quand je leur avois accordé leur demande, tous enſemble m'en remercioient par de grands cris.

„ Il y a, dans cette partie de la Louiſiane, cinq villages François, & trois d'Illinois, dans l'eſpace de vingt-deux lieues, ſituée dans une vaſte prairie. Des fontaines ſalées fourniſſent tout le ſel qui s'y conſomme. On y trouveroit auſſi des mines ſans nombre, ſi l'on étoit en état de les faire ouvrir & exploiter. Quelques particuliers ſe bornent à tirer du plomb, qui ſe trouve preſque à la ſuperficie, & le vendent aux ſauvages du Miſſiſſipi & du Miſſouri.

„ La jonction de ces deux rivieres forme peut-être le plus beau con-

fluent qu'il y ait dans le monde. Elles ſont à-peu-près de la même largeur, chacune d'une demi-lieue; mais le Miſſouri eſt plus rapide, & paroît entrer en conquérant dans le Miſſiſſipi, au travers duquel il porte ſes eaux blanches juſqu'à l'autre bord, ſans les mêler. Il communique enſuite cette couleur à ſon rival, que celui-ci ne perd plus juſqu'à la mer.

„ Miſſiſſipi ſignifie grand fleuve en langue Illinoiſe; il ſemble qu'il ait uſurpé cette dénomination ſur le Miſſouri. Pluſieurs rivieres conſidérables ſe jetent dans le premier; mais le ſecond lui fournit ſeul plus d'eau que toutes les autres enſemble: en voici la preuve; leur eau & celle du Miſſiſſipi même, ſont aſſez mal-ſaines; au contraire, celle du Miſſouri eſt excellente, & conſerve cette qualité, même après ſon alliance avec le Miſſiſſipi; il faut donc que ſon eau ſoit dominante. Cependant, comme nos premiers voyageurs ne l'ont découvert qu'après le Miſſiſſipi, ce dernier a acquis le ſurnom de grand au préjudice de l'autre.

„ Le

„ Le roi entretient, à ſon embouchure, une petite garniſon & un pilote, pour recevoir les vaiſſeaux & les introduire dans le fleuve. La multitude des iſles & des bancs, non de ſable, mais de vaſe dont elle eſt remplie, en rend l'entrée difficile à quiconque ne l'a pas pratiquée. Ces iſles ſe ſont extrêmement multipliées, par le moyen des arbres que le courant y entraîne, & dont un ſeul, retenu par ſes branches & ſes racines, dans un endroit où il y a peu de profondeur, en arrête mille. J'en ai vu des amas, dont chacun auroit rempli tous les chantiers de Paris. Rien alors n'eſt capable de les détacher. Le limon que charie le fleuve, leur ſert de ciment, & les couvre peu-à-peu. Chaque inondation en laiſſe une nouvelle couche; & après quelques années, les cannes & les arbriſſeaux commencent à y croître. Sur un de ces terreins il ſe trouve un trou, dont on a pluſieurs fois ſondé la profondeur, ſans qu'on ait jamais pu la connoître. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'en

y mettant une canne longue, droite & pesante par un bout, & qu'en la précipitant ensuite avec force dans cet abyme, elle en sort un quart d'heure après, & s'élance en l'air presque à perte de vue, dit-on, avec autant de rapidité qu'une fleche.

„ La multitude de ces petites isles, formées à l'embouchure de ce fleuve, en rend, comme je vous l'ai dit, la navigation fort dangereuse. Il est question de trouver la pàsse; & il y a très-peu de gens qui en aient connoissance. Cette belle riviere a plus de sept cents lieues de cours, du nord au sud; ses rives sont bordées de deux lisieres d'épaisses forêts, derriere lesquelles on trouve des pays plus élevés, entrecoupés de plaines & de bois, où les arbres sont presque aussi clair plantés que dans nos promenades publiques. La cause en est, en partie, de ce que les sauvages mettent le feu aux prairies, vers la fin de l'automne, lorsque les herbes sont desséchées. La flamme qui s'étend de toutes parts, détruit les jeunes plantes; ce qui n'arrive pas dans les endroits plus voisins du fleuve, parce que le terrein

y étant plus bas, & par conſéquent plus humide, les herbes conſervent plus long-temps leur verdure, & ſont moins acceſſibles aux atteintes du feu.

„ A l'égard des forêts qui couvrent l'intérieur du pays, & en général, preſque toute la Louiſiane, il n'en eſt peut-être pas dans la nature, qui leur ſoient comparables, ſoit pour la hauteur & la groſſeur des arbres, ſoit pour la variété & l'utilité. La plupart paroiſſent auſſi anciens que le monde. Il y a des cyprieres de huit à dix lieues d'étendue, dont tous les cyprès paſſent ce que nous avons en France de plus grands arbres. Quand j'ai quitté l'Europe, on n'y connoiſſoit point encore cette eſpece de laurier toujours verd, que l'on appelle tulipier, à cauſe de la figure de ſa fleur; il s'éleve plus haut que nos marronniers d'Inde, & a la feuille encore plus belle. Le copalme eſt auſſi plus grand & plus gros; il en diſtille un baume qui n'eſt peut-être pas beaucoup inférieur à celui du Pérou. Toutes les eſpeces connues de noyers y ſont

auſſi en très-grande quantité, de même que toutes ſortes de bois de conſtruction & de charpente : mais pour les mettre en œuvre, il faut avoir attention de ne point prendre ceux qui croiſſent ſur le bord du fleuve, ni dans tout l'eſpace qu'il inonde par ſes débordements, parce qu'ayant continuellement leurs racines dans l'eau, ils ſeroient trop peſants, & ſe pourriroient bientôt.

„ Outre le fort de Chartres, qui a été long-temps le lieu de ma réſidence, la France poſſede pluſieurs autres poſtes ſur les bords du Miſſiſſipi. En remontant le fleuve depuis la Nouvelle Orléans, on rencontre d'abord une petite colonie d'Allemands, qui obtinrent du conſeil la permiſſion de s'établir dans cette contrée. Ils y ont tous, par leur application & leur travail, des habitations très-bien cultivées ; auſſi peut-on les regarder comme les pourvoyeurs de la capitale. Ils y portent toutes les ſemaines des fruits, des légumes, du poiſſon, du gibier & du porc ſalé. Ils chargent leurs voitures le vendredi au ſoir, & ſe mettent ſeule-

ment deux enſemble ſur une pirogue, ſe laiſſent aller au courant du fleuve, arrivent le ſamedi de bonne heure à la Nouvelle Orléans, où ils tiennent leur marché, & regagnent le ſoir leurs habitations, chargés de proviſions & d'argent.

„ Du poſte des Allemands, en remontant la riviere, on arrive à la *Pointe-coupée* : on y a conſtruit un fort de pierre, où l'on entretient une petite garniſon. Les ſauvages des environs nous ont toujours été fort attachés ; un de leurs chefs, qui étoit très-brave, fut bleſſé dangereuſement dans notre expédition contre les Natchés. Sur le compte qui en fut rendu au roi, ſa majeſté l'honora d'un brevet de brigadier des armées Indiennes, & le décora d'un cordon bleu, d'où pendoit une médaille d'argent qui repréſentoit la ville de Paris.

„ A cinquante lieues au deſſus de la Pointe-coupée, eſt le poſte des Natchés. Nous n'y avons plus qu'une garniſon, empriſonnée pour ainſi dire dans un fort par la crainte des Chicachas. Il eſt ſitué ſur une émi-

nence qui domine le fleuve, dont il n'eſt éloigné que d'une portée de canon. Il croît d'excellent tabac dans cette contrée; ſi au lieu de faire venir de l'étranger celui qui ſe conſomme en France, on le tiroit de ce pays-ci, on en auroit du meilleur; on épargneroit l'argent qui ſort du royaume; & on alimenteroit des colonies. On pourroit auſſi y élever de vers à ſoie, les bois étant pleins de mûriers, dont les feuilles ſont beaucoup plus grandes que celles des nôtres.

„ Plus haut ſont les Akanſas, nation ſauvage, qui donne ſon nom à un autre fort, où nous avons une garniſon pour rafraîchir les convois qui montent aux Illinois. On y comptoit quelques habitants; mais l'année derniere, les Chicachas ayant attaqué ce poſte ſubitement, y ont tué pluſieurs perſonnes, & en ont emmené treize en captivité. L'arrivée des François chez les Akanſas, y a fait abolir une danſe obſcene, dont je n'avois point encore vu d'exemple en Amérique. Elle ſe faiſoit clandeſtinement la nuit, à la lueur d'un grand feu. Tous ceux

qui étoient admis à cette lugubre aſſemblée, faiſoient ſerment de ne jamais révéler ce qui ſe pratiquoit dans ce bal diſſolu. Les danſeurs des deux ſexes y paroiſſoient tout nuds, dans des attitudes & avec des geſtes de proſtitution, accompagnés de chanſons impudiques. Ces peuples ont parmi eux des charlatans, qui étonneroient nos plus fameux joueurs de gobelets. J'en vis un qui me parut avaler une côte de cerf de dix-ſept pouces de longueur, & la retirer enſuite de ſon eſtomac. C'eſt ce qu'ils appellent faire la médecine.

„ Des Akanſas juſqu'aux Illinois, on compte plus de cent cinquante lieues; & l'on ne trouve pas un hameau dans toute cette étendue de pays. Les ſauvages viennent ſe louer aux François, pour les faire vivre de la chaſſe pendant la route. On y rencontre des troupeaux de bœufs, de cerfs & de chevreuils, ſur-tout dans la ſaiſon où les eaux ſont baſſes. Comme ces animaux ſont forcés de venir boire le long du fleuve, les chaſſeurs les tuent à meſure qu'ils ſe préſentent;

& le convoi qui ſuit, embarque dans les bateaux la viande qui eſt toute préparée ſur le rivage. On commence par lever la langue & les filets pour le commandant & les officiers ; un ſergent fait enſuite la diſtribution aux ſoldats. Quelquefois ils en ont à profuſion ; & alors ils en font des conſommés ; on eſt bien dédommagé des fatigues du voyage, par le plaiſir de cette chaſſe. Le gibier eſt d'ailleurs ſi commun, qu'il eſt preſque impoſſible de dormir, à cauſe de la multitude de cygnes, de grues, d'oies, d'outardes & de canards, qui vont & viennent toute la nuit dans les lieux aquatiques. On voit pendant le jour une ſi prodigieuſe quantité de pigeons ramiers, que, je ne crains point d'exagérer, en aſſurant que leur multitude dérobe quelquefois la clarté du ſoleil. Il n'eſt pas rare d'en tuer trente d'un ſeul coup. J'en vis un jour une ſi longue file, qu'ayant tiré mon premier coup de fuſil, j'eus le temps de le recharger trois fois, & de tirer mes quatre coups avant que toute la file fût paſſée.

„ La chaſſe ordinaire de ces oiſeaux ſe fait de la maniere ſuivante. On remarque dans les bois de haute futaie, l'arbre qui a le plus de branches & au pied duquel il y a le plus de fiente. On s'y rend un peu avant la nuit ; on ſe munit d'aſſiettes de terre ; on prend deux onces de ſoufre en poudre ; on fait apporter pluſieurs ſacs, & un tiſon allumé ; on diſperſe le ſoufre dans les aſſiettes placées de diſtance en diſtance au deſſous de l'arbre ; on met le feu au ſoufre ; & dans la crainte que cette odeur n'incommode, on ſe retire du côté que vient le vent. La fumée du ſoufre s'eſt à peine élevée au deſſus de l'arbre, que l'on entend une grêle de pigeons qui ne ceſſe de tomber juſqu'à ce que le ſoufre ſoit entiérement conſumé. On enleve ce gibier ; on en remplit les ſacs ; & pour n'en pas perdre dans l'obſcurité, on allume des flambeaux de cannes ſeches, avec leſquels on ſe procure une lumiere ſuffiſante.

„ Ces animaux ſe nourriſſent de glands ; & je vous dirai à ce propos, qu'étant un jour ſur le bord du fleuve, j'entendis un bruit ſourd, qui excita

ma curioſité ; je fis quelques pas ; & j'apperçus ſur le rivage une colonne groſſe & courte ; je m'en approchai d'aſſez près, pour diſtinguer que c'étoit une légion de ramiers, qui montoient & deſcendoient continuellement du haut en bas d'un chêne, ſur lequel chacun de ces oiſeaux donnoit deux ou trois coups d'aîle, pour en abattre du gland, & deſcendoit enſuite pour le manger.

„ Après une route aſſez fatigante, on arrive au fort de Chartres, dans le pays des Illinois. Il eſt bâti de pierres, & bien fortifié, avec de belles caſernes, de grands magaſins, & une maiſon commode pour le commandant. La garniſon y eſt aſſez nombreuſe ; & les habitants, tant François que Canadiens, ſont gouvernés pour le ſpirituel, par les jéſuites, qui deſſervent une belle égliſe, & ont converti au chriſtianiſme, preſque tous ces ſauvages, qui ne compoſent même plus, pour ainſi dire, aujourd'hui, qu'un même peuple avec nous, par les mariages qui ſe font entre les deux nations.

„ La politique Eſpagnole, pour s'aſ-

ſurer la poſſeſſion de ſes découvertes en Amérique, détruiſit les naturels du pays ; les François au contraire ſe ſont établis dans ces climats, par la voie d'inſinuation. Ils ont contracté avec les habitants, des alliances qui ſe ſont multipliées par la douceur d'un gouvernement paiſible. La ſolidité de nos établiſſements parmi les ſauvages, dépend de la conduite des gouverneurs que la cour y envoie. Ces héros du Canada, les la Salle, les Tonty, les Bienville, les Vaudreuil, armés en guerre, préſentoient & recevoient par-tout le calumet de paix. De petits préſents faits aux chefs des nations chez leſquelles ils paſſoient, étoient récompenſés ſur le champ par quantité de vivres. Sans être obligés de ſe charger de proviſions, ils avoient le talent de faire ſept à huit cents lieues ; parmi des peuples qu'ils s'étoient attachés en les traitant de freres, de couſins, de comperes & d'amis. La politique demandoit que nos François priſſent leurs filles en mariage ; les colonies s'augmentoient plus

promptement; parce qu'il n'eſt pas poſſible d'y envoyer un ſi grand nombre de femmes que d'hommes. Ces alliances flattoient les Indiens ; & les nouvelles mariées s'accoutumant aux manieres & au langage de leurs époux, non-ſeulement ſervoient d'interpretes, mais engageoient leurs parents à apprendre le françois, pour négocier plus facilement avec nous.

„ Les Illinois étoient autrefois les peuples les plus nombreux de la Louiſiane ; mais leurs guerres continuelles avec les nations du nord, les ont conſidérablement affoiblis. La haine que leur portent les ſauvages du Canada, & ſpécialement les Iroquois, vient des irruptions fréquentes que les Illinois ont faites ſur leurs terres, & de ce que, dans leurs courſes, tant de guerre que de chaſſe, ils ont tué & enlevé les mâles & les femelles de caſtor, dont la peau étoit pour eux un très-grand objet de commerce.

„ Les mœurs de ces Indiens diffèrent peu de celles des autres ſauvages. Comme eux, ils ignorent le ſecret

de l'écriture, & n'ont conſervé leur hiſtoire que par la tradition. Les vieillards en ſont les dépoſitaires ; & comme elle a été aſſez fidélement tranſmiſe de génération en génération, ils la nomment *l'ancienne parole.* Ce qui contribue à la maintenir dans ſa pureté, c'eſt qu'ils ne l'enſeignent point indifféremment à tous les jeunes gens ; ils choiſiſſent ceux en qui ils remarquent le plus de prudence & d'eſprit, pour les inſtruire, & n'en parlent jamais devant les femmes. Ces enfants étant toujours ſous leurs yeux, les vieillards ſont à portée de les connoître ; car la même cabane renferme ordinairement toute une famille.

„ Ici, comme au Canada, ceux qui lâchent le pied, ou déſertent dans une action où il s'agit de l'honneur & de la défenſe de la patrie, ne ſont point punis, mais déshonorés & mépriſés des femmes même. Les filles les plus laides les refuſent pour maris ; & s'il arrivoit que quelqu'une d'elles en voulût épouſer, les parents s'y oppoſeroient, de peur d'avoir dans leur famille, des hommes ſans cœur, & inutiles à la

patrie. Ces sortes de gens sont obligés de laisser croître leurs cheveux, & de porter une petite jupe comme les femmes, jusqu'à ce que, par une action d'éclat, ils aient réparé leur honneur. J'en ai vu un qui, honteux d'être dans cet équipage, partit seul pour aller en guerre contre les Chicachas. Il s'approcha d'eux en rampant comme un serpent, resta caché dans des roseaux pendant trois ou quatre jours, & trouvant un Anglois qui étoit à l'écart, lui coupa la tête, & se sauva. Il employa trois mois à cette belle expédition. A son retour, sa nation le réhabilita ; & on lui donna une femme pour avoir des guerriers de sa race.

,, Le chef des Illinois, lorsque j'habitois les environs du fort de Chartres, étendoit sa domination jusques sur les terres des Missouris, où les François avoient un poste. L'officier qui le commandoit, persuada à quelques-uns de ces sauvages, de passer avec lui dans son pays, où il leur feroit voir tout ce qu'il y avoit de plus beau. En même temps il leur raconta mille mer-

veilles de la France ; & à force de promeſſes & de préſents, il vint à bout d'engager onze d'entre eux à le ſuivre, avec un de leurs chefs & ſa fille, qui, diſoit-on, étoit la maîtreſſe de ce commandant.

„ Le voyage étant décidé, il s'embarqua avec ces douze Indiens, & un ſergent, nommé Dubois, laiſſant le gouvernement du fort à ſon lieutenant. Arrivés en France, ils furent préſentés au roi & à M. le régent ; de-là on les fit aller au bois de Boulogne, où ils chaſſerent un cerf à la façon de leur pays. Ils revinrent enſuite à Paris, & exécuterent quelques-unes de leurs danſes ſauvages ſur le théatre de la comédie Italienne. La fille de leur chef, qui ſe fit chrétienne, fut baptiſée à Notre-Dame ; & cette princeſſe des Miſſouris, car c'eſt ainſi qu'on l'appelloit en France, épouſa le ſergent Dubois, qui, en faveur de cette alliance, paſſa au grade d'officier. Son pere fut décoré d'une médaille & d'un cordon ; & la princeſſe reçut des préſents de toutes les dames de la cour, & du roi même ;

elle eut entre autres choſes, une montre à répétition, garnie de diamants, que les ſauvages appelloient un eſprit, parce que ſon mouvement leur paroiſſoit quelque choſe de ſurnaturel. L'officier, qui l'avoit amenée, reſta en France, obtint la croix de ſaint Louis, & fit nommer le ſieur Dubois à ſa place, pour commander le fort des Miſſouris.

„ Le paſſage de M. & de Mad. Dubois en Amérique, fut très-heureux. Quelle joie pour ces Indiens de revoir leur princeſſe & leurs camarades, qu'ils avoient cru perdus, revenir riches & comblés de préſents ! Il y eut, à leur arrivée, des danſes & des divertiſſements dans tout le village. Madame la commandante logea dans le fort avec ſon époux, & alloit de temps en temps rendre viſite à ſa famille ; mais, ſoit qu'elle n'aimât point ſon mari, que ſon amant lui avoit peut-être fait épouſer pour ſe débarraſſer d'elle, ſoit que la maniere de vivre de ſa nation lui convînt mieux que celle des François, à peine les vaiſſeaux qui les avoient amenés furent-ils partis, que les ſauva-

ges maſſacrerent le commandant, & égorgerent toute la garniſon. La dame Dubois renonça au chriſtianiſme, & reprit ſon premier genre de vie.

„ Les Miſſouris ont été long-temps les amis des François ; mais nos marchands les ont trompés ſi ſouvent, qu'ils ont toujours vécu depuis dans la défiance. Quand ils commencerent à faire uſage de la poudre à canon, ils la prirent pour de la graine, & demanderent à celui qui leur en avoit vendu, comment elle croiſſoit en Europe. Le François leur fit croire qu'on la ſemoit en terre, & qu'on en faiſoit des récoltes comme du millet. Par cette ruſe il ſe défit de toute ſa proviſion, & reçut en échange des pelleteries. Les Miſſouris furent bien contents de cette découverte, & ne manquerent pas de ſemer leur poudre. Ils alloient de temps en temps voir ſi elle levoit, & avoient ſoin d'y mettre des gardes, pour empêcher les animaux de ravager le champ & ruiner la moiſſon. Ils reconnurent enfin la tromperie, & ne chercherent que l'occaſion de s'en venger : elle ne tarda pas à ſe préſenter.

Un autre François vint, quelque temps après, expoſer chez eux d'autres marchandiſes ; ils apprirent qu'il étoit l'aſſocié de celui qui les avoit attrapés ; ils diſſimulerent le tour qu'on leur avoit joué, & lui prêterent même la cabane publique, où il étala tous ſes ballots. Ils y entrerent en confuſion, & emporterent tous les effets dont ils purent s'emparer. Le marchand ſe récria contre un pareil procédé ; il s'en plaignit au grand chef, qui lui répondit, d'un air grave, qu'il lui feroit rendre juſtice ; mais qu'il falloit, pour cela, attendre la récolte de la poudre que ſon peuple avoit ſemée par le conſeil de ſon collegue. Le François courut à ſon bateau, prit un baril de poudre & un tiſon allumé, & ſe mit à crier de toutes ſes forces ; j'ai perdu l'eſprit, je vais faire ſauter la cabane ; vous viendrez tous avec moi au pays des ames ; les ſauvages effrayés ne ſavoient quel parti prendre. Quelques François, qui étoient là, déclarerent que leur frere ne retrouveroit ſa raiſon, que quand on lui auroit rendu ou payé ſes marchan-

diſes. Les chefs haranguerent par le village, pour y exhorter les habitants ; le peuple fut ému ; & chacun apporta tout ce qu'il avoit de pelleteries : alors le marchand dit que l'eſprit lui étoit revenu. Le chef lui préſenta le calumet ; il fuma, verſa de l'eau ſur la poudre, pour montrer qu'elle ne ſerviroit plus, ou plutôt pour cacher ſon jeu ; car le baril ne contenoit que du charbon pilé, & préparé à ce deſſein.

„ Ce peuple, dans mille autres occaſions, a été la dupe des François, par ſon ignorance. Un officier, qui ſavoit la langue du pays, entendit qu'on vouloit lui enlever la chevelure ; comme il portoit perruque, il l'arracha de deſſus ſa tête, & la jeta par terre, en diſant au chef des Miſſouris : tu veux donc ma chevelure ? ramaſſe-la, ſi tu l'oſes. Leur étonnement ne peut s'exprimer ; ils demeurerent pétrifiés : le François s'étoit fait raſer la veille. Il ajouta qu'ils avoient d'autant plus de tort de lui faire du mal, que s'il vouloit, il feroit brûler & mettroit à ſec leurs lacs &

leurs rivieres, & embraſeroit leurs forêts. Pour les en convaincre, il ſe fit apporter une écuelle pleine d'eau-de-vie, & y mit le feu avec une allumette. Les ſauvages, qui ne connoiſſoient point encore cette liqueur, furent étonnés. En même temps il tira de ſa poche un verre ardent, qu'il préſenta au ſoleil, & enflamma un morceau de bois ſec. Ces peuples ne douterent plus que cet officier n'eût le pouvoir de tarir les lacs & de conſumer les forêts. Ils le comblerent de préſents, & le renvoyerent avec une bonne eſcorte. Je ne ſais ſi vous avez entendu parler d'un Italien qui mit un petit miroir ſur ſa poitrine, pour prouver aux Iroquois qui venoient s'y regarder, qu'il les portoit dans ſon cœur.

„ Mais je reviens à mes Illinois. Ils ſont diviſés par tribus, & gouvernés par des chefs, qui, en régnant deſpotiquement, ont le ſecret de faire aimer leur autorité ; auſſi ſont-ils regardés comme les peres de leurs peuples ; qualité plus flatteuſe pour eux, que tout le faſte des tyrans de l'Aſie. Le crime de leze-majeſté eſt ignoré chez

ces Américains ; ſi quelqu'un avoit la témérité d'attenter à la vie de celui qui gouverne, il ſeroit puni comme un monſtre, & toute la famille du parricide exterminée ſans miſéricorde.

„ A l'égard des chefs de guerre, cette fonction n'eſt exercée que par ceux qui ont donné dans pluſieurs combats des marques ſignalées de valeur. Comme ils vont nuds, ainſi que les autres, les cicatrices qu'ils portent ſur leurs corps, ſont des ſignes plus expreſſifs de vertu militaire que nos croix de S. Louis. Les vieillards, qui ne peuvent plus faire la guerre, ne ſont pas pour cela inutiles à la nation ; ils haranguent le peuple, qui les écoute comme des oracles. Tout ſe fait par leurs conſeils ; & les jeunes gens ſont perſuadés qu'ayant plus vécu, ils ont auſſi plus d'expérience. N'étant plus en état de ſe battre pour la patrie, ils enſeignent du moins à la défendre. Si j'étois plus jeune, dit un vieux ſoldat à la jeuneſſe qui l'écoute ; ſi j'étois plus vigoureux, vous me verriez marcher ſur la pointe des pieds, pour vous conduire à l'ennemi. Partez,

mes camarades, en hommes de valeur, ayez le cœur du lion; ne fermez jamais vos oreilles, dormez comme les lievres, marchez comme le chevreuil, jetez-vous dans l'eau comme le canard, & ſi vous êtes pourſuivis, cachez votre retraite, comme le lapin : ſur-tout ne craignez point les fleches de l'ennemi, & uſez des vôtres, employez le caſſe-tête; frappez, aſſommez; il vaut mieux mourir en combattant, que d'être brûlé après la défaite. Les guerriers ne manquent jamais, au retour de leurs expéditions militaires, d'apporter une partie du butin à ces vieux orateurs, qui, par cette mâle éloquence, ont animé leur courage. C'eſt à eux principalement que l'on donne les priſonniers de guerre, dont ils font des eſclaves.

„ Parmi les différents points de la religion des Illinois, il y en a un qui leur apprend que tout le feu qui eſt ſur la terre, eſt différent de celui du ſoleil, qu'il n'eſt pas poſſible d'attirer juſqu'à nous. M'entretenant un jour ſur cette matiere avec un des principaux du pays, je lui dis que

rien n'étoit plus aiſé que de lui prouver le contraire, & que j'étois en état de faire deſcendre le feu de cet aſtre, quand il me plairoit. Sur le champ je pris une loupe ; & l'ayant préſentée au ſoleil, j'allumai un morceau d'amadou, en prononçant ce mot : *viens*, comme ſi j'euſſe commandé au feu de deſcendre. Le ſauvage, ſaiſi d'étonnement & d'épouvante, s'écria : Ah, que cela eſt extraordinaire ! Il me demanda enſuite, ſi un autre que moi pourroit ſe ſervir également de cette machine. Sur l'affirmative, il ſe détermina, en tremblant, à en faire l'épreuve lui-même ; je lui tins les mains, de peur d'accident ; & toutes choſes étant diſpoſées, le ſauvage prononça le mot, mais d'un ton ſi peu aſſuré, qu'il bégaya plutôt qu'il ne parla. Au même inſtant le feu parut ; & la loupe lui tomba des mains, comme je l'avois prévu ; je la retins, & eus beaucoup de peine à m'empêcher de rire. Plein d'admiration de ce qu'il venoit de voir, l'Indien fait aſſembler les principaux de ſon village, les entretient de l'effet mer-

que tu m'as montré me paroît une choſe extraordinaire, & je ne puis te cacher l'envie extrême que j'ai de la poſſéder ; mais ſi je deſire ce que j'ai vu, ce n'eſt pas pour que tu me le donnes ſans intérêt ; mets-y le prix que tu voudras, ſi tu n'en as pas trop beſoin ; parce que je le ferai payer à toutes les familles de la nation.

„ J'aimai mieux lui en faire préſent ; par-là j'acquérois l'eſtime & la confiance de ce peuple, deux choſes dont un miſſionnaire doit ſavoir tirer un égal avantage pour la gloire de la religion & le ſervice du prince. En remettant la loupe dans les mains du ſauvage, je lui appris à s'en ſervir, & le raſſurai ſur ſa frayeur. Dès le jour même il aſſembla les notables du village, & fit devant eux l'épreuve de la machine ſi vantée. On fut, faute d'expérience, un peu plus de temps qu'il n'en faut ordinairement ; mais la choſe réuſſit, au grand étonnement de toute l'aſſemblée, qui ne pouvoit pas concevoir comment on pouvoit arracher du feu du ſoleil „.

Ce que je vous ai dit, Madame,

juſqu'à préſent, eſt le fruit de mes entretiens fréquents avec le pere Jerôme, l'homme le plus inſtruit que je connoiſſe de toutes les affaires de la Louiſiane. Je n'ai encore vu, par moi-même, que les pays voiſins de la capitale; je me diſpoſe à de nouvelles courſes: & à mon retour je vous rendrai compte de tout ce que croirai devoir vous intéreſſer.

Je ſuis, &c.

A la Nouvelle Orléans, ce 2 Septem. 1749.

LETTRE CXI.

SUITE DE LA LOUISIANE.

J'AI parcouru, Madame, tantôt à cheval, tantôt à pied, le plus ſouvent par eau, les pays ſitués entre le Miſſiſſipi & la riviere des Allibamons. J'ai d'abord ſuivi le cours du fleuve, depuis la Nouvelle Orléans, juſqu'à ſon embouchure dans le golphe du Mexique. A douze lieues de la mer le rivage eſt tellement nud & découvert, que l'on n'y voit que deux arbres aſſez éloignés l'un de l'autre. On nomme l'un l'arbre à la bouteille, & l'autre, la potence à Picard; le premier, parce qu'on y trouva une bouteille qui pendoit à une de ſes branches, & dans laquelle étoit une lettre qui marquoit à quelque voyageur, le lieu où ſes compagnons étoient allés. A l'égard du ſecond, on raconte qu'un nommé Picard, paſſant en bateau par cet endroit, dit que ſi jamais il étoit con-

damné à être pendu, il choiſiroit cet arbre pour ſa potence.

Je côtoyai le golphe juſqu'à l'iſle Dauphine, qui fut le premier établiſſement de la colonie Françoiſe dans la Louiſiane. Son ancien nom étoit l'iſle Maſſacre, parce qu'en y arrivant, on y trouva beaucoup d'oſſements. Je ne vous parle, ni de la Baliſe, ni du vieux & du nouveau Biloxi, poſtes établis par les François ſur cette côte, & qui n'ont rien de remarquable. Le fort Louis de la Mobile, bâti ſur la riviere de ce nom, eſt plus conſidérable; il eſt conſtruit en brique, & fortifié à quatre baſtions, ſelon la maniere de M. de Vauban, avec des demi-lunes, un foſſé, un chemin couvert & un glacis. On y voit un magaſin, des caſernes pour les ſoldats de la garniſon qui eſt toujours aſſez nombreuſe, & un pavillon pour le commandant. Cette place parut d'abord comme le chef-lieu de la colonie; le gouverneur, l'ordonnateur, l'état-major y réſidoient; le conſeil ſupérieur y tenoit ſes ſéances. Les ſauvages des environs, amis ou alliés des François, y viennent tous les ans

recevoir les préſents que le roi leur fait diſtribuer par le gouverneur.

Le commandant de la Mobile me fit donner une pirogue & deux ſauvages, pour me conduire par eau au fort Toulouſe, dans le pays des Allibamons; il nous fallut voguer contre la rapidité du courant: & il y avoit des jours où nous ne faiſions qu'une lieue. Je vis des cyprès ſi gros ſur le bord de cette riviere, que dix hommes auroient peine à les embraſſer; ce qui prouve la bonté & la fertilité du terroir. Un ſeul de ces arbres ſert à faire un bateau. Quand l'eau, par ſa rapidité, en entraîne quelques-uns, les Indiens prennent leur dimenſion pour la longueur & la groſſeur; ils mettent du feu ſur celui qu'ils ont choiſi; & à meſure que l'arbre brûle, ils enlevent le charbon avec une pierre tranchante: & après qu'ils l'ont aſſez creuſé, ils le mettent à flot.

Les Allibamons ſont doux & affables, leurs femmes vives & jolies; ils vinrent me recevoir à mon débarquement, me donnerent la main, me préſenterent le calumet, me demanderent le ſujet de mon voyage, le temps que

j'avois mis en route, ſi je comptois reſter chez eux bien long-temps, ſi j'avois une femme, des enfants, ſi le roi leur pere ſe portoit bien? Ils m'apporterent de la ſagamité, des poulets d'inde rôtis, des grillades de chevreuil, des beignets frits dans de l'huile de noix, des œufs de poule & de tortue. La politeſſe de ces ſauvages eſt de vous offrir des filles; & quand il arrive chez eux des François qu'ils veulent diſtinguer, les chefs vont le matin haranguer le village. " Jeunes gens, & vous, „ braves guerriers, allez à la chaſſe „ pour faire vivre nos freres & nos „ amis qui nous apportent nos beſoins; „ & vous, jeunes filles, ne ſoyez ni „ cruelles, ni ingrates de votre corps „ envers les François, pour avoir de „ leur ſang; prêtez-vous de bonne „ grace à leurs embraſſements & à leurs „ careſſes: répondez-y de même: & „ ſongez que par cette alliance nous „ aurons de l'eſprit comme eux, & „ que nous ſerons redoutés de nos „ ennemis „.

Ces peuples ſont auſſi jaloux de leurs femmes, que prodigues de leurs filles. Si les premieres ſont ſurpriſes en adul-

tere, le moindre mal qui puiſſe leur arriver, eſt d'être répudiées, la plupart n'en ſont pas quittes pour cette légere punition ; mais il faut d'abord que le mari ſoit bien ſûr de l'infidélité de ſon épouſe, & qu'il l'ait, pour ainſi dire, priſe ſur le fait : alors il va trouver le chef, & lui raconte le cas avec toutes les circonſtances. Quand le crime eſt bien conſtaté, le chef ſe fait apporter ſecrétement pluſieurs faiſceaux de verges, & indique une danſe, où tout le monde, hommes, femmes, garçons & filles, ſont obligés de ſe trouver ſous peine d'amende, & il eſt rare que l'on y manque. Au moment où cette danſe eſt le plus animée, on prend l'épouſe infidelle, on la couche par terre, & on la frappe ſur le dos & ſur le ventre à coups de verges, juſqu'à ce que le ſang jailliſſe de toutes parts. Celui qui l'a ſéduite, éprouve le même traitement ; & quand ces malheureux ont été bien fuſtigés, on leur coupe les cheveux, & on les renvoie, en diſant à l'un : voilà ta femme : & à l'autre, voilà ton mari. Ils ſont les maîtres de s'épouſer ſur le champ ; mais ils ne peuvent plus ref-

ter dans le village. Quand une femme a débauché le mari d'un autre, toutes les matrones s'assemblent entre elles, se munissent chacune d'un bâton, vont trouver la coupable, & ne lui font point de quartier. Toute la jeunesse du lieu s'assemble autour d'elles, & s'amuse long-temps de ce spectacle ; mais quand elle voit que le châtiment est poussé trop loin, elle ôte les bâtons des mains de ces furieuses, qui ne manqueroient pas d'assommer de coups la malheureuse victime de leur vengeance.

Les Allibamons élevent durement leurs enfants : en hiver ils les plongent dans l'eau froide, lorsqu'ils sont encore à la mamelle ; & quand ils deviennent grands, ils les font coucher sur la dure. Les jeunes gens qui commencent à porter les armes se présentent d'eux-mêmes devant le chef de guerre ; il les exhorte à ne jamais avoir peur, à ne craindre ni l'eau, ni le fer, ni le feu, à supporter la faim avec constance, & les malheurs avec fermeté. " C'est ainsi, leur dit-il, que vous „ ferez des hommes, & que votre va-„ leur passera jusqu'aux enfants de vos

„ enfants, à qui elle ſervira encore „ d'exemple „. Après qu'il leur a bien échauffé l'imagination par de ſemblables diſcours, il leur fait des ſcarifications aux cuiſſes, à la poitrine, ſur le dos ; & pour les endurcir toujours de plus en plus, il leur donne de grands coups de fouet qui leur enleve la peau ; après quoi ils vont prendre rang parmi les guerriers. Lorſqu'ils ſe ſont ſignalés dans les combats, on les décore de quelques figures gravées ſur leur chair, & dont ils ſe tiennent plus honorés, qu'on ne l'eſt chez nous des brevets & des grades militaires.

Les Anglois ont tenté pluſieurs fois de s'attacher les Allibamons, & de les détourner de notre alliance. Ils ont voulu combler de préſents un de leurs chefs, qui les a toujours rejetés comme indignes de lui. Il étoit même déterminé à leur caſſer la tête, pour lui en avoir fait la propoſition, diſant pour raiſon, qu'il ne vouloit rien recevoir de ces chiens d'ennemis de ſon pere, le roi de France. Cet homme étoit décoré d'une médaille d'argent, qu'il portoit toujours à ſon cou avec un cordon de cuir. Il diſoit à un officier François de

la garniſon du fort Toulouſe, qu'il avoit ordonné qu'on l'enterrât, après ſa mort, avec l'image du monarque; que lui ayant toujours été fidele pendant ſa vie, il eſpéroit lui tenir la main au pays des ames, où il comptoit le voir un jour.

" Après que ce digne chef m'eut „ exprimé ces beaux ſentiments qui „ partoient du cœur, me dit l'offi- „ cier, je lui donnai une bouteille „ d'eau-de-vie, pour boire à la ſanté de „ ſon pere & à la mienne. Quelque- „ fois une petite généroſité faite à pro- „ pos à ces peuples, produit un très- „ grand effet. Par exemple, lorſque je „ voulois leur témoigner l'amitié que „ j'avois pour eux, j'ôtois ma chemiſe, „ & je la leur donnois au nom de leur „ pere qui avoit pitié d'eux. Il ſait, „ leur diſois-je, ſur le rapport du pa- „ pier qui parle, que ſes enfants ſont „ nuds; il veut qu'ils ſoient couverts. „ Cette façon d'agir les touchoit ſen- „ ſiblement. Un d'eux me paroiſſoit „ fort étonné que nous parlaſſions aux „ Anglois pendant la guerre, & il „ m'avoua tout naturellement qu'il „ avoit eu mille fois envie de leur caſ- „ ſer la tête, comme à des chiens, qui

„ tuoient les François au Canada. Il „ ajouta que chez eux on ne parle „ aux ennemis que la hache ſur la tête, „ & qu'un homme convaincu d'avoir „ entretenu le moindre commerce avec „ eux, ſeroit punit comme traître à la „ patrie. Ce peuple, continua l'officier, „ n'a point d'idée du ſyſtême politique „ qui regne parmi les puiſſances de „ l'Europe. Les amis d'une nation „ doivent, ſelon eux, entrer dans ſon „ parti, lorſqu'elle eſt en guerre, & „ n'avoir aucune eſpece de relation „ avec ſes ennemis „.

L'officier dont je viens d'emprunter les paroles jouit de la plus grande conſidération parmi les ſauvages de cette contrée. Il occupe depuis pluſieurs années la place d'aide-major au fort Touloufe; & je tiens de lui une infinité de détails, dont vous me ſaurez gré de vous faire part dans cette lettre. " Il „ y a, dit-il, entre les François & les „ Allibamons, une convention mutuelle, que ſi un François tue un ſauvage, il faut que le meurtrier perde „ la vie; la même peine eſt décernée contre un Allibamon qui fait „ mourir un François. Ce malheur

„ arriva dans les commencements que
„ nous habitions ce pays. Un jeune ſau-
„ vage tira un coup de fuſil ſur un ſoldat
„ de la garniſon, le tua, & diſparut.
„ Le commandant, voulant ſavoir ce
„ qu'étoit devenu le coupable, s'a-
„ dreſſa aux chefs de la nation. Ils ré-
„ pondirent que le jeune homme s'é-
„ toit réfugié chez les Chactas, peuple
„ de tout temps ennemi des François.
„ J'en ſuis fâché, reprit le comman-
„ dant; mais le mort crie & demande
„ vengeance, le ſang doit être vengé
„ par le ſang. Je ſais que l'aſſaſſin a en-
„ core ſa mere, & puiſque par ſa fuite
„ il s'eſt dérobé au ſupplice, il faut que
„ cette femme périſſe à ſa place. Je ne
„ fais en cela que ſuivre vos uſages;
„ lorſqu'on vous tue quelqu'un, &
„ qu'on ne vous rend pas juſtice, vous
„ vous en prenez aux parents du cou-
„ pable. Le ſeul moyen d'entretenir
„ entre nous la bonne intelligence que
„ nous nous ſommes jurée réciproque-
„ ment, c'eſt de ne pas vous oppoſer
„ à la punition des criminels. Il ne m'eſt
„ plus poſſible de prendre du repos,
„ depuis la mort du brave guerrier que
„ je viens de perdre; toutes les nuits

„ il me crie: vengez mon ſang; vengez-
„ vous; vengez l'honneur des François.
„ Ces bonnes gens firent tous leurs
„ efforts pour fléchir le commandant;
„ ils lui offrirent beaucoup de pelleteries, & des chevaux chargés de toutes
„ ſortes de butin. Rien ne fut capable
„ de lui faire changer de réſolution; il
„ refuſa ces préſents; & les ſauvages,
„ voyant qu'ils ne pouvoient le gagner,
„ tinrent conſeil, & commanderent
„ huit hommes, pour aller enlever la
„ mere du meurtrier. Cette femme ſurpriſe, ſe laiſſa conduire toute éplorée. Les parents ſuivoient d'un air
„ triſte; & voyant qu'il n'y avoit point
„ de grace à obtenir pour la mere, l'un
„ d'eux dit au chef de la troupe: attendez encore quelque temps; ma
„ belle-mere eſt innocente; je vais chercher le vrai coupable. En effet, il l'amena dans l'aſſemblée où étoit le
„ commandant. Voilà, dit-il, le criminel que tu demandes; fais-en ce
„ que tu voudras préſentement. Le
„ commandant répondit que c'étoit à
„ eux à lui rendre juſtice; & à l'inſtant
„ on lui caſſa la tête.
„ Après cette exécution, les anciens

„ exhorterent les jeunes gens à ne ja-
„ mais ſe brouiller avec les François;
„ parce que s'il leur arrivoit de perdre
„ l'eſprit juſqu'à leur ôter la vie, ils ſu-
„ biroient le même ſupplice. Ils préſen-
„ terent enſuite le calumet au comman-
„ dant, qui fuma, en ſigne d'amniſtie;
„ tous nos ſoldats fumerent après lui;
„ & le chef des ſauvages prenant la
„ parole, adreſſa ce diſcours aux jeu-
„ nes guerriers. Le ciel eſt beau; le
„ ſoleil eſt ſans tache: le temps eſt ſe-
„ rein; tout eſt tranquille ſur la ſurface
„ de la terre. Le ſang humain ne doit
„ point y être répandu. Il faut prier
„ l'eſprit de paix de la conſerver pure
„ & ſans tache, entre les nations qui
„ nous environnent. Nous ne devons
„ nous occuper maintenant qu'à faire
„ la guerre aux tigres, aux ours, aux
„ loups, aux cerfs & aux chevreuils,
„ pour avoir leur peau, afin de com-
„ mercer avec nos freres & nos bons
„ amis les François.

„ Les Allibamons trafiquent auſſi
„ avec les Anglois & les Eſpagnols,
„ mais ils n'aiment point ces derniers,
„ & leur déclarent volontiers la guerre,
„ à cauſe des traitements cruels qu'ils

„ ont fait éprouver aux ſauvages du
„ Mexique. Ils diſent que les Eſpagnols,
„ qu'ils appellent des guerriers de feu,
„ parce qu'ils ſe ſont ſervis les premiers
„ de fuſils & de canons dans leur pays,
„ en paſſant par leurs terres, y ont
„ commis des excès inouis. Auſſi, depuis
„ cette époque, leurs ancêtres ont-ils
„ toujours recommandé, de pere en
„ fils, de venger le ſang répandu ſans
„ ſujet, & contre tous les principes
„ de l'équité naturelle & du droit des
„ gens. Lorſque je leur diſois que le
„ grand chef des Eſpagnols, qui régnoit
„ alors, avoit déſavoué tout le mal
„ que ſes généraux avoient commis
„ contre ſon intention: pourquoi donc,
„ me répondoient-ils, ne leur faiſoit-
„ il pas couper la tête? Cet exemple
„ de ſévérité & de juſtice auroit en
„ partie ſatisfait les peuples, que ces
„ hommes de feu avoient traités ſi in-
„ dignement „.

Pendant mon ſéjour au fort Touloufe, accompagné des officiers de la garniſon, je faiſois de fréquents voyages chez les Mobiliens, les Chactas, les Yazoux, les Apalaches, & autres Indiens des contrées voiſines; & par-tout

je remarquai les mêmes mœurs, les mêmes uſages, le même génie, la même façon de vivre des autres ſauvages. C'étoient toujours des hommes ruſtres & groſſiers, vivant dans leurs cabanes avec leurs femelles & quelques animaux, expoſés ſans ceſſe à toute l'intempérie des ſaiſons; ne connoiſſant que la terre qui les nourrit, le marché où ils vont vendre leurs denrées, pour y acheter quelques habillements; ſoumis, ſans ſavoir pourquoi, à un chef à qui ils donnent la moitié de ce qu'ils gagnent; ſe raſſemblant quelquefois dans une eſpece de grange, pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent rien; quittant leur chaumiere lorſqu'on bat le tambour, & s'engageant à s'aller faire caſſer la tête dans une terre étrangere, & à tuer leurs ſemblables, &c.

Malgré cette conformité univerſelle de coutumes & de caracteres, il y a cependant, chez les Chactas, certains uſages particuliers, que je n'avois pas vu obſerver chez d'autres ſauvages. Si une femme mariée eſt convaincue d'infidélité, on la fait *paſſer par la prairie*: c'eſt l'expreſſion dont ils ſe ſervent, pour dire qu'elle doit ſouffrir que les jeunes

gens, & les vieillards même, s'ils le peuvent, ſatisfaſſent ſur elle tour à tour leur brutalité. Les Chactas ne puniſſent pas autrement l'adultere ; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que la femme coupable, qui, comme vous croyez bien, ne manque jamais d'être répudiée, ne laiſſe pas quelquefois de trouver un homme qui l'épouſe ; alléguant pour excuſe, qu'après cette infamie, elle doit être dégoûtée du commerce criminel, & qu'elle ſera plus ſage à l'avenir ; mais elle n'en eſt pas moins déshonorée, & le nouveau mari regardé comme un lâche. Chez ce même peuple les meres n'ont pas la liberté de corriger leurs fils ; elles n'ont d'autorité que ſur les filles. Si elles s'aviſoient de battre un garçon, elles recevroient de vives réprimandes, & ſeroient battues à leur tour. Mais ſi l'enfant leur manque, elles le menent chez un vieillard, qui, pour le punir, lui jette de l'eau au viſage.

Un des officiers qui m'accompagnoient chez les Chactas, m'a raconté une aventure tragique, qui s'eſt paſſée ſous ſes yeux, & dont le récit doit vous intéreſſer : c'eſt un événement héroïque, qui met le comble à la généroſité hu-

maine, & que je vous rends tel qu'il m'a été préſenté. " Un Chactas parloit „ un jour fort mal des François, & „ diſoit que les Collapiſſas ſes voiſins „ étoient leurs chiens, c'eſt-à-dire, „ leurs eſclaves. Un de ceux-ci, indigné „ de ces injures, le tua, & ſe retira à „ la Nouvelle Orléans. La nation des „ Chactas voulut en tirer vengeance, „ & envoya des députés au gouver- „ neur pour redemander le coupa- „ ble. Elle refuſa tous les préſents „ qu'on offrit pour aſſoupir cette af- „ faire, & menaça de brûler le village „ des Collapiſſas, ſi on différoit de lui „ livrer l'aſſaſſin. On fut donc obligé „ de le remettre entre leurs mains. Un „ officier François ſe chargea de cette „ commiſſion, & le meurtrier fut con- „ duit près de l'endroit où le crime „ venoit d'être commis. Les Chac- „ tas aſſemblés reçurent leur victime „ en préſence des Collapiſſas, qui s'é- „ toient rendus au même lieu. Le cri- „ minel harangua debout, ſuivant l'u- „ ſage de ces peuples, & dit: je ſuis „ un homme; c'eſt-à-dire, je ne crains „ point la mort; mais je plains le ſort „ d'une femme & de quatre enfants que

„ je laiſſe après moi dans un âge fort ten-
„ dre : je plains mon pere & ma mere qui
„ ſont vieux, & que je faiſois ſubſiſter
„ par ma chaſſe. Je les recommande
„ aux François, puiſque c'eſt pour avoir
„ pris leur parti que je ſuis ſacrifié.

„ A peine eut-il fini ce diſcours,
„ que ſon pere qui étoit préſent, ſe
„ leva, s'avança au milieu de l'aſſem-
„ blée des deux nations, & parla ainſi :
„ C'eſt avec juſtice que mon fils meurt ;
„ mais étant jeune & vigoureux, il eſt
„ plus capable que moi de nourrir ſa
„ femme, ſa mere & quatre jeunes
„ enfants. Il eſt donc néceſſaire qu'il
„ reſte ſur la terre pour en prendre
„ ſoin : quant à moi, qui ſuis ſur la fin
„ de ma carriere, j'ai vécu aſſez ; je
„ ſouhaite même que mon fils vienne
„ à mon âge, pour élever mes petits-
„ enfants. Je ne ſuis plus bon à rien ;
„ quelques années de plus ou de moins
„ me ſont indifférentes. J'ai vécu en
„ homme ; je veux mourir de même ;
„ c'eſt pourquoi je vais prendre ſa
„ place. Toute la famille du vieillard
„ fondoit en larmes autour de lui, &
„ l'embraſſoit. Il prit ſes petits-en-
„ fants dans ſes bras, les préſenta aux

„ François, & leur recommanda de „ nous être toujours attachés. Il s'a- „ vança enſuite vers les parents du mort, „ & leur offrit ſa tête ; elle fut acceptée. „ Ces ſortes d'échanges, ſont ordinaires „ chez les ſauvages ; il n'eſt pas néceſ- „ ſaire que le coupable ſoit ſacrifié ; il „ ſuffit que ce ſoit un de ſes parents, ou „ même un homme de ſa nation. Le „ vieillard, s'étendit ſur un tronc d'ar- „ bre, & on lui fit ſauter la tête d'un „ coup de hache. Tout fut aſſoupi par „ cette mort. Le jeune homme fut con- „ traint de livrer la tête de ſon pere, & „ en la ramaſſant, il lui adreſſa ces mots: „ pardonne-moi ta mort, & ſouviens- „ toi de ton fils dans le pays des ames. „ Tous les François qui aſſiſterent à „ cette tragédie, furent attendris juſ- „ qu'aux larmes, en admirant la conſ- „ tance héroïque du vieillard. Les Chac- „ tas prirent la tête, la mirent au bout „ d'une perche, & l'emporterent com- „ me un trophée dans leur village „.

Du pays des Chactas, je revins au fort Louis de la Mobile, dans le deſſein de m'embarquer ſur la riviere de ce nom, pour regagner le golphe du Mexique. Je trouvai, en arrivant dans ce fort, M. de

Belle-Iſle, chevalier de ſaint-Louis, qui exerçoit les fonctions de major-général des troupes de la marine à la Louiſiane. L'hiſtoire de cet officier faiſoit grand bruit en France, lorſque je quittai le royaume, & comme je deſirois fort de la ſavoir de lui-même, je fus charmé que le haſard me procurât l'occaſion de la lui entendre raconter.

„ J'étois, me dit-il, un de ceux qui, en 1719, furent deſtinés au ſervice de cette colonie. Je m'embarquai, avec d'autres officiers, au port de l'Orient; & notre vaiſſeau fut porté par des vents contraires à la baie S. Bernard, dans le golphe du Mexique. Je deſcendis à terre avec la chaloupe; & pendant qu'elle faiſoit des voyages à bord, pour y tranſporter de l'eau douce, je me mis à chaſſer avec quatre de mes camarades. La proviſion fut faite avant que nous fuſſions de retour. Le capitaine impatient leva l'ancre, & nous abandonna à notre deſtinée. Le vaiſſeau partit; & lorſque nous revînmes ſur le rivage, nous ne revîmes plus ni le navire, ni la chaloupe. Je vous laiſſe à penſer quel fut notre déſeſpoir, de

nous voir dans un pays inconnu, ſur une côte déſerte, ou peut-être habitée par des anthropophages. Nous paſſâmes pluſieurs jours dans cette ſituation, ne vivant que d'inſectes & de mauvaiſes herbes. Nous avions avec nous un jeune chien de chaſſe, qui m'étoit fort attaché : la faim nous dévoroit ; mes camarades furent tentés de le tuer pour s'en nourrir pendant quelques jours : je leur en fis le ſacrifice. Un de mes compagnons ſaiſit l'animal ; mais voulant lui donner un coup de couteau, il ſe trouva ſi foible, que le chien s'échappa de ſes mains, & gagna le bois. Les quatre officiers, périrent de faim les uns après les autres ; & il n'y eut que la force de mon tempérament, qui me fit ſurvivre à ces malheureux. Exténué de laſſitude & de beſoin, je m'enfonçai dans la forêt, vivant des inſectes que je trouvois ſur des bois pourris.

„ Quelques jours après la mort de mes compagnons, j'apperçus de loin mon chien qui tenoit dans ſa gueule un rat de bois, & vint à moi avec de grandes démonſtrations de joie,

pour me faire part de ſa proie. Ces rats, aſſez bons à manger, ſont de la groſſeur d'un cochon de lait. Après m'en être régalé, je fis un petit retranchement au pied d'un arbre, pour me garantir, pendant la nuit, des bêtes féroces ; & mon chien faiſoit la garde à côté de moi. En parcourant la forêt, je remarquai des traces d'hommes ; je les ſuivis juſques ſur le bord d'une riviere, & là je trouvai une pirogue, dont je me ſervis pour la traverſer. J'arrivai chez les Attakapas, nation ſauvage & barbare, dont le nom indique le caractere ; car il ſignifie mangeurs d'hommes. Je les trouvai occupés à boucaner de la chair humaine ; mais ma maigreur me ſauva la vie. Ils ſe contenterent de me dépouiller, & partagerent entre eux mes vêtements. Ils me conduiſirent enſuite dans leur village, où une veuve déjà ſur le retour me prit pour ſon eſclave. On voulut me faire participer aux mets déteſtables dont ces peuples ſe nourriſſent ; mais je préférai du poiſſon, que je mangeai avec avidité. Peu-à-

peu je commençai à reprendre des forces ; mais j'étois d'une triſteſſe extrême, appréhendant toujours que mes hôtes ne me ſacrifiaſſent à leurs dieux, & ne fiſſent enſuite un régal de ma chair. Mon imagination étoit frappée du ſpectacle terrible de ces barbares, qui faiſoient des feſtins de leurs priſonniers. Ils tinrent conſeil, & le réſultat fut, qu'il y auroit de la lâcheté à égorger un homme qui n'étoit point venu chez eux pour leur faire du mal, mais pour leur demander l'hoſpitalité.

„ J'étois jeune & vigoureux : je m'acquittai très-bien de mon devoir d'eſclave ; & je parvins à captiver les bonnes graces de ma patrone, qui m'adopta, me mit en liberté ; & je fus alors réputé homme de la nation. Ayant été conduit à la guerre, mon adreſſe & mon courage me firent eſtimer. Un jour que nous étions en marche, preſſé par la faim, je demandai des alimens. On me donna un morceau de chair humaine, qu'on fit paſſer pour du chevreuil : j'en mangeai ſans le ſavoir, & un ſauvage me dit enſuite :

tu faiſois autrefois le difficile ; mais préſentement, tu manges de l'homme comme nous. Ces paroles me firent rendre tout ce que j'avois pris.

„ Deux ans après mon arrivée chez les Attakapas, il vint des députés d'une nation voiſine. Parmi eux il s'en trouva qui avoient vu des Francois ; ils en parlerent ; & j'entendis leur converſation. J'avois conſervé par haſard, dans une boîte, m'a commiſſion d'officier. Je pris une plume de corbeau ; je fis de l'encre avec du noir de fumée ; & j'écrivis ces mots ſur le revers de mon brevet : Au premier chef des hommes blancs. Je ſuis un tel, qui a été abandonné à la baie ſaint Bernard. Mes camarades ſont morts de faim & de miſere à ma vue. Je ſuis captif chez les Attakapas.

„ Je remis ce papier à un ſauvage, en l'aſſurant que c'étoit de l'étoffe parlante, & que s'il la portoit à un chef de François, il ſeroit bien reçu. L'indien partit ; ſes camarades voulurent lui ôter cet écrit ; il leur échappa en traverſant une riviere à la nage, tenant une main hors de l'eau, pour ne pas mouiller la lettre. Il fit

cent cinquante lieues dans les terres, & arriva au poſte des François. Le courier leur remit le papier ; ils reçurent très-bien le porteur, le comblerent de préſents, & ſe mirent à pleurer à la maniere des ſauvages. Ceux-ci leur demanderent ce qu'ils avoient ; ils répondirent qu'ils regrettoient leur frere qui, depuis deux ans, étoit captif chez les Attakapas. Les Indiens s'offrirent de venir me chercher ; & celui qui avoit porté ma lettre, s'engagea à les conduire. Ils partirent ſur le champ au nombre de dix, montés ſur de bons chevaux, & armés de fuſils. En arrivant, ils s'annoncerent par le bruit de pluſieurs décharges, que les Attakapas prirent pour le tonnerre. Ils me donnerent une lettre, dans laquelle on me diſoit de ne rien craindre avec ces ſauvages, & de me livrer à eux avec confiance. Les Attakapas épouvantés des coups de fuſils, n'oſerent s'oppoſer à mon enlevement ; & je montai à cheval, ſans aucune réſiſtance de leur part.

„ La femme qui m'avoit adopté, fondoit en larmes ; & j'eus toutes les

peines du monde à m'arracher de ſes bras. Les ſauvages qui me ramenerent, furent récompenſés ; les Attakapas reçurent un préſent de M. de Bienville, qui étoit alors gouverneur de la Louiſiane, & lui envoyerent des députés, parmi leſquels je fus auſſi charmé que ſurpris, de retrouver ma vieille maîtreſſe. Ils venoient remercier le gouverneur, & faire alliance avec les François. Le chef de l'ambaſſade adreſſant ce diſcours à M. de Bienville, lui dit en me montrant : le blanc que tu vois, mon pere, eſt ta chair & ton ſang. Il nous avoit été uni par adoption ; ſes freres ſont morts de faim ; s'ils euſſent été rencontrés plutôt par ma nation, ils vivroient encore, & auroient joui des mêmes prérogatives.

„ Depuis cette époque, ces peuples nous ont toujours traités humainement, & nous leur avons fait abandonner la barbare coutume de manger de la chair humaine. Quand ils viennent à la nouvelle Orléans, ils ſont bien reçus, en reconnoiſſance du bon traitement qu'ils m'ont fait dans leur pays ; car, ſans eux, j'aurois peut être

ſubi le malheureux ſort de mes camarades,,.

En parcourant, Madame, les différentes contrées de la Louiſiane, je ne négligeois pas d'obſerver les productions particulieres, & le climat propre de chaque pays. Je remarquai d'abord, que dans toute la partie méridionale, l'air eſt aſſez mal ſain, à cauſe de l'inondation du fleuve qui ſe déborde réguliérement tous les ans, depuis la fin de mars juſqu'à la ſaint-Jean. Ainſi dans tout cet eſpace de terrein, c'eſt-à-dire, depuis la mer juſqu'au fort qu'on appelle la Pointe Coupée, on ne trouve que des lacs & des marais, dans les forêts immenſes dont ces terres ſont couvertes. Dans preſque tous les pays, le bord des rivieres eſt l'endroit le plus bas; ici au contraire c'eſt le lieu le plus élevé. Du fleuve à l'entrée de ces forêts, il y a juſqu'à vingt pieds de pente. Veut-on arroſer la terre dans les temps ſecs? On fait une ſaignée à la riviere, & une digue à l'extrêmité du foſſé; en peu de temps elle eſt couverte d'eau. Pour pratiquer un moulin, il n'eſt queſtion non plus que d'une ouverture à la riviere, & l'eau coule juſqu'à la mer.

L'été commence ici au mois de mars, & dure juſqu'au mois de ſeptembre. Les chaleurs y ſont exceſſives, & les orages très-fréquents. Le tonnerre y eſt d'autant plus effrayant, que le pays n'étant compoſé que de bois, de collines & de bas fonds, les éclats répétés par les échos, ſemblent être continuels. Une autre incommodité de cette ſaiſon, ſont les coups de ſoleil, vifs & ardents, auxquels on eſt fréquemment expoſé. Pluſieurs perſonnes en meurent; d'autres perdent la peau dans l'endroit où elles ont été frappées: cependant, ſi l'on eſt ſecouru dans le moment, il eſt facile d'y apporter remede. Si c'eſt ſur la tête qu'on a reçu le coup, on prend un gobelet plein d'eau fraîche; & ſans en répandre, on le renverſe ſur la partie léſée, en le ſerrant fortement, crainte que l'eau ne s'épanche. L'ardeur du mal la fait bouillir dans le verre: ce qui appaiſe le feu, & diminue la douleur, qui ne manque jamais d'accompagner cet accident. On prétend que certaines plantes appliquées ſur le front, ont la vertu d'arrêter l'inflammation, &, de produire une guériſon encore plus prompte.

On trouve à la Louiſiane, les mêmes

fruits & les mêmes légumes qu'en Europe. Au mois de juin, on commence à manger le raiſin, qui eſt alors parfaitement mûr ; & ſi au mois de juillet on tailloit de nouveau la vigne, comme on fait au mois de janvier, on prétend qu'elle repouſſeroit non-ſeulement de nouvelles branches, mais même du fruit qui ſeroit bon à manger en octobre : c'eſt une expérience, m'a-t-on dit, qu'on a faite pluſieurs fois, & qui a toujours réuſſi. Il croît auſſi communément dans les bois, & même ſur les bords du Miſſiſſipi, des ſeps de vignes, qui, ſans ſoin & ſans culture, portent du raiſin blanc & noir, mais d'un goût piquant & fort aigre : il n'eſt propre qu'à faire du verjus. On voit enfin une autre eſpece de vigne rampante, qui, au lieu de grappes, porte des grains ſéparés, gros comme une mirabelle. Le goût en eſt aſſez agréable.

Une des plantes qui viennent le mieux dans ce pays, & dont les habitants font le plus d'uſage, eſt une eſpece de pomme de terre, que l'on appelle patate. Il s'en trouve de la groſſeur de la jambe; & longues d'un demi-pied. Quelques-unes peſent plus de huit livres. D'autres

ſont rondes ; car on en voit de toutes ſortes d'eſpeces. C'eſt une très-bonne nourriture pour les eſclaves, un fruit même qui ſe ſert ſur les bonnes tables parmi les François, & un paſſe-temps en hiver pour les ſoldats, qui, lorſqu'ils ſont de garde, s'amuſent à les faire cuire ſous la cendre. Elles ont alors le même goût qu'une pomme cuite. Quelques perſonnes en tirent de l'eau-de-vie ; d'autres en font une boiſſon preſque auſſi bonne que le cidre.

Dans les bois & les forêts immenſes, dont ce pays eſt couvert, on rencontre des cantons entiers & très-vaſtes, remplis de roſeaux. Après avoir défriché un terrein qui en eſt planté, après y avoir mis le feu pour le nettoyer, les ſouches repouſſent de côté & d'autre, pluſieurs rejetons qu'il eſt facile d'arracher avec la main. On en fait des bottes qui, étant cuites à l'eau & égouttées, ſe ſervent comme de véritables aſperges à la ſauſſe blanche ou à l'huile, avec cette ſeule différence qu'on n'en mange que le blanc. Leur graine reſſemble à de l'avoine ; & dans les temps de diſette, les eſclaves negres en font

du pain. Enfin, des racines de ces roſeaux on tire ces jolies badines qu'on apporta en France dans les commencements de la colonie, & qui y furent ſi fort à la mode.

Le goudron, cette matiere ſi recherchée pour la marine, eſt une des productions les plus utiles de la Louiſiane. C'eſt ordinairement vers le bas du fleuve, & le long des côtes de la mer, qu'on en trouve le plus; parce que c'eſt dans ces cantons, que les pins croiſſent en plus grande abondance. Lorſqu'on a de ces arbres un nombre ſuffiſant, & la qualité requiſe, on les ſcie par tronçons, de la longueur de vingt ou vingt-quatre pouces. On les fend par petits éclats; & l'on creuſe, ſur le terrein, un quarré de la grandeur de quatre à cinq pieds, & de cinq ou ſix pouces de profondeur. D'un de ſes côtés, part un canal qui va ſe rendre à une foſſe aſſez large. On met ſur le quarré une grille de fer, ſur laquelle on arrange en croix les morceaux de bois de pin, coupés comme je viens de dire. On éleve ainſi une grande & haute pyramide; & quand elle eſt dreſſée, on y met le feu par le haut.

En conſumant le bois, le feu fond la graiſſe dont il eſt pénétré. Le goudron liquide tombe dans le quarré, & de-là s'écoule, par le canal, dans la foſſe deſtinée à le recevoir.

Je ne dois pas oublier, Madame, de vous parler d'une eſpece de mouſſe, qui s'engendre dans les branches de preſque tous les arbres de ce pays. Les François l'ont appellée, par dériſion, *barbe Eſpagnole;* & les Eſpagnols, *perruque Françoiſe.* On l'emploie à une infinité d'uſages; fraîchement cueillie, elle ſert de foin aux beſtiaux; & les médecins des ſauvages en uſent pour la guériſon de leurs malades. Ils ſont d'abord dreſſer, dans la cabane, un lit élevé de terre d'environ un pied & demi, ſur leque lils étendent de cette mouſſe de l'épaiſſeur d'un demi-pied. Ils placent le malade nud ſur ce matelas, lui couvrent tout le corps de cette même mouſſe, de façon qu'il n'y a que ſa tête qui paroiſſe. Alors ils mettent ſous le lit, des charbons ardents, qu'ils étouffent avec des herbes qu'ils ont fait bouillir, & l'entourent de couvertures. La fumée de ces herbes excite, dans le malade, une ſueur abondante, qui lui

procure ſouvent une entiere guériſon. Tel eſt l'uſage qu'on fait de la barbe Eſpagnole lorſqu'elle eſt fraîche. Elle n'eſt pas moins utile quand elle eſt ſeche. On la pétrit avec de la terre glaiſe ; & l'on en fait du torchis qui ſert à former & à fortifier les cabanes. En la mettant à la leſſive, comme du linge, après l'avoir bien battue pour en ôter toute la pouſſiere, on l'emploie comme du crin, ſur lequel elle a cet avantage, qu'elle ne ſe corrompt ni ne ſe pourrit jamais.

De tous les animaux terreſtres qui vivent dans cette province, l'ours eſt regardé comme un des plus utiles, à cauſe de la quantité d'huile qu'on retire de ſa graiſſe. On la ramaſſe dans des cruches de terre, ou dans des veſſies. Un ſeul de ces animaux fournit quelquefois plus de cent vingt pots de cette huile. Les ſauvages en vendent beaucoup aux François ; elle eſt très-belle, très-ſaine, ſans aucun mauvais goût, & peut également ſervir aux ragoûts, pour la friture, & dans la ſalade. Elle ne ſe fige guere que dans les grands froids ; elle eſt alors d'une blancheur à

éblouir ; & on la mange ſur le pain en guiſe de beurre.

Au lieu de cavernes, ce ſont des creux d'arbres, que les ours choiſiſſent ici pour retraite ; & ces demeures ſont quelquefois élevées de terre de plus de trente pieds. A la fin de mars les femelles de ces animaux font leurs petits ; & c'eſt le temps que choiſiſſent les ſauvages pour leur rendre viſite. Pour les découvrir, ils parcourent les bois, examinant ſi ſur l'écorce des arbres, ils ne remarqueront point l'empreinte de leurs griffes. Ils ne ſe contentent pas de cet indice ; & pour s'aſſurer davantage, ils contrefont le cri des jeunes ours, qui eſt celui d'un petit enfant. La mere entendant pleurer au-deſſous d'elle, & croyant qu'un de ſes ourſins ſe laiſſe tomber, met la tête hors de ſon trou, & ſe décele ainſi d'elle-même. Alors les ſauvages, pour la déloger, grimpent ſur l'arbre le plus voiſin, ſe mettent à califourchon ſur une branche, à la hauteur du trou ; & avec une grande canne, au bout de laquelle eſt attachée une meche enflammée, ils mettent le feu à la paille & aux feuilles ſeches, qui ſervent de lit à l'animal. La

bête effrayée prend le parti de déménager. Elle le fait à reculons, montrant de temps en temps les dents à ses ennemis qui l'attendent sous l'arbre. Ils ne lui donnent pas le temps de descendre; car dès qu'elle est à portée d'eux, ils l'assomment, ou lui tirent un coup de fusil. Les petits voulant imiter leur mere, descendent après elle; mais à peine ils approchent de terre qu'on leur passe une corde au col, & qu'on les prend pour les apprivoiser.

Les habitants de la Louisiane ont aussi une façon particuliere de tuer les chevreuils. Ils se munissent d'une tête de cet animal, à laquelle la peau tient encore. Si-tôt que le chasseur apperçoit le gibier, il se cache de buisson en buisson, jusqu'à ce qu'il soit assez près de la bête pour la tirer. Mais s'il la voit secouer la tête, ce qui marque qu'elle va faire quelques cabrioles, ou courir plus loin, il contrefait son cri, & l'attire auprès de lui. Il présente alors la tête qu'il tient en sa main, & lui fait faire le mouvement d'un chevreuil qui broute, & qui regarde de côté & d'autre. Pendant ce temps-là il demeure toujours caché derriere les buissons,

juſqu'à ce que l'animal ſe ſoit approché à la portée du fuſil ; & pour peu que le chaſſeur le voie en flanc, il le tire au défaut de l'épaule.

Les crocodiles ne ſont pas moins communs dans le Miſſiſſipi, que dans le Nil ; &, ſi l'on en croit quelques perſonnes, ils ſont tout auſſi dangereux. On prétend que s'ils rencontrent un homme dormant ſur la terre, ils l'entraînent dans l'eau & le mangent. On m'a cité l'exemple d'un chirurgien nommé Aubert, frere d'un jouaillier de Paris du même nom, qui, ſe baignant dans le fleuve, fut dévoré par un crocodile. Cependant d'autres diſent que cet animal eſt fort poltron, & ſe ſauve dès qu'on le pourſuit ; qu'un enfant le fait fuir avec une baguette, & que des femmes en ont aſſommé avec de ſimples bâtons. Les ſauvages mangent de ſa chair, qui approche aſſez de celle du bœuf ; mais il faut pour cela que le crocodile ſoit encore jeune, autrement il a une odeur de muſc qui ſuffoque ; l'air même en eſt infecté quand on le tue hors de l'eau.

Les autres animaux ſinguliers que

j'ai vus à la Louiſiane, ſont des grenouilles groſſes comme des cabris, dont les yeux ſont auſſi grands que ceux d'un bœuf, & le croaſſement auſſi fort que le beuglement d'un taureau.

Les voyageurs ont les oreilles charmées par le ramage de l'oiſeau qu'on appelle le moqueur, qui ſe plaît à leur compagnie. On diroit qu'il cherche à leur faire oublier les fatigues du chemin. Si-tôt qu'il les voit paroître, il ſe perche auprès d'eux, & chante agréablement, en volant de diſtance en diſtance, pour ne pas les quitter. Son amuſement eſt de contrefaire les autres oiſeaux, & de miauler comme les chats. Il entre dans les villes & les habitations, lorſqu'on y joue de quelque inſtrument; & comme il eſt enchanté, il ſe joint au concert, en imitant les différents tons de la muſique. Il eſt de la groſſeur du ſanſonnet, & s'apprivoiſe aiſément lorſqu'il eſt encore jeune.

Je ne vous ai pas nommé, Madame, tous les habitants naturels de la Louiſiane. Souvent une ſeule bourgade comprend toute une nation : mais, je le répete, ſous des noms divers, ils

ont preſque tous les mêmes mœurs. Voici les différents traits qui acheveront de vous faire connoître les uſages de certaines contrées.

Quiconque a tué un chien aux ennemis, eſt reçu dans l'ordre des guerriers; mais il faut qu'il en apporte la chevelure, c'eſt-à-dire, la peau de la tête; car on n'en eſt pas toujours cru ſur ſa parole.

Les filles ſe louent volontiers aux François, en qualité d'eſclaves & de maîtreſſes tout enſemble: pour la valeur de douze à quinze francs, elles demeurent avec eux l'eſpace d'un mois. Elles ne trouvent pas extraordinaire qu'on les quitte pour en prendre d'autres; & elles-mêmes paſſent ſucceſſivement à pluſieurs hommes, ce qui n'empêche pas qu'elles ne parviennent encore facilement à s'établir; & alors elles ſe contentent de leurs maris, auxquels elles ſont communément très-fidelles.

Lorſqu'un ſauvage arrive dans une maiſon, ſi on lui préſente du pain, il ne manque point, avant de le manger, d'en caſſer quatre petits morceaux, qu'il jette vers les quatre parties du monde: demandez-lui en la rai-

ſon ? il vous répondra que c'eſt l'uſage.

On peut conſidérer chez les Indiens, comme dans toutes les nations de la terre, deux eſpeces d'hommes, dont les uns ſemblent nés pour commander, & jouir de tous les honneurs ; les autres, pour obéir & ramper dans l'obſcurité. Les premiers, chez les ſauvages de la Louiſiane, prennent la qualité de ſoleils, de chefs, de nobles & de conſidérés. Les autres compoſent le peuple, & s'appellent *puants*. Quand le chef leur parle, ils hurlent neuf fois pour lui applaudir. C'eſt dans cet ordre qu'il eſt obligé de ſe marier, parce qu'à ſa mort, ſes épouſes étant condamnées à le ſuivre dans l'autre monde, les femmes ſoleils ne ſont pas curieuſes d'une alliance qui les ſoumettroit à cette loi. Ses enfants, comme je l'ai dit, ne ſuccedent point à ſon autorité, & n'ont que la qualité de nobles; ſes petits enfants ne ſont que des *conſidérés* ; & ſes arriere-petits fils retombent dans la claſſe des puants. Il y a des moyens, par leſquels un homme de cet ordre peut s'élever au rang deconſidéré. Un des plus ordinaires, eſt de ſe rendre fameux par quelque

action de bravoure. La ſeule chevelure d'un ennemi ſuffit pour lui mériter cet honneur. On y parvient encore par une autre voie à la mort du grand chef : un puant qui a un fils ou une fille à la mamelle, ſe rend dans la cabane du défunt ; & là, tordant le cou à ſon enfant, il le jette aux pieds du chef mort, comme une victime qu'il immole aux mânes de ſon maître. Après ce ſacrifice barbare, il ſe tient debout, tout le jour, devant le corps, ſans prendre de nourriture ; mais lorſque le ſoleil eſt couché, il ſort de la cabane, & reçoit les compliments de tous les conſidérés, au nombre deſquels il vient d'être agrégé par une cérémonie auſſi bizarre que cruelle.

Comme on diſtingue ici les grands & le peuple, chacun de ces deux ordres a auſſi une langue qui lui eſt particuliere. Pour ſignifier une même choſe, les uns & les autres ſe ſervent de mots qui n'ont aucune reſſemblance. Il y a par-tout un idiome commun, qui s'entend & ſe parle par toutes les nations de la Louiſiane. Lorſqu'on le ſait, on peut voyager dans toute la province, ſans avoir beſoin d'interprete.

Cette langue eſt celle de la Mobile.

Après avoir parcouru les principales contrées du Canada & de la Louiſiane, je crois pouvoir dire que ce dernier pays l'emporte ſur l'autre à tous égards. Situé dans un climat délicieux, la température de l'air, la bonté du terrein, la multitude des rivieres dont il eſt arroſé, le rendent le plus agréable & le plus fertile de l'Amérique ſeptentrionale. Ce n'eſt preſque qu'une plaine continue, couverte de bois & de riches pâturages. Les François en tirent du riz, du froment, du coton, de l'indigo, & du bois qu'ils tranſportent dans leurs iſles. Mais comme les bancs de ſable qui ſe trouvent à l'entrée du Miſſiſſipi, empêchent les gros vaiſſeaux d'y aborder, ces peuples, qui n'ont pas la facilité de s'enrichir, vivent dans la médiocrité. Il eſt vrai que cette même cauſe contribue à leur ſûreté ; car il eſt également difficile de les attaquer. S'ils pouvoient ouvrir une communication entre ce pays & le Canada, & confiner les Anglois entre leurs montagnes & la mer, la Louiſiane changeroit entiérement de face ; elle fourniroit à nos colonies du bois de conſtruction, des

mâts, des chevaux, & des vivres de toute eſpece. Le peu d'attention qu'on y a portée juſqu'à préſent, a, pour ainſi dire, lié les bras à l'induſtrie des habitants. D'ailleurs le ſouvenir de la funeſte fin des malheureux que l'on y fit paſſer dans le temps du ſyſtême, retient le François, & lui fait préférer tout autre pays pour y faire fortune. Celui-ci a dans ſon ſein le germe de grandes richeſſes, & ne demande, pour les livrer, que des bras qui ſillonnent la terre, toute diſpoſée à payer au centuple les ſoins du cultivateur.

Je ſuis, &c.

A la Nouvelle Orléans, ce 16 Octobre 1749.

LETTRE CXIV.

LE MEXIQUE.

A Ce mot, Madame, que de contraſtes étonnants viennent s'offrir à votre imagination ! La découverte d'un nouveau monde, dont on ignoroit l'exiſtence, & qui l'emporte ſur l'ancien par la richeſſe de ſes productions ; le ſimple ſecretaire d'un gouverneur de Cuba, qui, avec cinq ou ſix cents hommes, quelques pieces de campagne, & une jeune Indienne, dont il fait à la fois ſa maîtreſſe, ſon interprete & ſon conſeil, va ſubjuguer le plus puiſſant état de l'Amérique ; l'amour, la religion, la valeur, la cruauté, l'avarice tendant au même but, & partageant les mêmes ſuccès ; la ſurpriſe muette des peuples d'un nouvel hémiſphere, à la vue de ces maiſons flottantes & animées, qu'ils prennent pour des monſtres ſouverains des vents & des eaux ; leur ſaiſiſſement, lorſqu'ils entendent, pour la premiere fois, le fracas meurtrier de notre

artillerie ; leur frayeur à la vue des chevaux & des cavaliers, qu'ils ſe figurent ne former qu'un ſeul être ; les préjugés qui leur perſuadent que les Eſpagnols ſont des dieux, mais que les dieux des Mexicains ne ſont point inférieurs à ceux des Eſpagnols ; des millions d'hommes vaincus par une poignée d'étrangers ; ces étrangers qui, ſans réſiſtance, malgré les défenſes du ſouverain, entrent dans ſa capitale, & en font un déſert pour s'en aſſurer la poſſeſſion ; ce vaſte continent, que le manque de fer a ſoumis aux Européens, & dont les habitants, accablés d'opprobre & de miſere, au milieu de leurs riches métaux, reprochent au ciel en pleurant, les tréſors qu'il leur a prodigués : enfin un monarque ſur ſon trône, jugé par des inconnus, au nom d'un monarque étranger : eſt-il une ame que tant de merveilles trouvent inſenſible, & qui ſe refuſe à l'admiration qu'elles méritent ? Le contraſte des armes, des uſages, des mœurs, des opinions, des loix, de la religion, tout agrandit ici la ſphere de nos idées, & doit diminuer celle de nos préjugés. L'antiquité, même fabuleuſe, n'offre rien de comparable

à la conquête de ce vaſte pays : mais j'oſe dire auſſi qu'il n'eſt point de héros qui puiſſe ſoutenir le parallele avec Fernand Cortez, à qui l'Eſpagne eſt redevable d'une ſi grande augmentation de puiſſance. Après vingt batailles gagnées, après la priſe ou la ſoumiſſion de cinquante villes, après la défaite de trois empereurs, après le ſiege opiniâtre d'une capitale plus peuplée que Madrid, & défendue par l'art & la nature, le grand Cortez, en moins de trois années, vient à bout de cette étonnante entrepriſe ; & le Mexique obéit paiſiblement à ſes loix. Cet empire étoit le plus puiſſant & le plus formidable qu'il y eût dans cette partie du Nouveau Monde. Son étendue, du levant au couchant, étoit de cinq cents lieues ; & ſa largeur, du midi au nord, de plus de deux cents. L'état étoit gouverné par un prince belliqueux ; & les peuples ſoumis à une religion, à des loix, & guerriers par inclination, ſe faiſoient redouter de leurs voiſins. Cependant un très-petit nombre d'Eſpagnols ſema la terreur & l'épouvante parmi eux, & guidé par la fortune de leur général défit des armées de cent mille combattants.

Cet homme extraordinaire, qui naquit vers la fin du quinzieme ſiecle, dans la province d'Eſtramadoure, n'avoit pas vingt ans, lorſqu'il paſſa en Amérique, dans le deſſein d'y faire fortune. Il s'attacha à Diego Velaſquez, gouverneur de l'iſle Cuba, & ſe fit aimer d'une demoiſelle que Velaſquez recherchoit pour lui-même. Ce dernier, inſtruit des progrès du jeune homme ſur le cœur de ſa maîtreſſe, en fut tellement irrité, qu'il le fit mettre en priſon; mais l'affaire s'arrangea : & Cortez devint, dans la ſuite, l'ami particulier de ce même gouverneur, qui l'éleva à un emploi honorable, & voulut ſervir de pere à la demoiſelle dans la cérémonie de leur mariage.

On ne parloit alors que de l'étendue & de l'opulence de l'empire du Mexique ; Velaſquez forma le projet de réduire cette vaſte contrée ſous l'obéiſſance du roi d'Eſpagne. Il nomma Fernand Cortez pour chef de cette expédition ; & l'on peut dire qu'il ne pouvoit pas faire un meilleur choix. Perſonne ne poſſédoit, comme lui, ce ſang froid, cette fermeté, ce courage & cet eſprit de reſſources, ſi néceſſaires dans

les grandes entrepriſes. Conſtant dans les deſſeins qu'il avoit formés, il ne s'en départoit jamais, & ſavoit tourner les moindres incidents à ſon avantage.

L'embarquement ſe fit à Sant'Yago de Cuba ; mais on avoit à peine quitté la côte, que le gouverneur, par eſprit de jalouſie, ſe repentit de ſon choix, & voulut ôter à Cortez le commandement d'une petite armée, dont ce dernier avoit levé la plus grande partie à ſes frais. Auſſi les troupes ne voulurent-elles point reconnoître d'autre général ; & ainſi liées avec leur chef par une déſobéiſſance mutuelle, elles firent voile vers le Mexique. Cortez s'avança le long du golphe, tantôt careſſant les naturels du pays, tantôt les faiſant égorger, ſelon qu'il les trouvoit plus ou moins faciles à ſe prêter à ſes vues. Tabaſco fut la premiere ville où il ſe ſignala. Quand les Mexicains apperçurent les chevaux Eſpagnols, ils les prirent pour des monſtres dévorants, à tête d'homme & de bête, & ne penſerent plus qu'à ſe ſauver. La puiſſante république de Tlaſcala, qui fleuriſſoit ſous un gouvernement ariſtocratique, voulut s'oppoſer à ſon paſſage ; mais le

le bruit ſeul du canon mit en fuite ces multitudes mal armées. La victoire fut ſuivie d'une paix avantageuſe ; & ſix mille de ces nouveaux alliés l'accompagnerent au Mexique. Un Cacique lui fit préſent de vingt femmes les plus jolies du pays, ſous prétexte de les employer à faire du pain pour ſes troupes, mais en effet pour leur ſervir à plus d'un uſage. Le général en prit une pour ſa maîtreſſe, & la fit baptiſer ſous le nom de Marine. Elle étoit d'une beauté rare, & d'une naiſſance diſtinguée. Fille d'un Cacique illuſtre, divers incidents l'avoient fait enlever dans ſes premieres années ; & elle avoit été vendue à un ſeigneur de cette contrée, le même qui la donna à Cortez pour ſa concubine. La mémoire de cette fille étoit ſi heureuſe, qu'elle apprit en peu de temps la langue eſpagnole, & parlà ſe rendit très-utile aux vainqueurs : elle acquit ſur l'eſprit de ſon amant, un aſcendant qu'elle ſut toujours conſerver. Il en eut un fils, qui devint dans la ſuite chevalier de S. Jacques, en conſidération de la nobleſſe de ſa mere.

Après ſa victoire, Cortez fit aux Mexicains de magnifiques peintures

de la grandeur & de la puiſſance du roi d'Eſpagne, & leur propoſa de ſe ſoumettre à ſa domination. Il leur parla auſſi de la religion chrétienne ; mais ils ne parurent diſpoſés à recevoir ni un nouveau Dieu, ni un nouveau maître. Ce ne fut pas faute d'adreſſe de la part du général Caſtillan ; car les grands du pays, qui l'étoient venus viſiter, entendant hennir les chevaux dans ſa cour, demanderent avec embarras de quoi ſe plaignoient ces *puiſſances terribles* : " ils ſont fâchés, répondit Cortez, de „ ce que je n'ai pas châtié plus ſévére„ ment le Cacique & ſa nation, pour „ avoir eu l'audace de réſiſter aux chré„ tiens „. Auſſi-tôt ces ſeigneurs firent apporter des couvertures pour coucher les chevaux, & de la volaille pour les nourrir, en leur demandant pardon, & leur promettant, pour les appaiſer, d'être toujours amis des Eſpagnols.

Cortez, avant que de s'avancer dans le Mexique, eut ſoin de fortifier le principal port qui étoit ſur la côte, pour en tirer des ſecours en cas de malheur. Il lui donna le nom de Vera-cruz, parce qu'il y débarqua le jour

du vendredi ſaint. L'abondance des eaux & la beauté des arbres déterminerent les Caſtillans à y jeter les premiers fondements d'une ville. Les officiers ſe partagerent pour régler le travail, & y contribuer par leur exemple. Le général même ne ſe crut pas diſpenſé d'y mettre la main. Les murs furent bientôt élevés, & procurerent une défenſe ſuffiſante contre les armes des Indiens. On bâtit des maiſons aſſez baſſes, avec moins d'égard aux ornements qu'à la commodité : on en compte aujourd'hui quatre ou cinq cents. Une grande place, qui en fait le centre, offre quelques arbres d'une prodigieuſe grandeur. L'air eſt ſi mal-ſain dans l'intérieur de la ville, que les femmes ſont toujours obligées d'en ſortir dans le temps de leurs couches, parce que ni elles, ni les enfants qu'elles mettent au monde, ne peuvent réſiſter alors à l'infection. Par un uſage bien ſingulier, on fait paſſer le matin, dans toutes les rues, des troupeaux de beſtiaux, pour leur faire emporter les vapeurs pernicieuſes qui s'élevent de terre.

Le mauvais air, joint à la violence des vents du nord qui rendent ce port

très-dangereux, a fait prendre aux Eſpagnols le parti de tranſporter ailleurs cet établiſſement. Ils choiſirent une plaine cinq ou ſix lieues plus bas, vis-à-vis de l'iſle de S. Jean d'Ulua, qui eſt à l'entrée du port, ou plutôt qui ſert à le fermer. Elle contient un château qui en couvre preſque toute la ſurface, & fait la force & la défenſe de la ville : il eſt gardé par quelques ſoldats, & cent pieces de canon. La nouvelle Vera-cruz a un quart de lieue de long, ſur la moitié de large. Les rues ſont droites, les maiſons régulieres, quoique la plupart des édifices ne ſoient que de bois, ſans en excepter les égliſes. La ville eſt environnée de montagnes, au-delà deſquelles on trouve des forêts remplies de bêtes ſauvages, & des prairies pleines de beſtiaux. Le vent du nord pouſſe tant de ſable des bords de la mer, que les murs de la place en ſont preſqu'entiérement couverts. Les égliſes ſont riches en argenterie, & les maiſons en porcelaine vernie de la Chine.

On ne compte ici que trois mille habitants, la plupart noirs ou mulâtres. On ne paſſe point pour un homme de

conſidération parmi eux, lorſqu'on ne poſſede pas cinq ou ſix cents mille piaſtres. Au milieu de cette prodigieuſe opulence, on ne ſe nourrit preſque que de chocolat & de confitures. Les hommes ſont fiers & jaloux; & les femmes vivent retirées dans l'intérieur de leurs appartements pour éviter la vue des étrangers, qu'elles verroient pourtant avec plaiſir, ſi leurs maris leur en laiſſoient la liberté. Si elles ſortent quelquefois, c'eſt dans une voiture; & celles qui n'en ont point, ſe couvrent d'une grande mante de ſoie, qui leur deſcend de la tête aux pieds, avec une petite ouverture pour les aider à ſe conduire. Dans la maiſon, elles ne portent ſur leur chemiſe qu'un petit corſet de ſoie, lacé d'un trait d'or ou d'argent; & pour toute coëffure, leurs cheveux ſont noués d'un ruban ſur la tête. Avec un habillement ſi ſimple, elles ne laiſſent pas d'avoir une chaîne d'or autour du cou, des bracelets de même métal au poignet, & des pierres précieuſes à leurs oreilles. Les hommes ont beaucoup d'intelligence pour le commerce; mais leur indolence naturelle leur donne de l'a-

verſion pour le travail. On leur voit ſans ceſſe des chapelets & des reliquaires au bras & au cou ; toutes leurs chambres ſont remplies de ſtatues & d'images de ſaints.

Vera-cruz eſt non-ſeulement le principal, mais, à proprement parler, l'unique port du Mexique dans le golphe de ce nom. Les Eſpagnols, & peut-être le monde entier, n'ont point de lieu dont le commerce ait tant d'étendue. C'eſt-là que ſe rendent toutes les productions & les richeſſes des Indes orientales, par les vaiſſeaux qui arrivent des Philippines ; c'eſt le centre naturel de toutes celles de l'Amérique ; & la flotte y apporte annuellement des marchandiſes d'une immenſe valeur. Celles qui viennent d'Europe, ſont tranſportées d'ici dans toutes les villes du Mexique, ſur le dos des chevaux & des mulets, ou ſur des charriots traînés par des bœufs.

L'air du pays eſt chaud & mal-ſain dans toutes ſortes de vents, excepté celui du nord, qui ſouffle tous les huit ou quinze jours, & dure l'eſpace de vingt-quatre heures. Il eſt ſi violent, qu'on ne peut alors ſortir des vaiſſeaux

pour aller au rivage ; mais le temps le plus contraire à la ſanté, eſt depuis le mois d'avril juſqu'au mois de novembre, parce que les pluies ſont continuelles. Les fruits, quoiqu'excellents, cauſent des maladies dangereuſes, quand on en mange avec excès. On en avertit les étrangers lorſqu'ils arrivent ; mais les habitants eux-mêmes ne tirent là-deſſus aucun avantage de leur expérience. Tel eſt, Madame, le pays où je ſuis actuellement, le ſeul où je me ſois arrêté depuis mon départ de la Louiſiane.

La nouvelle de la préſence de Cortez au Mexique, jeta l'effroi dans tout l'empire. Montezuma, qui régnoit alors, ne tarda pas à en être inſtruit ; car, ſelon la coutume de cet état policé, il avoit des couriers placés de maniere, qu'ils l'avertiſſoient en très-peu de temps, de tout ce qui arrivoit dans les provinces les plus éloignées de la capitale. On choiſiſſoit, pour cet office, des jeunes gens fort diſpos, qu'on exerçoit à la courſe, dès le premier âge. La principale école étoit le grand temple de la ville de Mexico : il y avoit des prix tirés du tréſor public, pour celui qui arriveroit le premier au pied

de l'idole. Dans les courſes qu'ils faiſoient quelquefois d'une extrêmité de l'empire à l'autre, ils ſe relevoient de diſtance en diſtance, avec une meſure ſi proportionnée à la force humaine, qu'ils ſe ſuccédoient toujours avant qu'ils euſſent commencé à ſe laſſer. Les dépêches qu'ils apportoient à l'empereur, conſiſtoient en des pieces de toiles peintes, ſur leſquelles étoient repréſentées les différentes circonſtances des affaires dont il avoit beſoin d'être inſtruit. Les figures étoient entre-mêlées de caracteres qui ſuppléoient à ce que le peintre n'avoit pu exprimer.

Montezuma trembla dans ſa capitale, en apprenant ce qu'on racontoit des Européens. Il leur envoya des ambaſſadeurs chargés de tout ce que ſes états fourniſſoient de plus précieux, & ſur-tout d'une prodigieuſe quantité d'or & de pierreries ; offrant de leur en donner davantage s'ils vouloient retourner dans leur pays. A la vue de tant de richeſſes, ceux qui avoient montré le moins d'ardeur pour l'expédition du Mexique, brûlerent d'envie d'y arriver, & de ſe mettre en poſſeſ-

ſion des tréſors immenſes dont ce préſent n'étoit regardé que comme un échantillon. Cortez fit réponſe qu'il ne pouvoit retourner en arriere, ſans bleſſer la gloire de ſon ſouverain ; qu'il étoit ſon ambaſſadeur auprès de ſa majeſté Mexicaine ; & que lorſqu'il auroit communiqué à l'empereur les affaires importantes dont il étoit chargé, il reprendroit le chemin de l'Europe. Les envoyés de Montezuma & les gouverneurs des provinces firent en vain tous leurs efforts, pour le détourner de cette réſolution ; rien ne put ébranler ſa fermeté ; & il arriva à Mexico, capitale de l'empire, au travers de mille obſtacles & de mille périls. Montezuma épouvanté fit appeller ſes prêtres & ſes magiciens ; & dans la confiance qu'il avoit en leur art, il leur ordonna d'aller au-devant des Eſpagnols, pour les endormir par la force de leurs enchantements. Ils ſortirent en effet hors des portes de la ville, obſerverent de loin l'armée ennemie, & revinrent trouver le prince, pour lui raconter qu'un fantôme horrible s'étant préſenté à eux, leur avoit prédit la ruine entiere de la monar-

chie. Ces manaces firent ſur lui tant d'impreſſion, qu'il demeura quelque temps ſans force, ſans voix & ſans mouvement. Il n'eut pas plutôt repris ſes ſens, qu'il envoya des princes de ſon ſang à la rencontre des Caſtillans, & ſe prépara à leur faire une magnifique réception. Il vint lui-même au-devant d'eux, à la tête des ſeigneurs de ſa cour. Il étoit porté ſur les épaules de ſes favoris, dans une litiere d'or ; & quatre ſeigneurs ſoutenoient au-deſſus de ſa tête un dais ſuperbe, travaillé avec un art infini.

Cortez deſcendit de cheval à quelque diſtance de l'empereur ; ce prince mit en même temps pied à terre. Le général Eſpagnol fit une profonde révérence, que le monarque du Mexique rendit en baiſſant la main, ſuivant l'uſage de ſa nation, & la portant enſuite à ſes levres. Cette civilité, qu'on n'avoit jamais vu pratiquer aux empereurs Mexicains, parut encore plus étonnante dans Montezuma, qui ſaluoit à peine ſes dieux d'un ſigne de tête. Cortez avoit ſur ſes armes une chaîne d'émail, chargée de pierres fauſſes, mais d'un grand éclat ; il la mit

autour du monarque qui parut ſatisfait du préſent ; & voulant s'acquitter ſur le champ par une action éclatante, il ſe fit apporter un collier qui paſſoit pour la plus riche piece de ſon tréſor, & le mit de ſes propres mains au cou du général. Les compliments furent courts dans cette premiere entrevue ; le prince donna ordre à un de ſes neveux, d'accompagner Cortez juſqu'au logement qui lui étoit deſtiné ; & l'on ſe retira dans le même ordre qu'on étoit venu.

Montezuma eut pluſieurs conférences avec le général Eſpagnol ; elles roulerent preſque toutes ſur la religion & la coutume des peuples de l'Europe. Ils allerent enſemble dans le principal temple de la ville ; & le monarque prit ſoin lui-même d'expliquer aux Caſtillans ce qu'il y avoit de plus ſaint & de plus myſtérieux. Il leur apprit le nom de chaque idole, & le culte particulier qu'on leur rendoit. On y voyoit, non-ſeulement quantité d'autels qui offroient les images & les ſtatues des dieux, mais pluſieurs rangs de chapelles qui ſervoient de ſépulture aux grands de l'Etat, comme les cours & les lieux voiſins étoient le cimetiere du

peuple. Ce temple, érigé au dieu de la guerre, ſe nommoit par excellence la maiſon du ſeigneur. Il étoit placé au milieu d'une enceinte de pierres, d'environ ſix pieds de haut; quatre belles portes répondoient aux quatre principales entrées de la ville. Sa forme générale étoit quarrée; & au centre s'élevoit une plate-forme, ſur laquelle étoit bâti un grand édifice, où l'on arrivoit par cent trente marches. C'étoit un ſpectacle magnifique, que d'y voir monter & deſcendre les prêtres vêtus de leurs habits pontificaux. L'eſpace qui formoit le ſommet du temple, contenoit deux autels qu'on appercevoit de fort loin, & d'où l'on découvroit une des plus belles perſpectives du monde. Montezuma y conduiſit Cortez; & cette vue échauffa tellement l'imagination de l'Eſpagnol, qu'il ſe promit, du même lieu, la conquête de l'empire, comme du centre d'une vaſte contrée, dont ſon courage lui faiſoit embraſſer toute l'étendue.

" Pendant les prieres & les ſacrifices, dit l'empereur au général Caſtillan, ce ſont les prêtres ſeuls qui occupent cet endroit. Les aſſiſtants ſe tiennent

au bas des degrés, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Vous voyez, ajouta-t-il, ces vaſtes bâtiments à côté des quatre portes de l'enceinte : ce ſont des ſalles, des chambres hautes & baſſes, qui ſervent à mes magaſins d'armes ; car nos temples ſont tout à la fois, des lieux de prieres & des fortereſſes, où l'on porte, pendant la guerre, des munitions pour la défenſe de la ville.

„Ces autres édifices qui aboutiſſent aux murs de l'enclos, ſont les logements des miniſtres de nos dieux. Vous y remarquez des cours, des jardins, des étangs, & toutes les commodités néceſſaires à plus de cinq mille perſonnes que j'y entretiens pour le ſervice de la religion. Ils jouiſſent d'un revenu qui les met dans une abondance, réſervée chez vous, m'a-t-on dit, aux ſeuls chefs du clergé. Ces petites maiſons baſſes & obſcures, que vous diſtinguez à peine, vis-à-vis l'une de l'autre, dans un des angles de l'enceinte, ſont deux monaſteres, ou maiſons de retraite, l'une de jeunes filles, & l'autre de jeunes garçons,

gouvernés par des ſupérieurs du même ſexe. L'emploi des filles eſt d'apprêter à manger aux idoles, c'eſt-à-dire, aux prêtres, auxquels on ne ſert pas un plat qui n'ait été préſenté à l'autel. Leurs autres occupations conſiſtent à faire de la toile pour le ſervice du temple. Elles ſe relevent la nuit pour prier, & pour ſe tirer du ſang dont elles ſe frottent les joues; mais elles ſe lavent auſſi-tôt avec de l'eau conſacrée par les miniſtres des dieux. Elles ſont élevées dans une grande retenue, que les moindres fautes ſont punies avec la derniere ſévérité; & la mort eſt infaillible pour celles qui ſont convaincues de quelques foibleſſes. Leur clôture dure un an, au bout duquel elles peuvent ſortir pour ſe marier.

„ Les garçons ſont aſſujettis, pendant le même temps, aux plus rigoureuſes loix de la chaſteté, de la pauvreté & de l'obéiſſance. Leur office particulier eſt de ſervir les prêtres dans tout ce qui concerne le culte. Ils balayent les lieux ſaints; ils entretiennent le braſier qui brule ſans ceſſe devant la grande

idole. La modeſtie leur eſt recommandée ſi ſcrupuleuſement, que c'eſt un crime pour eux de lever les yeux devant une femme. Ils vont demander l'aumône dans les maiſons de la ville, & marchent quatre ou ſix enſemble, d'un air humble & mortifié. Mais s'ils n'obtiennent rien de la charité d'autrui, ils ont droit de prendre ce qui leur eſt néceſſaire pour ſe nourrir, parce qu'ayant fait vœu de pauvreté, on ſuppoſe leurs beſoins toujours preſſants; on ſait d'ailleurs que leur pénitence eſt continuelle. Ils ſont obligés de ſe lever la nuit pour faire entendre, à certaines heures, le bruit des trompettes, pour veiller alternativement autour des autels, & empêcher que le feu ne s'éteigne. Ils aſſiſtent à l'encenſement des prêtres, après lequel ils ſe font ſortir du ſang avec des pointes aiguës, & s'en frottent les tempes juſqu'aux bas des oreilles; car toutes nos cérémonies ſont enſanglantées, la politique l'exigeant ainſi, pour entretenir le goût de la guerre dans la nation. A certaines fêtes de l'année, les prêtres du grand temple, & les jeunes religieux du monaſtere, armés de cail-

loux pointus & de pierres tranchantes; ſe tirent encore quantité de ſang, dont ils rougiſſent les murs de l'enceinte, pour faire connoître au peuple leur ardeur pour la pénitence.

» Dans cet angle oppoſé aux deux monaſteres, eſt le palais du grand ſacrificateur, qui eſt la principale dignité du ſacerdoce. Il la partage avec cinq aſſiſtants, dont les offices ſont héréditaires, ainſi que celui de leur chef, & paſſent aux fils ainés de ceux qui les poſſedent. Celui qui ouvre le ſein des victimes tient le premier rang, & porte le titre ſuprême de grand pontife. Outre ces officiers de haute prélature, chaque quartier, chaque temple, chaque autel a ſes prêtres & ſes miniſtres, appellés à ces emplois par élection, & qui s'y conſacrent par des vœux. Leurs fonctions ordinaires eſt d'encenſer les idoles; ils renouvellent cet exercice quatre fois le jour; & à chaque fois on entend le ſon des trompettes, qui avertiſſent le peuple que le prêtre eſt occupé au ſervice divin. Ceux qui, après un certain temps, veulent quitter leur profeſſion, ſont exemps de toute ſorte de travail, &

jouiſſent d'une diſtinction proportionnée à l'opinion qu'on a de leur vertu. Quoique nos prêtres ne ſoient obligés, par aucune loi, de ſe priver du commerce des femmes, ils y renoncent aux grandes fêtes; & quelques-uns ſe forment des obſtacles invincibles par des bleſſures volontaires, qui leur ôtent, du moins pour quelque temps, l'uſage & le goût du plaiſir „.

Montezuma ramena Cortez dans l'intérieur du temple; &, ſoit par un ſentiment de religion, ſoit pour en impoſer aux Eſpagnols, il ſe proſterna devant la principale idole. Quelques-uns n'ayant pu s'empêcher de rire, il feignit de ne pas s'en appercevoir; & Cortez prenant la parole: « prince, lui dit-il, ſi vous voulez permettre, pour un moment, que la croix des chrétiens ſoit plantée au milieu du temple, vous reconnoîtrez bientôt que toutes ces fauſſes divinités n'en ſoutiendront point la préſence „. Les ſacrificateurs parurent irrités de cette propoſition, & le prince piqué lui répondit que les Eſpagnols pouvoient accorder au lieu où ils étoient, le reſpect qu'ils

devoient du moins à ſa perſonne. Il ſortit auſſi-tôt; & s'arrêtant ſous le portique, il leur dit avec moins d'émotion : « Retournez dans votre quartier, & moi je vais demeurer dans le temple, pour demander pardon aux dieux de l'excès de ma patience ,,.

On eut d'autant plus lieu d'être étonné de cette foibleſſe, que l'empire du Mexique étoit alors dans ſon plus haut point d'élévation & de grandeur. Montezuma étoit le onzieme ſouverain, à compter du premier qui conquit & civiliſa ce pays. La monarchie étoit élective, & Montezuma dut le trône à ſon mérite. C'étoit un prince intelligent & courageux, mais diſſimulé, hypocrite & cruel. Il ſubjugua pluſieurs royaumes, qu'il rendit tributaires, & ſes armées étoient les plus nombreuſes & les mieux diſciplinées qu'il y eût dans cette partie du monde. C'eſt dans ces circonſtances que Cortez fut reçu par Montezuma comme ſon maître, & par les habitants, comme leur dieu. On ſe mettoit à genoux dans les rues, quand on voyoit paſſer un valet Eſpagnol. Un ſeigneur préſentant des eſclaves & du

gibier à un officier Caſtillan, lui dit: « Si tu es un dieu, voilà des hommes, manges-les. Si tu es un homme, voilà des vivres que ces eſclaves t'apprêteront „.

Peu à peu les Mexicains s'apprivoiſant avec leurs hôtes, oſerent les traiter comme des hommes; témoin ce général de Montezuma, qui attaqua la garniſon que Cortez avoit laiſſée à Vera-cruz. Cette nouvelle lui donna de furieux ſoupçons contre ce monarque, & dès l'inſtant il forma le plus hardi projet qui ait jamais été imaginé: ce fut de ſe ſaiſir de la perſonne de l'empereur, & de le retenir priſonnier dans le quartier des Eſpagnols. Voici de quelle maniere il exécuta une ſi étrange réſolution; jamais le vrai ne fut moins vraiſemblable.

Il vint trouver ce prince, & lui peignit vivement l'inſolence du général Mexicain, qui, au mépris de la protection de ſa majeſté, avoit attaqué les Caſtillans, & oſoit même publier qu'il n'avoit rien fait que par ſes ordres. « Je ſuis bien éloigné, ajouta-t-il, de prêter l'oreille à cette indigne ſuppo-

ſition ; mais mes ſoldats & vos propres ſujets ne manqueroient pas d'ajouter foi au récit de ce général, ſi cette calomnie n'étoit effacée par un déſaveu public. Dans cette vue, j'oſe propoſer à votre majeſté de ſe rendre au quartier des Eſpagnols, d'y paſſer quelque temps avec nous, comme avec vos amis, afin que cette marque de confiance diſſipe tous les ſoupçons, & efface une tache qui terniroit votre gloire „.

Montezuma fut ſi frappé de cette étonnante propoſition, qu'il demeura comme immobile de ſurpriſe & de colere ; mais il eut la foibleſſe de ſe laiſſer intimider ; & après bien des difficultés, il conſentit enfin à ſuivre les Caſtillans. Ce fut ainſi qu'un des plus grands princes de la terre, renommé par ſa ſageſſe & par ſon courage, fut enlevé dans ſon palais, au milieu de ſa capitale, en plein jour, & conduit priſonnier, ſans éclat & ſans violence, par ſix perſonnes, pour dépendre entiérement de leur volonté.

Le bruit ſe répandit dans toute la ville que les étrangers enlevoient l'em-

pereur. On vit auſſi-tôt les rues pleines de citoyens qui pouſſoient de grands cris ; mais Montezuma prit un air gai ; & ayant fait ſigne de la main, il déclara que, loin d'être priſonnier, il alloit ſe divertir avec ſes amis. Ces paroles calmerent le peuple, & appaiſerent le tumulte. Cortez s'étant ainſi rendu maître de l'empereur, tâcha, par toutes ſortes de reſpects, de lui faire oublier ſa captivité. Il obtint des ordres de ce prince pour faire arrêter le général Mexicain, qui avoit attaqué la colonie de Vera-cruz. Celui-ci fut emmené à Mexico chargé de chaînes ; & lorſqu'il ſut qu'on alloit le condamner à la mort, il déclara qu'il n'avoit fait qu'exécuter les volontés de ſon maître. Cortez traita cette dépoſition d'impoſture, & condamna le coupable à être brûlé vif devant le palais impérial. Dans la crainte que Montezuma ne voulût ſoutenir un malheureux, dont tout le crime n'étoit, dans le fond, que d'avoir obéi à ſon roi, il forma un deſſein qui ſurpaſſe tout ce que vous avez vu juſqu'à préſent de plus audacieux dans ſes réſolutions. Il ſe fit apporter des fers, & ſe rendit

dans l'appartement de l'empereur. Il ne ſe diſpenſa d'aucunes des révérences, ni des autres marques de reſpect qu'il rendoit ordinairement à ce monarque. Enſuite, élevant la voix, il lui déclara d'un ton ferme que le général Mexicain l'ayant accuſé d'avoir donné des ordres contre les Eſpagnols, des indices ſi violents l'obligeoient de ſe purger par quelque mortification perſonnelle. Alors il commanda, d'un air d'autorité, qu'on lui mît les fers, & ſe retira ſans lui laiſſer le temps de répondre.

Un traitement ſi honteux jetta le malheureux Montezuma dans la plus profonde douleur. Quelques-uns de ſes domeſtiques qui étoient préſents, fondoient en larmes, ſans oſer dire un ſeul mot. Ils ſe jetoient à ſes pieds pour ſoutenir le poids de ſes chaînes ; ils faiſoient paſſer entre ſa chair & le fer, quelques morceaux d'une étoffe déliée, dans la crainte que ſes bras & ſes jambes ne fuſſent bleſſés. Pendant ce temps-là, Cortez faiſoit exécuter l'arrêt injuſte & cruel qu'il venoit de prononcer contre l'infortuné général. Il ſe hâta enſuite de retourner à l'appartement de Montezuma ; & l'abordant avec un viſage

riant, il lui dit qu'on venoit de punir le traître qui avoit eu l'insolence de noircir la réputation de son souverain. Puis se mettant à genoux par respect, il lui ôta ses chaînes, & le félicita du courage qu'il avoit eu, de supporter pendant quelques heures la perte de sa liberté.

Cependant les Mexicains se révolterent, si l'on peut appeller ainsi une juste défense. Ils attaquerent les Castillans; & Cortez regarda cette démarche comme un attentat, parce que Montezuma avoit fait hommage de ses états au roi d'Espagne. La crainte de perdre la couronne & la vie, avoit engagé ce prince à cette bassesse. Il est vrai qu'en prononçant le terme d'hommage, il s'étoit arrêté quelques moments, & qu'il n'avoit pu retenir ses larmes; mais il avoit enfin achevé cette humiliante cérémonie, lorsqu'il apprit que le quartier des Espagnols étoit investi par ses sujets. Il se montra à eux, pour leur donner ordre de se retirer. On parut d'abord l'écouter avec respect; mais après un silence profond, on entendit crier que Montezuma n'étoit plus l'empereur du Mexique; qu'il étoit un

lâche, un traître, & le vil eſclave des ennemis de la nation. En vain s'efforça-t-il de s'attirer de l'attention par divers ſignes ; les cris furent accompagnés d'une nuée de traits & de pierres, dont l'une l'atteignit à la tête, & le renverſa ſans aucun ſentiment. Revenu à lui-même, il tomba dans un affreux déſeſpoir. Il falloit retenir ſes mains pour l'empêcher d'attenter à ſa vie : il ne pouvoit ſoutenir l'idée d'avoir été réduit dans cet état par ſes propres ſujets ; il refuſoit tous les ſecours, & faiſoit d'effroyables menaces, qui ſe terminoient par des gémiſſements & par des pleurs. Il expira le troiſieme jour, en implorant la vengeance du ciel contre les Eſpagnols, & celle des Eſpagnols contre ſon peuple. Cortez faiſant l'office de miſſionnaire, & ſa concubine celui de catéchiſte, avoient inutilement propoſé à ce monarque, dont les chrétiens cauſoient la mort, de mourir dans le chriſtianiſme. Il refuſa d'écouter leurs inſtructions ; & ſon endurciſſement venoit moins de ſon attachement pour ſes dieux, que des tranſports de fureur qui avoient obſcurci ſa raiſon. Tous les Caſtillans furent également

ment ſenſibles à ſa mort : mais Cortez en parut inconſolable.

Ainſi finit l'infortuné & trop foible Montezuma, qui baiſa la main de ceux qui le chargeoient de chaînes, s'arma pour ſes perſécuteurs contre ſes ſujets ; & tour-à-tour inſulté par les Eſpagnols & par ſes peuples, il flétrit la fin de ſon regne par des actions indignes de ſes glorieux commencements. Un grand courage, beaucoup de ſoupleſſe, une piété affectée avoient élevé ce monarque ſur le trône. Il avoit gagné le peuple par des actions d'éclat, les prêtres par une crédulité feinte & un zele apparent pour leurs ſuperſtitions. Il ſe rendit enſuite maître abſolu des uns & des autres, & les gouverna deſpotiquement.

Le deſtin déplorable de cet empereur fit ſur Cortez une ſi vive impreſſion, qu'il en répandit des larmes de douleur. Il avoit une ſincere affection pour ce monarque ; & d'ailleurs, comme l'eſpérance de ſoumettre le Mexique au roi d'Eſpagne, n'étoit fondée que ſur la ſoumiſſion volontaire de ce prince, il ſe trouvoit obligé de former un nouveau plan, & d'abandonner

tous les avantages dont il jouiſſoit, par ſon crédit, à la cour de Montezuma. Dans cet embarras ſa premiere démarche fut d'envoyer le corps de l'empereur à ſes ſujets rebelles, pour être inhumé ſuivant l'uſage du pays. Il fut enterré avec tous les honneurs dus à ſon rang; & ce qui ſe paſſa dans cette occaſion, vous donnera une idée de la maniere dont ſe faiſoient les funérailles des ſouverains du Mexique.

On répandit des avis dans toutes les provinces, non-ſeulement pour rendre le deuil public, mais pour convoquer les ſeigneurs qui devoient compoſer le cortege. Ce fut en leur préſence, qu'après avoir lavé & parfumé le corps, pour le garantir de toute pourriture, on le plaça aſſis ſur une natte, où il fut gardé & veillé pendant quatre jours & quatre nuits avec beaucoup de pleurs & de gémiſſements. On lui coupa une poignée de cheveux qui fut conſervée avec ſoin; on lui mit dans la bouche une groſſe émeraude; & dans la poſture où il étoit, on couvrit ſes genoux de dix-ſept couvertures fort riches, dont chacune avoit ſon alluſion. Par-deſſus on attacha la deviſe de

l'idole qui étoit l'objet particulier de ſon culte. On lui cacha enſuite le viſage d'un maſque d'or, enrichi de perles & de pierres précieuſes; & l'on tua, pour premiere victime, l'officier qui avoit eu l'emploi d'entretenir les lampes & les parfums du palais, afin que le voyage du monarque dans l'autre monde, ne ſe fît point dans les ténebres, ni ſur une route où ſon odorat fût bleſſé.

Après ces divers préparatifs on porta le corps au grand temple, où tous ceux qui l'accompagnoient donnoient des marques d'affliction par des cris & des chants lugubres. Les ſeigneurs & les officiers étoient armés; & tous les domeſtiques du palais portoient des maſſes, des enſeignes & des panaches. En arrivant dans la cour du temple, on trouva un bûcher, auquel les prêtres mirent le feu, tandis que le grand ſacrificateur proféroit, d'une voix plaintive, des invocations & des prieres. Enfin, lorſque le bois fut allumé, on y jetta le corps, avec tous les ornements dont il étoit couvert, & un chien pour annoncer, par ſes aboiements, l'arrivée de l'empereur dans

les lieux de ſon paſſage. Dans le même temps chacun brûla ſes armes, ſes enſeignes, & tout ce qu'on avoit porté dans le convoi. Ce fut alors que les prêtres commencerent le grand ſacrifice. Dans les temps ordinaires, il falloit que le nombre des victimes fût au moins de deux cents; mais dans ces moments de trouble, on ſe contenta de celles qu'on put avoir. On leur ouvrit la poitrine pour en arracher le cœur, qui fut auſſi-tôt jeté dans le feu; & les corps furent dépoſés dans des charniers, ſans qu'il fût permis d'en manger la chair. Ceux qui eurent l'honneur d'être ſacrifiés, étoient non-ſeulement des eſclaves, mais des officiers du palais, entre leſquels il y avoit auſſi pluſieurs femmes.

Quand tout le bois fut conſumé, on ramaſſa les reſtes du corps que le feu avoit épargnés, de même que l'émeraude qu'on avoit miſe dans la bouche du défunt. Les prêtres dépoſerent ces dépouilles dans un vaſe, & les porterent ſolemnellement à la montagne de Chapultepeque, lieu de la ſépulture des empereurs Mexicains. Ils renfermerent, dans la même urne, la poignée

de cheveux dont j'ai parlé, avec d'autres qu'on avoit coupés au monarque à ſon couronnement, & qu'on gardoit toujours pour cette derniere cérémonie. Ces reſtes reſpectables du grand Montezuma furent mis avec ceux des rois ſes prédéceſſeurs, ſous une petite voûte, dont l'intérieur étoit revêtu de bizarres peintures. On en boucha ſoigneuſement l'entrée; & pardeſſus on plaça une ſtatue qui devoit repréſenter la figure du mort. Les ſolemnités continuerent l'eſpace de pluſieurs jours, pendant leſquels ſes femmes, ſes enfants & ſes plus fideles ſujets vinrent faire des offrandes aux pieds de la ſtatue. On ſe diſpenſa, dans cette occaſion, des autres ſacrifices, qu'en des temps plus tranquilles les prêtres faiſoient pendant les ſoixante premiers jours du deuil. Ils immoloient un certain nombre d'eſclaves; car tout le ſang déjà répandu ſur le bûcher ne ſuffiſoit pas pour éteindre la ſoif inſatiable de ces cruels miniſtres des autels.

L'empereur laiſſa pluſieurs enfants; deux de ſes fils furent tués par les Mexicains; & trois de ſes filles ayant em-

braſſé le chriſtianiſme, épouſerent des Eſpagnols. Mais le plus illuſtre & le plus connu de tous ces princes, fut Don Pedro de Montezuma, qui reçut le baptême ſous ce nom, peu de temps après la mort de ſon pere. Charles-Quint lui donna de grandes terres dans le Mexique, avec la qualité de Comte que ſes deſcendants conſervent encore aujourd'hui.

Les Mexicains créerent un nouvel empereur, animé comme eux du deſir de la vengeance. C'eſt le fameux Guatimoſin, neveu & gendre de Montezuma, dont la deſtinée fut encore plus funeſte que celle de ſon beau-pere. Le nouveau monarque ſongea d'abord à renvoyer les Eſpagnols. Cortez ne lui demanda autre choſe, ſinon de reconnoître la ſouveraineté de l'empereur des Romains, dont le droit avoit été confirmé par ſon prédéceſſeur, & étoit appuyé par des prophéties. Guatimoſin, après avoir fait, pour ſauver ſon pays, tout ce que lui dicterent ſon courage & ſon ſavoir militaire, voyant l'inutilité des moyens qu'il avoit employés, acquieſça à l'accommodement qu'on lui propoſoit; mais les prêtres qui avoient

beaucoup de crédit dans le conseil, craignant de perdre leur pouvoir, ou guidés par un zele aveugle, menacerent de la vengeance de leurs dieux, quiconque proposeroit de se soumettre, & promirent une victoire assurée à ceux qui combattroient pour la défense de leur religion. Ce discours eut tant de force, que tous les membres du conseil résolurent, malgré l'empereur, de ne prêter l'oreille à aucune voie de conciliation. Guatimosin, qui ne céda qu'avec regret, & qui prévoyoit les suites funestes de cette obstination, leur dit : « Puisque „ vous êtes déterminés à tout hasar„ der, comportez-vous en conséquen„ ce. Je ne manquerai ni à ce que je „ vous dois, ni à ce qu'exige mon „ rang ; je punirai de mort quiconque „ sera assez hardi pour parler de paix, „ sans excepter les prêtres même, qui „ doivent soutenir, plus constamment „ que les autres, un projet dont ils „ sont les auteurs. „

Après ce discours il sortit du conseil, ordonna aux Mexicains de prendre les armes. Les Espagnols avoient eu le temps de faire des alliés parmi les

caciques du pays ; & avec d'autres ſecours que la fortune procura à Cortez, ils ſe rendirent maîtres de la capitale & de la perſonne même de l'empereur. Ce prince parut devant Cortez avec beaucoup de ſang froid & de dignité, ſans témoigner ni ſurpriſe ni crainte : il demanda ſeulement qu'on fît attention à l'honneur de l'Impératrice, & des femmes de ſa ſuite. Le général Caſtillan le reçut avec autant de marques de bonté, que de reſpect ; & le prince y répondit par différents ſignes.

Lorſqu'on fut arrivé au quartier des Eſpagnols, Guatimoſin & la reine ſon épouſe commencerent par s'aſſeoir ; mais le prince, après un moment de réflexion, ſe leva, & ſouhaita que Cortez prît ſa place. Le général l'obligea de reprendre ſon ſiege ; & le monarque lui parla en ces termes : « Vaillant & fameux » commandant, pourquoi ne tirez-vous » pas votre épée, & ne m'ôtez-vous » pas la vie ? Des priſonniers de mon » rang ſont un fardeau pour un vain» queur. Tuez-moi ſans perdre plus » de temps, afin que j'aie l'honneur de » mourir de votre main, puiſque je n'ai

„ pas eu celui de périr pour la défenſe „ de ma patrie „. En diſant ces mots, il ne put s'empêcher de répandre des larmes. L'impératrice pleuroit amérement ; & le général, dont le cœur étoit touché de compaſſion, eût beaucoup de peine à ne pas ſuivre leur exemple.

Pendant quelque temps, le traitement qu'on fit à Guatimoſin, fut tel que le méritoit un prince brave & infortuné ; & ces procédés durerent tant que Cortez eut aſſez d'autorité pour le protéger. Mais l'avarice inſatiable de ſes ſoldats fut peu ſatisfaite du pillage de la capitale ; ils s'imaginerent qu'elle renfermoit des tréſors cachés, dont l'empereur ſeul avoit connoiſſance. Ils employerent les prieres & les menaces, pour obliger le monarque à les leur découvrir ; mais voyant qu'ils ne pouvoient y réuſſir, ils le mirent ſur des charbons ardents, & renouvellerent l'interrogatoire au milieu de ce cruel ſupplice. Il ſupporta ces tourments avec une fermeté inébranlable, & ne laiſſa échapper aucune parole qui marquât la moindre foibleſſe. Un de ſes miniſtres fut mis à la même épreuve, & montra moins de courage. Vaincu par la vio-

lence de la douleur, il regarda ſon maître avec des cris plaintifs, comme pour lui demander la permiſſion de révéler le ſecret fatal qui leur attiroit des tourments ſi cruels. L'empereur plus courageux, ou plus opiniâtre, lui ferma la bouche, en lui diſant d'un ton ſévere : " & moi, ſuis-je ſur un „ lit de roſes „ ?

Cortez qui avoit peut-être toléré cette barbarie, craignant que la mort de ce prince n'occaſionnât de nouveaux troubles, le délivra de cet horrible ſupplice, & le garda priſonnier. Maître de la perſonne du ſouverain, il ne trouva plus de réſiſtance dans le reſte de l'empire. Toutes les provinces, entraînées par l'exemple de la capitale, ſe réunirent ſous la domination de l'Eſpagne. Débarraſſé des ſoins de la guerre, le général s'occupa à rétablir le calme parmi les nations qu'il avoit ſubjuguées, à rebâtir Mexico & pluſieurs autres villes, à raffermir ſes établiſſements par des loix; en un mot, à y jeter les fondements de l'ordre qui regne aujourd'hui dans ſes conquêtes. Au milieu de ces travaux, il apprit que l'empereur, qu'il

tenoit toujours dans les fers, s'efforçoit de ſoulever ſes ſujets, ou en étoit ſoupçonné. Obligé de faire céder les ſentiments de l'humanité aux loix cruelles de la politique, il le condamna à perdre la vie; & ce monarque infortuné mourut honteuſement ſur un gibet, pour un crime qui n'a jamais été bien prouvé. Avec lui périt l'empire du Mexique, & la liberté de toutes les nations Indiennes, qui compoſoient ce vaſte pays, qu'on appelle aujourd'hui la *nouvelle Eſpagne*.

A l'égard de Cortez, après avoir joui pendant quelques années de ſa gloire & de ſa fortune, il fut rappellé en Europe, ſur quelques accuſations, qui le mirent dans la néceſſité de juſtifier ſa conduite. Malgré les titres dont il fut décoré dans ſa patrie, il y eut peu de conſidération. A peine put-il obtenir audience de Charles-Quint, qui ne comptant pas la reconnoiſſance parmi les vertus d'un ſouverain, lui demanda un jour qui il étoit? Cortez, ſaiſi d'indignation, lui répondit avec la hauteur Eſpagnole: " Je ſuis un homme qui „ vous a donné plus de provinces, que „ vos peres ne vous ont laiſſé de

„ villes „. Il fit dans la ſuite d'autres voyages, qui lui attirerent de nouvelles diſgraces ; & il mourut dans l'humiliation. Telle fut auſſi la fin de Chriſtophe Colomb, & de tous ceux qui ont conquis des pays immenſes aux rois d'Eſpagne & de Portugal. La politique de ces deux cours a toujours été d'accorder de grandes conceſſions à tous les aventuriers qui ſe préſentoient & propoſoient de nouvelles découvertes ; mais dès qu'ils avoient fait quelque conquête importante, elles les rappelloient & en envoyoient d'autres pour en recueillir le fruit. Cette politique étoit très-bonne, ſans doute, pour la ſûreté du pays ; mais elle péchoit à d'autres égards. Les nouveaux gouverneurs, avides d'argent, & preſſés de s'enrichir, épuiſoient les peuples conquis par des travaux inſupportables, détruiſoient les nouveaux ſujets, & privoient le ſouverain des avantages qu'il auroit dû retirer de ces immenſes poſſeſſions.

Je ſuis, &c.

A Vera-cruz, ce 9 Novembre 1749.

LETTRE CXV.

SUITE DU MEXIQUE.

J'AI parcouru, Madame, & visité pluſieurs provinces du Mexique, avant que de me rendre dans la capitale. Je ſuis parti de Vera-cruz avec un magiſtrat de Séville, Don Juan de Mendez, chargé par le conſeil des Indes de diverſes commiſſions relatives au gouvernement de cet empire. Il menoit avec lui, ſuivant l'uſage & le génie de ſa nation, ſon médecin, ſon confeſſeur & ſa maîtreſſe : " & puiſque „ vous ne voyagez, me dit-il, que par „ curioſité, tous les chemins doivent „ vous être indifférents, pourvu qu'ils „ ſoient agréables; vous augmenterez „ mon cortege, & contribuerez aux „ agréments de la route ; mes gens au„ ront ſoin que rien ne vous manque „ du côté des commodités „. Nous marchâmes tantôt à cheval, tantôt en litiere ; & l'on nous fourniſſoit abondamment, d'une ville à l'autre, toutes les choſes dont nous avions beſoin.

Pour gagner la ville de Guaxaca, qui donne ſon nom à la province dont elle eſt la capitale, nous traverſâmes le pays anciennement habité par les Zapotecas. C'étoit une nation terrible, toujours en guerre avec ſes voiſins. Les vainqueurs lioient leurs priſonniers par les parties viriles avec la corde de leur arc, & les menoient ainſi, comme en triomphe, pour les ſacrifier dans leur temple. Leur uſage étoit d'immoler des hommes à leurs dieux, des femmes aux déeſſes, & des enfants aux divinités du ſecond ordre. Malgré cette multitude de dieux, ils ne laiſſoient pas de reconnoître, ainſi que tous les ſujets de l'empire, un être ſuprême, auquel ils attribuoient la création de l'univers. Mais cette premiere cauſe de tout ce qui exiſte, étoit pour ces peuples une divinité ſans nom, parce qu'ils n'avoient point dans leur langue de terme pour l'exprimer. Ils la croyoient oiſive dans le ciel; & il a été très-difficile de leur faire comprendre, que le même pouvoir qui avoit créé le monde, fût capable, ou voulût ſe donner la peine de le gouverner. Ce qui paroît de plus clair ſur l'ori-

gine de ces dieux, c'eſt que l'homme ne commença à les connoître qu'à meſure qu'il devint miſérable. Ils les regardoient comme des génies bienfaiſants, dont ils ignoroient la nature, & qui ſe produiſoient quand les mortels avoient beſoin de leur aſſiſtance.

La principale idole des Mexicains étoit celle de la guerre, adorée ſous le nom de Vitzili-Putzili, qui ſignifie maiſon luiſante, & repréſentée ſous une forme humaine, aſſiſe ſur un globe, & poſée ſur un brancard, de chaque côté duquel ſortoit la figure d'un ſerpent. D'une main elle tenoit une rondache blanche, de l'autre un ſerpent azuré; & ſa tête étoit couronnée de fleurs d'or. On l'invoquoit dans les combats; & une autre, qui paroît avoir tenu le ſecond rang, étoit le dieu de la pénitence; on s'adreſſoit à lui pour obtenir le pardon de ſes fautes. Parmi divers ornements qui décoroient cette idole, on lioit à la treſſe de ſes cheveux une oreille d'or, ſouillée d'une eſpece de fumée, qui repréſentoit les prieres des pécheurs & des affligés. Une plaque d'or brunie qu'elle portoit de la main gauche, faiſoit l'effet

d'un miroir, pour ſignifier que d'un coup d'œil, Dieu voit tout ce qui ſe commet de crimes dans le monde. Quatre dards qu'elle avoit dans ſa droite, marquoient les châtiments dont les pécheurs ſont menacés. Sa fête ſe célébroit tous les quatre ans ; c'étoit une eſpece de jubilé qui duroit neuf jours, & étoit ſuivi d'un pardon général. Un prêtre ſortoit jouant de la flûte, & ſe tournoit ſucceſſivement vers les quatre parties du monde. Enſuite s'inclinant du côté de l'idole, il prenoit de la terre & la mangeoit : le peuple ſuivoit ſon exemple, en demandant pardon de ſes péchés, & priant qu'ils ne fuſſent pas découverts. Les ſoldats faiſoient des vœux pour obtenir la victoire & un grand nombre de priſonniers. Leurs prieres étoient accompagnées de gémiſſements & de larmes ; & le neuvieme jour, qui étoit proprement celui de la fête, on s'aſſembloit dans la cour du grand temple, autour duquel quatre prêtres portoient la figure du dieu ; & les autres lui préſentoient de l'encens, tandis que le peuple ſe frappoit les épaules à coups de fouet ou de diſcipline. Après la proceſ-

ſion, on apportoit des préſents à la divinité ; & tout le monde ſe retiroit, pour donner au clergé le temps de les recueillir. Au retour du peuple, à qui il falloit toujours des ſpectacles de ſang, on faiſoit paroître un captif; & on l'immoloit au milieu des chants & des danſes. On plaçoit enſuite quelque mets devant l'idole; & les jeunes gens couroient pour s'en ſaiſir. Il y avoit des prix pour les quatre qui arrivoient les premiers; & juſqu'au renouvellement de la même fête, ils obtenoient différentes marques de diſtinction. A la fin des cérémonies, les filles & les garçons qui avoient ſervi dans le temple, ſe retiroient chez leurs parents ; & ceux qui prenoient leur place, les pourſuivoient avec de grands cris, leur jetoient des pelottes d'herbe, & leur reprochoient d'abandonner le ſervice des dieux.

Une troiſieme idole, moins puiſſante peut-être, mais plus chere à la nation que les deux précédentes, étoit l'objet d'un culte particulier où la dévotion publique éclatoit avec plus d'ardeur. Elle n'étoit formée ni de bois, ni de métal ; mais de toutes les ſemences des choſes qui ſervent à la

nourriture, moulues & pêtries enſemble avec le ſang des enfants & des vierges ſacrifiées. Les prêtres la faiſoient ſécher ; & le jour de la conſécration les peuples y aſſiſtoient avec des réjouiſſances extraordinaires. Les plus dévots approchoient de la ſtatue, la touchoient avec la main, appliquoient à ſes parties principales divers bijoux qu'ils croyoient ſanctifiés par leur vertu, & les regardoient comme un préſervatif contre pluſieurs ſortes de maladies. Comme la ſtatue étoit d'une matiere que le temps ne manquoit pas d'altérer, on la renouvelloit avec les mêmes formalités. La veille elle étoit miſe en pieces ; & l'on en donnoit des morceaux comme des reliques.

On faiſoit auſſi, à certains jours de l'année, une idole dont la matiere pouvoit ſe manger ; les prêtres la dépeçoient & en diſtribuoient les fragments. C'étoit une eſpece de communion à laquelle on ſe préparoit par des purifications, des jeûnes & des prieres. Cette fête que les Mexicains célébroient au mois de mai, pourra vous paroître d'autant plus ſinguliere, pour des idolâtres qui n'avoient aucune notion de

la religion chrétienne, qu'elle ſembloit, comme vous le voyez, une imitation du plus auguſte de nos myſteres. Je ne la rapporte que ſur une tradition conſtante qui s'eſt perpétuée depuis l'arrivée des Eſpagnols. Des filles conſacrées au ſervice du temple pêtriſſoient enſemble du miel & de la farine, & en faiſoient une figure humaine. Tous les ſeigneurs aſſiſtoient à ce travail; & l'on paroit la ſtatue d'habits & d'ornements. Le jour de la fête, les jeunes filles étoient vêtues de robes blanches couronnées de maïs, & avoient les joues peintes de vermillon; on les nommoit les ſœurs du dieu dont elles animoient le culte. Elles portoient l'idole ſur un brancard; & de jeunes hommes la recevoient de leurs mains, pour l'aller placer ſur les degrés du temple où le peuple venoit ſe proſterner. D'autres filles apportoient des morceaux de la même pâte, dont elles avoient fait la ſtatue, & qu'elles appelloient la chair de dieu. Les prêtres les béniſſoient, les coupoient en pieces, & en donnoient à tous les aſſiſtants. Ceux-ci les recevoient avec des apparences de piété, qui alloient

juſqu'à l'adoration, & les mangeoient avec la même dévotion que s'ils ſe fuſſent nourris du corps même de leur dieu. On en portoit aux malades ; & c'étoit un péché du premier ordre, de prendre d'autre nourriture avant celle-là : on cachoit avec ſoin juſqu'à l'eau, pour empêcher les enfants même d'en boire.

Ces peuples adoroient une divinité, dont la réputation attiroit des pélerins de toutes les provinces de l'empire : c'étoit celle des négociants. La ſtatue placée dans un temple fort élevé, au milieu d'un monceau d'or, d'argent, de pierreries, de plumes rares & d'autres marchandiſes de prix, repréſentoit la figure d'un homme, avec une tête d'oiſeau couverte d'une eſpece de mitre ; les bijoux les plus précieux ſervoient d'ornements à ſes jambes, pour exprimer les faveurs que ce nouveau Plutus accordoit à ſes ſectateurs. Les marchands célébroient tous les ans, en ſon honneur, une fête à la Mexicaine, c'eſt-à-dire, cruelle, barbare & ſanguinaire. Ils achetoient un eſclave de belle taille, le paroient des habits de l'idole, le nourriſſoient

délicatement, & n'épargnoient rien pour en faire une victime digne d'eux & du dieu des richeſſes. Après l'avoir bien nourrie, bien engraiſſée & bien arrondie, comme ces gros financiers, qui vivent, dorment & roulent dans l'opulence, le jour on le promenoit dans les rues, & la nuit on l'enfermoit dans une cage. Quelque temps avant la fête, les prêtres venoient lui annoncer ſon ſort : il l'acceptoit avec ſoumiſſion ; c'eſt du moins ce qu'on lui faiſoit dire ; & dans le moment de la célébration, on le conduiſoit au lieu du ſacrifice ; il ſe faiſoit à minuit ; & ſon cœur étoit offert à la lune. On portoit le corps chez le principal marchand ; il y étoit rôti & préparé avec les plus fins aſſaiſonnements. Les convives danſoient en attendant le feſtin ; & après avoir mangé leur part de cet horrible mets, ils alloient ſaluer & remercier le dieu au lever du ſoleil. Ils continuoient les réjouiſſances pendant le reſte du jour déguiſés ſous différentes formes, les uns en oiſeaux, en papillons, en grenouilles, &c ; les autres en boîteux, en manchots, en boſſus, &c. Ils faiſoient des récits agréables de leurs ac-

cidents, ou de leurs métamorphoſes; & la fête ſe terminoit par de nouvelles danſes.

Comme les Mexicains étoient dans l'uſage d'immoler des victimes humaines, ils épargnoient le ſang de leurs ennemis dans les combats, pour avoir plus de priſonniers à offrir à leurs dieux. Montezuma avoua à Cortez, que s'il n'avoit pas conquis la république de Tlaſcala, avec laquelle il étoit continuellement en guerre, ce n'étoit que pour aſſurer un plus grand nombre de victimes à ſes temples. Si on en croit les Eſpagnols, les ambaſſadeurs de ce prince dirent à ce même général, que leur maître en avoit ſacrifié plus de vingt mille chaque année. C'eſt une très-grande exagération, ſans doute; mais il eſt certain que lorſque les Caſtillans entrerent dans le temple de Mexico, ils trouverent parmi les ornements, des crânes d'hommes ſuſpendus comme des trophées. Si l'on mettoit trop d'intervalle entre les guerres, le grand ſacrificateur portoit ſes plaintes au ſouverain, & lui repréſentoit que les idoles mouroient de faim. Auſſi-tôt on donnoit avis à tous les Ca-

ciques, que les dieux demandoient à manger : alors toute la nation prenoit les armes ; & ſur quelque vain prétexte, les peuples de chaque province commençoient à faire des incurſions ſur leurs voiſins.

La chair humaine étant pour ces peuples un délicieux régal, le jour où l'on immoloit les priſonniers étoit une très-grande fête dans le pays. On réſervoit les têtes, pour en conſtruire ce qu'on appelloit le cimetiere des ſacrifices ; on nommoit ainſi une eſpece d'amphithéatre fabriqué de chaux & de têtes de morts, dont les dents s'offroient en dehors, & formoient le ſpectacle le plus horrible. Il y avoit quatre grandes tours à l'entrée de l'édifice qui n'étoient faites que de pareils matériaux. Les Eſpagnols compterent, dit-on, plus de cent trente mille têtes dans la compoſition de ces affreux bâtiments, ſans y comprendre celles des tours. La ville entretenoit pluſieurs perſonnes qui n'avoient d'autres fonctions, que de remplacer les têtes qui tomboient, & de conſerver l'ordre établi dans cet abominable édifice.

Les Mexicains avoient différentes

ſortes de ſacrifices : dans les uns on faiſoit monter les priſonniers ſur un amphithéatre deſtiné à cet uſage. On étendoit chaque victime ſur une grande pierre ; & quatre prêtres la tenoient par les pieds & par les mains. Alors le grand ſacrificateur appuyoit le bras gauche ſur ſon eſtomac, & lui ouvrant le ſein de la main droite, il en arrachoit le cœur qu'il préſentoit au ſoleil, pour lui offrir la premiere vapeur qui s'en exhaloit ; puis ſe tournant vers l'idole, il lui en frottoit la face, en prononçant quelques paroles myſtérieuſes. Les autres miniſtres de ce culte exécrable, jetoient le corps en bas de l'échafaud ; & tous les captifs recevoient le même traitement. Ceux qui les avoient pris à la guerre, venoient les enlever & les diſtribuoient à leurs amis, qui les mangeoient ſolemnellement. D'autres fois on écorchoit tout vifs les priſonniers ; & l'on revêtoit de leur peau les miniſtres ſubalternes, qui ſe diſtribuoient dans tous les quartiers de la ville, chantant & danſant à la porte des maiſons ; chaque habitant devoit leur faire quelque libéralité ; ceux qui ne leur offroient

offroient rien, étoient frappés au visage d'un coin de la peau, qui leur laissoit des traces de sang. Cette cérémonie ne finissoit, que lorsque le cuir commençoit à se corrompre. Dans d'autres fêtes, il y avoit des défits entre les sacrificateurs & les victimes. Le captif étoit attaché par un pied, à une grande roue de pierre : on l'armoit d'une épée & d'une rondache ; celui qui s'offroit pour l'immoler, paroissoit avec les mêmes armes ; & le combat s'engageoit à la vue du peuple. Si le captif demeuroit vainqueur, non-seulement il échappoit au sacrifice ; mais il recevoit le titre & les honneurs que les loix du pays accordent aux guerriers ; & le vaincu servoit de victime.

C'est sur ces débris détestables, que la religion chrétienne s'est établie au Mexique, partie par la persuasion, partie par le desir de plaire aux Espagnols. Un missionnaire témoignoit son étonnement à un vieil Indien, de la facilité avec laquelle on y avoit reçu la loi de Jesus-Christ, sans que la nation y fît presque aucune opposition : „ ne croyez pas, lui répondit „ le vieillard, que nous nous y soyions

„ ſoumis inconſidérément & ſans exa-
„ men. Il y avoit long-temps que nous
„ étions mécontents de nos dieux, &
„ des cruautés qu'ils exigeoient. Nous
„ n'oſions d'abord le témoigner ou-
„ vertement, dans la crainte d'offen-
„ ſer nos prêtres. Le plus grand nom-
„ bre étoit diſpoſé à prendre une au-
„ tre religion, lorſque vous vîntes
„ nous annoncer la vôtre. Nous la
„ trouvâmes convenable, juſte & bon-
„ ne, & jugeâmes que c'étoit la ſeule
„ que nous duſſions embraſſer „. Les idoles furent brûlées ; on détruiſit les temples ; on les changea en égliſes chrétiennes. On porta les loix les plus ſéveres contre les feſtins de chair humaine ; & entre pluſieurs exemples de rigueur, Cortez fit périr par les flammes un malheureux Mexicain, qui, ſuivant l'exemple abominable de ſon pays, fut trouvé mangeant le pied d'un homme qu'on avoit tué. Il paroît cependant que le conquérant du Mexique n'y exerça jamais des cruautés auſſi réfléchies, que celles qu'on pratiquoit dans les autres établiſſements Eſpagnols, où les hommes fatigués de [illegible], employoient des meutes de

chiens pour dévorer leurs ſemblables.

Saint-Ildéfonſe eſt la capitale du diſtrict des Zapotécas, qui ont donné lieu à cette longue digreſſion. Nous y arrivâmes la veille de Noël; & nous n'en partîmes que le lendemain, parce que Don Juan & ſa maîtreſſe voulurent y faire leur dévotion : le confeſſeur leur dit la meſſe, & les communia de ſa main; le docteur & moi, qui n'étions ni dévots ni amants, nous nous contentâmes de l'entendre. Le reſte du jour ſe paſſa en converſations pieuſes, comme diſent les Eſpagnols, pour ſignifier toute eſpece d'entretien qui ſuit la réception des ſacrements. Le diſcours tomba d'abord ſur les religieux du Mexique, dont le pere Acuença, dominicain, c'eſt le nom du confeſſeur de Don Juan, nous fit un diſcours peu flatté.

" Avant que d'être attaché à Votre Excellence, dit le Jacobin, elle ſait que j'avois fait deux voyages dans la Nouvelle Eſpagne, l'un en qualité de prédicateur à Chiapa; l'autre pour une commiſſion particuliere à Mechoacan. Quoiqu'on ne puiſſe pas m'accuſer d'avoir puiſé des principes trop ſéveres

dans la province d'Andalouſie, où j'avois pris l'habit de religieux, je vous avouerai néanmoins, que je ne pus m'empêcher de gémir de la vie profane, que je voyois mener à nos moines dans ce nouvel hémiſphere. En arrivant à Vera-cruz, j'allai loger dans un couvent de notre ordre. Quelle fut ma ſurpriſe de le trouver gouverné par un jeune homme, qui avoit obtenu cet emploi pour une ſomme de mille ducats! Je m'attendois d'abord à y voir une bibliotheque, parce que je ſavois que la maiſon étoit riche. Hélas! elle ne conſiſtoit qu'en une douzaine de vieux livres, relégués dans un coin, couverts de toiles d'araignées, & ſur leſquels on voit placé une guitarre. La chambre du jeune ſupérieur étoit revêtue d'une tapiſſerie de coton, brodée de toutes les couleurs, & ornée de très-beaux tableaux. Les tables étoient couvertes de tapis de ſoie, les buffets garnis de porcelaines, & remplis de différentes ſortes de confitures & de conſerves. Ses diſcours roulerent ſur ſa naiſſance, ſur ſa faveur auprès des grands, & plus encore auprès des dames, ſur ſa belle

voix & ſon habileté en muſique, d ont il donna des preuves, en chantant & jouant, ſur ſa guitarre, des vers tendres, qu'il diſoit avoir compoſés pour une religieuſe. On ſervit enſuite une colation, dont tous les plats étoient parfumés d'ambre & de muſc. Mes ſens furent tellement enchantés & ſatisfaits par la beauté des meubles, le ſon des inſtruments, la délicateſſe des mets & des odeurs, dans la cellule voluptueuſe de ce jeune cénobite, qu'étant paſſé d'Europe dans le nouveau Monde, ce monde en effet me parut tout nouveau.

„ Au reſte, ceci ne regarde pas ſeulement les gens de mon ordre; par-tout où j'allois, je remarquois, dans les religieux & les prêtres, une vie molle, & des manieres bien oppoſées à leur profeſſion. Qu'euſſiez-vous dit de voir un enfant de S. François monté ſur un cheval bai, ſuivi d'un laquais, pour aller ſeulement au bout de la ville, entendre la confeſſion d'un mourant? Sa robe relevée laiſſoit paroître un bas de ſoie orangé, des ſouliers de maroquin,

une culotte de toile de Friſe, & une dentelle de quatre doigts attachée ſous le genou. Les autres moines portoient, ſous leurs larges manches, des pourpoints piqués de ſoie, des manchettes brodées & des chemiſes de toile d'Hollande. Après le repas ils nous propoſoient de jouer aux dez, ou aux cartes; & ces amuſements duroient une partie de la nuit. C'eſt encore un uſage établi parmi les religieux du Mexique, de viſiter les couvents de femmes, de donner une partie du jour au plaiſir d'entendre leur muſique, & de manger leurs confitures. Ces maiſons ont des appartements fort ornés, mais partagés par des grilles de bois, pour la ſéparation des deux ſexes.

„ Ceſt dans ces lieux que tous les habitants d'une naiſſance honnête font élever leurs filles : l'éducation qu'elles y reçoivent conſiſte à faire des ouvrages à l'aiguille, à ſe perfectionner dans la muſique, à jouer des comédies qui ſe repréſentent dans les égliſes aux grandes fêtes. On m'a parlé d'une jeune religieuſe, qui s'é-

toit tellement enrichie par les préſents qu'elle recevoit des eccléſiaſtiques ; & particuliérement d'un évêque qui l'aimoit, qu'elle ſe fit bâtir un magnifique appartement, avec des galeries & des jardins, où elle étoit ſervie par ſix négreſſes. Dans la plupart de ces monaſteres on ne vit point en communauté : chaque religieuſe reçoit, de la maſſe commune, de quoi fournir à ſon entretien, & peut avoir pluſieurs eſclaves à ſon ſervice.

„ Le clergé eſt opulent & nombreux ; il poſſede lui ſeul le quart des revenus du royaume ; & l'on peut dire, ſans exagérer, que les prêtres, les moines & les religieuſes forment plus d'un cinquieme des habitants libres de ce pays ; mais comme ils ſont, en général trop ignorants pour inſtruire par leurs prédications, & trop débauchés pour édifier par leur conduite, les peuples ne retirent aucun avantage de leur nombre, de leurs richeſſes, ni de leur crédit. La plupart ne ſont que des aventuriers ſortis d'Eſpagne, qui, ſans égard pour leur caractere, ne cherchent qu'à s'enrichir

promptement, en abuſant de l'ignorance & de la crédulité de ces bonnes gens. Scrupuleuſement attachés à l'extérieur de la dévotion, ils ſe mettent peu en peine du fond de la morale. Ce que je dis ſouffre pourtant quelque exception; & malgré les défauts de la plupart des eccléſiaſtiques ſéculiers ou réguliers, je ne puis m'empêcher de louer le zele de ceux à qui l'on doit quantité de fondations pieuſes & charitables. Ce ſont eux qui ont donné aux Indiens & aux negres quelque connoiſſance de la vraie religion, & adouci en quelque ſorte, leur eſclavage. J'ai vu des prélats ſe ſacrifier pour l'inſtruction de leurs ouailles, & d'autres pour s'oppoſer à des abus qu'il falloit réprimer. Un évêque mourut empoiſonné, pour avoir voulu empêcher les femmes de ſon dioceſe de manger à l'égliſe. Elles ſe prétendent ſujettes à de ſi grandes foibleſſes d'eſtomac, qu'elles ne ſauroient entendre une meſſe, ſans prendre une taſſe de chocolat, accompagnée de quelques confitures. Leurs ſervantes leur en apportoient; & comme ce n'é-

toit pas ſans cauſer quelque diſtraction, le prélat s'étoit propoſé d'abolir ce ſcandale. Après avoir employé inutilement les voies de la douceur, il publia une excommunication ; mais on n'en fut pas moins obſtiné à lui déſobéir. Enfin, pour finir cette querelle, on prit le parti de lui faire avaler du poiſon ; & il mourut, en demandant pardon à Dieu pour le ſauteurs de ſa mort.

„ De pareils traits ſont bien capables d'inſpirer aux Indiens, & d'entretenir parmi eux, la vénération qu'ils ont pour les eccléſiaſtiques, & ſpécialement pour les moines. J'ai vu ces derniers en abuſer indécemment, dit le pere confeſſeur ; & j'eus la foibleſſe un jour de me prêter à leur ſupercherie. J'étois monté ſur une mule, pour deſcendre une montagne ; l'animal ſe cabra, & me précipita le long des rochers. Je n'aurois pas évité la mort, ſi le ciel n'eût permis que je fuſſe arrêté par un arbriſſeau. Des Indiens qui étoient préſents, ſe mirent à crier au miracle ; & dans l'opinion qu'ils eurent de ma ſainteté, ils ſe mirent à genoux devant moi, pour me baiſer les mains. Ceux

qui arriverent les premiers dans le bourg où je devois me rendre, y répandirent le bruit de mon aventure, & firent prendre de moi la même idée aux habitants. Elles me valut des préſents ſi conſidérables, qu'en faiſant le compte de mes richeſſes dans un couvent de mon ordre, je me trouvai quarante écus en argent, & la valeur de cette ſomme en œufs, en miel, en fruits, en volailles, &c. Il eſt vrai que je n'avois amaſſé toutes ces offrandes, qu'en ſuivant trop facilement le conſeil que m'avoit donné un de nos religieux. Tant que nous paſſerons pour des ſaints, me dit-il, nous ſerons toujours en état de gouverner ces peuples imbécilles, de diſpoſer de leurs biens & de leurs perſonnes. Là-deſſus il me mena à l'égliſe, & me fit aſſeoir avec lui ſur une chaiſe dans le chœur, repréſentant le ſaint que ces bonnes gens imaginoient. Si-tôt que nous eûmes pris place, les hommes, les femmes & les enfants vinrent ſe mettre à genoux à mes pieds, pour recevoir ma bénédiction, me faire leur offrande, & demander mes prieres. Ce même religieux me raconta, qu'environ huit

mille piaſtres qu'il avoit amaſſées depuis douze ans, par l'aveuglement de ce peuple, venoient de lui être enlevées par des voleurs : ce qui me fit appliquer à moi-même ce proverbe, que l'argent mal acquis ne profite jamais, craignant de perdre, comme lui, ce que la ſimplicité des Indiens m'avoit fait recueillir.

„ D'après ce que je viens de dire, il n'eſt pas étonnant que preſque tous les biens paſſent entre les mains du clergé. Ajoutez-y les reſſources du commerce, dont les curés & les moines ſe mêlent avec d'autant plus de licence & d'impunité, qu'ils ſe font redouter par la ſainteté de leur miniſtere, & l'abus des armes eccléſiaſtiques. Ils arrachent de ces malheureux tout ce qu'ils gagnent par leur travail. Auſſi les Eſpagnols, n'imaginant pas de moyens plus aſſurés de ſe faire des fonds, ont peu de goût pour le mariage, & préferent d'entrer dans l'état monaſtique : ils y trouvent à la fois, le repos, la conſidération & l'opulence ; voilà ce qui remplit les couvents d'hommes & de filles : ils ſe ſont tellement multipliés, que dans la ſeule capitale, on en

compte plus de cinquante, la plupart très-riches, & fondés par divers particuliers, qui cherchent à ſe diſtinguer par ces ſortes de libéralités. Les uns font bâtir de riches autels dans les chapelles des ſaints qu'ils prennent en affection; les autres préſentent des couronnes d'or, des chaînes & des lampes aux images de la vierge. Un créole qui meurt, croit ſon ame en ſûreté, lorſqu'il a laiſſé de groſſes ſommes à l'égliſe. Ses créanciers ou ſes parents ſont ſouvent oubliés; & les biens paſſent aux monaſteres: ce qui doit d'autant plus vous ſurprendre, que rarement les créoles parviennent aux dignités eccléſiaſtiques. Dans les couvents même, on s'eſt toujours efforcé de les abaiſſer & de les écarter des premieres places: on craint que par leur nombre, ils ne l'emportent ſur les véritables Eſpagnols; c'eſt pour cette raiſon, que tous les ſupérieurs ſont envoyés d'Europe; il y a pourtant des provinces, où les créoles ſe ſont ſi bien ſoutenus, qu'ils ont refuſé de recevoir les religieux qui leur venoient d'Eſpagne: d'autres ont vécu en ſi mauvaiſe intelligence,

qu'à l'élection d'un provincial, il ſe ſeroient égorgés; ſi le vice-roi ne ſe fût rendu à leur aſſemblée, & n'en eût fait mettre quelques-uns dans les fers. Les créoles triompherent à la fin, par la pluralité des ſuffrages, & ont prétendu que, ne manquant point de ſujets de leur nation, ils n'avoient pas beſoin de ſecours étrangers. On les laiſſe paiſibles dans cette poſſeſſion; parce qu'avec beaucoup de ſoumiſſion pour le ſaint ſiege, ils envoient à Rome autant d'argent que les Eſpagnols.

„ Dans la province de Mexico, il n'y a que les jéſuites & les carmes, qui aient conſervé la ſupériorité aux Européens, en faiſant venir de leur pays, tous les ans, deux ou trois recrues de leur ordre. Dans le diſtrict de Guaxaca, on ne reçoit aucun miſſionnaire étranger : les dominicains ont long-temps réſiſté aux créoles, alléguant, avec autant de chaleur que de vérité, l'ignorance des peuples, dont les idées, ſur les choſes divines & humaines, ſont également ridicules. Les Indiens convertis à la religion chrétienne, n'en ſont pas moins

idolâtres ; car ils adorent nos images comme autant de dieux. Les créoles le ſouffrent, & diſent que cela vaut encore mieux que s'ils n'étoient point baptiſés. Le ſaint, ajoutent-ils, aura pitié d'eux, & les bénira pour l'amour de ſon image. On ſe plaît à les entretenir dans cet aveuglement général : il leur eſt défendu d'avoir des livres ; & dans toute la nouvelle Eſpagne, on en voit très-peu d'autres que des heures, des miſſels & des bréviaires. Le haſard fit tomber un jour les métamorphoſes d'Ovide entre les mains d'un créole : il remit ce livre à un religieux, qui crut de bonne foi, & perſuada à toute la ville que c'étoit une bible angloiſe. Sa preuve étoit les figures de chaque métamorphoſe, en diſant : voilà comme ces chiens d'hérétiques adorent le diable, qui les change en bêtes. Enſuite la prétendue bible fut jetée dans un feu qu'on alluma exprès ; & le religieux fit un grand diſcours, pour remercier ſaint François de cette heureuſe découverte. Une ignorance égale regne dans tous les tribunaux de la juſtice. J'ai vu por-

ter, dans une même audience, la même ſentence ſur deux cas directement oppoſés. Quand on eut fait comprendre au juge cette contradiction, il ſe leva ſur ſon ſiege, & jura par tous les ſaints, que ces chiens de luthériens Anglois lui avoient enlevé, parmi ſes livres, ceux du pape Juſtinien, dont il ſe ſervoit pour juger les cauſes douteuſes ; mais que ſi ces huguenots repaſſoient par la Nouvelle Eſpagne, il les feroit tous brûler ,,.

Nous ne reſtâmes que deux jours à Saint-Ildefonſe ; de-là nous nous rendîmes à Saint-Yago, dans le canton de Nixapa : cette ville bâtie ſur la riviere d'Alvarado, eſt par conſéquent d'un riche commerce. Elle contient environ mille habitants, tant Indiens qu'Eſpagnols. On y recueille de l'indigo du ſucre, de la cochenille, du cacao, & de l'achiote, autrement dit, du roucou. Le Mexique eſt le ſeul pays qui produit la cochenille. On a longtemps ignoré l'origine de cette drogue, ſi utilement employée dans la teinture en écarlate ou en cramoiſi, & ſi propre à nuancer, à réhauſſer, par une

heureuſe illuſion, les foibles couleurs du viſage des Dames. Tout le monde ſait aujourd'hui, que la cochenille eſt un inſecte qui s'attache aux feuilles de diverſes plantes. On peut comparer ſa figure à celle de nos punaiſes domeſtiques, qui étant deſſéchées, ſont groſſes comme une petite lentille, d'un rouge noirâtre. Lorſque le fruit de la plante qui engendre la cochenille, eſt en maturité, il s'ouvre comme une grenade, & ſe remplit de petits inſectes rouges & preſqu'imperceptibles. Comme ils y mourroient bientôt faute de nourriture ſuffiſante, ſi les Indiens n'avoient ſoin de les en retirer, ils étendent ſous l'arbre un grand drap; & agitant les branches avec un bâton, ils forcent l'inſecte de ſortir. Ces petits animaux, contraints de quitter leur demeure, tâchent de ſe ſauver, en s'élevant avec leurs aîles; mais leur foibleſſe & l'ardeur du ſoleil ne leur permettant pas d'aller loin, ils tombent ſur le linge comme de la pouſſiere; & perdant alors leur premiere figure, ils n'ont plus que celle d'une petite graine, brune, chagrinée & luiſante. En les réduiſant en pou-

dre, on s'en ſert comme de vermillon.

Il eſt une autre maniere de ſe procurer une plus grande quantité de cette ſubſtance ; & c'eſt même la plus uſitée. Les Indiens cultivent certaines plantes, dont les feuilles ſont, pour la cochenille, comme les mûriers pour les vers à ſoie. Ils font, avec de la mouſſe, des eſpeces de nids, dans chacun deſquels ils mettent douze ou quatorze cochenilles. Ces animaux donnent naiſſance à des milliers de petits, qui ſe diſperſent ſur les plantes voiſines, ſe fixent dans les endroits qui fourniſſent le plus de nourriture, & y reſtent juſqu'à leur dernier accroiſſement. On en fait, chaque année, pluſieurs récoltes. Dans la premiere, on enleve les nids & les inſectes qui y ſont morts, après avoir donné naiſſance à leurs petits. Trois mois après, on recueille le produit de cette ſeconde génération, en laiſſant quelques groſſes cochenilles, qui donnent lieu à une troiſieme, que l'on enleve pareillement au bout des trois autres mois ; on les détache de deſſus les feuilles avec un pinceau.

Ces races multiplient ſi prodigieuſe-

ment, qu'il en reſte toujours une très-grande quantité, malgré ce que les oiſeaux, les fourmis & les vers en conſomment. Cette drogue a une qualité d'autant plus extraordinaire, que, quoiqu'elle appartienne à l'eſpece le plus périſſable du genre animal, elle ne ſe gâte jamais. Sans autre ſoin que celui de l'enfermer dans une boîte, on en a gardé pendant plus de cent ans, qui n'a rien perdu de ſa vertu, ni pour la médecine, ni pour la teinture. On l'eſtime autant que l'or & l'argent, tant à cauſe de la promptitude, que de la ſûreté de ſon débit. Il faut qu'il y ait bien des hommes occupés à ce travail; car dans certaines années, il entre en Europe près de ſix cents mille livres peſant de cette matiere; & l'on évalue ce commerce annuel à plus de douze millions. Cette grande conſommation mériteroit qu'on fît des tentatives pour en établir la culture dans nos colonies: on pourroit y employer beaucoup de terres inutiles, c'eſt-à-dire, ou trop uſées, ou trop maigres pour produire des cannes de ſucre, du tabac, de l'indigo, du roucou, du manioc, & d'autres denrées

de cette nature ; on auroit peut-être d'autant moins de peine à réuſſir, que rien ne ſe multiplie plus aiſément que la plante qui ſert de nourriture à ces animaux. Il n'eſt queſtion que d'enterrer à moitié une de ſes feuilles, pour lui faire prendre racine. Les provinces du Mexique qui en produiſent le plus, ſont celles de Tlaſcala, de Guatimala, & ſur-tout de Guaxaca.

Cette derniere fournit auſſi beaucoup de cacao, qui eſt une des principales richeſſes de l'empire. Le cacaotier croît naturellement dans pluſieurs contrées de l'Amérique. Il eſt d'une grandeur & d'une groſſeur médiocres, varie ſuivant la nature du ſol ; & en ce point, la Nouvelle Eſpagne l'emporte ſur les autres pays. La feuille reſſemble à celle du châtaignier ; mais elle eſt plus étroite. A celles qui tombent il en ſuccede d'autres ; de ſorte que l'arbre n'eſt jamais ſans verdure. Il eſt chargé d'une quantité innombrable de fleurs ; mais de mille, il y en a à peine dix qui donnent du fruit. Il ſe forme une gouſſe ſemblable à un gros cornichon, tirant ſur le verd avant ſa maturité, ordinairement brune, &

quelquefois jaune, blanche, ou bleue, lorſqu'elle eſt mûre. Elle eſt pointue par le bas, & ſa ſurface taillée en côtes de melon. Elle pend le long de la tige & des meres-branches, & non point aux extrêmités de l'arbre, comme la plupart de nos fruits d'Europe. Cette gouſſe contient les amandes du cacao, couvertes d'une ſubſtance mucilagineuſe, dont elles tirent leur nourriture. Elles reſſemblent aſſez aux piſtaches; mais elles ſont plus groſſes, plus arrondies, & couvertes d'une pellicule ſeche & dure. La chair en eſt un peu violette, rouſſâtre, & d'une amertume qui n'eſt point déſagréable. Il y a dans chaque gouſſe, vingt-cinq à trente grains, ſéparés par de petites cellules blanches, & d'une acidité qui ne déplaît point lorſque le fruit eſt dans ſa maturité: un morceau mis dans la bouche, étanche la ſoif & rafraîchit.

Les Mexicains ſement les amandes de cacao dans une terre chaude & humide; & les arbriſſeaux paroiſſent vers le quinzieme jour; mais ils ſont deux ans à croître de la hauteur de cinq à ſix pieds. On les tranſplante alors, en les arrachant avec la terre qui couvre les

racines. On les met en alignement, à quinze ou dix-huit pieds de diſtance l'un de l'autre, accompagnés chacun d'un échalat pour les ſupporter, & environnés de platanes ou d'autres arbres, qui fourniſſent l'ombre dont ils ont beſoin. On retranche du pied tous les rejetons, qui empêcheroient le cacaotier de s'élever. On arrache les mauvaiſes herbes qui croiſſent autour ; & l'on s'attache principalement à garantir la plante de l'excès de l'eau, du froid, & de certains vers qui la rongent. L'arbre n'eſt dans ſon plein rapport, que la quatrieme ou cinquieme année. Il eſt alors élevé de neuf à dix pieds, & gros comme le poing : ſa maniere de croître, eſt de former une tête en couronne : ſi on l'abandonne à lui-même, il s'en fait pluſieurs les unes ſur les autres ; mais elles ne font que nuire à la premiere, qui eſt la principale. Auſſi a-t-on ſoin, en cueillant le fruit, de couper les couronnes ſuperflues, & ſur-tout de retrancher le bois mort. La nature eſt ſi riche dans ce pays, que perſonne n'a encore tenté de faire uſage de la greffe ; il y a cependant lieu de croire que le fruit en vaudroit mieux.

Lorſqu'on juge que le cacao eſt dans ſon point de maturité, on ouvre les gouſſes avec un couteau, on en tire le fruit qu'on fait ſécher à l'ombre pendant trois jours, & trois autres jours au ſoleil. Cette opération ſe renouvelle alternativement juſqu'à ce qu'il ſoit tout-à-fait ſec. D'autres abattent avec une perche les coſſes mûres, & prennent garde de toucher à celles qui ne le ſont point, ou de faire tomber les fleurs; car on voit ſur le même arbre des fruits de tout âge, & des fleurs dans toutes les ſaiſons. On met en tas, pendant quatre jours, toutes les gouſſes ainſi abattues: les amandes germeroient, ſi elles reſtoient plus longtemps dans leur enveloppe; on les en retire le cinquieme jour, & on les aſſemble en monceaux couverts de feuilles, pour qu'elles éprouvent une légere fermentation: c'eſt ce qu'on appelle faire reſſuer le cacao. On le remue ſoir & matin, juſqu'à ce qu'il prenne une couleur rouſſe, & qu'il ſoit ſec. Les graines ainſi préparées ſont portées en Europe, & vendues par les épiciers.

L'achiote, ou le roucou eſt une

autre production du Mexique, que les habitants de la province de Guaxaca cultivent avec ſoin. L'arbre eſt de la grandeur d'un noiſettier, fort touffu, & pouſſe de ſon pied pluſieurs tiges droites & rameuſes. Ses branches portent à leurs extrêmités, deux fois par an, des touffes de fleurs d'un rouge pâle, grandes, aſſez belles, mais ſans odeur & ſans goût. Le fruit eſt daus une eſpece de coque, groſſe comme celle d'une amande, & hériſſée de pointes comme celle de la châtaigne. Elle s'ouvre quand elle eſt mûre, & laiſſe voir une graine rouge, couverte d'une matiere humide, très-adhérente au doigt lorſqu'on la touche. On la réduit en pâte; & l'on en forme des boules rondes, ou des tablettes qui ſervent à pluſieurs uſages, & particuliérement à la teinture des étoffes.

La vanille la plus eſtimée eſt celle qui croît dans la Nouvelle Eſpagne. Ses fleurs ſont noires; & les gouſſes ont une odeur agréable. Celle des autres pays a la fleur blanche, & la gouſſe ſans odeur. La plante s'entortille autour des arbres comme le lierre; à l'extrêmité des rameaux paroiſſent

les fleurs, & enſuite de petites gouſſes vertes, molles, charnues, longues d'un demi-pied, & de la groſſeur de la côte d'une feuille de tabac, à laquelle elles reſſemblent lorſqu'elles ſont ſeches : le fruit eſt une petite graine noire & luiſante, renfermée dans chaque gouſſe. Croiriez-vous, Madame, qu'il y a au Mexique, des gens de mauvaiſe foi, qui la retirent de ſon enveloppe, y ſubſtituent des paillettes, ou d'autres corps étrangers, bouchent les ouvertures avec de la colle, & la vendent pour de la bonne vanille ?

C'eſt principalement avec l'achiote & le cacao, que les Mexicains compoſoient autrefois cette fameuſe liqueur, que les Eſpagnols ont adoptée, & communiquée enſuite à toute l'Europe : je veux parler du chocolat. On prétend que ce nom vient du mot indien *atte*, qui veut dire *eau*, & du bruit qu'elle fait dans le vaſe, quand elle bouillone. Dona Elvire, qui connoiſſoit toutes les manieres de préparer cette boiſſon, & prenoit plaiſir, chaque matin, à faire le chocolat de Son Excellence, aimoit à nous en apprendre les différentes compoſitions.

„ Autrefois,

trefois, disoit-elle, avant l'arrivée des Castillans au Mexique, les habitants faisoient une liqueur avec du cacao délayé dans de l'eau chaude, assaisonné avec du piment, coloré avec de l'achiote, & mêlé dans une bouillie de maïs, pour en augmenter le volume. Cette composition avoit l'air si brut, & un goût si sauvage, que les Espagnols n'auroient jamais pu s'y accoutumer, si le manque de vin ne les avoit contraints à se faire cette violence, pour n'être pas toujours obligés de boire de l'eau pure. Mais, plus industrieux que les Mexicains, ils corrigerent le désagrément de ce breuvage, en ajoutant au cacao divers aromates, & en changeant toute cette préparation, à laquelle néanmoins ils conserverent toujours le nom de chocolat. Voici celle qui me paroît la plus universellement usitée parmi eux dans ce pays. On fait rôtir des grains de cacao dans une poële percée; on en ôte la pellicule qui les enveloppe, & on les broie dans un mortier jusqu'à ce qu'ils soient réduits en pâte. On y ajoute deux fois autant de sucre, avec du poivre, de la vanille, du musc & de l'ambre. Avec ce mêlange,

on fait des rouleaux, ou de petits pains que l'on conſerve ; & lorſqu'on veut s'en ſervir, on les rape comme de la muſcade. On met enſuite chauffer de l'eau dans un vaiſſeau de cuivre ou d'argent, & on la verſe bouillante dans des coupes de porcelaine ou de coco ; enfin on a un petit morceau de biſcuit tout prêt, qu'on trempe dans la liqueur. L'uſage de la vanille dans le chocolat eſt venu des Eſpagnols ; les Mexicains ne l'avoient pas avant la conquête. Cette boiſſon eſt aujourd'hui ſi commune dans le pays, qu'il n'y a point de noirs ni de porte-faix qui n'en prennent au moins quatre fois par jour.

„ Chacun conſulte ſon goût & ſon tempérament, pour faire entrer plus ou moins de ces ingrédients dans cette compoſition. Les Indiens n'y mettent encore que du cacao, de l'achiote, du maïs, du piment & de l'anis. Ils pilent le tout enſemble, à l'exception de l'achiote, le font ſécher ſur le feu, & le remuent continuellement, dans la crainte qu'il ne ſe brûle ou ne ſe noirciſſe ; s'il eſt trop deſſéché, il devient amer & perd ſa force. On réduit en poudre toute cette matiere ; l'achiote y

eſt miſe par intervalle, pilée de même, mais non deſſéchée, afin que ce mêlange en prenne plus aiſément la couleur, dans un vaiſſeau de terre, où on le jette pour l'infuſer avec une juſte quantité d'eau, ſur un très-petit feu. Lorſque tout eſt bien incorporé, ce qui ſe connoît à la qualité de la pâte, on en fait des tablettes, à moins qu'on n'aime mieux l'enfermer dans des boîtes, où elle durcit en ſe refroidiſſant.

„ La maniere de prendre le chocolat n'eſt pas la même chez tous les habitants de la nouvelle Eſpagne: les uns le boivent chaud; & leur méthode conſiſte à faire fondre une tablette dans de l'eau bouillante, à la remuer enſuite dans la taſſe; & lorſqu'ils en voient ſortir l'écume, ils y verſent de l'atolle, & l'avalent ainſi, ſans biſcuit & ſans ſucre. D'autres font diſſoudre le chocolat dans de l'eau froide, en ôtant l'écume qui ſurnage, & qu'ils conſervent dans un autre vaſe; ils mettent le reſte ſur le feu, avec autant de ſucre qu'il en faut pour le rendre doux: lorſqu'il eſt chaud, ils le verſent ſur l'écume qu'ils ont ſéparée, & le boivent. La maniere la plus commune, eſt de faire

chauffer de l'eau, d'en remplir la moitié d'une coupe, d'y laiſſer fondre une ou pluſieurs tablettes, juſqu'à ce que la liqueur s'épaiſſiſſe, de la battre pour faire naître de l'écume, & d'y remettre de l'eau pour achever de remplir le vaſe.

„ On dit que les Mexicains ont une autre façon de prendre le chocolat, qu'ils n'emploient que dans leurs feſtins, ou pour ſe rafraîchir après la danſe & la bonne chere. Elle conſiſte à le boire froid, comme de la limonade, en verſant l'eau de fort haut pour la faire mouſſer. On prétend que ce breuvage eſt ſi rafraîchiſſant, que les Indiens ſont les ſeuls qui en puiſſent uſer. L'expérience a fait connoître aux Eſpagnols qu'il eſt très-nuiſible à l'eſtomac, & cauſe de violentes douleurs. L'atolle, dont je viens de parler, eſt une fleur rouge qui croît ſur un arbriſſeau, & ſert non-ſeulement au chocolat, mais à la compoſition d'autres liqueurs „.

Nous arrivâmes heureuſement à Guaxaca, capitale de la province, où réſident l'évêque & l'alcade major, dont l'autorité s'étend juſqu'à la mer du ſud. La ville eſt ſituée dans une très-belle vallée, dont Charles-Quint fit

préſent à Cortez, avec le titre de marquis del Vallé ; & le pays eſt arroſé par une riviere fort poiſſonneuſe. Ses bords ſont couverts d'un grand nombre de beſtiaux, ſur-tout de brebis, qui fourniſſent d'aſſez bonne laine. Les chevaux de ce canton paſſent pour les meilleurs de la nouvelle Eſpagne, de même que le fruit & le ſucre qu'on y recueille. Auſſi les confitures de Guaxaca l'emportent-elles ſur toutes celles de l'Amérique. On y fait encore le meilleur chocolat de toutes les Indes ; & l'on y compoſe une excellente poudre, qui eſt la plus exquiſe de toutes les odeurs. Il s'en fait un débit ſurprenant dans les provinces du Mexique, au Pérou, & même en Eſpagne. Les religieuſes de ſainte Catherine de Guaxaca en ont ſeules la véritable recette. On a mille fois eſſayé, dans les autres couvents, de l'imiter ; on n'a jamais pu y parvenir.

Cette ville ne contient pas plus de deux mille habitants, parmi leſquels on compte cinq ou ſix cents Eſpagnols. Elle eſt ſans fortereſſe, ſans murailles, ſans artillerie, comme toutes les villes du pays, à la réſerve des places maritimes. Les couvents des deux ſexes

y ſont d'une opulence extraordinaire : celui de ſaint Dominique tient le premier rang par ſon tréſor, qu'on eſtime deux ou trois millions, & par la beauté de ſon égliſe. Guaxaca doit ſes richeſſes à la grande riviere d'Alvarado, qui lui offre un commerce ſûr avec Vera cruz. Enfin l'air y eſt ſi tempéré, les proviſions y ſont dans une ſi grande abondance, la ſituation en eſt ſi commode entre le golphe du Mexique & la mer du ſud, qu'il n'y a point de ville en Amérique où les habitants paroiſſent plus heureux.

Je ſuis, &c.

A Guaxaca, ce 20 Janvier 1750.

LETTRE CXVI.

SUITE DU MEXIQUE.

TANDIS que Don Juan de Mendez étoit occupé, avec l'alcade major de Guaxaca, d'affaires relatives à ſa commiſſion, je m'étois propoſé d'aller viſiter, aux environs de cette ville, la montagne de Cocola, où l'on a découvert pluſieurs mines d'or, d'argent, de criſtal de roche & de vitriol; mais j'en fus détourné par les conſeils du confeſſeur de Don Juan, qui m'en fit voir tous les inconvénients. " Je n'oublierai de ma vie, me dit-il, les dangers que j'ai courus lorſque j'allai voir celles de Pachaca, les plus belles, les plus abondantes de la nouvelle Eſpagne. J'y arrivai par un chemin difficile & eſcarpé; & la premiere qu'on me montra, avoit plus de ſix cents pieds de profondeur. On en tiroit l'argent avec des eſpeces de roues, ſoutenues ſur un long eſſieu, autour duquel tournoit une chaîne, dont un bout montoit avec le métal,

& l'autre deſcendoit pour en chercher d'autre. Le même méchaniſme ſervoit à vuider l'eau, qui ne manqueroit pas, ſans ce ſoin, d'arrêter continuellement le travail, & quatre mules faiſoient mouvoir cette machine. Je deſcendis ſucceſſivement cinq échelles, ou plutôt cinq arbres, placés les uns au bout des autres, & auxquels des chevilles diſperſées ſervoient d'échelons. Le mineur ne me permit pas d'aller plus loin, dans la crainte d'un malheur dont il avoit été témoin pluſieurs fois: les arbres, par leſquels je devois continuer de deſcendre, étoient ſi mouillés, que le pied pouvoit gliſſer facilement.

„ Je paſſai dans une autre mine, où les Indiens portoient le métal ſur leurs épaules, montant & deſcendant ſur de pareilles échelles, chargés de leurs fardeaux, avec un continuel danger pour leur vie. Ils font ce terrible métier pour quatre réales par jour; mais le ſoir on leur permet d'emporter autant de minéral qu'ils le peuvent d'une ſeule charge, & ils en partagent le profit avec le propriétaire. Depuis cinq mois ils travailloient à ouvrir, ſous

terre, une communication d'une mine à l'autre, pour faire paſſer l'eau de la mine la moins profonde dans celle qui l'eſt le plus. Ils ne s'étoient pas encore rencontrés ; mais ils étoient ſi proches les uns des autres, qu'ils entendoient mutuellement leurs coups.

„ A quelques lieues de-là, dans la montagne, je fus frappé du ſpectacle d'une ville, dont toutes les maiſons étoient compoſées de terre, & couvertes de bois. Elle contenoit plus de dix mille habitants, qui vivoient de leur travail dans ces horribles abymes. On n'y compte pas moins de neuf cents mines dans l'eſpace de ſix lieues. Les unes ſont épuiſées & abandonnées ; on exploite les autres, & l'on s'y exerce ſans relâche ; mais le plus grand nombre eſt en réſerve. Ces dernieres ſont viſitées ſecretement par les Indiens, qui volent le métal. Depuis peu de jours, la terre en avoit enſeveli une quinzaine, qui y étoient deſcendus furtivement par une ouverture très-étroite.

„ La mine la plus riche, la plus célebre de cette montagne, eſt celle qui

porte le nom de la Trinité, parce qu'on y entre par trois bouches différentes, qui conduiſent à la même veine. On m'aſſura que pendant dix ans, on en avoit tiré de l'argent pour plus de quarante millions, & que mille ouvriers y étoient continuellement occupés; mais lorſqu'on fut arrivé à huit cents pieds de profondeur, on trouva tant d'eau, qu'il fallut abandonner le travail, & boucher toutes les ouvertures, à cauſe des dangers auxquels on étoit expoſé, & du peu de métal que l'on retiroit.

„ A une certaine diſtance de cette mine, on en avoit ouvert une autre depuis quelques années, qui rendoit un profit conſidérable, & n'étoit encore qu'à quatre cents pieds de profondeur. Je pris la réſolution d'y deſcendre; mais en arrivant à la cinquieme échelle, la peur me ſaiſit; & j'allois remonter, ſi un mineur, qui me ſuivoit de près avec un flambeau, n'avoit ranimé mon courage, en m'aſſurant qu'il ne me reſtoit plus que deux ou trois arbres à deſcendre. Je le crus, à toutes ſortes de riſques, ſouvent embarraſſé pour mettre le pied ſur la cheville, ou pour

embraſſer l'arbre. Enfin, j'arrivai à l'endroit où les travailleurs faiſoient ſauter le minéral avec des inſtruments de fer. J'en pris des morceaux ; & après avoir paſſé quelque temps dans ce gouffre obſcur, je commençai à me reſſentir des vapeurs peſtilentielles que la terre y exhaloit. Ouvrant alors les yeux, plus que jamais, ſur le danger auquel je m'étois expoſé, je remontai avec autant de difficulté que de crainte, & j'arrivai fort fatigué à la lumiere du jour. Tout ce que j'avois vu d'affreux ſe retraçant dans mon imagination, je reconnus que de ma vie je n'avois rien fait de plus téméraire ; jamais du moins je n'avois éprouvé tant d'effroi.

„ La profondeur de ces mines vient de la méthode du travail, qui ſe fait toujours perpendiculairement, juſqu'à ce qu'on ait rencontré quelque bonne veine. Alors on la ſuit horizontalement ; & lorſqu'elle finit, on recommence à creuſer plus bas ſur la même ligne. Quiconque découvre une mine d'or ou d'argent au Mexique, peut y faire travailler, en payant au roi le cinquieme du produit. Sa majeſté lui

accorde quatre cents pieds de terrein vers les quatre vents principaux, depuis l'ouverture de la mine, ou d'un côté ſeulement, au choix du propriétaire. Un autre a la liberté d'en ouvrir une nouvelle, à dix-huit pieds de la premiere; & quoique cet eſpace ſoit comme un mur de ſéparation, il peut cependant entrer dans la mine de ſon voiſin; mais en creuſant ſous terre, & juſqu'à ce qu'il rencontre ſes ouvriers; pour lors il doit ſe retirer dans la ſienne, ou pouſſer ſon travail au-deſſous de l'autre.

„ Quand j'eus ſatisfait ma curioſité ſur tous ces objets, je voulus voir comment on ſépare le métal de la pierre qui ſort de la mine. On la briſe à coups de marteau, & on la broie, avec des machines, dans des mortiers de fer. Après l'avoir réduite en poudre, on met cette pouſſiere, avec une égale quantité de charbon & de plomb brûlé, dans un grand fourneau, où deux ſouffiets animent le feu continuellement. A meſure que cette matiere ſe liquéfie, on y en ajoute de la nouvelle, pendant l'eſpace de cinq ou ſix heures. Lorſque l'argent & le plomb ſont fondus, on

enleve, avec un croc de fer, l'écume brûlée, tandis que, par une ouverture du fourneau, on laiſſe couler ce métal dans une forme, où il ne tarde pas à ſe durcir. On le met enſuite dans un autre fourneau, pour ſéparer le plomb de l'argent, & cette opération eſt connue de tous les chymiſtes. Les plaques ou lingots d'argent pur, ſont de quatre-vingts ou cent marcs. On les porte à l'eſſayeur du roi, qui examine ſi le métal eſt au titre preſcrit par le prince, & s'il peut être converti en monnoie. On attend ſon jugement pour marquer les lingots, & pour lever le droit du ſouverain, qui eſt un cinquieme, c'eſt-à-dire, que de cinq plaques, le roi en retient une. Si elles n'ont pas le degré de perfection convenable, on les remet au feu pour achever de les rafiner; & lorſqu'elles ſont du titre convenu, on les marque, en ſpécifiant le nombre de grains d'or qu'il y a dans chaque marc d'argent. S'il s'y en trouve plus de quarante, on les porte au rafineur du roi pour les ſéparer.

„ Tout l'argent qui ſort des mines de la nouvelle Eſpagne, doit être voi-

turé à Mexico, & déclaré à la monnoie. On m'aſſura que tous les ans il en entre dans cette ville deux millions de marcs, outre ce qui paſſe par des voies indirectes; on en frappe auſſi tous les ans ſept cents mille marcs en piaſtres. Les propriétaires paient non-ſeulement les frais de la fabrique, mais ils joignent au cinquieme, qui eſt le droit de la premiere déclaration, une réale, qu'on nomme le droit de vaſſelage. Quoique chaque particulier puiſſe faire frapper de la monnoie, on ne travaille cependant guere que pour les marchands. Ils achetent tout le métal qu'on veut leur vendre, en retenant deux réales par marc, l'une pour le droit du prince, l'autre pour la fabrique. On fait de cinq ſortes de monnoies d'argent, ſavoir, des pieces de huit réales, de quatre, de deux, d'une réale ſimple, & d'une demie. On nomme par abréviation, *pieces de huit*, une piece d'argent qui vaut huit réales; & l'on frappe des pieces d'or de ſeize, de huit, de quatre, & de deux pieces de huit. Lorſque les unes & les autres ſortent des mains du monoyeur,

on les remet au peſeur, pour ſavoir ſi elles ont leur juſte poids; ce dernier les porte au tréſorier, qui les délivre aux propriétaires, quand il a retiré ce qui appartient aux officiers, qui ſont, outre les deux que je viens de nommer, l'eſſayeur, le coupeur, le ſecretaire, le fondeur, les gardes, &c.

„ Quoique toutes ces charges ne ſoient point héréditaires, cependant chaque employé a droit de réſigner la ſienne; & la réſignation eſt valide, pourvu qu'il vive encore vingt jours après l'avoir faite. Mais il faut que celui en faveur de qui il ſe démet, en avertiſſe le vice-roi dans le terme de ſix ſemaines, paye au roi le tiers de la valeur de la charge, & les deux tiers au propriétaire ou à ſes héritiers, autrement elle retourneroit à ſa majeſté. C'eſt ce qui fait que ceux qui poſſedent ces ſortes d'emplois, font tous les mois leur démiſſion, afin qu'on puiſſe toujours compter les vingt jours qu'on doit ſurvivre. Ces charges ſont d'un produit très-conſidérable: celle de tréſorier rapporte ſoixante mille pieces de huit, qui font plus de cent mille

écus de votre monnoie. Celles d'eſſayeur & de fondeur ſont cédées en propriété au couvent des carmes, qui en retire tous les ans ſeize mille pieces de huit : les autres offices rendent à proportion ; les plus bas rapportent par jour huit réales ; mais comme la plupart de ceux qui les exercent ſont des eſclaves du tréſorier, celui-ci en retient preſque tout le profit „.

D'après ce que vous venez de lire, Madame, il ne me reſta plus aucun deſir de voir les mines du Mexique, quoiqu'elles y ſoient très-riches & très-nombreuſes. Le temps que nous paſſâmes encore à Guaxaca, nous l'employâmes, le médecin & moi, à faire quelques parties de chaſſe dans les environs, & à connoître les productions particulieres du pays. Les lievres y ſont ſi communs, que nous en aurions pu tuer tous les jours un grand nombre, s'ils avoient ici le même goût qu'en Europe, & ſi l'horreur que les Mexicains ont pour ces animaux, ne s'étoit communiquée juſqu'à nous. Elle vient de la certitude qu'ils croient avoir, que les lievres mangent les vers qui ſe

forment dans la chair des chevaux morts.

Il y avoit des lievres au Mexique avant l'arrivée des Eſpagnols ; les animaux qu'on y a portés d'Europe, ſont les vaches, les brebis, les chevres, les porcs, les chevaux, les ânes, les chiens & les chats, qu'on n'y connoiſſoit point avant la conquête. Rien ne cauſe tant d'admiration que la facilité avec laquelle ils s'y ſont multipliés. Le nombre des brebis eſt au-deſſus de l'imagination, dans la belle vallée de Guaxaca : il y a des particuliers qui en poſſedent juſqu'à cent mille, ſans aucune difficulté de les nourrir, par la multitude de pâturages communs, où l'on a la liberté de les faire paître. Les laines ſeroient une richeſſe pour l'Europe, ſi la qualité n'en étoit pas ſi groſſiere. On les a ſouvent négligées, juſqu'à les laiſſer périr ; mais, à la fin, quelques Eſpagnols ont trouvé l'art d'en faire des draps & des couvertures, qui ne ſervent néanmoins qu'aux Indiens, & n'empêchent pas que les draps d'Eſpagne ne ſe vendent fort cher. Ainſi, la principale utilité que

l'on retire de ces troupeaux innombrables, eſt d'en avoir à vil prix le lait, la chair & le fromage. Les chevres, qui ſont en grand nombre, fourniſſent un ſuif excellent, dont on ſe ſert plus que d'huile, pour s'éclairer, & pour la préparation du maroquin.

Outre celles qui ſont venues d'Eſpagne, on en trouve ici d'une eſpece particuliere, qu'on m'a dit être originaire du Pérou ou du Chili. Elles n'ont pas moins d'un pied & demi de haut, & s'apprivoiſent ſi facilement, que ſe laiſſant brider, elles portent ſur leur dos deux hommes des plus robuſtes. Pendant que le cavalier eſt deſſus, leur pas eſt l'emble ou le petit galop. Leur muſeau reſſemble à celui du lievre; elles remuent même, comme lui, les deux levres en broutant; mais leur tête approche beaucoup de celle des gazelles. Ce ſont des animaux d'un grand uſage, & propres à toutes ſortes de fatigues. Les Eſpagnols les emploient dans les mines; elles ſervent à porter le métal par des précipices & des chemins ſi rompus, que les hommes & les autres animaux

n'y peuvent paſſer. On les conduit chargées juſqu'à l'entrée de ces lieux inacceſſibles, où leurs maîtres les abandonnent à elles-mêmes dans un eſpace de ſeize lieues, tandis qu'ils ſont obligés d'en faire plus de cinquante par de longs détours, au bout deſquels ils les retrouvent dans une ville ſituée ſur la côte, qui n'a de l'eau qu'à une lieue de-là ; on dreſſe les chevres à en aller puiſer ſans guide ; en arrivant à la riviere, elles s'y enfoncent aſſez pour remplir deux jarres qu'elles ont ſur le dos, & qu'elles rapportent pleines à la maiſon. Mais, qu'elles ſe ſoient beaucoup fatiguées ou non dans la journée, dès que le jour a diſparu, elles ſe refuſent à toute eſpece de travail, & l'on emploiroit la force inutilement pour les y contraindre.

Les vaches & les bœufs ſe ſont peut-être moins multipliés ; mais on en retire une plus grande utilité. On en diſtingue de deux ſortes : les domeſtiques, dont on fait le même uſage qu'en Europe ; & les ſauvages, qui habitent les forêts, & ſont comptés parmi les bêtes fauves ; les Eſpagnols ne leur font la

guerre que pour en avoir la peau. Ils ont des chevaux élevés à cette chaſſe, qui avancent ou reculent avec tant d'intelligence, que le cavalier n'a nul embarras à les conduire. Les armes ſont un fer de la figure d'un croiſſant, dont le tranchant eſt fort aigu, & qui eſt enchâſſé au bout d'une hampe de douze ou quinze pieds de long. Le chaſſeur poſe ſon épieu ſur la tête de ſon cheval, le fer devant, & court après la bête : s'il l'atteint, il tâche de lui couper les jarrets. Le cheval fait auſſitôt un tour à gauche, pour éviter l'animal furieux, qui ne manque point, lorſqu'il ſe ſent bleſſé, de courir à lui de toutes ſes forces, mais en boitant, & ſur trois pieds ſeulement. Le cavalier, après s'être éloigné au grand galop, ſe rapproche à petits pas, & frappe un nouveau coup qui le rend maître de ſa proie. Il ne lui reſte alors qu'à deſcendre, en tirant un grand couteau fort pointu, dont il ſe ſert avec beaucoup d'adreſſe pour achever ſa victoire. Il remonte enſuite à cheval, & va chercher une autre bête, tandis que les écorcheurs, dont il eſt toujours

ſuivi, dépouillent celle qu'il leur laiſſe. La guerre qu'on fait ſans ceſſe à ces animaux, les a rendus ſi féroces, qu'il y a du danger, pour un homme ſeul, à tirer ſur eux. Un taureau qui a déjà reçu quelques bleſſures, n'attend pas toujours qu'il ſoit attaqué pour ſe précipiter ſur ſon ennemi. Lorſqu'on approche d'un troupeau, toutes les bêtes qui le compoſent ſe rangent comme en bataille, & ſe tiennent ſur la défenſive. Les vieux taureaux ſont à la tête; les vaches occupent le centre, & le jeune bétail eſt à la queue. Si l'on tourne à droite ou à gauche pour donner ſur les plus foibles, les taureaux ne manquent point de tourner en même temps, & de faire face aux chaſſeurs. Auſſi ne les attaque-t-on preſque jamais en troupe; on les obſerve du bord d'un bois, pour ſurprendre ceux qui s'écartent. Leur cuir, tranſporté en Europe, fait une des principales richeſſes de l'Eſpagne.

Vous avez lu l'étonnement & la frayeur des Mexicains, lorſqu'ils virent, pour la premiere fois, les Caſtillans montés ſur des chevaux, dont ils n'avoient eu juſques-là aucune idée.

Le climat s'eſt trouvé ſi propre à ces animaux, qu'outre l'avantage d'une nombreuſe population, la plupart des provinces de la nouvelle Eſpagne en ont d'auſſi bonnes races que l'ancienne. On s'en ſert pour voyager; & l'on n'emploie communémenr que des mules pour le tranſport des marchandiſes & du bagage. Une loi, qu'on fait remonter juſqu'à l'origine de l'établiſſement des Eſpagnols au Mexique, oblige toutes les communautés des villes & des bourgs, de fournir des chevaux & des vivres ſur toute la route à ceux qui voyagent avec un paſſe-port d'officiers royaux, ſans autre rétribution qu'une légere diminution d'impôts qu'elles obtiennent, en produiſant, dans leurs regiſtres publics, la dépenſe de l'étranger, ſignée de ſon nom.

On ne doit pas douter que le Mexique, avant l'arrivée de ſes conquérants, n'eût des lions, des tigres, des ours, des ſangliers, des cerfs & des renards: mais la plupart de ces quadrupedes different de ceux de l'ancien monde; les lions ne ſont pas roux, &

n'ont pas les crins avec leſquels on repréſente ceux de notre continent. Leur couleur eſt griſe; & loin d'être auſſi furieux que ceux d'Afrique & d'Aſie, ils ſe laiſſent prendre ou tuer à coups de pierres & de bâtons, dans un cercle d'hommes, où l'on n'a pas beaucoup de peine à les renfermer. S'ils ſont pourſuivis par des chiens, ils grimpent ſur les arbres, d'où le plus timide chaſſeur les abat à coups de fuſil. On prétend que les tigres, qui n'ont ni moins d'adreſſe, ni moins de cruauté que ceux d'Afrique, portent une haine particuliere aux naturels du pays; & qu'au milieu de pluſieurs Eſpagnols, ils choiſiſſent toujours un Indien pour le dévorer. Cette opinion peut bien être une ſuite du préjugé de la nation, qui a toujours regardé ſes vainqueurs comme des hommes d'une nature différente, & reſpectés des animaux mêmes. Les Eſpagnols avoient intérêt de ne la pas déſabuſer.

Les ſangliers ſont moins gros qu'en Europe, & en different encore plus par une propriété fort étrange, qui eſt d'avoir le nombril ſur le dos. Leurs dents ſont tranchantes, & les rendent

d'autant plus terribles, qu'ils n'attendent pas qu'on les offenſe pour attaquer les chaſſeurs. Ceux-ci ſont obligés de monter ſur des arbres, où ces furieuſes bêtes ne les ont pas plutôt découverts, qu'elles accourent en grand nombre, & mordent le tronc, lorſqu'elles ne peuvent nuire à l'homme. Mais on en tire pluſieurs dans cette ſituation, & le bruit des armes à feu éloigne enfin toutes les autres. Leur chair eſt excellente; mais ſi l'on ne prend ſoin de couper le nombril qu'elles ont ſur l'épine du dos, elle ſe corrompt avant la fin du jour.

Deux autres quadrupedes particuliers au Mexique, ou du moins à l'Amérique méridionale, ſont l'ours à fourmi, & le pareſſeux. Le premier, qui eſt de la groſſeur d'un chien de chaſſe, a le poil rude & brun, les jambes courtes, le muſeau allongé, les yeux petits, la gueule étroite & ſans dents, & la langue longue & menue; il l'inſinue dans les fourmillieres; les fourmis s'y attachent, & dans un inſtant elle en eſt couverte; il la retire alors pour les avaler; enſuite il recommence le même exercice auſſi long-

temps

temps qu'il eſt preſſé de la faim. Le pareſſeux eſt moins gros, a la tête noire, les yeux obſcurs & couverts, la mâchoire lourde & épaiſſe, les cuiſſes mal emboîtées, & preſque hors des hanches, les jambes courtes, les griffes longues & perçantes. Il ſe nourrit de feuilles; mais il eſt ſi long à ſe traîner, qu'après avoir dévoré toute la verdure d'un arbre, il emploie cinq ou ſix jours à en deſcendre pour monter ſur un autre; quoique fort gras en quittant le premier, il eſt maigre & décharné quand il arrive au ſecond. Il ne lui faut pas moins de huit à neuf minutes, pour avancer un de ſes pieds à la diſtance de trois pouces. Il les remue l'un après l'autre avec la même lenteur; & les coups ſeroient inutiles pour lui faire doubler le pas.

Sans entrer dans de longs détails ſur la beauté, l'excellence & la variété des oiſeaux de la Nouvelle Eſpagne, il ſuffit de dire, en général, que l'Europe n'a rien en ce genre qui en approche, ni le reſte de l'univers, qu'on puiſſe leur comparer. Auſſi le principal ornement des Mexicains conſiſte dans les belles plumes, qu'ils emploient non-ſeulement

à ſe parer, mais à faire des étoffes & des tableaux, dont on ne peut trop vanter l'art & la perfection. Les couleurs y ſont tellement nuancées & fondues, qu'on les prend pour de véritables peintures. On préſenta à Sixte-Quint un portrait de ſaint François, fait au Mexique; & ce ne fut qu'en le touchant pluſieurs fois avec le doigt, que ce pontife s'aſſura que le tableau étoit de plumes. On les arrache aux oiſeaux morts, avec de petites pinces extrêmement délicates; & avec une colle très-déliée, on les attache ſur le vélin, le papier ou la toile. Les anciens Mexicains étoient ſi experts dans cet art, & repréſentoient ſi parfaitement les animaux, les arbres, les fleurs, les herbes & les racines, que ces ouvrages faiſoient l'admiration des Eſpagnols. Ils devoient leur habileté à leur application; car ſouvent un ouvrier paſſoit un jour entier pour mettre une plume dans ſa vraie place: il la tournoit & retournoit une infinité de fois, au jour & à l'ombre, pour mieux juger de ſon effet.

Parmi les oiſeaux qui fourniſſent ces belles couleurs, le *ſanſoufié* tient le pre-

mier rang. Il joint à cet éclat naturel un chant si agréable, qu'on a cru ne pouvoir mieux le définir que par son nom, qui signifie *cinq cents voix*. Le *vicicili*, qui veut dire *ressuscité*, n'a pas le corps plus gros qu'une guêpe, & ne se nourrit que de la rosée & de l'odeur des fleurs, en voltigeant autour d'elles, sans jamais se reposer. Son plumage est une espece de duvet, mais varié de différentes nuances. Les Indiens estiment principalement celui du cou & de l'estomac, pour le mettre en œuvre avec l'or dans les étoffes. Le vicicili meurt ou plutôt s'endort au mois d'octobre, sur quelque branche, à laquelle il reste attaché par les pieds jusqu'au mois d'avril, qui est la principale saison des fleurs dans la Nouvelle Espagne. Il se réveille alors; & de-là lui vient le nom de *ressuscité*.

On appelle *subtiles* une espece de corneilles du Mexique, moins remarquables par leur plumage, que par une façon extraordinaire de faire leurs nids. Elles les suspendent aux branches des plus grands arbres, & même à l'extrémité de celles qui s'éloignent le plus du tronc. Ce que ces nids ont de plus

étrange, c'eſt qu'on les voit toujours à deux ou trois pieds de la branche, à laquelle ils ſont ſuſpendus, ayant la figure d'un ſaladier rempli de foin. Les fils qui attachent le nid à l'arbre, & le nid même, ſont compoſés d'une herbe extrêmement longue, adroitement entrelacée, menue près de la branche, & plus groſſe vers le nid. Le même arbre offre quelquefois vingt ou trente de ces nids ſuſpendus, qui forment un ſpectacle fort agréable. La province de Guaxaca eſt fertile en plantes ſalutaires, parmi leſquelles il y en a auſſi de très-venimeuſes. On m'a parlé d'une, entre autres, dont on croit les propriétés ſans exemple. Sa force, pour empoiſonner, dépend du temps qui s'eſt écoulé depuis qu'elle eſt cueillie; c'eſt-à-dire, que pour faire mourir quelqu'un à la fin de l'année, il faut qu'elle ſoit coupée depuis un an; ou depuis ſix mois, ſi l'on veut qu'elle ſoit mortelle au même terme; on l'emploie fraîche pour ceux dont on veut ſe défaire ſur le champ.

Avant l'arrivée des Eſpagnols, on ne connoiſſoit point ici les jardins potagers; les légumes ſe ſemoient en

plein champ comme le maïs. L'empereur & les caciques en recevoient de leurs vaſſaux pour l'uſage de leur table. Ces ſecours étoient compris dans le tribut qu'on devoit au monarque ; le reſte lui venoit des marchés publics. Les fleurs & les ſimples étoient les ſeules productions qu'on cultivât dans les jardins du palais ; les fruits en étoient bannis, ſuivant ce principe, qu'un roi ne doit pas chercher du plaiſir dans ce qui peut être un objet de lucre pour ſon peuple : mais on y voyoit les plus belles fleurs d'un heureux climat, & toutes les herbes médicinales, que la Nouvelle Eſpagne produit avec tant de variété. Des intendants les diſtribuoient gratuitement aux malades. On rendoit compte au ſouverain, du ſuccès de leur uſage ; & les médecins en tenoient regiſtre, à leur maniere ; car ils n'avoient point l'uſage de l'écriture. Peu de nations ont eu autant de goût pour les fleurs, que les Mexicains. Ils en faiſoient des bouquets très-galants, & des couronnes qu'ils s'envoyoient en préſents ; ils en compoſoient des figures humaines, qui décoroient les apparte-

ments de l'empereur. Cette paſſion s'eſt communiquée aux Eſpagnols, ſurtout dans les couvents & les monaſteres.

De tous les pays du monde, il n'y en a point où les plantes d'Europe aient fructifié avec plus de perfection & d'abondance, qu'au Mexique. Chaque province offre aujourd'hui tout ce qui croît en Eſpagne, excepté des ceriſes, des nefles, des noiſettes, des châtaignes, que les Mexicains regrettent peu. Les pommes, les poires & les prunes ne ſe ſont pas avantageuſement reſſenties de la faveur du climat, ſoit que leur culture ait été négligée, ou que, dans une grande région, dont la température eſt inégale, on n'ait pas aſſez diſtingué celle qui leur convient. Les arbres qui ont le mieux réuſſi ſont les orangers, les limoniers, les citronniers : on en vit bientôt des forêts, produites pour ainſi dire par le haſard. Des oranges tombées à terre s'étant pourries, leurs ſemences diſperſées par les eaux & le vent, ont germé d'elles-mêmes, & ont trouvé, dans la nature du terroir, les diſpoſitions les plus favorables

à leur accroiſſement. Les deux qualités dominantes du pays, la chaleur & l'humidité, ont multiplié ces arbres & leurs fruits avec le même ſuccès.

Un des principaux objets de la commiſſion de Don Juan, regardoit les droits royaux, qu'on accuſoit les officiers du domaine d'avoir négligés : il avoit ordre de prendre par-tout des notes exactes de la maniere dont cette partie des finances étoit adminiſtrée. Ses inſtructions portoient d'abord ſur le cinquieme de tous les métaux, qui, comme je l'ai dit, appartient au prince, ainſi que le quint des perles & de toutes les pierres précieuſes, ſans compter un & demi pour cent pour la ſortie, de même que ce qui ſe leve ſur toutes les monnoies qui ſe fabriquent au Mexique. C'eſt ce que les Eſpagnols appellent droit de ſeigneurie, auquel ils ajoutent celui qui réſerve au ſouverain la moitié des tréſors cachés, qu'on découvre dans les anciennes habitations. Les Indiens les enſeveliſſoient en terre, pour les beſoins dont ils ſe croyoient menacés après leur mort. Les autres droits regardent les biens de ceux qui meurent ſans héritiers,

confiſqués au profit du roi ; les cartes à jouer, ſur leſquelles il y a des impôts, comme en France ; le vingtieme ſur tous les ouvrages des manufactures d'Eſpagne, qu'on apporte aux Indes ; le vingt-cinquieme ſur tout ce qui ſe vend, s'achete ou s'échange dans le pays, ſur les teſtaments, les dons mutuels, les charges, &c. droit de ſaiſir les marchandiſes de contrebande, de jouir des revenus d'un office vacant, de lever deux piaſtres par tête, pour l'entrée de chaque negre. Les Indiens ſont obligés de payer leur ſortie lorſqu'ils quittent leurs bourgs ou leurs villages. S'ils en ſont chaſſés, ou par la guerre, ou par confiſcation, ils ſont tenus de ſervir à gages, & de travailler tour-à-tour aux mines du roi. Comme le nombre des cabarets & des auberges eſt réglé dans toutes les villes du Mexique, ceux qui paſſent ce nombre paient au ſouverain un tribut annuel de quarante piaſtres. Dans les inſtructions de Don Juan, il n'étoit point parlé d'un certain droit qui regarde le ſaint ſiege, & qui ſe paie ici avec plus de zele que ceux du roi : il eſt fondé ſur une bulle, par laquelle toute perſonne qui poſſede le bien d'au-

trui ſans le ſavoir, en acquiert la propriété ſûre, tranquille & en pleine conſcience, moyennant douze réales pour trente ducats.

Il nous fallut enfin quitter la riche & riante ville de Guaxaca, pour nous rendre au fameux port d'Acapulco, dans la mer du ſud. Cette place a l'avantage de ſervir d'entrée aux richeſſes des Indes orientales, & à celles des parties méridionales de l'Amérique, qui viennent tous les ans dans la Nouvelle Eſpagne, par les vaiſſeaux des Philippines & du Pérou. Nous y arrivâmes au mois de mars; & nous y reſſentîmes la même chaleur, que celle de la canicule en Europe. Elle vient de ce qu'il n'y tombe point de pluie pendant la moitié de l'année; ce qui y cauſe une ſtérilité qui oblige de tirer de fort loin, les proviſions néceſſaires à la vie, & les rend par conſéquent d'une cherté exceſſive. Les logements n'y ſont pas moins incommodes par la mal-propreté que par la chaleur. La ville n'eſt remplie que de noirs & de mulâtres; les marchands Eſpagnols ſe retirent dans d'autres lieux, lorſque le commerce

eſt fini. Les officiers du roi, & le gouverneur même, prennent ce parti, pour n'être pas expoſés au mauvais air.

Acapulco n'a de bon que ſon port, qui eſt un des plus profonds, des plus ſûrs, des plus commodes de la mer du ſud, & le ſeul, pour ainſi dire, que l'on trouve ſur la côte occidentale de la Nouvelle Eſpagne. Les navires y ſont renfermés comme dans une cour, & amarrés aux arbres du rivage. On y entre par deux embouchures; & il eſt défendu par un château qui a quarante ou cinquante pieces de canon, & ſoixante hommes de garniſon. Les maiſons de la ville ne ſont que de bois, de paille & de terre; & cet aſſemblage de baraques mérite plutôt le nom d'un village de pêcheurs, que celui de premiere foire de l'océan méridional, & d'échelle de la Chine. Il eſt vrai qu'en certain temps de l'année, la ville change de face, & devient un des plus riches marchés de l'univers. Vers le mois de décembre, le grand gallion, qui fait toute la communication entre l'Amérique & les Philippines, après un voyage de cinq mois, & un trajet de trois mille lieues, pendant lequel on ne

voit d'autres terres que les petites iſles des larrons, débarque dans ce port, chargé des marchandiſes les plus riches de l'orient. Dans le même temps il en arrive un autre de Lima, dont la cargaiſon eſt de deux millions de piaſtres, indépendamment de toutes les productions de l'Amérique méridionale, qui s'échangent contre celles de l'Aſie. Le grand gallion a quelquefois plus de mille hommes à bord; & il n'y a point de commerce où l'on faſſe de plus grands profits. Le capitaine, les pilotes, les contremaîtres, & même les ſimples matelots gagnent, dans un ſeul voyage, de quoi faire leur fortune, conformément à leur état. Il n'eſt pas juſqu'aux religieux qui ne s'enrichiſſent dans ce négoce. On tranſporte les marchandiſes des Indes orientales à Mexico, ſur le dos des mulets; & après que cette capitale s'en eſt fournie, on envoie le reſte à Vera-cruz, de-là dans la province de terre-ferme, dans les Antilles, &c. Acapulco rapporte par an, au gouverneur, vingt mille piaſtres, & preſqu'autant à ſes officiers. Le curé, qui n'en a que cent quatre-vingt de ſon bénéfice, en

gagne quelquefois, dans une année, juſqu'à quatorze mille ; tant il fait payer cher ſes fonctions curiales, & ſpécialement la ſépulture des étrangers qui meurent dans la ville & ſur les vaiſſeaux. Comme le commerce y monte tous les ans à plus de douze millions, je le répete, chacun fait, en peu de temps, d'immenſes profits, ſuivant ſon état & ſa profeſſion.

Nous reſtâmes peu de jours dans le port ; & nous prîmes la route de Mexico par la province de Tlaſcala, ſi célebre dans les annales eſpagnoles, par les ſervices que Cortez reçut de ſes habitants. Quand il y arriva ce pays étoit extrêmement peuplé : ſes bourgades occupoient le haut des collines, par une ancienne politique de ces peuples, qui trouvoient, dans cette ſituation, le double avantage de ſe mettre à couvert de leurs ennemis, & de laiſſer leurs plaines libres pour la culture. Dans l'origine, ils avoient été gouvernés par des rois ; mais une guerre civile leur ayant fait perdre le goût de la ſoumiſſion, ils avoient ſecoué le joug de la royauté pour former une eſpece de république, dans laquelle ils

ſe maintenoient depuis pluſieurs ſiecles. Leurs bourgades étoient partagées en cantons, dont chacun choiſiſſoit des députés qui alloient réſider dans la capitale, nommée Tlaſcala comme la province : ces envoyés formoient le corps d'un ſénat, dont toute la nation reconnoiſſoit l'autorité. Cet exemple du gouvernement ariſtocratique eſt aſſez remarquable chez des barbares.

Les Tlaſcalans s'étant toujours défendus contre la puiſſance des empereurs du Mexique, ſe trouvoient au plus haut point de leur gloire. Leur ville étoit bâtie ſur quatre éminences, qui avoient l'apparence de quatre citadelles, avec des rues de communication, bordées de murs fort épais, qui formoient l'enceinte de la place. Ces quatre parties étoient gouvernées par autant de caciques, deſcendus des premiers fondateurs, mais ſoumis néanmoins à l'aſſemblée générale du ſénat. Ils avoient droit d'y aſſiſter, & recevoient ſes ordres pour tout ce qui concernoit le bien public. Le pays abondoit en maïs, d'où la province tiroit ſon nom, qui ſignifie maiſon de pain.

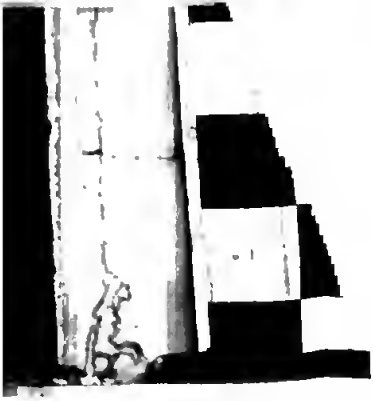
On n'admiroit pas moins l'excellence & la variété de ſes fruits, la multitude de ſes animaux ſauvages & domeſtiques; mais ces avantages de la nature étoient balancés par de grandes incommodités. Le voiſinage des montagnes expoſoit le pays à de furieuſes tempêtes, à des ouragans terribles, & ſouvent aux inondations d'une riviere, dont les eaux s'élevoient juſqu'au ſommet des collines. Le défaut de ſel étoit une autre diſgrace des Tlaſcalans; non qu'ils n'en puſſent tirer des provinces de l'empire; mais, dans leurs idées d'indépendance, ils aimoient mieux ſe priver de ce ſecours, que d'entretenir le moindre commerce avec leurs ennemis.

Tels étoient ces fameux républicains, ſans le ſecours deſquels jamais Cortez n'eût achevé la conquête du Mexique. Il s'étoit déjà attaché d'autres Indiens, qu'il avoit envoyés en ambaſſade aux Tlaſcalans, pour les attirer dans ſon parti. Cette députation eſt encore une choſe à obſerver, pour l'entiere connoiſſance des mœurs, coutumes & uſages de ces peuples. Quatre Indiens, les plus diſtingués par leur nobleſſe & leur habileté, furent choiſis pour ambaſſa-

deurs. Marine prit ſoin de les inſtruire, juſqu'à compoſer avec eux le diſcours qu'ils devoient faire au ſénat. Ils partirent avec toutes les marques de leur dignité : c'étoient une mante de coton, bordée d'une frange treſſée avec des nœuds ; une longue fleche qu'ils devoient tenir à la main droite, la pointe en bas, les plumes en haut ; & ſur le bras gauche, une grande coquille en forme de bouclier. On jugeoit du motif de la négociation, par la couleur des plumes de cette fleche : les rouges annonçoient la guerre, & les blanches la paix. Ces caracteres faiſoient connoître & reſpecter les envoyés dans leur route : mais ils ne pouvoient s'écarter des grands chemins ſans perdre leur droit de franchiſe, auquel ils donnoient des noms qui revenoient à ceux de droit des gens & de foi publique.

Les quatre députés ſe rendirent à Tlaſcala, & furent conduits dans le lieu deſtiné aux ambaſſadeurs. Dès le jour ſuivant on les introduiſit dans la ſalle du conſeil, où les ſénateurs étoient aſſis, ſuivant l'ordre d'ancienneté, ſur des tabourets aſſez bas, & faits d'une ſeule piece. Ils entrerent dans l'aſſem-

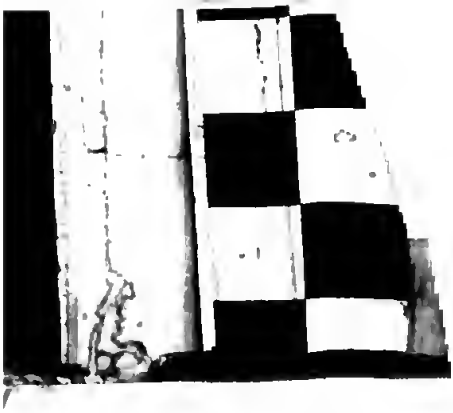
blée, la tête couverte de leur mante; ce qui paſſoit, parmi eux, pour une marque d'une très-grande ſoumiſſion. Dès qu'ils parurent, tous les ſénateurs ſe leverent, & les reçurent avec une certaine modération dans leurs civilités. Les envoyés leur firent la révérence, ſuivant leur uſage; & s'étant avancés gravement juſqu'au milieu de la ſalle, il ſe mirent à genoux, les yeux baiſſés, pour attendre la permiſſion de parler. Alors le plus ancien du ſénat leur ayant demandé le ſujet de leur arrivée, ils s'aſſirent ſur leurs jambes; & l'orateur prononça le diſcours dont il avoit chargé ſa mémoire. Sitôt qu'il fut achevé, ils ſe leverent ſur les genoux, firent, dans cette poſture, une profonde inclination; & ſe laiſſant retomber ſur leurs jambes, ils attendirent modeſtement la réponſe de la république. Les délibérations durerent quelques moments; enſuite un ſénateur ayant dit, au nom de l'aſſemblée, qu'elle avoit beſoin de quelques jours pour ſe conſulter, les ambaſſadeurs ſe retirerent. Cette députation n'eut pas le ſuccès qu'en attendoient les Eſpagnols; mais Cortez obtint par la voie des



armes, ce qu'il ne put gagner par celle de la négociation. Il vainquit les Tlaſcalans, & en fit des alliés fideles, avec leſquels il acheva enfin la conquête du Mexique; il les ſubjugua enſuite eux-mêmes; & après leur avoir fait embraſſer le chriſtianiſme, les Caſtillans s'établirent dans leur capitale, qui portoit le nom de la province, & l'habiterent conjointement avec eux. On y fonda un évêché, qui dans la ſuite fut transféré à Puebla-de-los-Angeles, devenue une ville importante depuis cette époque. Elle tire ſon nom d'un ſonge de la reine Iſabelle de Caſtille, qui crut en voir tracer le plan de la main des anges.

Ce dioceſe a plus de cent lieues d'étendue, depuis le golphe du Mexique, juſqu'à la mer du ſud. La ville épiſcopale, qui en même temps a uſurpé le titre de capitale, eſt ſituée dans une agréable vallée, éloignée d'environ dix lieues d'une très-haute montagne, qui eſt toujours couverte de neige. Il en ſortoit autrefois des tourbillons de fumée, qui montoient en l'air avec beaucoup de rapidité, ſans céder à l'impétuoſité des vents, juſqu'à ce

qu'ayant perdu leur force, ils se divisoient, pour former des nuées plus ou moins obscures, suivant la quantité de cendres & de vapeurs qu'ils avoient entraînée. Bientôt ces tourbillons paroissoient mêlés de flammes, ou de globes de feu, qui se divisoient, dans leur agitation, en une infinité d'étincelles. Le peuple étoit persuadé que c'étoient les ames des méchants, qui sortoient du gouffre infernal, pour châtier les habitants de la terre; car les Tlascalans croyoient à l'immortalité de l'ame. Jamais les plus braves de la nation n'avoient osé s'approcher du sommet de cette montagne, où l'on entendoit quelquefois des mugissements épouvantables. Les Espagnols, plus hardis, entreprirent de le visiter. En arrivant près de l'ouverture du volcan, ils sentirent que la terre trembloit sous leurs pieds par de violentes secousses. Bientôt ils entendirent les bruits qu'on leur avoit annoncés, & qui furent immédiatement suivis de flammes mêlées de cendres & de fumée. Ils se mirent à couvert sous un rocher, où ils perdirent quelque temps la respiration; mais quand le tremblement eut



ceſſé, & que la fumée fut moins épaiſſe, ils acheverent de monter juſqu'à la cime. Ils remarquerent, au fond du gouffre, une grande maſſe de feu, qui leur parut s'élever en bouillon, comme une matiere liquide & brillante. La circonférence de cette horrible bouche, qui occupoit preſque tout le ſommet de la montagne, n'avoit pas moins d'un quart de lieue. On aſſure que les Eſpagnols, manquant de poudre dans une de leurs plus importantes expéditions, ſe ſouvinrent de ces flots de matiere enflammée, & en retirerent aſſez de ſouffre pour la munition de toute l'armée.

Les édifices de la nouvelle capitale de la province de Tlaſcala ſont bâtis de pierre, & ne le cedent point à ceux de Mexico. Les rues, ſans être pavées, ſont droites, bien formées, & d'une propreté ſinguliere. La grande place eſt fermée, de trois côtés, par des portiques uniformes, ſous leſquels on voit de riches boutiques. La quatrieme face eſt occupée par la cathédrale, qui offre un portail magnifique. L'évêque a quatre-vingt mille piaſtres de revenu; le moindre des chanoines en a cinq mille;

& les dignitaires, depuis ſept juſqu'à quatorze. Cette ville a pluſieurs paroiſſes, & quantité de couvents très-riches, comme le ſont tous ceux du Mexique. L'air de la Puebla eſt d'une pureté qui y rend les maladies fort rares. On y fait des draps qui ne ſont pas moins eſtimés que ceux de Ségovie, d'excellents chapeaux, & des verres, dont le commerce eſt d'autant plus conſidérable, que c'eſt la ſeule manufacture de ce genre qu'il y ait dans tout l'empire. Mais ce qui contribue principalement à l'enrichir, c'eſt ſon hôtel de la monnoie, où ſe fabrique la moitié de l'argent qui ſort des mines de la Nouvelle Eſpagne.

La ville de Tlaſcala n'étant qu'à cinq ou ſix lieues de celle des Anges, je cédai à la curioſité de voir les reſtes de cette ancienne rivale de l'empire du Mexique. Elle n'avoit pris, de ſes adverſaires, que l'horrible uſage de ſacrifier & de manger ſes priſonniers. Il paroît même qu'elle ne s'y étoit accoutumée, que pour rendre, à ces cruels ennemis, le traitement qu'ils ne ceſſoient d'en recevoir. L'amour de la liberté avoit,

comme vous avez vu, donné naiſſance à cette république ; la valeur & la juſtice en furent comme le ſoutien. Elle puniſſoit de mort le menſonge dans ſes propres ſujets, & le pardonnoit aux étrangers ; comme ſi elle ne les eût pas cru capables de la perfection d'un Tlaſcalan. C'étoit un opprobre, pour les marchands de cette nation, que d'emprunter de l'argent ou des effets commerçables ; parce que l'emprunt expoſe à l'impuiſſance de rendre, & conſéquemment au manque de parole. Les fils qui s'écartoient du reſpect dû à leurs peres, étoient étouffés par ordre du ſénat, comme des monſtres naiſſants, qui pouvoient devenir pernicieux à la patrie. Un traître à l'état étoit mis à mort, lui & ſes parents juſqu'au ſeptieme degré, dans l'idée qu'un crime ſi noir ne pouvoit venir à l'eſprit de perſonne, s'il n'y étoit porté par l'inclination du ſang. Certains déſordres qui choquent la nature, étoient punis par la perte de la vie, comme autant d'obſtacles à la population, qui fait toute la force d'une république. Entre mille ſujets de haine, les Tlaſcalans

reprochoient aux Mexicains de les avoir infectés de ce goût déteſtable. Les caciques, ou les premiers de la nation, étoient adorés du peuple, qui ſe proſternoit preſqu'à terre pour leur parler.

La liberté qui régnoit à Tlaſcala, y attiroit de toutes parts des étrangers; ils y étoient reçus, à la ſeule condition de ſe conformer aux uſages du pays. On en comptoit plus de ſoixante, parmi la nobleſſe, qui s'étoient mis volontairement, en qualité de vaſſaux, ſous la protection du ſénat. Non-ſeulement les loix permettoient d'avoir pluſieurs femmes; mais elles y exhortoient tous ceux qui pouvoient les nourrir. On prétend que le fameux Xicotencal, qui s'oppoſa long-temps aux entrepriſes de Cortez, en entretenoit juſqu'à cinq cents. Dans ce nombre, m'a-t-on dit, il y en avoit une fort jolie, qui portoit extérieurement les marques des deux ſexes. Elle fut d'abord la femme du général Tlaſcalan, & enſuite ſon rival. Vivant familiérement avec ſes compagnes, elle les conſola de l'abſence de leur époux; car pendant un an qu'il fut à la guerre,

faiſant uſage du ſexe qui leur étoit le plus agréable, elle en rendit meres une vingtaine. A ſon retour Xicotencal trouva tout le ſerrail en déſordre. Il répudia les coupables & fit punir l'hermaphrodite; on lui ouvrit le côté; & les enfants acheverent de la faire mourir à coups de pierres.

La proſpérité des Tlaſcalans n'étoit due qu'à leur valeur militaire : ils rapportoient tout à l'honneur des armes. Ils employoient les embuſcades, les ſurpriſes, & tous les ſtratagêmes que nous admirons dans nos plus habiles généraux. L'étendard de l'état demeuroit toujours à l'arriere-garde. Après la bataille, ils l'expoſoient à la vue de toute l'armée; & ceux qui ne venoient pas s'y ranger, étoient punis très-ſévérement. Comme ils n'aſpiroient pas à s'étendre par des conquêtes, ils ne profitoient de la victoire que pour faire des priſonniers, & les ſacrifier à leurs dieux. Ces dieux étoient adorés dans les bois & ſur les montagnes. Les vices avoient leurs divinités comme les vertus : on gravoit leurs noms ſur les rochers; & il reſte encore pluſieurs monuments de

cette idolâtrie. On attribuoit l'empire des vents à la déeſſe de l'amour. On la croyoit ſuivie par d'autres femmes aſſociées à ſon culte, & par une troupe de bouffons & de nains employés à ſon amuſement. Ils lui ſervoient de meſſagers, pour avertir les dieux dont elle deſiroit le commerce. Son temple étoit ſomptueux; & ſa fête ſe célébroit avec une pompe qui attiroit toute la nation.

Les Tlaſcalans ont ſu les premiers, tout l'avantage qu'on pouvoit tirer d'une plante fort commune dans cette contrée; elle eſt connue ſous le nom de metle; & ils la faiſoient ſervir à toutes ſortes d'uſages. C'eſt une eſpece de chardon qui jette des feuilles très-larges, très-dures, & garnies d'épines très-pointues. On en fait du papier, de la filaſſe, des mantes, des nattes, des ſouliers, des ceintures, des cordages, des ſcies, des plumes, des poinçons, des aiguilles. L'écorce brûlée guérit différentes bleſſures; la gomme qui ſort de ſes branches, eſt un excellent antidote. Du fil de ſes feuilles on fait juſqu'à des dentelles, & d'autres ouvrages de la même délicateſſe.

Des

Des rejetons on compoſe une eſpece de conſerve d'un uſage ſain & d'un goût agréable. Enfin, le tronc rend, par inciſion, une liqueur claire & ſucrée lorſqu'elle ſort de la plante : elle s'épaiſſit ſur le feu, en y mettant une racine qui la fait bouillir & fermenter comme le vin ; auſſi eſt-elle très-capable d'enivrer ; & l'on en tire une excellente eau-de-vie.

Les habitants de Tlaſcala obtinrent de Charles-Quint, après la conquête, une exemption perpétuelle de toutes ſortes d'impôts. Mais quoique cette faveur eût dû ſervir à la rendre longtemps floriſſante, Tlaſcala n'eſt plus aujourd'hui qu'un gros village, où un mêlange d'Indiens & d'Eſpagnols menent une vie aſſez douce, parce que les campagnes voiſines leur fourniſſent beaucoup de blé & de fruits, & que l'herbe qui croît dans les bois, entre les arbres, nourrit des beſtiaux à peu de frais. Un couvent de cordeliers, & la figure du vaiſſeau qui apporta Cortez à Vera-Cruz, gravée ſur les murs de l'égliſe, ſont les ſeuls objets qui m'aient paru dignes d'attention. Cholula, que j'allai voir par curioſité,

entre Tlaſcala & la ville des Anges ; ſur le chemin de Mexico, eſt orné de très-beaux jardins ; & quoique ce lieu ne mérite pas le nom de ville, il eſt habité par quantité de marchands de Vera-Cruz, qui s'y retirent, ainſi qu'à Puebla, dès que les vaiſſeaux ont quitté le port. Je revins le lendemain à los Angeles, d'où nous partîmes trois jours après pour la capitale de l'empire. Don Juan fit loger ſa maîtreſſe dans une maiſon d'amis, avec ſon médecin. Il prit un appartement chez le vice-roi ; & nous acceptâmes, le confeſſeur & moi, une chambre que nous offrit, dans ſon couvent, un religieux de ſon ordre.

Je ſuis, &c.

[*A Mexico, ce 21 Février 1750.*]

LETTRE CXVII.

SUITE DU MEXIQUE.

LE logement que j'occupe eſt à côté de la bibliotheque. Si elle n'eſt pas l'endroit le plus fréquenté du couvent, on ne peut pas dire non plus qu'elle ſoit totalement abandonnée. Parmi plus de cent vingt religieux qui compoſent cette communauté, il y en a quatre ou cinq qui aiment l'étude, & deux ou trois qui pourroient paſſer pour ſavants, même en Europe. Le bibliothécaire me paroît très-verſé dans la connoiſſance des faits, de ceux ſurtout qui ont rapport aux Caſtillans & à leurs conquêtes dans le Nouveau Monde. Depuis dix ans il eſt occupé à des recherches ſur l'hiſtoire du Mexique. Je traduis ici littéralement un morceau qu'il m'a confié, ſur les commencements de cette monarchie, & ſur l'état de ſa capitale avant & depuis l'arrivée des Eſpagnols.

" Suivant une ancienne tradition, dit notre hiſtorien, les peuples du Mexique reconnoiſſent, comme nous, un déluge qui fit périr le genre humain. Un homme & une femme ſe ſauverent dans une barque ; & ce couple heureux mit au monde des enfants qui peuplerent une grande vallée, & s'établirent ſur le bord d'un lac. Ils y fonderent une ville, qui, après avoir changé pluſieurs fois de nom, a retenu enfin celui de Mexico. Sans nous arrêter à cette fable, il paroît évident que les premiers habitants de la Nouvelle Eſpagne étoient des ſauvages ſans loix, ſans religion, ſans gouvernement, vivant de leur chaſſe, & des fruits qui viennent dans les bois. Ils ſe réunirent ſous divers chefs, & formerent différentes nations autour du lac. Ils changerent inſenſiblement de mœurs & d'uſages, bâtirent des cabanes, & reconnurent l'autorité d'une ſage adminiſtration.

„ Ils vécurent de la ſorte juſqu'au temps où les Mexicains, ainſi appellés du nom de *Mexi*, leur principal chef, partirent de leur pays ſur la foi d'un

oracle, qui leur promettoit la poſſeſſion d'un vaſte empire, & vinrent, comme les Viſigoths en Eſpagne, ou les Francs dans les Gaules, ſe rendre maîtres de ces belles contrées. Ils y apporterent leurs Idoles, les mêmes qu'on y reconnoiſſoit encore ſous Montezuma, & par l'ordre deſquelles ils placerent le ſiege de leur puiſſance dans un endroit du lac, où ils trouverent une aigle perchée ſur un figuier. Ils y éleverent un temple, autour duquel ils bâtirent une ville, dont les armes ont toujours été une aigle regardant le ſoleil, tenant un ſerpent dans une de ſes griffes, & l'autre appuyée ſur une branche de figuier des Indes.

„ Les Mexicains ayant perdu leur chef, qui avoit donné ſon nom à la capitale, élurent un prince né parmi eux, ſans ceſſer néanmoins de conſerver la forme de république. Contents de ſon adminiſtration, ils choiſirent ſon fils pour lui ſuccéder, avec le titre de roi; & cet état a toujours été depuis un royaume électif. La couronne ſe donnoit au plus brave, ſans aucun égard au droit de la naiſſance; & cet

uſage n'étoit interrompu que dans les occaſions où l'égalité du mérite accordoit la préférence au ſang royal. Après l'élection le nouveau monarque étoit obligé de ſe mettre en campagne, à la tête de ſes troupes, de remporter quelque victoire, ou de conquérir quelque province. Quand le ſuccès des armes avoit juſtifié le choix des électeurs, il entroit triomphant dans la capitale; & l'on ſacrifioit, ſous ſes yeux, une partie des priſonniers. Le chef des ſacrificateurs s'approchoit enſuite pour recevoir un ſerment, dont on ne connoît pas d'autre exemple dans tous les gouvernements humains. On lui faiſoit jurer que, pendant tout le cours de ſon regne, les pluies tomberoient à propos, les rivieres ne cauſeroient point de ravages par leurs débordements, les campagnes ne ſeroient point affligées par la ſtérilité, ni les hommes par les malignes influences de l'air. L'intention de ces peuples, par un ſerment ſi bizarre, étoit de faire comprendre à leur ſouverain, qu'il devoit régner avec tant de ſageſſe & de modération, qu'on ne pût jamais

regarder les calamités publiques, comme une punition de ſes déréglements. Dans la cérémonie du couronnement, parmi divers ornements ſymboliques, on mettoit, ſur la tête du monarque, un manteau blanc ſemé de têtes de mort. On le conduiſoit enſuite dans une ſalle du temple; & tout le monde s'étant retiré, il ſe plaçoit ſur un lit, pour ne pas ſortir de quatre jours. Il employoit ce temps en oraiſon, en pénitence & en ſacrifices. Il ne mangeoit qu'une fois dans vingt-quatre heures, ſe baignoit la nuit, & ſe tiroit du ſang des oreilles. Les offrandes de pain, de fleurs & de fruits qu'il faiſoit aux idoles, devoient être teintes du ſang de ſa langue, de ſon nez, de ſes mains, de ſes oreilles, &c; comme ſi, en répandant ſon propre ſang, il dût s'accoutumer à faire couler celui des autres.

„ Les Mexicains s'aggrandirent ſucceſſivement comme les Romains; & quand la nation devint trop nombreuſe, l'élection d'un nouveau roi fut remiſe à ſix caciques, pour éviter la confuſion des ſuffrages. Cette méthode

ſubſiſtoit encore à l'arrivée des Eſpagnols. Montezuma avoit été précédé par un ſouverain du même nom, que les Mexicains regardent comme le plus grand de leurs empereurs. Ce fut lui qui donna naiſſance au barbare uſage de ne pas couronner les rois, ſans avoir immolé pluſieurs priſonniers qu'ils devoient faire eux-mêmes après leur élection. La forme de ce ſacrifice, qui fut réglée dans le même temps, conſiſtoit à fendre l'eſtomac de la victime avec un couteau de pierre, pour en tirer le cœur, & en frotter la face de l'idole. Ce même monarque, par une politique que les Romains ne connurent pas, lorſqu'ils détruiſirent Carthage, réprima conſtamment l'ardeur qui le portoit à ſoumettre la république de Tlaſcala. Il comprit que ſon empire ne pouvant ſe ſoutenir que par les armes, il étoit important de ſe conſerver toujours des ennemis belliqueux, pour aiguiſer le courage de ſon peuple. Ce même motif fit inſtituer la coutume de ſe tirer un peu de ſang de quelque endroit du corps, pour le faire ſervir au culte des idoles. Il falloit que

les offrandes fuſſent toujours ſanglantes ; & lorſque le ſang ennemi manquoit dans les temples, il n'y avoit perſonne qui ne fût prêt à verſer le ſien. Avec de pareilles diſpoſitions, on ne craignoit pas d'en aller répandre à la guerre. Aucun ſouverain du Mexique n'a plus contribué que ce prince, à l'aggrandiſſement de ſa nation. Il établit des tributs dans les provinces qu'il avoit aſſujetties, ſe fit bâtir un magnifique palais, éleva un temple ſuperbe pour la principale idole, forma divers tribunaux de juſtice, qui reçurent leur perfection de ſes ſucceſſeurs. Un de ces derniers s'eſt rendu fameux par ſes cruautés, & illuſtré par ſes exploits. On aſſure que, pour la conſécration d'un temple, il immola, dans l'eſpace de quatre jours, ſoixante-quatre mille perſonnes. Malgré ces cruautés, la capitale lui fut redevable de la plupart de ſes embelliſſements.

„ Montezuma II. fut le dixieme de ces empereurs, & preſque le dernier de la monarchie. Quoique ſon pere eût occupé le trône, il n'avoit dû ſon

élévation qu'à ſes qualités perſonnelles, ſoutenues par beaucoup d'artifices. Dès qu'il ſe vit le maître, il ſe livra à tous les vices qu'il avoit ſu déguiſer. Son orgueil avoit d'abord éclaté en lui faiſant congédier ceux de ſes officiers qui étoient d'une naiſſance commune, pour n'employer que la nobleſſe, juſques dans les emplois les plus bas : ce qui choquoit également, & les nobles qui ſe trouvoient avilis par des fonctions indignes d'eux, & les familles populaires qui ſe voyoient fermer l'unique voie qu'elles avoient à la fortune. Il paroiſſoit rarement à la vue de ſes ſujets, ſans excepter même ſes miniſtres, auxquels il ne ſe communiquoit qu'avec beaucoup de réſerve, faiſant entrer ainſi le chagrin de la ſolitude dans la compoſition de ſa majeſté. Il avoit inventé de nouvelles révérences, & des cérémonies gênantes pour ceux qui approchoient de ſa perſonne. Le reſpect lui paroiſſoit une offenſe, s'il n'étoit pouſſé juſqu'à l'adoration ; & dans la ſeule vue de faire éclater ſon pouvoir, il exerçoit quelquefois d'horribles cruautés, dont on ne connoiſ-

ſoit d'autre raiſon que ſon caprice. Il avoit créé ſans néceſſité de nouveaux impôts, qui ſe levoient par tête avec tant de rigueur, que ſes moindres ſujets, juſqu'aux mendiants, étoient obligés d'apporter des préſents au pied du trône. Ces violences avoient jeté la terreur dans tous les ordres du royaume. Il n'ignoroit pas la miſere & les plaintes de ſes peuples; mais il mettoit l'oppreſſion entre les plus fines maximes de ſa politique; & il y avoit près de quinze ans qu'il régnoit ſuivant ces maximes, lorſqu'il perdit la couronne & la vie.

„ Ce prince, plus attaché que ſes prédéceſſeurs à relever la majeſté de l'empire, en ſoutenoit la magnificence par l'appareil le plus faſtueux. Il avoit deux compagnies pour ſa garde; l'une de ſoldats, qui occupoient les avenues du palais; l'autre de nobles, compoſée de deux cents hommes, qui ſe tenoient dans l'intérieur des appartements. Ils étoient partagés en deux corps, qui comprenoient toute la nobleſſe de l'état, venoient ſucceſſivement des provinces les plus éloignées,

& faiſoient alternativement le ſervice. Leur principal poſte étoit dans les antichambres, d'où le monarque les appelloit quelquefois auprès de ſa perſonne, moins par faveur que dans le deſſein de les tenir dans la dépendance, & de connoître leur caractere, leurs diſpoſitions & leur capacité. Il donnoit rarement des audiences publiques; mais elles duroient une partie du jour; & les préparatifs en étoient impoſants. Les grands avoient ordre d'y aſſiſter, & devoient être rangés autour du trône. Des ſecretaires, placés ſuivant leurs fonctions, marquoient, avec des caracteres qui leur étoient propres, les demandes des ſuppliants, & les réponſes du prince. Ceux qui vouloient ſe préſenter donnoient leurs noms à des officiers chargés de cet emploi, & paroiſſoient à leur tour. On entroit pieds nuds, les yeux baiſſés, & en faiſant trois révérences. On diſoit à la premiere, *ſeigneur*; à la ſeconde, *monſeigneur*; à la troiſieme, *grand ſeigneur*. Après avoir expoſé ſa demande, & reçu la réponſe, à laquelle il n'étoit pas permis de repli-

quer, on ſe retiroit, en répétant les mêmes révérences & les mêmes paroles ſans tourner le dos, & ſur-tout ſans lever la vue. Les plus petites fautes, contre l'obſervation de ces cérémonies, étoient punies ſur le champ; & les exécuteurs du châtiment attendoient le coupable à la porte. L'empereur écoutoit les moindres affaires avec attention, répondoit d'un air ſérieux, & prenoit plaiſir à la confuſion du ſuppliant, parce qu'elle flattoit ſon orgueil. Cependant il l'exhortoit à ſe raſſurer; & ſi ſon embarras continuoit, il nommoit un miniſtre pour l'entendre.

„ Ce prince mangeoit ſouvent en public, mais toujours ſeul, & avec le même faſte. Deux cents plats étoient rangés ſur des buffets, autour d'une ſalle; il en faiſoit la revue, & marquoit ceux qu'il choiſiſſoit. Le reſte ſe diſtribuoit entre les nobles de ſa garde; tous ceux que le devoir retenoit auprès de ſa perſonne, étoient nourris au palais. Sa table étoit grande, mais fort baſſe, & ſon ſiege un ſimple tabouret. Avant que de s'aſſeoir, les vingt plus belles femmes de la cour

ſe préſentoient avec des baſſins, pour lui donner à laver. Elles aſſiſtoient debout à ſon dîner, pendant lequel on tiroit une baluſtrade, qui, ſans ôter la vue, tenoit la foule & les domeſtiques éloignés. On obſervoit un grand ſilence ; ſes bouffons ſeuls avoient droit de parler pour le faire rire. Ses écuyers le ſervoient à genoux, les yeux baiſſés & les pieds nuds ; car il étoit défendu, ſous peine de la vie, de paroître chauſſé dans cette ſalle. Les ſeigneurs, qui tous les jours étoient préſents à ſes repas, ſe tenoient à quelque diſtance de la table, & recevoient reſpectueuſement les plats qu'il leur envoyoit. C'étoit une ſorte de porcelaine qui ſe partageoit, ainſi que les ſervietes & les nappes, entre les officiers ; car il étoit de la dignité du prince de ne s'en ſervir qu'une ſeule fois. Les vaſes & les coupes étoient d'or pour l'ordinaire, ou de coquilles richement garnies. On les rempliſſoit de différentes ſortes de liqueurs, dont pluſieurs étoient parfumées. Ce prince ſe régaloit quelquefois de chair humaine ; mais il falloit qu'elle eût été ſa-

crifiée aux idoles. Au ſortir de table, il fumoit du tabac mêlé d'ambre, dont la vapeur l'excitoit à dormir. Après quelques moments de ſommeil, on faiſoit entrer des muſiciens, qui chantoient & jouoient des inſtruments, tant qu'il plaiſoit à ſa majeſté de les écouter.

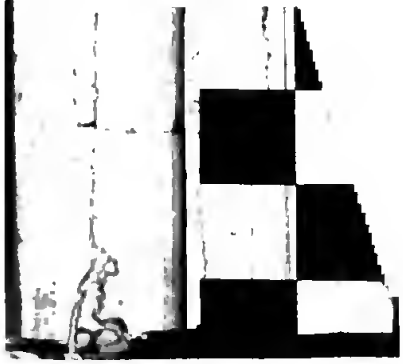
„ Rien n'égaloit la magnificence de ce monarque dans les occaſions d'éclat. Quand, par une diſtinction ſans exemple, il vint au-devant de Cortez, à la tête des ſeigneurs de ſa cour, la premiere partie de ſon cortege étoit compoſée de deux cents officiers de ſa maiſon, tous en habit uniforme, avec de grands panaches, & les yeux baiſſés. En arrivant auprès des Eſpagnols, ils ſe rangerent le long des murs, pour laiſſer voir, dans l'éloignement, une autre troupe plus nombreuſe & plus brillante, au milieu de laquelle l'empereur étoit élevé, dans une litiere d'or, ſur les épaules de ſes favoris. Quatre caciques marchoient à ſes côtés, & ſoutenoient au-deſſus de ſa tête un dais de plumes vertes, tiſſues avec art, qui formoient une eſpece d'étoile mêlée de figures en or & en

argent. Trois magiſtrats le précédoient, armés chacun d'une baguette d'or, qu'ils levoient par intervalle, pour avertir que le monarque approchoit. A ce ſignal tout le peuple, dont les maiſons étoient couvertes, ſe proſternoit & baiſſoit le viſage. L'empereur ayant mis pied à terre, on étendit des tapis devant lui; & s'avançant lentement, les deux mains appuyées ſur les bras des princes de ſon ſang, il fit quelques pas vers le général Eſpagnol. Sa parure étoit un manteau de coton très-fin, & attaché ſimplement ſur ſes épaules, aſſez long pour lui couvrir la plus grande partie du corps, & bordé d'une frange d'or qui traînoit juſqu'à terre. Les joyaux, les perles, les pierres précieuſes dont il étoit couvert, méritoient plutôt le nom de fardeau que d'ornements. Sa couronne étoit une eſpece de mitre d'or, qui ſe terminoit en pointe par-devant, & dont l'autre partie, moins pointue, ſe recourboit vers le derriere de la tête. Il portoit des ſouliers d'or maſſif; pluſieurs courroies, ſerrées par des boucles de même métal, remontoient,

en ſe croiſant, juſqu'au milieu de la jambe, & repréſentoient aſſez bien l'ancienne chauſſure des Romains.

„ Le gouvernement de l'empire Mexicain, comme celui de toutes les monarchies bien réglées, étoit compoſé d'un conſeil ſuprême de juſtice, d'un conſeil de guerre, d'un conſeil d'état, d'un conſeil de commerce, & d'un conſeil de finance. Chaque ville avoit ſes magiſtrats particuliers, pour les cauſes qui demandoient une prompte expédition ; ils jugeoient ſommairement & ſans écritures : les parties s'y préſentoient avec leurs témoins ; & la conteſtation ſe décidoit ſur le champ ; mais il reſtoit toujours la voie d'appel aux cours ſupérieures. Une augmentation de peine ou d'amende, étoit la punition de ceux qui, s'obſtinant à changer de juges, ſe voyoient condamnés à tous les tribunaux. L'empire n'avoit point de loix écrites ; l'uſage tenoit lieu de droit, & ne pouvoit être altéré que par la volonté du prince. Tous les membres de ces différents conſeils devoient être, non-ſeulement des citoyens riches, qu'on ſup-

poſoit à l'épreuve de la ſéduction ; mais encore des perſonnes diſtinguées par une conduite irréprochable. Leurs fonctions ne conſiſtoient pas moins à récompenſer la vertu qu'à punir le crime. Ils étoient chargés par état de connoître & de vérifier le mérite & les talents extraordinaires, pour en informer la cour : inſtitution très-particuliere à ce gouvernement ; car dans les royaumes les plus policés on trouve bien des ſupplices pour les coupables, mais jamais de récompenſe ſpécialement deſtinée aux gens de bien. L'homicide, le vol, l'adultere, l'irrévérence contre la religion & la majeſté du trône, les défauts d'intégrité dans les miniſtres, étoient les principaux objets de l'attention des magiſtrats. Il n'y avoit point de fautes légeres pour ceux qui exerçoient les offices publics. Le monarque pouſſoit la rigueur ſi loin, qu'il recherchoit lui-même ſecrétement leur conduite, juſqu'à les tenter par des ſommes conſidérables, qu'il leur faiſoit offrir par différentes mains, dont ils ne pouvoient ſe défier.



„ Le conſeil d'état n'étoit compoſé que des électeurs de l'empire, dont les deux principaux étoient les caciques de Tezcuco & de Tacuba, par une ancienne prérogative qui ſe tranſmettoit de pere en fils. Les autres, au nombre de quatre, étoient logés & nourris dans le palais, pour ſe trouver toujours prêts à paroître devant l'empereur, quand il vouloit les conſulter. C'étoient communément les princes du ſang qui rempliſſoient ces grandes dignités. Les autres conſeils relevoient d'eux ; & il ne ſe paſſoit rien dans l'empire dont on ne leur rendît compte. Leur principale attention regardoit les arrêts de mort, qui ne s'exécutoient que par un ordre formel, ſigné de leur main : auſſi les diſtinguoit-on par les titres étranges de *coupeurs d'hommes*, d'*épancheurs de ſang*, de *ſeigneurs de la maiſon noire*, &c ; noms terribles & barbares, qui ne peuvent convenir qu'à des geoliers ou à des bourreaux.

„ Comme tous les ſouverains de l'Europe, ceux du Mexique avoient établi des ordres de chevalerie. On en diſtinguoit trois principaux, ſous les titres

de chevaliers de l'aigle, du tigre & du lion. Ils avoient la figure de ces animaux pendue à leur cou, & peinte ſur leurs habits. Montezuma en inſtitua un quatrieme, ſupérieur aux précédents, où les princes ſeuls & la haute nobleſſe étoient admis ; il s'en déclara le grand maître, pour lui donner plus de conſidération. Les chevaliers portoient un ruban rouge à leur tête, avec des cordons de même couleur, plus ou moins nombreux, ſuivant le mérite de chacun ; on les augmentoit à meſure qu'on ſe ſignaloit par quelque action éclatante. La réception, dans ce premier ordre de l'état, étoit précédée des épreuves les plus rigoureuſes. Trois ans avant l'initiation, le récipiendaire ſollicitoit les ſuffrages. Ce terme donnoit le temps de faire des recherches ſur la conduite du novice. Si le réſultat des informations lui étoit favorable, & qu'il n'arrivât rien, dans ce long eſpace, qui pût être regardé comme de mauvais augure, il ſe préſentoit pour être reçu.

„ La cérémonie ſe paſſoit dans le temple, au milieu d'une aſſemblée

nombreuſe. On conduiſoit à l'autel le nouveau chevalier. Un prêtre lui perçoit le nez avec un os pointu, & bouchoit les trous avec de l'ambre. Après cette opération, qu'il devoit ſouffrir ſans ſe plaindre, ce même prêtre lui adreſſoit un diſcours plein d'épigrammes & de ſarcaſmes, & finiſſoit par lui faire mille outrages. Le moindre étoit de le dépouiller de ſes habits, & de l'envoyer nud dans une ſalle, où il paſſoit le reſte du jour dans la priere & dans le jeûne, tandis que, ſans jamais lui dire un ſeul mot, toute l'aſſemblée ſe livroit à la joie & à la bonne chere. A l'entrée de la nuit, chacun ſe retiroit, & ne le regardoit ni ne le ſaluoit. On lui jetoit ſeulement un manteau pour ſe couvrir, de la paille pour ſe coucher, une bûche pour lui ſervir de chevet, de la teinture pour ſe frotter le corps, des poinçons pour ſe percer les oreilles, & de la poix qu'il brûloit à l'honneur des dieux. Trois vieux ſoldats, qui faiſoient toute ſa compagnie, n'étoient là que pour l'empêcher de dormir. S'il paroiſſoit aſſoupi, ils le piquoient pour le réveiller; la nuit en-

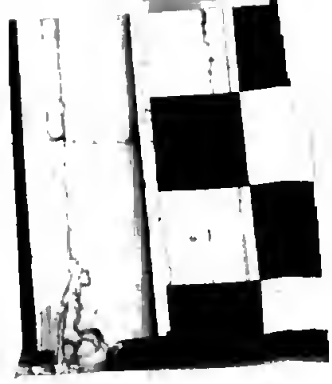
tiere & les trois ſuivantes ſe paſſoient à le tourmenter. Quatre épis de maïs & un verre d'eau faiſoient toute ſa nourriture. Pluſieurs mettoient leur gloire à ne rien prendre pendant les quatre jours.

„ Les mêmes cérémonies ſe renouvelloient dans les autres temples, mais avec moins de rigueur. L'année entiere étoit employée à cette pénitence, après laquelle on permettoit au nouveau chevalier de reparoître dans le monde : mais il y avoit d'autres formalités à obſerver. Il attendoit un jour heureux, pour ſortir avec des augures favorables. Lorſqu'il croyoit l'avoir trouvé, il le faiſoit ſavoir à ſes amis, qui venoient le prendre dès le matin. On commençoit par le bien laver, après lui avoir ôté ſon habit & ſes inſtruments de mortification ; on lui préſentoit d'autres vêtements ; on le paroit des plus belles plumes ; on le ceignoit du collier de l'ordre ; les prêtres le combloient d'éloges, & l'avertiſſoient qu'auſſi long-temps qu'il porteroit au nez les cicatrices glorieuſes de ſes bleſſures, il devoit faire éclater la nobleſſe de l'aigle, l'intrépidité du

tigre, & le courage du lion. Enfin, le grand-prêtre lui donnoit un nouveau nom, & le combloit de bénédictions & de louanges. Dès ce moment il jouiſſoit de tous les privileges de la chevalerie : le principal étoit le droit de preſſéance dans les aſſemblées, & celui de faire porter un ſiege à ſa ſuite, pour s'aſſeoir par-tout où il ſe trouveroit.

„ Un autre ordre du Mexique, ſous le nom des *grandes parentés*, étoit compoſé de tous les cadets de famille des autres ordres. Ils tiroient leur diſtinction du plus ou du moins d'éloignement de leur origine. Les divers degrés de conſanguinité formoient naturellement différentes claſſes parmi eux. Dans la derniere étoient compris ceux qui s'éloignoient le plus de la ſouche commune. Outre le droit de pouvoir ſuccéder aux chefs de leur race, leur nobleſſe les exemptoit de tout impôt. La plupart étoient employés dans les armées ; & l'on choiſiſſoit parmi eux les ambaſſadeurs, les officiers des tribunaux de juſtice, & tous les miniſtres publics. Les chefs de race leur fourniſſoient le logement & la ſubſiſtance,

„ Les gouvernements des provinces étoient héréditaires ; les caciques, qui les poſſédoient par droit de ſucceſſion, jouiſſoient de celui de ſouveraineté dans toute l'étendue de leur domaine, ſans en être moins dépendants du chef général de l'empire. Ils tiroient un tribut particulier de tous leurs vaſſaux ; les officiers payoient pour leurs charges, les marchands pour leur commerce, &c. Mais le plus malheureux ordre des tributaires étoit celui des laboureurs. Ils ne pouvoient ni poſſéder de terres en propre, ni les quitter pour en prendre d'autres que celles qu'ils avoient affermées. Ils ſervoient à la guerre, parce que perſonne n'en étoit exempt ; mais on avoit ſoin de ne pas trop diminuer leur nombre. Le beſoin de troupes devoit être fort preſſant, pour faire oublier qu'ils étoient néceſſaires à l'agriculture. Les ſeigneurs avoient ſur eux la juriſdiction civile & criminelle. Leur ſervice perſonnel conſiſtoit à bâtir pour les nobles, & ſurtout à leur porter chaque jour l'eau & le bois. Ce dernier office étant réparti entre les villages, le tour de chacun



cun revenoit rarement. S'il étoit queſtion de bâtiment, ils s'y livroient avec autant de ſatisfaction que de zele : hommes, femmes & enfants, tous travailloient à des heures réglées. On les voyoit ſortir de leurs villages, au lever du ſoleil, & manger ſobrement quelques proviſions qu'ils portoient avec eux. Enſuite chacun mettoit la main à l'ouvrage, ſans attendre qu'il fût preſſé par l'ordre ou les menaces des chefs. Le travail continuoit juſqu'à la premiere fraîcheur de la nuit : à la moindre pluie ils cherchoient à ſe mettre à couvert, parce qu'étant nuds, ils connoiſſoient le danger d'y être long-temps expoſés : ils revenoient gaiement, dès qu'ils voyoient le temps s'éclaircir. Le ſoir, retournant dans leurs maiſons, & contents d'un repas frugal, préparé par la main de leurs femmes, ils s'amuſoient innocemment au milieu de leur famille. Ils payoient les impôts en denrées, comme les ouvriers ou les marchands en ce qui faiſoit la matiere ordinaire de leur profeſſion ou de leur commerce. Chaque communauté avoit ſa taxe, qui

ſe diviſoit entre ſes membres. Les tributs de grains étoient recueillis au temps de la récolte ; les autres ſe délivroient tous les mois, ou plus ſouvent, ſelon la nature de chaque production. La même régle s'obſervant pour le gibier, la volaille, les poiſſons, les oiſeaux, les plumes, la vaiſſelle de terre, &c. les maiſons des ſeigneurs ſe trouvoient fournies ſans interruption & ſans embarras.

„ Les ſucceſſions ſuivoient les degrés du ſang ; l'ainé entroit dans les droits de ſon pere, lorſqu'il étoit en état de les maintenir : autrement, le ſecond fils prenoit ſa place ; & s'il ne reſtoit point de mâles, les neveux étoient appellés à l'héritage à l'excluſion des filles. Quand le défunt laiſſoit un ſucceſſeur trop jeune, on lui donnoit pour tuteur ſon plus proche parent ; ou s'il n'avoit perſonne dans ſa famille, qui méritât cette confiance, on éliſoit un des amis du mort pour y ſuppléer. Au défaut d'héritiers naturels, ſur-tout lorſqu'il étoit queſtion d'un gouvernement, on avoit recours à la voie de l'élection,

& le choix tomboit ſur le plus digne ; mais celui qu'on ſubſtituoit au véritable ſang, étoit ſoumis à de rudes épreuves. Il devoit s'expoſer, dans la place publique, à toutes les injures qu'on jugeoit à propos de lui faire eſſuyer, & les ſouffrir ſans aucune marque d'impatience. On le menoit enſuite dans le temple, pour y paſſer quelques jours en pénitence. Il mangeoit à des heures extraordinaires, veilloit dans le temps deſtiné au ſommeil, dormoit quand il falloit être debout ; & lorſqu'il étoit endormi, on le piquoit avec des poinçons, en lui diſant : ſonge qu'il te faut veiller pour prendre ſoin de tes vaſſaux, & que l'office dont tu t'es chargé ne te permet point de te livrer au repos. Après ce pénible exercice on lui donnoit un feſtin ; les convives étoient nommés par les prêtres ; & ceux qui s'en excuſoient n'y avoient pas moins leur ſiege, auquel le nouveau cacique faiſoit le même accueil, les mêmes remerciements qu'à la perſonne qui auroit dû l'occuper.

„ Les gouverneurs, ſoit électifs,

ſoit héréditaires, & généralement tous les ſeigneurs riches du Mexique, étoient libres d'imiter la magnificence du ſouverain. Dans pluſieurs provinces leurs palais ne le cédoient point à ceux de l'empereur; mais il étoit défendu au commun des ſujets d'élever leurs maiſons au-deſſus du rez-de-chauſſée, & d'y avoir des fenêtres. Ces maiſons reſſembloient à des fours quarrés faits de terre; on n'y entroit que par une porte. Les murs couverts & crépis d'une ſorte de chaux blanche, polie & luiſante, formoient un ſpectacle ſi brillant, que les Eſpagnols, quand ils en virent la premiere fois, s'écrierent de toutes leurs forces, que les murailles étoient d'argent. L'intérieur étoit revêtu de nattes; & quoique l'huile & la cire fuſſent communes dans le pays, on n'y employoit, pour s'éclairer, que des torches de bois de ſapin. Les lits n'étoient le plus ſouvent que de la paille, avec des couvertures de coton; une groſſe pierre, ou quelque morceau de bois, tenoit lieu de chevet; de petits ſacs remplis de feüilles d'arbres, ſervoient de chaiſes, quoi-

que l'uſage fût de s'aſſeoir à terre, & d'y manger. Ce que l'on raconte de la mal-propreté du peuple eſt incroyable ; toute eſpece de nourriture lui étoit bonne ; la plupart y mêloient juſqu'à de la vermine. Ils prenoient les aliments avec les doigts, eſſuyoient leurs mains à leurs cuiſſes, ou à d'autres parties de leur corps. Pour manger un œuf dur, ils s'arrachoient un cheveu, avec lequel ils coupoient l'œuf en pluſieurs morceaux ; & ils n'ont point encore perdu cette coutume. Le maïs en pâte, ou préparé avec divers aſſaiſonnements, étoit le principal mets de leur table. Ils y joignent mille ſortes d'herbes, & n'en exceptoient pas les plus dures. Une compoſition d'eau de miel & de farine de cacao, faiſoit leur boiſſon ordinaire. Les liqueurs fortes étoient ſi ſévérement défendues, qu'on ne pouvoit en boire ſans une permiſſion expreſſe des ſeigneurs ou des juges. Elle ne s'accordoit guere qu'aux vieillards, aux malades, ou aux jours de fête & de travail public. Alors chacun avoit ſa meſure proportionnée à ſon

âge, & réglée ſuivant ſes beſoins. Les Mexicains déteſtoient l'ivrognerie. On raſoit ignominieuſement quiconque tomboit dans ce vice ; & pendant l'opération, on abattoit la maiſon du coupable, pour faire connoître qu'un homme qui avoit perdu le jugement, devoit être ſéqueſtré de la ſociété. S'il poſſédoit quelque charge, on l'en dépouilloit ſur le champ ; & l'interdiction devoit durer juſqu'à la mort.

„ Malgré l'éloignement de ces peuples pour les liqueurs enivrantes, ils n'en étoient pas moins paſſionnés pour le jeu, la danſe, & les autres divertiſſements. Ils s'aſſembloient autour des temples, & s'amuſoient à tirer au blanc, à faire des courſes, à jouer au ballon, à s'exercer à la lutte, à voir les baladins. La ville fourniſſoit chaque jour quelque ſpectacle ; le prince en faiſoit les frais pour occuper le peuple, dont il craignoit le déſœuvrement. La muſique étoit une autre paſſion de ces Indiens ; & quoique naturellement flegmatiques, ils paroiſſoient ſenſibles à l'harmonie. Leur maniere de danſer reſſembloit peu à celle

des autres nations : après une marche lente, qui duroit quelque temps, on s'entremêloit, en ſe tenant par la main, & en faiſant des mouvements divers. Deux chefs de rang conduiſoient toute la bande, qui les ſuivoit en imitant leurs pas. Ils chantoient la vie & les actions héroïques des anciens rois ; & tout le monde répondoit en chœur. On y mêloit des compoſitions badines, en couplets rimés, qui n'étoient pas ſans agrément. La danſe duroit quatre ou cinq heures : il étoit permis de la quitter pour ſe repoſer ou ſe rafraîchir ; mais il falloit ſortir ſans rompre la cadence, & la reprendre en rejoignant les danſeurs. Quelquefois on voyoit arriver des maſques & des buffons, qui faiſoient des ſauts extraordinaires, diſoient des plaiſanteries, & contrefaiſoient les fous & les ivrognes. Montezuma ſe donnoit ſouvent le plaiſir en ſecret, de faire danſer devant lui les plus belles femmes de ſa cour.

„ On étoit formé de bonne heure à ces exercices ; mais ce n'étoit pas là où ſe bornoit l'éducation mexicaine.

Les enfants du peuple étoient inſtruits dans des écoles publiques, & ceux de la nobleſſe dans des colleges, où, ſous l'autorité du roi, on leur apprenoit les ſciences & les arts convenables à leur naiſſance & au ſervice de l'état. Ils paſſoient par trois claſſes différentes: dans la premiere, on leur enſeignoit à déchiffrer les hiéroglyphes, & à répéter les chanſons hiſtoriques; dans la ſeconde, on leur donnoit des leçons de modeſtie & de politeſſe; & dans la troiſieme, on les accoutumoit à porter des fardeaux, à manier les armes, à ſouffrir la faim, la ſoif, & les intempéries de l'air. Après les avoir formés par degrés à tous ces exercices, on les envoyoit à l'armée, en qualité de volontaires, pour les habituer aux dangers & aux fatigues de la campagne. On les mettoit entre les hommes de bagages, avec une charge de proviſions ſur leurs épaules, tant pour les entretenir dans une ſorte d'égalité, que pour connoître leur vigueur, leur courage, & leur inclination militaire. Ils trouvoient ſouvent, dans ces eſſais, le moyen de ſe diſtinguer

par des actions d'éclat ; & tel qui étoit parti ſous un vil fardeau, revenoit quelquefois avec le titre & la réputation d'un grand capitaine.

„ Les filles n'étoient pas élevées avec moins de ſoin & de retenue. Dès leur plus tendre jeuneſſe on les accoutumoit aux travaux de leur ſexe, & à la pratique de la vertu. Elles ne ſortoient de la maiſon de leur pere que pour ſe marier ; ou ſi quelquefois on les menoit au temple, ce n'étoit que pour accomplir les vœux de leurs meres, qui avoient imploré le ſecours des dieux dans leurs maladies ; & alors elles étoient accompagnées de vieilles femmes, qui ne leur permettoient ni de hauſſer la vue, ni d'ouvrir la bouche. Jamais elles ne mangeoient avec de jeunes garçons, pas même avec leurs freres, avant le mariage. Les perſonnes riches avoient des jardins, où l'appartement des femmes étoit ſéparé : elles pouvoient s'y promener, mais ſans jamais ſortir de l'enceinte : dans ces promenades même elles ne devoient ni lever les yeux, ni tourner la tête. On s'appliquoit ſur-tout

à leur inſpirer de l'horreur pour le menſonge ; & la moindre faute de ce genre étoit punie par une fente qu'on leur faiſoit à la levre : il en reſtoit une cicatrice, qui ſervoit aux autres d'avertiſſement & d'exemple.

„ Les filles ſe marioient communément à quinze ans, & les garçons à vingt. Les peres n'y conſentoient jamais à la premiere demande. Pendant la négociation, les deux parties obſervoient un jeûne rigoureux ; & on les tenoit enfermées juſqu'à la concluſion. Le contrat réglé, elles ſe rendoient au temple, où le prêtre après les avoir interrogées ſur leur inclination réciproque, attachoit l'extrêmité du voile de la fille au coin de l'habillement du garçon, pour ſervir d'emblême au lien intérieur de leur affection mutuelle. Il les conduiſoit, ainſi liés, au logis du pere, où ils tournoient ſept fois autour d'un grand feu, s'aſſéyoient enſemble, pour en recevoir également la chaleur ; & le mariage s'accompliſſoit par cette cérémonie. On établiſſoit la dot de la femme par un acte public ; & le mari

étoit obligé de la rendre en cas de ſéparation. Le divorce ſe faiſoit d'un conſentement mutuel, ou lorſque l'épouſe, le jour des noces, avoit donné des marques équivoques de virginité ; car les Mexicains étoient très-délicats ſur cet article. Alors les filles retournoient chez leur mere, & les garçons dans la maiſon paternelle. Il leur étoit défendu de ſe rejoindre, ſous peine de mort ; mais ils avoient la liberté de ſe remarier avec d'autres. Les degrés de mere & de ſœur étoient les ſeuls prohibés. A l'égard des concubines, ceux qui deſiroient une femme à ce titre, la demandoient au pere, pour en avoir des enfants. Quand il en naiſſoit un, il falloit, ou épouſer la mere, ou la renvoyer ; & dans ce dernier cas, ils ne pouvoient plus avoir de commerce enſemble.

„ On portoit au temple les enfants nouveaux nés, en grande ſolemnité. Les prêtres les y recevoient, & leur parloient des troubles, des peines & des embarras de la vie qu'ils alloient commencer. Si c'étoit le fils d'un noble, on lui mettoit une épée dans la main droite, & ſur le bras gauche

un bouclier, qu'on gardoit dans le temple pour cet uſage. S'il étoit de race plébéienne, on lui faiſoit toucher des inſtruments méchaniques de la profeſſion de ſon pere : à l'égard des filles de l'un & l'autre état, on leur donnoit une quenouille & un fuſeau. Après cette cérémonie, on les apportoit à l'autel ; on leur piquoit les parties naturelles avec une épine, ou une pierre pointue, pour en faire ſortir quelques gouttes de ſang ; & on les arroſoit d'eau, en invoquant les dieux pour leur ſanté & leur bonheur. On leur mettoit au cou des billets & autres amulettes, qui contenoient des figures d'idoles, & des caracteres myſtérieux. C'étoient, pour l'ordinaire, les meres qui nourriſſoient leurs enfants ; & alors elles évitoient avec ſoin tout commerce avec leurs maris, dans la crainte d'une nouvelle groſſeſſe.

„ Avant que le Mexique fût un mêlange d'Indiens, d'Eſpagnols, de créoles, de métis, de noirs & de mulâtres, on remarquoit en général aſſez d'uniformité dans les traits & la figure de ſes habitants. Les hommes étoient

d'une taille médiocre, & plutôt gras que maigres ; ils avoient les yeux grands, le front large, les narines ouvertes, les cheveux plats, & diverſement coupés, peu de barbe, parce qu'ils ſe l'arrachoient, ou ſe frottoient le menton d'une graiſſe qui l'empêchoit de croître. Leur uſage commun étoit de ſe peindre le corps, & de ſe couvrir la tête, les bras & les jambes de plumes d'oiſeaux. Ils ſe perçoient les oreilles, le nez & les levres, pour y attacher divers ornements, tels que les ongles & le bec d'un aigle, les dents de quelque animal, ou des arêtes de poiſſons. Les ſeigneurs portoient des pierreries, ou de petits ouvrages d'or, d'un travail plus recherché. Les femmes entretenoient leurs cheveux dans toute leur longueur, & avoient un ſoin extrême de les noircir avec différentes ſortes de poudres ou de pommades. Celles qui étoient mariées, les lioient autour de leur tête, & en formoient un nœud ſur le front. Les filles les laiſſoient flotter ſur le ſein & ſur les épaules ; & comme elles mettoient leur principale beauté dans la petiteſſe du front, par des onctions continuelles,

elles faiſoient croître leurs cheveux juſques ſur les tempes.

„ La chaleur du climat ne permettoit pas aux Mexicains de ſe charger de beaucoup d'habits. Pour l'ordinaire, le peuple étoit nud ; les plus modeſtes avoient une eſpece de chemiſe ſans manches, qui n'alloit que juſqu'aux genoux. L'empereur lui-même & les caciques ſe contentoient d'une ſimple piece de coton qu'ils nouoient ſur l'épaule, & dont ils s'enveloppoient à moitié. Leur chauſſure étoit une ſorte de ſandales, ſemblables à celle de nos capucins. Sur la tête ils n'avoient que des plumes, & quelques légers cordons qui ſervoient à les attacher. Les gens de guerre, pour paroître plus redoutables, ſe couvroient le corps de la peau de quelque animal, dont la tête leur ſervoit de caſque. Cette parure, avec un cordon de cœurs, de mains, de nez, d'oreilles, & d'autres parties de l'homme, dont ils formoient une bandouliere, terminée par une tête humaine qu'ils portoient ſuſpendue, leur donnoit un air de férocité qui les rendoit terribles „.

J'en étois, Madame, à cet endroit

du manuſcrit du pere Lopez (c'eſt le nom du bibliothécaire), quand deux religieux ſont venus, de la part du ſupérieur, me propoſer différentes courſes dans le voiſinage, & même, ſi tel étoit mon plaiſir, dans l'intérieur des provinces. J'ai accepté l'un & l'autre, remettant à mon retour la ſuite de ma traduction.

Je ſuis, &c.

A Mexico, ce 28 février 1750.

LETTRE CXVIII.

SUITE DU MEXIQUE.

APRÈS ſix ſemaines d'abſence ; je reprends, Madame, la ſuite de mes lettres, que divers petits voyages viennent d'interrompre. On me mena d'abord dans un de ces lieux de plaiſance, où les religieux qui ſe deſtinent aux miſſions, ſe diſpoſent par une vie douce, commode & récréative, aux travaux & aux fatigues de l'apoſtolat. La maiſon de ſaint Hyacinthe, qui appartient aux jacobins, ne manque de rien de tout ce qui peut rendre un ſéjour délicieux. Les jardins d'une immenſe étendue, ſont ornés de toutes ſortes de fleurs, & partagés par des allées de citronniers, d'orangers, de figuiers, & de tous les fruits qui naiſſent au Mexique. On y fait la chere la plus exquiſe en viande, en gibier, en poiſſon ; mais ce qui m'étonnoit le plus, c'étoit la prodigieuſe quantité de confitures & particuliérement de conſerves qu'on leur fourniſſoit chaque jour.

Je ne parle point de toutes les eſpeces de rafraîchiſſements qui couloient à grands flots dans ce ſéjour de la délicateſſe & de l'abondance.

Mais rien ne me parut approcher du déſert des carmes, ſitué au milieu d'une montagne ſur une chaîne de rochers, à quelques lieues de Mexico. On y a bâti un couvent magnifique; & entre les rochers qui environnent l'édifice, on a conſtruit de petites grottes en forme de cellules, qui ſervent de logements & de retraites aux ſolitaires de l'ordre. On y voit des chapelles ornées de ſtatues & de peintures, avec des cilices, des haires, des diſciplines, & d'autres inſtruments de l'auſtérité de leur vie. Ce ſanctuaire de la pénitence eſt entouré de vergers & de jardins, arroſés de mille fontaines, dont la fraîcheur jointe à l'ombrage des arbres, rend cet hermitage une des plus agréables ſolitudes de l'univers. On ne s'y promene qu'entre des jaſmins & des roſes, au milieu des eaux les plus claires & les plus pures. Tout ce qui peut donner du plaiſir aux ſens, & ſatisfaire la vue, le goût & l'odorat, ſe trouve réuni dans ce déſert. Après huit jours

de délaſſement, les religieux retournent à la communauté pour faire place à d'autres qui leur ſuccedent.

Si ce beau jardin forme un ſpectacle merveilleux, c'en eſt un plus admirable encore, de voir le nombre des équipages qui viennent viſiter ces pieux ſolitaires, les réverent comme des ſaints, & échangent avec eux des liqueurs, des conſerves, des confitures, & autres ſucreries pour des prieres. On leur fait auſſi de grandes aumônes en argent, & ſur-tout de riches offrandes de diamants, de perles, de chaînes, de couronnes d'or, & de robes précieuſes pour une image qu'ils appellent Notre-Dame du Mont-Carmel. J'ai vu devant cette ſtatue vingt lampes d'argent, dont la moindre vaut au moins deux mille francs. Le terrein compris dans ce riche hermitage, a plus de ſix lieues de circuit. L'enceinte eſt de murs & renferme de hautes montagnes, où il ſe trouve des cerfs, des tigres, des lions qui viennent juſques ſous les fenêtres du couvent. Tandis qu'un dévot Eſpagnol employoit ſix cents mille piaſtres, tant à le bâtir qu'à le doter, ſa femme fondoit pour une pareille ſom-

me, un college magnifique pour le même ordre. Les moines disent que, depuis l'origine de l'hermitage, il y a toujours eu deux corbeaux qui ne permettent point à d'autres d'y entrer, & qui chassent même leurs petits, lorsqu'ils sont en état de voler. Le cuisinier les appelle en sifflant ; ils viennent, mangent & retournent dans le bois. Comme je desirois de voir cette merveille, on me dit que ces oiseaux craignoient les étrangers.

On m'avoit parlé de quelques antiquités mexicaines, que j'appris n'être pas éloignées, & que je voulus visiter. Je fis d'abord plusieurs lieues dans une plaine, où les jésuites possedent un des plus riches domaines de cette contrée. Il est cultivé par six mille noirs mariés, dont chacun se vend trois ou quatre cents piastres. On y compte cent quarante mille, tant chevres que brebis, cinq mille chevaux & mille vaches. Cette immense possession est à quelque distance d'un village, dont le nom mexicain signifie *lieu des dieux & des adorations*, à cause de quelques pyramides qui sont dans le voisinage. Celle de la lune a plus de huit cents pieds de

long ſur une de ſes faces, & environ ſix cents ſur les deux autres. Je n'avois pas d'inſtruments pour en meſurer la hauteur ; mais je jugeai qu'elle ne pouvoit guere avoir moins de cinquante toiſes. Ce n'eſt qu'un amas de pierres, avec des degrés. Le ſommet offroit autrefois une ſtatue de forme groſſiere, que le zele d'un évêque de Mexico fit mettre en pieces, comme un reſte d'ancienne idolâtrie : on en voit encore les fragments au pied de la pyramide. Cette grande maſſe renferme des voûtes, qui ſervoient de tombeaux aux rois du pays. Elle eſt environnée de petites élévations de terre, qui paroiſſent avoir été la ſépulture des ſeigneurs Mexicains. La route qui y conduit, conſerve encore le nom de *chemin des morts*.

A deux cents pas de là, eſt la pyramide du ſoleil : ſa hauteur eſt d'un quart de plus que celle de la lune ; & ſa longueur eſt proportionnée. La ſtatue du ſoleil, qui étoit au ſommet, n'a pas été plus ménagée que l'autre ; mais dans ſa chûte, elle s'eſt arrêtée vers le milieu de la pyramide. Cette idole avoit une ouverture dans l'eſto-

mac, qui contenoit la figure de cet aſtre. Vous demanderez, ſans doute, comment les Mexicains, qui n'avoient point l'uſage du fer, pouvoient tailler de ſi grandes pierres ; par quelle force ils les élevoient à cette hauteur, ſans machine, & ſans art pour en inventer? J'aurois peine à vous répondre, ſi la conjecture ne venoit à mon ſecours. Les Eſpagnols diſent qu'une colonie de l'iſle Atlantide fut autrefois amenée au Mexique ; que les habitants de cette iſle tirant leur origine des Egyptiens ; il n'eſt pas étonnant qu'ils euſſent conſervé le goût des pyramides, & l'art de les conſtruire. Celles-ci ſont très-anciennes ; & j'ai jugé par quantité de ruines qui ſe trouvent dans les environs, qu'il y avoit autrefois une grande ville dans le même lieu.

Au ſortir de la province de Mexico, nous entrâmes dans celle de Méchoacan, qu'on vante comme un pays fertile en ſoie, en miel, en ſoufre, en cuir, en indigo, en laine, en coton, en cacao, en vanille, en fruits, en cire, en mines d'argent & de cuivre. On y excelle d'ailleurs, à fabriquer ces ouvrages & ces étoffes de plumes, dont

l'invention eſt particuliere aux Mexicains. Le langage de cette province paſſe pour le plus pur & le plus élégant de la Nouvelle Eſpagne ; & ſes habitants l'emportent ſur le commun des Indiens, par la taille & la force, autant que par l'eſprit & l'adreſſe. Sa capitale, qui portoit autrefois le nom de Méchoacan, ou pays de poiſſons, parce qu'il y a beaucoup de lacs, a reçu des Eſpagnols celui de Valladolid. C'eſt un riche évêché, dans lequel ſont compris les ports de S. Antoine & de S. Jacques, & les villes de Zacatula, de Colima, de Paſcaro, de S. Michel, de S. Philippe, dont les unes ſont voiſines de la mer du ſud, & les autres avantageuſement ſituées dans les terres.

On découvre de fort loin le volcan de Colima. C'eſt une montagne très-élevée, qui ſe termine par deux pointes, de l'extrêmité deſquelles on voit ſortir ſans ceſſe des flammes & de la fumée. Elle domine ſur une vallée qu'on regarde comme la plus agréable & la plus fertile du Mexique. Elle eſt remplie de jardins bien cultivés, & de champs féconds en froment & en toutes ſortes de grains. Ce canton produit

deux eſpeces de cuivre ; l'une ſi molle & ſi ductile, que les habitants en font de très-beaux vaſes ; l'autre, ſi dure, qu'ils l'emploient, au lieu de fer, pour tous les inſtruments du labourage.

C'eſt de Méchoacan, que nous vient cette plante fameuſe, qui a pris le nom de la province où elle croît. Elle eſt aujourd'hui fort en uſage dans la médecine : on la croit une eſpece de rhubarbe ou de ſcamonée. C'eſt une racine blanchâtre, d'une ſubſtance un peu mollaſſe, un peu fibrée, un peu douçâtre, étant verte, elle eſt fort groſſe, brune en dehors, blanche en dedans, laiteuſe & réſineuſe. Dans le commerce elle ſe vend en morceaux. On l'emploie de différentes manieres ; & elle guérit pluſieurs ſortes de maladies. Elle purge doucement & ſans danger, les humeurs épaiſſes, viſqueuſes & ſéreuſes de la tête, de la poitrine & des articulations. Elle convient dans la goutte, les écrouelles, les maux vénériens, l'hydropyſie, &c. On la prend dans du vin ou dans quelque autre liqueur convenable. L'eſpece de méchoacan que j'ai vu recueillir quelquefois en Provence, a moins de vertu que celui du Mexique.

De tous les peuples de l'empire, celui de Méchoacan avoit la plus juſte notion d'une divinité ſuprême, d'un jugement dernier, du ciel & de l'enfer. Le dieu de ce pays étoit regardé comme l'auteur de tout ce qui exiſte, & comme l'unique arbitre de la vie & de la mort. Ses adorateurs l'invoquoient dans leurs afflictions, en levant les yeux vers le ciel, qu'ils prenoient pour la baſe de ſon trône. Leurs idées ſur l'origine des choſes, ſembloient venir de plus loin que les fables du paganiſme. Ils racontoient " que Dieu avoit créé de terre un homme & une femme; que leurs deſcendants étant tombés dans l'oubli de leurs devoirs, ils avoient été punis par un déluge univerſel, à l'exception d'un prêtre Indien, qui s'étoit mis avec ſa femme & ſes enfants, dans un grand coffre de bois où il avoit raſſemblé auſſi quantité d'animaux, & d'excellentes ſemences; qu'après la retraite des eaux, il avoit lâché un oiſeau, qui n'étoit pas revenu, & ſucceſſivement pluſieurs autres qui n'avoient plus reparu. Le ſeul qui ſe ſoit remontré, eſt un petit animal, que les Indiens eſtiment

eſtiment le plus, pour l'éclat & la variété de ſes couleurs „.

Si on en croit les Eſpagnols, les prêtres de cette province portoient des tonſures comme les nôtres, & faiſoient retentir, dans leurs temples, les menaces des punitions d'une autre vie, avec des peintures ſi vives & ſi effrayantes, qu'elles forçoient les auditeurs à changer de conduite. Les ſacrifices humains n'étoient pas moins fréquents parmi eux que dans la capitale de l'empire, dont ils avoient auſſi emprunté l'affreux uſage de manger les priſonniers. Lorſque les Caſtillans leur en faiſoient des reproches, " il eſt vrai, leur répondoient-ils, que vous vous contentez de l'honneur de tuer vos vaincus, & que nous les faiſons ſervir à nos repas; mais qu'importe à qui n'eſt plus, de devenir la proie des vainqueurs ou des vers? „

Avant la conquête du Méchoacan, le principal cacique de cette grande province faiſoit ſa réſidence dans une ville qui ſe nommoit le ſéjour des oiſeaux, & dont il ne reſte aucun veſtige. Quand ce prince ſe ſentoit proche de ſa mort, ſon premier ſoin étoit de nom-

mer ſon ſucceſſeur. Celui-ci aſſembloit les grands de l'état, & tous ceux qui, ſous ſon pere, avoient exercé quelque emploi. Il commençoit par en exiger des préſents, comme des marques de ſa ſouveraineté; & dès cet inſtant, perſonne ne paroiſſoit plus devant le cacique moribond. Son appartement étoit fermé, & l'on ſe contentoit de mettre ſur la porte les attributs de ſa dignité. Auſſi-tôt qu'il avoit rendu le dernier ſoupir, toutes les perſonnes convoquées pour ſes obſeques, pouſſoient enſemble des cris & des gémiſſements, & ſembloient ſe livrer à la plus profonde douleur. Elles entroient enſuite dans une ſalle où étoit le mort; chacun le touchoit de la main, & lui jetoit quelques gouttes d'une eau parfumée. On le revêtoit de ſes habits royaux; & dans cette parure, on le plaçoit aſſis ſur une litiere découverte, avec ſes armes d'un côté, & de l'autre, la ſtatue du dieu auquel il avoit eu le plus de dévotion. Pendant ce temps-là on nommoit ceux qui devoient le ſervir dans l'autre monde. Quelques-uns, & c'étoit le très-petit nombre, regardoient ce choix comme

une faveur ; la plupart en étoient fort affligés. Sept femmes de la plus haute naiſſance avoient ordre de ſe diſpoſer à ſuivre leur ancien maître, pour lui verſer à boire, laver ſon linge, & lui rendre d'autres ſervices de cette nature. On ſe défaiſoit, par ce moyen, de quantité de vieilles mécontentes, qui n'auroient pas manqué de fronder les uſages de la nouvelle cour.

Outre les victimes marquées par le nouveau cacique, on en raſſembloit d'autres, priſes dans toutes les claſſes des citoyens. Chaque condition étoit obligée d'en fournir une de ſon ordre, ſans compter celles qui avoient le courage ou la folie de s'offrir volontairement. On avoit ſoin de les orner de fleurs, de les parer, & ſur-tout de les enivrer aſſez pour ne rien craindre de leur inconſtance. La marche funebre commençoit par cette troupe de malheureux, qui, dans l'abſence de leur raiſon, avoient toutes les apparences de la joie. Ils mêloient au ſon bruyant de divers inſtruments, les cris inſenſés d'hommes qui extravaguent.

Après eux venoient les parents du mort. Sa litiere étoit portée par les

principaux ſeigneurs du pays, & ſuivie de tous les autres, qui chantoient une eſpece de poéſie fort triſte, ſur des airs encore plus lugubres. Le convoi étoit fermé par les domeſtiques du palais, chargés d'enſeignes & d'éventails de plumes. Une multitude innombrable de peuple étoit rangée des deux côtés du chemin, & formoit, pour ainſi dire, une garde, qui empêchoit les victimes de s'échapper. Cette proceſſion partoit à minuit, éclairée d'une infinité de flambeaux. En arrivant au temple, on faiſoit pluſieurs fois le tour d'un grand bûcher, préparé à recevoir le feu de la main des prêtres. On plaçoit au ſommet le corps du cacique défunt, aſſis ſur ſa litiere, où il étoit brûlé avec ſes ornements; & à peine la flamme avoit touché ſes habits, qu'on égorgeoit les victimes. On les enterroit ſur le champ derriere le mur du temple; & à la pointe du jour, les prêtres ramaſſoient la cendre & les os du mort. Ils y joignoient l'or fondu, les pierreries calcinées, & tout ce qu'ils pouvoient recueillir de ſa parure. Ils y mêloient différentes ſortes de pâtes; & de toute cette compoſition, ils

formoient une grande ſtatue de figure humaine, qu'ils revêtoient d'ornements pareils à ceux du cacique. On la préſentoit dans cet état à l'adoration du peuple ; on la dépoſoit enſuite dans un caveau, au pied des degrés du temple, ſur une eſpece de lit, & l'on ſuſpendoit autour d'elle tout ce qu'on ſuppoſoit pouvoir lui ſervir dans l'autre vie.

Le ſoin des funérailles appartenoit aux miniſtres des autels, dans toute l'étendue de l'empire du Mexique ; mais leur méthode n'avoit rien d'uniforme, & dépendoit preſque toujours de la derniere volonté des mourants. Les uns vouloient être enterrés dans leurs héritages, ou dans les cours de leurs maiſons ; d'autres ſe faiſoient porter dans les montagnes, à l'imitation des empereurs, qui, comme je l'ai dit, avoient leurs tombeaux dans celle de Chapultepeque. Pluſieurs ordonnoient que leurs cendres fuſſent conſervées dans les temples, avec leurs habits & ce qu'ils avoient de plus précieux.

Dès qu'un Mexicain étoit décédé, on appelloit les prêtres du quartier, qui le mettoient eux-mêmes à terre, aſſis ſur

une natte, à la maniere du pays, & paré de tous ſes atours. Dans cette poſture, ſes parents & ſes amis venoient le ſaluer & lui faire des préſents. Si c'étoit un homme de conſidération, on lui offroit des eſclaves, qu'on immoloit ſur le champ, pour lui former un cortege dans le pays des ames. Chaque ſeigneur ayant un chapelain pour le diriger dans les pratiques de la religion, ce prêtre devoit auſſi être du voyage, ainſi que les principaux de ceux qui avoient ſervi dans la maiſon. Les obſeques duroient pluſieurs jours, & ſe célébroient par un mêlange de pleurs, de chants, d'encenſements & autres cérémonies. Il arrivoit ſouvent que les femmes honoroient le convoi de leurs maris, en ſe dévouant elles-mêmes à la mort. Les princes avoient des monuments d'une grande étendue, parce qu'on enterroit avec eux une partie de leurs richeſſes & de leur famille.

Sur les confins de la province de Méchoacan, en tirant vers le nord, on me fit remarquer le pays des Otomies, peuples célebres, qui s'étant déclarés en faveur de Cortez, n'ont pas

moins contribué que les Tlaſcalans à la conquête du Mexique. C'étoit une nation farouche & barbare, qui ne connoiſſoit aucune forme de gouvernement. Elle conſervoit ſa liberté dans des retraites inacceſſibles, dont la ſtérilité & la miſere n'avoient jamais tenté les Mexicains. Elle avoit toujours été rebelle à l'empire, ſans autre motif que ſon averſion pour le faſte & la molleſſe. Vivant de ſa chaſſe & des fruits de ſes arbres, elle ſe ſervoit de ſes fleches avec autant d'adreſſe que de force ; & la ſituation de ſes montagnes aidoit ſi naturellement à ſa défenſe, qu'elle avoit réſiſté pluſieurs fois à des armées nombreuſes. Mais elle ne penſoit à vaincre que pour éviter la tyrannie, & continuer à vivre dans l'indépendance.

La haine des Otomies pour les Mexicains, le ſéjour de leurs forêts, & leur ancienne ſimplicité, ſembloient devoir les préſerver du barbare uſage d'immoler des victimes humaines : ce ſont eux néanmoins qui l'ont conſervé les derniers, après l'avoir reçu de leurs ennemis. Ils ne ſacrifioient, à la vérité, que les captifs qu'ils faiſoient dans leurs

guerres ; mais ils les hachoient en pieces, & vendoient leur chair toute cuite dans les boucheries publiques. Quelques religieux Eſpagnols, qui s'étoient haſardés à vivre parmi eux pour les inſtruire, commençoient à s'applaudir du ſuccès de leur zele, lorſque, dans une maladie contagieuſe, qui faiſoit beaucoup de ravages, ils furent ſurpris de voir toute la nation raſſemblée ſur une colline. C'étoit pour y ſacrifier une jeune fille à leurs anciennes divinités. Les miſſionnaires s'efforcerent en vain de les arrêter ; on leur répondit qu'en embraſſant un nouveau culte, l'ancien ne devoit pas être oublié, & la jeune fille eut le ſein ouvert à leurs yeux. Après ce ſacrifice, les Otomies revinrent tranquillement à l'inſtruction.

La plus ancienne coutume de ces peuples, étoit celle qui regardoit leurs mariages. Ils vivoient librement avec toutes les femmes juſqu'au jour de leur union ; & lorſqu'ils étoient déterminés à l'engagement conjugal, ils paſſoient une nuit avec celle dont ils vouloient faire leur épouſe, afin que, s'ils lui remarquoient quelque défaut, ils puſſent la renvoyer. Si au contraire

ils la trouvoient à leur gré, il ne leur étoit plus permis de la répudier. Alors ils commençoient à faire pénitence de toutes les libertés qu'ils avoient prises avec d'autres femmes. Elle consistoit à se priver, pendant un certain temps, de tous les plaisirs des sens, à se purifier par des bains, & à se tirer du sang des bras, du nez & des oreilles, &c. Les femmes exerçoient de semblables rigueurs sur elles-mêmes; & ils se rejoignoient ensuite, pour vivre ensemble jusqu'à la mort. Cette loi ne regardoit que le peuple; car les chefs de la nation étant, comme par-tout ailleurs, au-dessus de la loi, pouvoient avoir plusieurs épouses, indépendamment des concubines.

Tandis que je m'entretenois des usages de ces peuples, " voici, me dit un religieux, ce que j'ai appris d'une autre nation, nommée les Yzcatlans; vous n'avez peut-être rien vu de semblable dans les divers pays où vous avez voyagé. On élisoit un souverain pontife, qui ne sortoit jamais du principal temple, & qui ne devoit approcher d'aucune femme. S'il violoit une

de ces deux loix, on le mettoit en pieces, & ſes membres ſanglants étoient préſentés tous les jours à ſon ſucceſſeur pour lui ſervir d'exemple. Un Yzcatlan qui ſongeoit au mariage, étoit obligé de s'adreſſer aux prêtres : ceux-ci choiſiſſoient un jour de fête pour le conduire au ſommet du temple ; ils lui coupoient quelques cheveux, en diſant à haute voix : cet homme veut ſe marier. Enſuite ils le faiſoient deſcendre, & la premiere fille qu'il rencontroit dans ſon chemin étoit à lui. Il eſt vrai que cette loi n'étant ignorée de perſonne, non plus que le jour & l'heure de la cérémonie, les femmes qui n'avoient pas de goût pour ce même homme, évitoient ſa rencontre ; & l'on ne voyoit, dans les environs du temple, que celle qui étoit convenue de s'y trouver.

„ Dans un autre canton, une épouſe accuſée d'adultere étoit citée au tribunal du cacique ; & ſi les preuves paroiſſoient convaincantes, elle étoit tuée ſur le champ, déchirée en morceaux, & mangée par le mari, les témoins & le juge. Ailleurs, elle recevoit

ſa punition des mains de ſon époux, qui lui coupoit publiquement le nez & les oreilles. Celui qui ſe plaignoit d'un vol, étoit obligé d'en nommer l'auteur; & s'il prouvoit la vérité de l'accuſation, on le chargeoit de l'office de bourreau dans l'exécution du châtiment; mais s'il manquoit de preuves, il étoit puni lui-même par le miniſtere de l'accuſé. Dans une autre province, on avoit l'horrible uſage d'écorcher les hommes qu'on immoloit aux idoles, & de ſe revêtir de leur peau. Lorſqu'on manquoit d'eſclaves pour les ſacrifices, le cacique nommoit les victimes parmi ſes ſujets. Les exécuteurs de ſes ordres alloient les enlever avec beaucoup d'appareil; & ceux qui refuſoient de ſe laiſſer conduire à l'autel, étoient égorgés ſur le champ: c'étoit un moyen qu'avoit le cacique, de faire ſervir la religion à ſa vengeance, & de ſe défaire de ceux qui avoient le malheur de lui déplaire „.

Comme je deſirois de pénétrer plus avant au nord & au couchant de l'empire: " je ne vous le conſeille pas, me

dit ce même religieux, qui avoit parcouru tous ces pays en qualité de visiteur de son ordre : " excepté les mines d'or & d'argent, dont ces contrées abondent, rien ne vous dédommageroit des fatigues d'une pareille course. Les provinces du nord sont Panuco, Zacatecas, la nouvelle Biscaïe, Cinnola, Culiacan ; celles de l'occident se nomment Chiametlan & Xalisco. La ville de Panuco, qui donne son nom à la premiere de ces provinces, dont elle est la capitale, ne contient pas plus de cinq cents familles, tant Espagnoles, qu'Indiennes & Mulâtres. Ses maisons sont grandes, bâties de pierres, & couvertes de feuilles. Saint-Louis de Zacatecas est la ville principale de la province de ce nom, célebre par ses mines d'argent ; mais elle n'a d'ailleurs rien qui la fasse remarquer. On en compte douze ou quinze, qui rendent ce pays le plus riche de la nouvelle Espagne. Quelques-unes des plus abondantes sont infestées par des Indiens très-féroces, qui résistent encore au joug Espagnol. On vante aussi beaucoup celles de la

Nouvelle Biſcaïe ; & c'eſt tout ce qu'on peut vanter dans cette province, dont la capitale s'appelle Darango, & les autres villes, Barros, Sainte-Barbe, Saint-Jean, &c.

„ Le canton de Cinnola contient fort peu d'Eſpagnols ; on y trouve néanmoins deux villes, dont on ne ſait guere que les noms, Saint-Jacques & Saint-Philippe. L'air y eſt ſain, & le ſol très-fertile en fruits & en coton. Peu de gens connoiſſent la province de Culiacan, ſituée à l'extrêmité la plus ſeptentrionale de l'empire, où eſt la ville de Saint-Michel. Chiametlan n'eſt preſque habitée que par des Indiens : nous y avons Saint-Sébaſtien ; & cette colonie n'a été fondée, qu'à cauſe des mines qui s'exploitent dans cette province ; elle eſt d'ailleurs très-fertile en miel & en cire. Xaliſco, ou la Nouvelle Galice, paſſe pour une des plus riches du Mexique, par ſes mines d'argent, autour deſquelles il s'eſt formé des habitations nombreuſes, avec des fonderies, des moulins, & tout ce qui eſt néceſſaire à ce travail. Compoſtelle en eſt la capitale, & étoit

autrefois le ſiege d'un évêque, qui a été transféré depuis à Guadalaxara. Dans le voiſinage de cette derniere ville, la nature a placé une montagne d'une lieue de hauteur, inacceſſible, de toutes parts, aux voitures & aux bêtes de charge. Elle eſt couverte de pins & de chênes d'une grandeur extraordinaire, ſans autres habitants qu'une quantité prodigieuſe de loups. On y trouve auſſi des mines d'argent & de cuivre „.

N'ayant rien de curieux à voir dans toutes ces provinces, nous nous rapprochâmes de la capitale ; mais avant que d'y entrer nous parcourûmes les environs du lac ſur lequel elle eſt ſituée : nous y vîmes pluſieurs villes, dont la plupart ont conſervé les noms qu'elles portoient avant la conquête ; mais loin d'être aujourd'hui plus riches & plus peuplées, l'incroyable diminution des Indiens, par les travaux exceſſifs auxquels ils ont été forcés, en a fait autant de ſolitudes. Une entrepriſe extraordinaire, pour pratiquer un nouveau chemin au travers des montagnes, a détruit un million d'hommes.

La plupart de cès villes ne peuvent plus paſſer que pour de médiocres bourgades, dont les habitants ſuffiſent à peine pour la culture des terres. Teſcuco étoit autrefois une des plus grandes villes de l'empire ; elle le diſputoit à la métropole même, ſur laquelle on lui donnoit d'ailleurs l'avantage de l'ancienneté. Ses maiſons s'étendoient ſur les bords d'un grand lac dans une très-belle ſituation, à l'entrée de la chauſſée principale qui conduiſoit à Mexico. Cette place, jadis ſi floriſſante, ne contient pas préſentement plus de cent Eſpagnols, & trois cents Indiens, dont les richeſſes ne viennent que des fruits & des légumes qu'ils envoient à la capitale. Tacuba n'eſt plus qu'un bourg agréable ; la Piedad en eſt un autre, que les Eſpagnols ont bâti aſſez réguliérement, au bout de la nouvelle chauſſée de ce nom, & qui s'eſt accru par la dévotion des Mexicains pour une image de la Vierge, à laquelle ils ne ceſſent de faire des préſents. Toluco eſt devenu célebre par ſes jambons, & ſon commerce de porc ſalé.

Une des ſingularités du lac de Mexico eſt le ſpectacle des iſles flottantes,

ouvrage de l'art & de l'induſtrie des habitants. Ils étendent, ſur deux ou trois groſſes cordes, un grand nombre d'oſiers les uns ſur les autres de la longueur de quatre-vingt pieds en quarré, & de ſix pouces de hauteur : ils attachent le bout des cordes aux arbres qui bordent le lac, & couvrent toute cette machine de gazon : ils y répandent de la terre & du fumier, & y ſement des fleurs & des légumes qui y croiſſent dans une ſinguliere abondance. De tant de matieres différentes, il ſe forme, avec le temps, une maſſe épaiſſe & ſolide, ſur laquelle ils ſe conſtruiſent des barraques & de petits bâtiments pour la volaille. Il arrive aſſez ſouvent que les cordes ſe rompent, & que le vent emporte l'iſle loin de l'endroit où elle étoit attachée. D'autres dénouent les cordages, & vont habiter ſucceſſivement les parties du lac dont ils croient que la ſituation peut leur être plus avantageuſe.

Mais de toutes les merveilles de ce lac fameux, la plus admirable eſt, ſans contredit, la conſtruction même de la capitale du Mexique, placée, pour ainſi dire, au milieu de ſes eaux. Figu-

rez-vous une immenſe vallée de ſoixante lieues de circuit, & qui en a au moins quarante de fond plat. On aſſure que les montagnes qui l'environnent ont plus de cent mille pieds de hauteur ; & le lac, qui en occupe le centre, a ſept lieues de long ſur autant de large, avec des inégalités qui lui en donnent plus de trente de circonférence : il eſt compoſé de deux parties qui ne ſont ſéparées que par un eſpace fort étroit, l'une d'eau douce & tranquille, très-poiſſonneuſe, & plus haute que l'autre, dans laquelle elle tombe : la ſeconde, d'eau ſalée, qui ne nourrit aucune eſpece de poiſſon, & eſt ſujette à des agitations très-violentes ; elle a un flux & reflux comme l'océan ; mais avec cette différence, que l'un ſe fait par la regle des marées, & l'autre par le ſouffle des vents, qui rendent quelquefois ce lac auſſi orageux que la mer même.

Les opinions ne s'accordent point ſur l'origine de ces eaux : quelques-uns prétendent qu'elles viennent des mêmes ſources, & que ce qui rend une partie du lac ſalée, eſt le fond

même de la terre qui eſt couverte de ſel. Il eſt certain qu'on en tire tous les jours de ſon eau, & qu'on en fait aſſez, non-ſeulement pour en fournir à toute la province, mais pour en tranſporter juſqu'aux Philippines. D'autres ſont perſuadés que le lac a deux ſources, l'une ſalée, l'autre douce, qui communiquent à ſes deux parties leur propre qualité. Quoi qu'il en ſoit, on ne connoît rien au monde qui reſſemble à ce phénomene ; & la ville de Mexico eſt ſituée ſur le bord du lac ſalé, de maniere, que par ſa forme & la multitude de ſes canaux, tout le corps de cette capitale paroît être bâti dans l'eau comme Veniſe l'eſt dans la mer. Elle étoit déjà, même avant la conquête, le plus beau monument de l'induſtrie américaine. Des chauſſées immenſes traverſoient le lac, toujours couvert de petites barques faites de troncs d'arbres. On voyoit autour plus de cinquante villes, & un nombre infini de villages, deſtinés au ſervice de la Métropole, qui ſe faiſoit reconnoître pour la capitale d'un grand empire par la hauteur & la magnificence de ſes

bâtiments. Elle a depuis éprouvé divers changements, comme vous le verrez dans les recherches du pere Lopez, dont je vais bientôt reprendre la traduction.

Je ſuis, &c.

A Mexico, ce 26 Mars 1750.

LETTRE CXIX.

SUITE DU MEXIQUE.

ON conſerve, Madame, dans la bibliotheque du couvent des dominicains de Mexico, un manuſcrit légué à ce monaſtere par un des ſecretaires de Fernand Cortez. C'eſt une deſcription de cette ville, faite par ordre de ce général avant que les Eſpagnols s'en fuſſent rendus maîtres, & du vivant même de Montezuma. Le pere Lopez le cite ſouvent dans ſes recherches hiſtoriques, & en a fait un abrégé, dont je vous envoie la traduction, en ſupprimant ce que j'ai déjà eu occaſion de vous dire de cette capitale.

"Cette ville, dit l'abréviateur, communiquoit à la terre par trois digues, qu'on pouvoit comparer aux ouvrages des Romains. La plus grande avoit environ deux lieues de long, & étoit compoſée, ainſi que les deux autres, de pierres liées avec du ciment. On voyoit, des deux côtés, une grande partie du lac, ſur lequel on décou-

voit d'autres belles chauſſées qui le croiſoient diverſement, & quantité de bourgades embellies de tours, d'arbres & de jardins qui ſembloient ſortir du ſein de l'eau. Chaque digue étoit défendue par un boulevard & un pont-levis, après lequel on trouvoit une ſeconde fortification qui faiſoit proprement l'entrée de la ville. On appercevoit enſuite une grande rue, dont toutes les maiſons étoient conſtruites ſur le même modele avec des terraſſes & des balcons. Les autres rues ne le cédoient point à cette premiere, les unes étoient des canaux traverſés de pluſieurs ponts; dans d'autres on avoit pratiqué des chemins pour les gens à pied; & l'eau du lac paſſoit au milieu; quelques-unes, entiérement ſolides, étoient l'ouvrage de l'art; d'autres enfin, moitié terre & moitié eau, ſervoient, d'un côté, de chemin aux voitures, & de l'autre, au paſſage des barques qui couvroient toute la ſurface du canal. Le nombre en étoit prodigieux; on en comptoit près de cinquante mille qui appartenoient à la ville.

„ Les édifices publics & les mai-

ſons des grands étoient de pierres & bien bâties, & celles du peuple, petites, baſſes, inégales & ſans fenêtres, par une police ſinguliere, qui ordonnoit que les ſimples habitants fuſſent plus humblement logés que les ſeigneurs : mais elles étoient commodes, & capables de contenir pluſieurs ménages. Les hôtels des nobles devoient être en grand nombre, puiſque l'empire n'avoit pas moins de trois mille caciques, ou ſeigneurs de villes, tous obligés de venir paſſer une partie de l'année dans la capitale, ſans compter la nobleſſe inférieure & les officiers du palais. Ces maiſons étoient environnées de jardins & de toutes les commodités qui ſont le partage de la fortune & de la grandeur.

„ Les places, les marchés, les boutiques brilloient d'ouvrages d'or & d'argent, ſculptés & ciſelés, de vaiſſelle de terre verniſſée, d'étoffes de coton & de tiſſus de plumes, qui formoient des deſſeins éclatants par les plus vives nuances. On y voyoit des morceaux d'orfévrerie qui attiroient l'admiration des artiſtes Eſpagnols. On ne conçoit pas comment, ſans mar-

teau, ſans ciſeau, on pouvoit atteindre à cette perfection. C'étoient des plats à huit faces, ſans ſoudure, & dont chacune préſentoit un métal différent ; des poiſſons, dont les écailles étoient mêlées d'or & d'argent ; des perroquets qui remuoient la tête, la langue & les ailes ; des ſinges qui faiſoient divers exercices.

„ Ces Indiens excelloient auſſi en pluſieurs ſortes de meubles peints ſur bois, & travaillés avec un art infini. Ils préparoient d'abord les couleurs dont ils vouloient faire le fond d'une table, d'une caſſette, d'une armoire, & paſſoient pluſieurs couches ſur tout l'ouvrage. Pendant que la peinture étoit encore fraîche, ils prenoient un poinçon avec lequel ils deſſinoient les figures qu'ils vouloient y repréſenter. Ils ſe ſervoient de l'autre bout du poinçon qui étoit applati en forme de ſpatule pour racler la couleur enfermée dans le contour du deſſein ; dans ce vuide, ils mettoient une autre couleur, telle que la figure l'exigeoit : s'il devoit y entrer différentes nuances, ils rempliſſoient d'abord tout

l'eſpace de celle qui étoit faite pour dominer ; puis ils dégarniſſoient la place que devoient occuper les autres couleurs. Ils les appliquoient les unes après les autres comme ils avoient fait la premiere, juſqu'à ce que tout le travail fût achevé. S'ils vouloient, par exemple, peindre un perroquet ſur le tiroir d'un bureau, ils enduiſoient d'abord tout le panneau de bleu broyé avec l'anil. Quand cette couche étoit bien unie, on deſſinoit le perroquet ; on ôtoit le bleu renfermé dans l'eſpace qui devoit contenir le corps de l'animal, puis on y mettoient du verd ; & comme cet oiſeau a coutume d'avoir quelques plumes rouges, on dégarniſſoit les endroits où elles devoient ſe marquer, & on les remplaçoit par du carmin. Les yeux ſe faiſoient de la même maniere, en mettant autour une couleur pâle avec un peu de noir au milieu pour former la prunelle. Tel étoit l'art de peindre chez les anciens Mexicains ; & pour conſerver l'éclat des couleurs, & leur donner plus de luſtre, ils avoient des vernis

vernis compoſés d'huiles tirées de différents végétaux. Les meubles ainſi peints & verniſſés, pouvoient ſe laver, & être employées aux uſages ordinaires, ſans en être endommagés. On faiſoit des cuvettes, des baignoires, & d'autres vaiſſeaux de cette nature, qui ne perdoient dans l'eau, ni leur éclat, ni leur couleur.

„ La place où ces ouvrages s'expoſoient aux yeux du public, étoit ſi étendue, qu'elle pouvoit contenir juſqu'à ſoixante ou quatre-vingt mille perſonnes. On y apportoit toutes les productions de l'empire. Elle étoit remplie de tentes ſi ſerrées dans leur alignement, qu'à peine y trouvoit-on la liberté du paſſage. Chaque marchand connoiſſoit ſon poſte ; & les boutiques étoient couvertes de toiles de coton, qui garantiſſoient de la pluie & du ſoleil. On y vendoit diverſes ſortes de nattes, de la poterie, des peaux de différents animaux, des oiſeaux de toutes les eſpeces, de toutes les couleurs, du ſel, des toiles, des draps, du fil, de la pierre, de la chaux, de la brique, & d'autres matériaux de conſtruction. Il

y avoit un quartier pour les herbages, les légumes, les racines, les graines; les plantes médicinales; un autre pour les fruits, les fleurs, la viande de boucherie, la volaille, le gibier, &c. On y apportoit jusqu'à des couleuvres, des chiens, des rats, des souris, & une sorte d'écume qui s'amasse, dans certaine saison, sur l'eau du lac. On en faisoit des gâteaux aussi estimés au Mexique, que le meilleur fromage l'est en Europe. C'étoit, dit-on, l'abondance de cette matiere, qui attiroit tant d'oiseaux, principalement en hiver, où le nombre en étoit prodigieux. Sur ce grand marché, le plus vaste de l'univers, presque tout le commerce se faisoit par échange; on donnoit une poule pour un faisceau de maïs, de la toile pour du sel, &c. Les trafiquants payoient à l'empereur un droit pour leurs boutiques, moyennant lequel ils devoient être garantis des voleurs, par des officiers qui veilloient à la sûreté du négoce : les infractions étoient punies avec la derniere sévérité. Les amandes de cacao servoient de monnoie pour les objets de peu de valeur.

„ Les Mexicains n'avoient pas de poids ; mais ils faiſoient uſage de différentes meſures : ils en avoient de bois pour les grains & les bleds, de cordes pour les herbes, & de terre pour l'huile, le miel, & les liqueurs. Au lieu de chiffres, ils employoient certains caracteres, pour déterminer le prix des marchandiſes. A l'égard de l'écriture, comme ils n'avoient point de lettres, ils exprimoient toutes leurs idées par des hiéroglyphes. Les choſes qui ont une forme, paroiſſoient ſous leurs propres images ; les autres étoient repréſentées par des figures de convention. On a trouvé pluſieurs prieres de l'égliſe, écrites de cette maniere, peu de temps après qu'on y eut annoncé la religion chrétienne. Voici, par exemple, le commencement du *confiteor* : pour exprimer ces mots, *je me confeſſe*, on avoit peint un homme à genoux aux pieds d'un religieux, lui parlant à l'oreille. Pour dire *à Dieu tout-puiſſant*, on voyoit trois viſages, qui marquoient la trinité. Celui d'une femme, avec la moitié du corps d'un

enfant, ſignifioit, *à la bienheureuſe Marie toujours Vierge.* Deux têtes, avec une clef & une épée, exprimoient ces autres mots, *à Pierre & à Paul*, &c. J'ai vu la confeſſion générale d'un Mexicain, écrite de cette maniere : deux perſonnes dans une poſture peu décente, marquoient le péché d'adultere.

„ Quand les ambaſſadeurs de Montezuma vinrent trouver Fernand Cortez, ils avoient avec eux des peintres de leur nation, qui repréſenterent, avec une diligence admirable, les vaiſſeaux, les ſoldats, les chevaux, l'artillerie, & tout ce qui s'offroit à leurs yeux dans le camp des Eſpagnols. Leur toile étoit une étoffe de coton préparée, ſur laquelle ils traçoient aſſez naturellement, avec un pinceau & des couleurs, toutes ſortes d'objets. Cortez, averti de leur travail, ſortit pour ſe procurer ce ſpectacle, & ne vit pas ſans beaucoup de ſurpriſe, avec quelle facilité ils rendoient, non-ſeulement les figures, mais les diſcours même & les actions. On l'aſſura que Mon-

tezuma ſeroit informé, par cette méthode, de toutes les circonſtances de l'entretien qu'il avoit eu avec ſes envoyés : on prétend même qu'ils tirerent au naturel le portrait des Caſtillans. Dans la crainte que des images ſans mouvement & ſans force ne donnaſſent des idées peu convenables à ſes vues, Cortez conçut le deſſein d'animer cette foible repréſentation, en faiſant faire l'exercice à ſes troupes. L'ordre fut donné ſur le champ ; l'infanterie forma un corps de bataille ; & tout le canon fut mis en batterie. Le général partagea ſon monde en deux colonnes, & leur fit faire une eſpece de combat, avec toutes les évolutions de la cavalerie. Les Indiens, dans leur premiere ſurpriſe, regardoient d'abord avec frayeur les chevaux, dont la figure & la fierté leur paroiſſoient terribles ; & n'étant pas moins frappés de leur obéiſſance, ils conclurent que des hommes, capables de rendre ces animaux dociles, avoient quelque choſe de ſupérieur à la nature. Mais lorſqu'au premier ſignal, l'infanterie fit deux ou trois décharges, ſuivies du tonnerre de l'artillerie, la

peur fit tant d'impreſſion ſur les Mexicains, que les uns ſe jeterent à terre, les autres prirent la fuite ; & les ambaſſadeurs cacherent leur effroi ſous le voile de l'admiration. Cortez les raſſura, en leur diſant d'un air enjoué, que c'étoit par ces fêtes militaires que les Eſpagnols honoroient leurs amis. Les peintres, revenus de leur frayeur, inventerent de nouvelles figures, pour exprimer ce qu'ils venoient de voir & d'entendre. Les uns deſſinoient des ſoldats armés & rangés en bataille ; les autres peignoient des chevaux dans l'agitation du combat ; ils repréſentoient un coup de canon par du feu & de la fumée, & le bruit même, par des traits lumineux, qui faiſoient naître l'idée de la foudre. On ne vit pas ſans étonnement, avec quel art un peuple enſeveli dans l'ignorance & la barbarie, avoit trouvé moyen de ſuppléer à l'uſage des lettres.

„ Il y avoit au Mexique une ſorte de livres, où l'on perpétuoit non-ſeulement la mémoire des anciens faits, mais encore les coutumes, les loix & les cérémonies. C'étoit une

ſorte de parchemin, enduit de gomme & plié en double. Un certain nombre des ces feuilles compoſoient un volume. J'en ai vu qui, de tous les côtés paroiſſoient écrits, ou plutôt chargés des images dont je viens de parler. C'étoit une collection d'hiſtoires & de remarques ſur les aſtres & ſur les animaux. En examinant avec attention la partie qui regarde les planetes, j'ai cru découvrir que l'année des Mexicains étoit compoſée, comme la nôtre, de trois cents ſoixante-cinq jours, partagés en dix-huit mois, dont chacun avoit un tiers moins que les nôtres. Durant les cinq derniers jours, qu'on regardoit comme deſtinés aux plaiſirs & au repos, les peuples ſe livroient à l'amuſement, & ne s'occupoient d'aucune affaire. Ils avoient des ſemaines de treize jours, qui portoient différents noms, & leurs ſiecles étoient compoſés de cinquante-deux années, diſtribuées de la maniere ſuivante.

„ Au centre d'un grand cercle, diviſé en cinquante-deux degrés, dont chacun avoit rapport à une année, ils re-

préſentoient le ſoleil, & de ſes rayons il ſortoit quatre lignes de diverſes couleurs, qui partageoient également la circonférence, & marquoient les quatre points du monde. Dans un autre cercle qui renfermoit le premier, ils écrivoient, avec des figures & des caracteres, les principaux événements du ſiecle; & ces cartes ſéculaires formoient des actes publics, que ces peuples regardoient comme les pieces juſtificatives de leur hiſtoire. Les Caſtillans prenant ces titres pour des objets de ſuperſtition, parce qu'ils n'y voyoient que des figures biſarres, brûlerent tout ce qu'ils en purent découvrir : auſſi n'en trouve-t-on preſque plus dans la Nouvelle Eſpagne. C'étoit un ancien uſage, au Mexique, de ſe mettre à genoux le dernier jour du ſiecle, ſûr le toit des maiſons, le viſage tourné du côté de l'orient, pour obſerver ſi le ſoleil reprenoit ſon cours, ou ſi la fin du monde étoit arrivée; car nos Indiens croyoient que cet aſtre ſe renouvelloit tous les cinquante-deux ans, ſans quoi le temps auroit fini avec le vieux ſoleil. Avant

que de commencer un autre ſiecle, on rompoit tous les vaſes, & l'on éteignoit le feu ; mais auſſi-tôt que le premier jour paroiſſoit, on entendoit retentir les tambours & les autres inſtruments, pour remercier les dieux d'avoir accordé un nouveau ſiecle. On achetoit d'autres vaiſſeaux, & l'on alloit recevoir du feu de la main des prêtres, dans des proceſſions ſolemnelles.

„ Mais je reviens aux anciens palais de Mexico, dont je me ſuis trop écarté. Ceux de l'empereur contribuoient encore plus, que les édifices dont j'ai parlé, à la ſomptuoſité de la ville. Le principal, qui ſe nommoit *Tepac*, ou palais par excellence, étoit d'une grandeur & d'une magnificence, dont la deſcription cauſe de l'étonnement. On y comptoit vingt belles portes, qui donnoient ſur autant de rues, & dont la plus grande offroit les armes de l'empire. La partie qui ſervoit de logement au monarque, renfermoit trois vaſtes cours, chacune ornée d'une belle fontaine, avec cent chambres, & autant de ſalles de bains. Quoiqu'il n'entrât pas

un clou dans ce vaſte bâtiment, tout y paroiſſoit d'une ſolidité que les Eſpagnols ne ſe laſſoient point d'admirer. Les murs ſembloient un mêlange de marbre, de jaſpe & de porphire, qui jetoient un éclat merveilleux. Les toits étoient de planches jointes avec beaucoup d'art, les parquets de bois de cedre, les tapiſſeries de coton, enrichies de différentes ſortes de plumes. Les lits ne répondoient pas à cet air d'opulence & de grandeur; c'étoit de ſimples couvertures, étendues ſur des nattes.

„Les femmes de l'empereur logeoient dans les appartements ſéparés, où regnoient également la ſplendeur & la magnificence. Elles portoient le titre de reines, & étoient filles de quelques princes tributaires de l'empire. Le nombre des concubines ſe montoit à plus de trois mille, en y comprenant les ſuivantes & les eſclaves. On les choiſiſſoit parmi les plus belles femmes du royaume. Il n'étoit pas étonnant d'en voir cent cinquante qui ſe trouvoient groſſes à la fois; mais l'héritage du trône ne regardoit que les enfants

des impératrices ; les autres étoient dans l'uſage de prendre des médicaments pour faire périr leur fruit. La plupart étoient des filles de grands ſeigneurs, entre leſquelles le prince s'étoit attribué le droit de choiſir celles qu'il trouvoit le plus à ſon gré. Elles étoient entretenues avec autant de propreté que d'abondance ; mais leurs moindres fautes étoient punies très-ſévérement. Quand on les renvoyoit, elles prenoient des maris parmi les gens de qualité, parce qu'en général, elles étoient riches, & qu'on les regardoit comme très-honorées d'avoir appartenu à l'empereur. Pluſieurs furent mariées avec des officiers de Cortez, à qui Montezuma les avoit données, après les avoir fait baptiſer, pour les rendre dignes de l'alliance Eſpagnole. On dit que le général épouſa lui-même, ou prit pour maîtreſſe, une fille de ce prince, qui lui en avoit offert deux, croyant qu'il pouvoit avoir pluſieurs femmes. La ſeconde fut donnée à un ſeigneur Caſtillan.

„ Outre le palais où le ſouverain tenoit ſa cour, il avoit dans la ville

pluſieurs autres maiſons, dont chacune offroit des ſpectacles ſinguliers. L'une étoit un ſuperbe bâtiment, porté ſur des piliers de jaſpe, qui ſervoit de voliere à des oiſeaux remarquables par leur chant, ou par leur plumage. Le nombre en étoit ſi grand, qu'il y avoit plus de trois cents hommes occupés au ſervice de ces animaux. Les oiſeaux marins étoient nourris dans un étang d'eau ſalée; & ceux de riviere, dans de grandes pieces d'eau douce: ceux des champs & des bois rempliſſoient de vaſtes galeries. On les plumoit dans certaines ſaiſons; & de leurs dépouilles, on faiſoit des étoffes, des tableaux & d'autres ornements de prix. A quelque diſtance delà, étoient les oiſeaux de proie, les uns dans des cages, les autres ſur des perches, & dreſſés à tous les exercices de la fauconnerie. On y voyoit des aigles d'une grandeur prodigieuſe, & d'une voracité incroyable.

„Dans une autre cour, on avoit raſſemblé pluſieurs bêtes ſauvages, telles que des lions, des ours, des tigres, & d'autres eſpeces inconnues

en Europe, qui formoient une ménagerie digne des plus grands monarques. Une troiſieme cour renfermoit, dans des caves, dans des foſſes, ou autres trous pratiqués à deſſein, un horrible aſſemblage de ſerpens, de ſcorpions, de crocodiles, de viperes, qu'on nourriſſoit, dit-on, du ſang des hommes ſacrifiés aux idoles. Les Eſpagnols n'entendirent pas, ſans horreur, les ſifflements, les cris, les rugiſſements que la faim & la contrainte de leur captivité faiſoient pouſſer à ces affreux animaux. Il y avoit auſſi un grand appartement pour les bouffons, les nains, les boſſus, les borgnes, les boiteux, & autres perſonnes de figure monſtrueuſe, qu'on dreſſoit à divers tours de ſoupleſſe, pour les faire ſervir à l'amuſement de l'empereur. Le ſoin qu'on prenoit d'eux, rendoit leur condition ſi douce, qu'il y avoit des peres qui eſtropioient volontairement leurs enfants, pour leur procurer une vie ſûre & paiſible. Mais ce qui doit paroître encore plus étrange, c'eſt que Montezuma avoit choiſi cette même mai-

ſon, pour y exercer particuliérement ſes pratiques de dévotion. Il y avoit une chapelle, dont la voûte étoit revêtue de lames d'or, & où il ſe rendoit pendant la nuit, pour y conſulter ſes dieux, au milieu du bruit effroyaqui faiſoit de ce lieu une véritable image de l'enfer.

„ Deux arſenaux, l'un pour fabriquer les armes, l'autre pour les conſerver, contribuoient à la grandeur du monarque, & à l'embelliſſement de cette capitale. Les plus habiles ouvriers étoient entretenus dans le premier, chacun à la tête de ſon attelier, avec la diſtinction qui convenoit à ſes talents. On y faiſoit de prodigieux amas de fleches & de cailloux aiguiſées, qui ſe diſtribuoient aux troupes & dans les provinces; mais dont il reſtoit toujours bonne partie dans le magaſin. On y voyoit auſſi des arcs, des carquois, des maſſues, des dards garnis de pierres pointues, des frondes, des boucliers, &c. Les armes deſtinées à l'uſage de l'empereur, étoient dans un appartement ſéparé, ſuſpendues en fort bon ordre, ornées de feuilles

d'or, d'argent, de plumes rares, & de pierres précieuſes, qui formoient un coup-d'œil éclatant.

„ Mais de tous ces palais, le plus remarquable étoit celui qu'on appelloit la maiſon de triſteſſe. Le prince s'y retiroit, à la mort de quelque parent favori, ou quand il ſurvenoit des calamités qui exigeoient une démonſtration publique d'affliction. La ſeule architecture de cette retraite étoit capable d'inſpirer les ſentiments qu'il y portoit. Les murs, les lambris, les plafonds étoient noirs & lugubres; & au lieu de fenêtres, il n'y avoit que quelques ouvertures étroites, par où il ne paſſoit que ce qu'il falloit de lumiere, pour augmenter l'horreur qui régnoit dans tout le bâtiment. Le prince y demeuroit auſſi long-temps, que ſes regrets lui faiſoient perdre le goût du plaiſir.

„ Toutes les villes, dans le voiſinage de la capitale, fourniſſoient des hommes pour la conſtruction & l'entretien de ces palais, ou contribuoient à la dépenſe dont les communautés étoient chargées. Le tribut de la nobleſſe, outre l'obligation de garder

montagne de Chapultepeque, ancienne ſépulture des empereurs Méxicains. C'eſt de ce même endroit qu'on la tire encore aujourd'hui, par un grand aqueduc, ſoutenu de trois cents ſoixante-cinq arcades de pierre de taille, qui l'amene au travers du lac, & en fait un des principaux ornements. On comptoit, dans cette capitale, deux mille temples, dont le plus grand étoit diſtingué par ſa vaſte étendue, ſa magnificence & ſes richeſſes ,,.

C'eſt ici, Madame, que finit le manuſcrit eſpagnol. Ce qui va ſuivre, eſt l'ouvrage même du pere Lopez, que je continue toujours d'abréger en le traduiſant. " Tel étoit, dit-il, l'état floriſſant de cette ville, lorſque Fernand Cortez en entreprit le ſiege. Il la ſoumit en moins de trois mois, après en avoir brûlé la plus grande partie, & fait périr les trois quarts des habitants. Mais il la rebâtit, lui donna une nouvelle forme, & la partagea entre ceux qui en avoient fait la conquête, & les principaux Mexicains. Il promit à tous les Indiens qui voudroient s'y établir ſous ſa pro-

tection, une certaine portion de terrein, pour y conſtruire des maiſons, dont leurs enfants hériteroient après leur mort, avec des privileges qui les diſtingueroient du reſte de la nation. Il accorda des rues entieres aux plus conſidérables d'entr'eux, avec la qualité de chefs des quartiers qu'ils auroient peuplés. Dom-Pierre de Montezuma, fils de l'empereur, & plus foible que ſon pere, eut une très-grande part à cette diſtribution. On ne craignit pas plus au Mexique, d'y laiſſer vivre des deſcendants de la maiſon royale, devenus de ſimples gentilshommes, qu'on ne s'inquiétoit à Conſtantinople d'y voir ſubſiſter une famille des Paléologues.

„Cortez fit tracer des places pour les égliſes, les marchés, & autres édifices publics. Il ſépara, par un canal, la demeure des Caſtillans, de celle des Indiens, & cette diſtinction exiſte encore. Le travail fut pouſſé avec tant d'ardeur, que dans peu de mois on vit toute la ville couverte de maiſons beaucoup plus belles, & dans un meilleur ordre que les anciennes. Le général Eſpa-

gnol éleva la ſienne ſur les fondements de celle de Montezuma, & en fit un palais magnifique, qui, aujourd'hui même, peut ſervir & ſert encore quelquefois de logement aux vice-rois.

„ Pour donner une forme ſolide à ſon établiſſement, il engagea tous les Eſpagnols mariés à faire venir leurs femmes; & quantité d'autres familles Caſtillanes y arriverent à ſa ſollicitation. On apporta d'Europe, de même que des iſles de Cuba & de S. Domingue, des vaches, des cochons, des chevres, des brebis, des juments, des cannes de ſucre, des mûriers, & mille autres ſortes de proviſions inconnues juſqu'alors des habitants du Mexique. D'habiles ouvriers y formerent des manufactures, y eurent une imprimerie; & l'on y frappa de la monnoie au coin du roi d'Eſpagne.

„ Outre les mines d'or & d'argent, auxquelles on ne manqua pas de faire travailler, on en découvrit de fer & de cuivre, dont on fabriqua des canons. Dès l'année ſuivante, il s'en trouva trente-cinq pieces de bronze, & ſoixante de fer. Enfin, peu de temps

après la conquête, Mexico étoit la plus belle ville de l'Amérique ; & par degrés, elle eſt devenue une des plus riches & des plus magnifiques du monde. On y a tracé de nouveaux canaux, qui communiquent par un grand nombre de ponts ; on en a comblé d'autres, ſur leſquels on a élevé des maiſons ; enſorte qu'il s'en faut de beaucoup que l'eau en approche, comme avant ſa reconſtruction. L'ancienne ville n'a pas changé d'emplacement ; mais on en a hauſſé le terrein, pour le mettre à l'abri des inondations. On a vainement eſſayé de faire écouler les eaux entre les montagnes qui environnent la plaine ; après bien des travaux, des frais immenſes, & la perte d'un million d'Indiens, que les Caſtillans employoient comme des bêtes de charge, on n'a réuſſi qu'en partie ; & l'on ne s'eſt pas encore mis à couvert des grands débordements.

„ Comme tous les peuples voiſins de cette capitale ont été ſubjugués, & la plupart même anéantis, les Eſpagnols y vivent dans une ſi grande ſécurité, qu'ils n'ont ni portes, ni mu-

railles, ni munition, ni artillerie : Vera-cruz leur paroît ſuffire pour les défendre contre les invaſions des étrangers. Les natûrels du pays demeurent preſque tous dans un des fauxbourgs nommé Guadalupa. Pluſieurs pauvres Eſpagnols épouſent leurs filles ; d'autres les débauchent ; tous uſurpent, de jour en jour, les fonds ſur leſquels ils ont bâti ; & de trois ou quatre maiſons Indiennes, ils en font une grande à la maniere d'Europe, avec des jardins & des vergers : de ſorte que la ville a été preſqu'entiérement renouvellée depuis Cortez, & n'offre plus aujourd'hui que de beaux édifices. Ils ſont, à la vérité, peu élevés, à cauſe des fréquents tremblements de terre, qui les expoſeroient trop, s'ils avoient plus de deux étages. Les murs ſont incruſtés en dehors de petits cailloux de diverſes couleurs, taillés, les uns en cœurs, d'autres en ſoleils, en étoiles, en fleurs, & autres figures, dont la variété offre un ſpectacle agréable. Les portes ſont grandes & fort hautes ; les fenêtres ont des balcons de fer, dont la plupart

tiennent toute la face du bâtiment. Ils ſont ornés de caiſſes d'orangers, & de fleurs de toutes les ſaiſons; car le climat eſt ſi doux, ſi tempéré, qu'on ne reſſent jamais ici, ni de chaleur incommode, ni de froid qui oblige de faire du feu.

„ Les rues ſont ſi larges, que même dans les plus étroites, quatre carroſſes peuvent aller de front; ce qui fait paroître la ville beaucoup plus grande qu'elle n'eſt effectivement. Les places, ſans être auſſi ſpacieuſes que du temps de Montezuma, ſont encore d'une ſi vaſte étendue, ſur-tout celle où ſe tient le marché, qu'aux jours deſtinés pour les courſes des taureaux & autres jeux publics, le peuple en remplit à peine la troiſieme partie. Le centre eſt marqué par une colonne de marbre, au ſommet de laquelle une aigle de bronze ſe fait admirer par l'excellence du travail. Autour de cette eſpece d'obéliſque, quatre rangs de petites boutiques peintes & ornées, offrent tout ce qu'on peut deſirer de curieux en ſoie, en or, en linge, rubans, dentelles, gazes, coëffures,

& autres marchandiſes de modes. La cathédrale, bâtie d'un mêlange de pierre & de brique, borne un des côtés de cette place ; dans la partie oppoſée, ſont l'hôtel-de-ville, la maiſon du juge de police, & la priſon. Une troiſieme face eſt occupée par le palais du vice-roi, l'audience royale, l'hôtel de la monnoie, l'inquiſition, l'univerſité & le college des dominicains. Le quatrieme côté eſt formé par des maiſons particulieres, qui ſervent de demeures à quantité de riches habitants.

„ Les rues par leſquelles on entre dans cette place ſont ſi larges, qu'un carroſſe attelé de ſix chevaux y tourne ſans peine. On y remarque d'abord celle des orfevres, toute reſplendiſſante d'ouvrages d'or & d'argent. Elle aboutit à un quinconce, d'où ſort une fontaine, qui rend cette promenade délicieuſe. Des magaſins de ſoierie enrichiſſent la rue de Tacuba, une des plus longues de la ville, & remplie de boutiques de clincaillerie. Elle tire ſon nom d'un ancien bourg, dont elle eſt le chemin. Un,

autre rue, qui tient le premier rang par la beauté des édifices, eſt celle de l'Aigle, ainſi nommée par une ancienne idole qui repréſente cet oiſeau, & ſe conſerve encore ſans altération. Les plus riches Eſpagnols y ont leurs hôtels. On y voit auſſi la façade du fameux palais des marquis del Vallé, deſcendants de Cortez. Il eſt plus grand, plus magnifique que celui du roi à Madrid. La cour, qui eſt fort ſpacieuſe, eſt entourée de balcons de fer; & l'on voit au centre une ſtatue équeſtre ſur un piédeſtal. Les vice-rois ont un autre palais à Chapultepeque, qui eſt devenu comme l'Eſcurial de l'Amérique, depuis qu'on y enterre les gouverneurs qui meurent pendant leur adminiſtration. Les bâtiments en ſont ſuperbes; la chapelle ſeule a coûté pluſieurs millions. Les jardins répondent à cette magnificence par la beauté de leurs parterres, de leurs allées, & de leurs eaux.

„ La multitude des canaux qui arroſent la capitale du Mexique, procure aux habitants l'abondance & les commodités dont ils jouiſſent, par un

un commerce continuel. Chaque jour de la ſemaine a ſes différentes marchandiſes ; le ſamedi il arrive de toutes parts des flottes de fleurs & de fruits, qui donnent à cette ville l'air d'un jardin. On n'eſt pas ſurpris de la voir ainſi pourvue de tout ce qui peut ſervir au luxe & aux beſoins de la vie, quand on conſidere qu'outre la merveilleuſe fécondité du pays, il y vient tous les ans deux galions d'Eſpagne, & plus de quatre-vingt vaiſſeaux marchands, qui lui fourniſſent ce qu'il y a de plus précieux en Europe, tandis que la flotte des Philippines lui apporte les raretés de la Chine, du Japon, de l'Indoſtan & de la Perſe. Auſſi paſſe-t-elle pour une des plus riches villes du monde ; ſon commerce s'étend depuis la mer du nord, par Vera-cruz, juſqu'à celle ſud, par le port d'Acapulco. On y vit à ſi peu de frais, qu'une demi-piece de huit ſuffit chaque jour pour la dépenſe d'un homme. Comme il n'y a point d'eſpeces de cuivre, & que la moindre piece d'argent eſt une demi-réale, on eſt dans un embarras

continuel pour le trafic des denrées, telles que les fruits & les légumes. Aujourd'hui, comme avant la conquête, les noix de cacao ſont la monnoie courante du marché aux herbes. Il en faut ſoixante ou quatre-vingt pour une réale, ſuivant le prix actuel du cacao qui n'eſt jamais fixe.

„ On compte ici environ cent mille habitants, dont la plus grande partie eſt compoſée de noirs & de mulâtres. Cette capitale l'emporte ſur la plupart des villes de l'Europe, par la beauté du ſexe, comme par la magnificence des édifices. Il eſt paſſé en proverbe, qu'il y a quatre belles choſes à voir à Mexico : les habits, les équipages, les rues & les femmes. Les dernieres ſont ſi paſſionnées pour les Européens, que, quelque pauvres qu'ils ſoient, elles les préferent aux plus riches créoles : de-là vient que ceux-ci ont tant d'averſion pour les Eſpagnols. L'uſage des habitants eſt d'aller tous les jours, vers les quatre heures du ſoir, ſe promener, les uns à cheval, les autres en voiture, dans un cours magnifique, dont les arbres forment

des allées impénétrables au ſoleil : on y voit voit réguliérement plus de deux mille carroſſes. Ceux des hommes ſont ſuivis d'un grand nombre d'eſclaves noirs, en livrée d'or & d'argent, en bas de ſoie, avec des nœuds de rubans à leurs ſouliers, & l'épée au côté. Le vice-roi va ſouvent à cette promenade ; ſon cortege n'a pas moins d'éclat & de magnificence que celui du roi d'Eſpagne. Les dames ſont eſcortées d'une troupe d'Indiennes, preſque toutes mulâtres, vêtues d'étoffes de ſoie, & couvertes de pierreries. Elles ont tant d'agrément dans leurs manieres, & leur ajuſtement eſt ſi engageant, que les Eſpagnols les préferent à leurs propres femmes. La plupart ſont eſclaves, ou l'ont été, & ne doivent leur liberté qu'à l'amour.

„ Le canal de Xamaïca eſt encore un endroit charmant ; on s'y promene également, ou ſur l'eau, ou ſur ſes bords. Quantité de petites barques, remplies de muſiciens, font entendre des concerts de voix & d'inſtruments. Les deux rives ſont couvertes de petites maiſons, où l'on prend des rafraî-

chiſſements. En général, le goût du faſte régne à Mexico dans toutes les conditions. Les carroſſes y ſont beaucoup plus riches, que dans les principales cours de l'Europe; on n'épargne pour les embellir, ni l'or ni l'argent, ni les pierreries, ni les étoffes les plus précieuſes. On en compte plus de quatre mille dans cette capitale. Tout ce qui eſt de fer ailleurs, eſt ici d'or ou d'argent. Rien n'eſt ſi commun que de voir des roſes de diamants aux chapeaux des gens de condition, & des cordons de perles à ceux des plus vils artiſans. Les Mexicains qui habitent la ville, ſont preſque tous riches, parce qu'ils s'attachent au commerce. Les principaux d'entr'eux ne ſont pas moins conſidérés, que les deſcendants de race Eſpagnole: les reſtes du ſang de Montezuma jouiſſent d'une penſion ſur la caiſſe royale, qui aide à les faire ſubſiſter avec honneur.

„„ Mais de tous les habitants de Mexico, les plus révérés, & en même temps les plus opulents, ſont les eccléſiaſtiques. On prendra quelque idée

de leurs richeſſes, par celles de l'archevêque & du chapitre de la cathédrale : leurs rentes annuelles ſont de trois cents mille piaſtres. La conſtruction de l'égliſe métropole à coûté des ſommes immenſes. Le chœur eſt orné de quantité d'ouvrages de ſculpture en bois àromatiques, & de quatre autels qui forment les coins du quarré, indépendamment du grand, dont la magnificence eſt au-deſſus de toute expreſſion. Pluſieurs chapelles richement dotées, augmentent l'éclat du ſpectacle. Ce ſiege archiépiſcopal. pour ſuffragants, les évêques de los Angeles, de Méchoacan, de Guaxaca, de Guadalaxara, de Guatimala, d'Yucatan, de Nicaragua, de Chiapa, d'Honduras, & de la Nouvelle Biſcaye. On fait monter les revenus de ces évêchés à plus d'un million cinq cents mille pieces de huit.

J'ajouterai, Madame, à la deſcription du pere Lopez, quelques remarques particulieres ſur la ville de Mexico. Ses habitants, ainſi que dans le reſte de l'empire, ſont compoſés de toutes ſortes de peuples; de blancs, d'Indiens & de negres. Les blancs

ſont les Eſpagnols ou les créoles. Les premiers poſſedent la plupart des emplois, ou exercent le commerce, & ont le même caractere, les mêmes mœurs que les Eſpagnols d'Europe. Ils ſont graves, ſpirituels, indolents, fiers & préſomptueux. Ils tirent vanité de leur origine; ce qui fait que les créoles leur portent envie & les haïſſent. Ces derniers ont peu de courage, & ſont en général mous & efféminés. Nés dans un climat dont la chaleur les énerve, & vivant dans l'abondance de toutes choſes, ils s'adonnent à l'oiſiveté & aux plaiſirs. Plongés dans le luxe, ſans goût ni diſcernement, ils dépenſent leur bien par pure oſtentation, plus jaloux de l'apparence que de la réalité. Ils ſont très-modérés dans leur nourriture; mais par un effet de leur oiſiveté & de leur tempérament, ils ne s'occupent que de galanteries & d'intrigues amoureuſes. Ils les ménagent dans le goût des anciens Eſpagnols, s'efforçant de ſe rendre agréables au beau ſexe, par des actions & des propos extravagants, par une mauvaiſe muſique, des poéſies pitoyables & de folles dépenſes.

Les femmes ne ſe diſtinguent, ni par leur ſageſſe, ni par leurs vertus domeſtiques. Elles gardent cependant les apparences, pour ſe conformer à l'étiquette, & ont aſſez de prudence pour ſupporter, ſans ſe plaindre, la contrainte où on les retient. Les Indiens ſont encore aujourd'hui ce qu'ils étoient avant la conquête, humbles, ſoumis, craintifs & dociles. On les traite en général avec beaucoup de dureté, quoiqu'ils ſoient plus civiſés que dans les colonies des autres nations Européennes. Comme les negres qui ſont dans ce pays, y ont été tranſportés d'Afrique, ils ont le même caractere que ceux dont ils tirent leur origine. Ils ſont opiniâtres, groſſiers, ſans eſprit, endurcis à la fatigue, & très-propres à l'eſclavage.

La ville de Mexico eſt diviſée en dix-ſept paroiſſes; & le peuple y eſt fort attaché à la religion catholique. Les Indiens ne le cedent point aux Eſpagnols ſur cet article, ni ſur l'obſervation la plus ſcrupuleuſe de toutes les pratiques extérieures de piété. Les moines, qui jouent ici un ſi grand rôle, les entretiennent dans ces diſpo-

ſitions, par le goût qu'ils leur inſpirent, & qu'ils ont eux-mêmes pour les dévotions d'éclat. Ils aiment ſur-tout à ſe montrer dans les proceſſions; & il n'y a pas de jour où l'on ne ſoit témoin de quelques ſcenes ridicules, qui ne donnent pas une haute idée du fond de religion des habitants, au milieu de tant d'égliſes, de prêtres & de moines. Des gens maſqués font des culbutes devant le ſaint ſacrement d'autres le moulinet; on y porte des chats & des cochons emmaillottés, qui en miaulant & en grognant, compoſent, avec les voix humaines, un concert des plus groteſques. A la meſſe de minuit, on voit tout le monde, moines & laïques, danſer au ſon des inſtruments, avec les geſtes & les grimaces ordinaires aux maſcarades du carnaval. Ceux-ci ſe déguiſent en anges, ceux-là en diables; les uns & les autres ſe diſent des injures de crocheteurs, qu'ils accompagnent de coups de poings, juſqu'à ce que le parti le plus foible ait pris la fuite. Les freres de la Trinité, ceux de ſaint François, & de ſaint Grégoire portant chacun leurs images, avec quantité de cier-

ges, arrivent à la cathédrale, & prennent querelle pour la préſéance. Bientôt on en vient aux injures, des injures aux coups; & l'on ſe bat ſi vivement, qu'il y a des gens bleſſés qu'il faut emporter.

Au ſortir de cette proceſſion, j'allai viſiter la bibliotheque du college des carmes, la plus belle de l'Amérique, & qui contient environ quinze mille volumes. De-là je voulus voir, dans l'égliſe de ſaint François, le tombeau de Fernand Cortez, conquérant du Mexique, où ſes cendres furent apportées d'Eſpagne; je ne trouvai pas que ce monument fût digne d'un ſi grand homme. Son portrait eſt à la droite de l'autel, ſous un dais. Le terrein qu'occupe la maiſon profeſſe des jéſuites, contenoit autrefois un des palais de Montemuza; il ſervit long-temps de demeure à Cortez & aux Eſpagnols. On y conſerve encore, m'a-t-on dit, dans une petite partie de l'ancien édifice, la fenêtre où ce prince fut tué d'un coup de pierre. On lit, dans l'égliſe de ſaint Dominique, l'épitaphe de Don Pierre Montemuza, fils de cet empereur: il y eſt qualifié de ſeigneur de la plus grande

partie de la Nouvelle Eſpagne. On y voit les armes de cette maiſon, qui ſont une aigle regardant le ſoleil, & pluſieurs figures des Indes alentour.

Il y a eu des gentilshommes de ce nom, qui ont occupé la place de vice-roi du Mexique, la plus grande qui ſoit à la nomination du roi d'Eſpagne, & le plus riche gouvernement qu'il y ait au monde. Sa Majeſté donne annuellement à ceux qu'elle éleve à cet dignité, cent mille ducats à prendre ſur les revenus de la couronne. Leur adminiſtration dure ordinairement l'eſpace de cinq années; mais la plupart obtiennent, par les préſents qu'ils font au conſeil des Indes, que leur commiſſion ſoit continuée juſqu'à dix ans: & la part qu'ils peuvent prendre au commerce, leur donne la facilité d'acquérir d'immenſes richeſſes. Ils ont dans leur dépendance, tous les gouvernements particuliers des villes & des provinces; ils tirent des ſommes conſidérables de ceux qu'ils nomment à ces emplois. Il y en a de ſi lucratifs, qu'en moins de deux ans, ils produiſent plus de deux cents mille écus à ceux qui les exercent. On commence d'a-

bord par les plus petits ; & enſuite les profits caſuels & les épargnes, mettent ceux qui les poſſedent en état d'aſpirer à de plus importants. Auſſi la plupart de ces officiers, dévorés par une cupidité qu'inſpirent les poſtes lucratifs, & voulant profiter du temps, oppriment les peuples, & fruſtrent la couronne de ce qui lui appartient. Ceux qui leur ſuccedent, ſont dans les mêmes diſpoſitions ; perſonne ne ſe met en peine de faire des réglements utiles, perſuadé que ſon ſucceſſeur refuſera de s'y conformer, pour peu qu'ils ſoient contraires à ſes intérêts.

Il faut entendre Don Juan de Mendez, lorſque ſon zele s'enflamme à la vue de ces déſordres. "Comment voulez-vous, dit-il, que cet état ſoit bien gouverné ? Les vice-rois, d'intelligence avec ces miniſtres ſubalternes, épuiſent les Indiens par leurs exactions, vendent la juſtice, & ferment les yeux à toutes les loix. On voit de toutes parts une infinité de miſérables, que l'indigence réduit au déſeſpoir, & qui font entendre inutilement leurs plaintes. De cette mauvaiſe adminiſtration, il ré-

ſulte que les places importantes ſont mal munies, preſque ſans ſoldats, ſans armes & ſans magaſins. Les troupes n'ont point de paie réglée; leur reſſource eſt de piller les Indiens. Jamais on ne les forme à l'exercice des armes. A peine ſont-elles vêtues; auſſi les prendroit-on moins pour des ſoldats, que pour des mendiants ou des voleurs. Les fortifications ſont abſolument négligées; parce que la Nouvelle Eſpagne n'a point d'ingénieurs. Elle n'eſt pas mieux fournie d'artiſans pour les ouvrages militaires, & pour les beſoins les plus communs. Le commerce même n'y conſiſte que dans l'art de tromper; parce qu'il n'y a point de régles bien établies; ou, s'il en reſte d'anciennes, elles ſont mépriſées. Le quint de l'or & de l'argent, qui doit entrer dans les coffres de Sa Majeſté, eſt continuellement diminué par la fraude; il ne revient pas au tréſor un quart de ſes droits. Les gouverneurs, leurs officiers & les négociants ſe prêtent la main, pour ſupprimer les ordonnances de la cour ou les faire tomber dans l'oubli. L'autorité

royale étant mal ſoutenue par les auteurs du déſordre, tous ces peuples que nous regardons comme des eſclaves fort ſoumis, ſeroient les premiers à conſpirer notre perte, ſi des troupes bien diſciplinées qu'on feroit entrer dans le pays, les excitoient à la révolte. Il ſuffiroit de leur fournir des armes, & de les traiter avec aſſez de douceur & de déſintéreſſement pour leur ôter la prévention, qu'on n'en veut qu'à leurs richeſſes. L'impatience de voir finir leur eſclavage, eſt devenue ſi vive, que tous les jours il en paſſe un grand nombre dans des montagnes inacceſſibles, d'où ils ne ſortent que pour maſſacrer les voyageurs. Il eſt donc clair, que dans cette grande étendue de pays, qui reconnoît la domination eſpagnole, cette couronne n'a de véritables ſujets, que ceux qu'elle y envoie d'Europe, pour retenir les autres ſous le joug. Une autorité ſi foible diminuant tous les jours, il ne ſeroit pas ſurprenant qu'elle fût bientôt anéantie, par des révolutions dont les cauſes augmentent ſans ceſſe, & dont il eſt impoſſible que le temps n'amene pas l'occaſion „.

Le gouvernement civil de l'empire du Mexique, eſt adminiſtré par trois tribunaux, auxquels on donne le nom d'audiences. Ils ſont formés d'un certain nombre de juges, partagés en différentes chambres, à peu près comme nos parlements. Le vice-roi eſt à la tête de la premiere, & y préſide lorſqu'il lui plaît. Son autorité n'eſt cependant pas ſi abſolue, que le conſeil n'ait le pouvoir de s'oppoſer à tout ce qui bleſſe les loix & le bien public; mais tous les membres qui compoſent ce tribunal, ayant un intérêt continuel à ménager leur chef, n'uſent de leur puiſſance, que pour juger avec lui les cauſes civiles & criminelles. Les trois audiences, ſavoir celle de Mexico, de Guadalaxara & de Guatimala, qui gouvernent tout le Mexique, contiennent enſemble vingt-deux provinces, qui reconnoiſſent toute l'autorité d'un ſeul vice roi.

Je ſuis, &c.

A Mexico, ce 30 mars 1750.

LETTRE CXX.

SUITE DU MEXIQUE.

DEs ordres de la cour d'Eſpagne ayant appellé Don Juan de Mendez à Panama, nous partîmes de Mexico, avec le même cortege, & par les mêmes voitures qu'en y arrivant. Notre premiere marche nous conduiſit à la petite ville d'Atlizco, ſituée dans une vallée de ſept lieues de tour qui porte le même nom. Elle eſt ſi fertile en froment, que la capitale & pluſieurs villes voiſines, en tirent leur ſubſiſtance : on y voit quantité de riches bourgs Eſpagnols & Indiens. De-là nous entrâmes dans la vallée de Saint Paul, qui, ſans être auſſi grande que la précédente, eſt cependant beaucoup plus riche, parce qu'on y recueille chaque année une double moiſſon de froment. On le ſeme la premiere fois, dans la ſaiſon ordinaire des pluies ; la ſeconde en été, après la premiere récolte. Les pluies ceſſant alors, on em-

ploie pour arroſer les terres, l'eau des ruiſſeaux qui tombent des montagnes, & qu'on a trouvé l'art de conduire où l'on veut par de petits çanaux. Les habitants de cette heureuſe vallée ſont ſi opulents, qu'un d'entre eux, chez lequel nous couchâmes, nous ſervit en vaiſſelle d'argent, nous logea dans des chambres parfumées, & nous fit donner un concert par ſes filles, qui ſavent parfaitement la muſique.

De-là, juſqu'aux montagnes de Miſteque, nous trouvâmes la même fécondité dans les campagnes, & chez les fermiers, la même quantité de beſtiaux, la même aiſance. On y fait la plus belle ſoie du pays; on y recueille le meilleur miel. Le principal commerce conſiſte en ſucre, en coton, en cochenille, en fruits de pluſieurs eſpeces, & ſur-tout en cuirs, qui paſſent pour excellents, & ſont une des marchandiſes qui ſe tranſportent le plus en Eſpagne. " Dans cette province, nous dit le confeſſeur, on ne voyoit autrefois aucun temple public: chaque maiſon avoit ſon Dieu & ſon oratoire. Les monaſteres y étoient nombreux; & c'étoit d'eux, comme des

ſources de la religion, que chaque famille recevoit la divinité qu'elle devoit adorer. La loi des ſucceſſions étoit en faveur des ainés ; mais elle les obligeoit d'entrer dans un monaſtere, & d'y porter l'habit religieux pendant un an ; les fils des caciques même n'en étoient pas diſpenſés. Le jour choiſi pour s'y rendre, les principaux habitants venoient les prendre en proceſſion au bruit des inſtruments. En approchant du couvent, les prêtres les dépouilloient de leurs habits, & les revêtoient de haillons. On leur frottoit le corps de certaines herbes ; c'étoit comme le ſceau de leur conſécration. Pendant cette année de pénitence & de ſolitude, ils étoient formés à l'abſtinence, ſoumis à toutes ſortes de travaux, & châtiés rigoureuſement pour les moindres fautes. Au bout de l'an on venoit les chercher avec la même pompe qu'en y entrant. Quatre jeunes filles les lavoient d'une eau parfumée, & ne laiſſoient ſur leur corps aucune trace de mal-propreté, ni de ſouillures monacales. Ceux qui attendoient la mort de leur pere pour commencer leur épreuve, n'y étoient

pas moins obligés avant que de recueillir leur ſucceſſion.

„ Dans la même province, ajouta le pere Acuença, lorſqu'un caciqué étoit attaqué d'une maladie mortelle, tous les monaſteres de ſon domaine faiſoient des ſacrifices, des pélerinages, & des vœux pour ſa guériſon. Les fêtes étoient magnifiques après ſon rétabliſſement ; & s'il mouroit, on continuoit à lui parler comme de ſon vivant ; dans l'intervalle on mettoit devant ſa porte, un eſclave vêtu de tous les ornements de ſa dignité, pour recevoir les honneurs dus à ſon rang. Quatre prêtres enlevoient le cadavre vers le milieu de la nuit, & alloient l'enterrer dans un bois, ou dans quelque cave que le défunt avoit déſignée. A leur retour, l'eſclave qui repréſentoit le mort étoit étouffé. On l'enſeveliſſoit avec un maſque ſur le viſage, & le manteau du cacique dont il avoit joué le perſonnage. On l'enterroit dans cet état avec ceux qui s'étoient acquittés avant lui du même rôle. On appelloit cette ſépulture, le tombeau des eſclaves couronnés, ſans doute pour ſignifier que la mort rend tous les hom-

mes égaux, & qu'après la vie, il eſt indifférent d'avoir été ou ſur le trône ou dans les fers ,,.

Ayant quitté les montagnes de Miſteque, nous découvrîmes celles des Quelenes, qu'il nous fallut traverſer pour arriver à Chiapa. On nous avertit qu'elles étoient dangereuſes, par leur extrême élévation. Les voyageurs y ſont expoſés à des coups de vents ſi furieux, que les hommes & les chevaux courent riſque d'être renverſés de cette hauteur, & de périr dans les précipices. Rien n'eſt cependant plus agréable que le pays qui eſt bordé par ces montagnes; comme ſi le ciel avoit voulu raſſembler à l'entrée de ce paſſage terrible, tout ce qui peut en adoucir l'horreur. Les beſtiaux y ſont en ſi grand nombre, qu'une ſeule ferme Indienne nourrit, dit-on, trois ou quatre mille bœufs. La volaille & le gibier n'y ſont pas moins abondants; & il n'y a point de pays où le poiſſon ſoit meilleur & plus commun. Les ruiſſeaux qui deſcendent des hauteurs apportent une eau délicieuſe, & dont il eſt facile aux habitants d'arroſer leurs jardins, qui produiſent toutes ſortes d'herbes

& de légumes. Les oranges, les limons, les figues, & quantité d'autres fruits, s'y préſentent de toutes parts; & leurs arbres fourniſſent aſſez d'ombre pour faire ſupporter aiſément la grande chaleur du climat ; je me ſouviens même d'y avoir éprouvé une fraîcheur qui me rappella cette fameuſe réponſe, que fit à l'empereur Charles-Quint un Eſpagnol nouvellement arrivé du Mexique. Ce prince lui demanda combien de temps il y avoit entre l'été & l'hiver dans la Nouvelle Eſpagne? „ Autant, „ Sire, lui répondit le voyageur, qu'il „ en faut pour paſſer du ſoleil à l'om„ bre „.

L'air étoit ſi tranquille quand nous fûmes au pied des montagnes, que nous y prîmes confiance, & nous déterminâmes à les paſſer. On nous donna des guides; & nous partîmes bien montés avec une proviſion de vivres, qui devoit ſuffire pour plus d'un jour. Nous marchâmes avec aſſez d'agrément pendant les premieres heures ; mais nous n'eûmes pas fait cinq ou ſix lieues, que nous entendîmes ſouffler le vent qui devenoit plus impétueux, à meſure que nous avancions. Bientôt

il le fut tellement, que nous demeurâmes incertains si nous devions retourner sur nos pas, ou nous arrêter; mais nos guides animerent notre courage, en nous assurant que nous allions bientôt nous trouver auprès d'une fontaine, où l'on avoit dressé une loge sous des arbres pour les voyageurs. Nous y arrivâmes en effet; mais le vent, dont la violence ne faisoit qu'augmenter, redoubla tellement notre crainte, que nous prîmes le parti de passer la nuit dans cet endroit. On ne s'endormit qu'après avoir absolument résolu de mépriser toutes les difficultés, si le vent n'étoit pas changé le lendemain. Il se trouva le même que la veille; alors vivement excités par le desir de continuer notre chemin nous montâmes sur nos mulets, pour nous avancer vers le sommet de la montagne. Nous marchâmes assez long-temps, avec le seul embarras de résister au vent; mais ce fut principalement sur la cime, que nous reconnûmes toute la grandeur du péril. Nous regrettâmes la loge & la fontaine; car cette terrible hauteur sans arbres, & sans pierres qui puissent servir d'abri, est si

raſe & ſi étroite, que la tête tourne en y arrivant. D'un côté, on découvre la vaſte mer du ſud, ſi fort au-deſſous de ſoi, que la vue en eſt éblouie; de l'autre, on n'apperçoit que des pointes de rochers, & des précipices d'une immenſe profondeur. Entre deux ſpectacles ſi effrayants, le ſentier n'a pas dans quelques endroits, plus d'une toiſe de largeur. Nous laiſſâmes à nos guides la conduite de nos mulets; & nous courbant ſur les pieds & ſur les mains, ſans oſer jetter un regard ni à droite ni à gauche, nous paſſâmes auſſi vîte qu'il nous fut poſſible, ſur la trace des bêtes qui nous dévançoient. Nous fîmes ainſi plus de deux cents pas, craignant toujours qu'un coup de vent ne nous jettât dans les abymes, dont cette affreuſe route eſt environnée. Heureuſement nous retrouvâmes bientôt de nouveaux arbres, dans un chemin un peu plus large qui nous permirent de nous relever; & avant la fin du jour, nous gagnâmes le bas de la montagne, où commence le pays de Chiapa.

Cette province a deux villes principales, auxquelles elle donne ſon

nom, ou dont elle tire le ſien. Quoique dans l'opinion des Eſpagnols, elle ſoit une des plus pauvres du Mexique, parce qu'on n'y a point encore découvert de mines riches, elle l'emporte néanmoins ſur beaucoup d'autres, par la grandeur de ſes villes, & l'avantage de ſa ſituation. J'étois comme au centre des belles régions qui bordent les deux mers du nord & du ſud. Une vallée de quinze lieues de long, ſur quatre de large, arroſée d'une grande riviere, & couverte de villes, de bourgs, de villages, rend ce canton très-peuplé. Une prodigieuſe quantité de beſtiaux, & de poiſſons, le maïs qu'on y cultive, le coton qui en eſt la marchandiſe principale, le gibier, la volaille, les fruits, le miel, le tabac & le ſucre, y mettent tous les habitants dans l'aiſance : il eſt vrai que l'argent y eſt moins commun, que dans les provinces de Mexico & de Guaxaca, & que cette même riviere qui répand la fertilité ſur ſes bords, eſt remplie de crocodiles dont les dents ſont meurtrieres pour les enfants & le jeune bétail. On dit que les chiens qui veulent paſſer l'eau, ſa-

chant par un inſtinct naturel, que ces monſtres ſont avides de leur chair, commencent par aboyer dans un endroit, afin de les y attirer, & vont promptement traverſer la riviere dans un autre.

Des deux villes de Chiapa, l'une n'eſt preſque habitée que par des Eſpagnols, l'autre par des Indiens. La premiere contient quatre ou cinq cents familles & trois couvents, qui ſont les maiſons du pays où il y a le plus de joie ; & les gentilshommes du lieu paſſent pour les plus grands fanfarons du Mexique : ils ſe prétendent tous deſcendants de quelques ducs d'Eſpagne, ou des anciens conquérants, & portent les noms magnifiques de Cortez, de Vélaſco, de Tolede, de Mendoze, &c ; ce qui n'empêche pas qu'ils ne vivent très-pauvrement, & ne s'occupent qu'à élever des beſtiaux. Les uns vous demandent avec dédain, ſi le ſoleil & la lune ſont de la même grandeur à Londres qu'à Chiapa ; les autres, ſi les Angloiſes portent leurs enfants auſſi long-temps que les Eſpagnoles. L'évêque & le gouverneur de la province y font leur réſidence. Le premier

premier à huit mille ducats de revenu : la meilleure partie lui vient des offrandes qu'il va recevoir chaque année, dans les bourgs & les villages, où il donne la confirmation aux enfants.

L'autre ville de Chiapa, habitée par les Indiens, eſt une des plus grandes qu'ils aient dans toute l'Amérique. On y compte au moins quatre mille familles ; & les rois d'Eſpagne l'ont diſtinguée par divers privileges : mais quoiqu'elle ait, en particulier, celui de ſe régir elle-même, elle dépend toujours du gouverneur de la province, qui nomme à ſon gré les officiers parmi les naturels du pays, & doit veiller ſur leur conduite. C'eſt la ville où l'on trouve le plus de nobleſſe Indienne ; & comme elle eſt ſituée ſur le bord d'une grande riviere, c'eſt un théatre continuel, où les habitants exercent leur adreſſe & leur courage : ils font des flottes de bateaux pour ſe livrer des combats : ils attaquent & ſe défendent avec une habileté incroyable. Ils n'excellent pas moins à la courſe des taureaux, au jeu des cannes, à dreſſer un camp, là a muſique, à la danſe, & à

tous les exercices du corps. Ils bâtiſſent des villes & des châteaux de bois, les couvrent de toiles peintes, & en font le ſiege. Peut-être les Eſpagnols ſe repentiront-ils un jour de leur avoir inſpiré des goûts qui pourroient devenir funeſtes à cette province. Enfin, ils ont un théatre & des comédiens qui font leur amuſement ordinaire. Ils n'épargnent point la dépenſe pour ſe procurer des ſpectateurs, & en attirer des bourgs voiſins, ſur-tout les jours de fête, où ils aiment à les régaler. Ils ſont riches par le commerce & l'induſtrie avec laquelle ils cultivent les arts; & ils ne manquent d'aucune des commodités de la vie.

Les moines tiennent ici le premier rang, comme dans preſque toutes les villes du Mexique; les Indiens ont pour eux la même vénération, qu'avoient autrefois leurs ancêtres pour les miniſtres de leurs dieux; en quoi ce peuple n'a pas eu beaucoup de peine à ſe conformer au goût & au génie Eſpagnol. Dans ce grand nombre de religieux qui ſe ſont formé des établiſſements à Chiapa, ceux de ſaint Dominique l'emportent par leur opulence. Ils ont, à quel-

ques lieues de la ville des fermes à ſucre, où ils emploient plus de cinq cents eſclaves.

Au nord & nord-eſt de Chiapa, ſont les provinces de Tabaſco & d'Yucatan. Nous viſitâmes l'une & l'autre, le docteur & moi, tandis que Dona Elvire ſe remettoit des fatigues de la montagne, & que ſon amant & le confeſſeur lui tenoient compagnie. Vous n'exigez pas un détail circonſtancié de ces deux voyages, dont le premier eſt peu intéreſſant. La ville de Tabaſco, qui donne ſon nom à la province, n'a de remarquable, que d'avoir été, comme je l'ai dit, la premiere conquête des Eſpagnols, qui, pour cette raiſon, la nommoient alors *Notre-Dame de la Victoire*. Comme il pleut neuf mois de l'année, le pays eſt humide, & néanmoins très-fertile. Il eſt arroſé par la riviere de Tabaſco, qui, avec celle de Saint-Pierre & de Saint-Paul, forme une iſle de plus de trente lieues de circuit.

La province d'Yucatan avoit été découverte par Hernand de Cordoue, avant l'arrivée de Cortez dans la Nouvelle Eſpagne. Sa capitale, nommée Mérida, réſidence du gouverneur & de

l'évêque, eſt habitée par un mêlange d'Eſpagnols, d'Indiens & de Mulâtres. Les autres villes ſont Campêche, Valladolid, & Simancas. La premiere eſt ſituée ſur le golphe du Mexique, au milieu d'une baie dont elle a pris le nom. Son port, qui eſt le ſeul de cette côte, eſt renommé par le trafic qu'on y fait du bois d'Inde ou de Campêche, ainſi appellé de l'endroit où on le vend, & non de celui où il croît : car il ne s'en trouve qu'à dix ou douze lieues de là, comme on dit le café de Moca, quoiqu'à Moca il n'y ait de café que celui qu'on y apporte, & dont il ſe fait un grand commerce. Lorſque les Anglois ſe furent établis à la Jamaïque, & qu'ils commencerent à croiſer dans le golphe de Campêche, ils virent pluſieurs barques chargées de ce bois ; mais n'en connoiſſant point encore le prix, ils ſe contentoient de prendre les cloux & toute la ferrure des bateaux. Un de leurs capitaines ayant enlevé un gros vaiſſeau qui n'avoit pas d'autre charge, le conduiſit en Angleterre, dans le ſeul deſſein de l'armer en courſe. Contre ſon attente, il vendit fort cher ce bois précieux, dont il faiſoit d'abord

ſi peu de cas, qu'on n'avoit pas ceſſé d'en brûler pendant tout le voyage. Les Jamaïquains découvrirent bientôt le lieu où il croiſſoit ; & lorſqu'ils ne faiſoient aucune entrepriſe ſur mer, ils alloient à la riviere de Champeton, dans la certitude d'en trouver toujours de grandes piles, qui ne leur coûtoient que la peine de les embarquer. Cette pratique ſe ſoutint juſqu'à ce que les Eſpagnols y miſſent une garde. Mais les Anglois n'ignorant plus la valeur de cette marchandiſe, viſiterent les autres côtes du pays, & en firent de très-amples récoltes.

Ce bois, qu'on emploie en teinture pour les couleurs noires, griſes & violettes, ſe tire d'un grand arbre, dont les feuilles ſont aromatiques, & ont quelque reſſemblance avec celles du laurier ordinaire. Miſes dans les ſauces, elles leur donnent un goût ſemblable à celui de leurs épices. Les fruits ſont de la groſſeur d'un pois, & renferment des graines odorantes, d'un goût piquant, propre à aſſaiſonner les ragoûts. Le bois eſt dur, compacte, d'un brun maron, tirant quelquefois ſur le noir ou ſur le violet. On en fait des meubles

précieux, d'un très-beau poli, & qui jamais ne ſe corrompent. Il ſert aux luthiers à faire des archets qui ont le coup d'œil de l'écaille ; mais on l'emploie plus communément dans la teinture : il donne aux étoffes noires cette douceur, ce velouté qui fait le principal mérite de celles de Sedan.

On voit, près de la mer, un grand étang ſalé, appartenant à la ville de Campêche, qui fournit beaucoup de ſel. Dans le temps qu'il ſe grêne, c'eſt-à-dire, aux mois de mai & de juin, les habitants s'aſſemblent ſur les bords de l'étang, le ramaſſent en monceaux, le couvrent d'herbes ſeches, & y mettent le feu. La ſuperficie brûlée forme une croûte ſi dure, qu'elle garantit ces grandes maſſes de l'humidité.

Les pluies, qui commencent alors, cauſent un déluge d'eau qui fait déborder toutes les rivieres ; les prés en ſont couverts ; & l'inondation reſte dans cet état juſqu'à l'arrivée des vents du nord ; c'eſt-à-dire, au mois d'octobre. Ils ſouffient vers la terre avec une ſi grande violence, que tant qu'ils régnent, ils troublent le cours des marées, & arrêtent celui des rivieres. Leur impétuoſité

croît encore aux mois de décembre & de janvier ; mais enſuite elle diminue, & les eaux s'écoulent dans les lieux bas. Vers le milieu de février, tout redevient ſec ; & dès le mois de mars on trouveroit à peine de l'eau pour boire dans ces mêmes prairies, qui paroiſſoient une mer ſix ſemaines auparavant. Quand elle manque abſolument, les habitants ſe retirent dans les bois, pour ſe rafraîchir de celle qui s'amaſſe dans les feuilles d'une eſpece de pin. Ces feuilles, longues de dix à douze pouces, & très-épaiſſes, ſont ſi ſerrées entr'elles, & ſi droites, qu'elles retiennent l'eau des pluies lorſqu'elle tombe, & en renferment près d'une pinte. Il ſuffit d'y enfoncer un couteau par le bas pour la faire ſortir ; & un ſeul arbre peut abreuver juſqu'à cent Indiens pendant pluſieurs jours.

Dans les environs de Campêche, il eſt une eſpece de corneilles carnaſſieres, de la groſſeur de nos corbeaux, qui ont la tête ſans plumes, & le cou ſi rouge & ſi chauve, qu'on les prendroit pour des coqs-d'inde. Ces oiſeaux vont par troupes ; & il y en a toujours un qui eſt tout blanc ; on le regarde com-

me le roi ; & l'on a obſervé que lorſqu'ils s'aſſemblent auprès d'une carcaſſe, c'eſt lui qui commence la curée, ſans qu'aucun d'eux oſe y toucher. Dès qu'il eſt raſſaſié, & que les autres lui voient prendre ſon vol, ils fondent tous enſemble ſur la proie. Comme les coupeurs de bois de Campêche ne vivent preſque que de vaches ſauvages, dont ils laiſſent à l'abandon une partie de la chair avec les inteſtins, les Eſpagnols défendent aux habitants, ſous de groſſes peines, de tuer ces oiſeaux, qui garantiſſent l'air de l'infection de ces charognes.

De retour à Chiapa, nous trouvâmes Dona Elvire bien remiſe de ſes fatigues, & Don Juan prêt à partir pour Guatimala. Avant que d'y arriver, nous traverſâmes les montagnes de Cuchumatlanes. Un mulet, un lit enfermé dans une malle, un Indien qui porte la proviſion de chocolat, avec les uſtenſiles pour le faire ; trois autres Indiens, dont l'emploi eſt de faciliter le paſſage, & d'écarter les dangers: tels ſont les ſecours que ſe procurent les voyageurs. Les naturels du pays marquent le plus grand empreſſement à les

ſervir. Ils nous fourniſſoient gratuitement des vivres, ſuivant l'uſage établi dans la Nouvelle Eſpagne. Je vous ai dit que les officiers royaux tiennent compte de cette dépenſe.

Au milieu de ces montagnes eſt un village nommé Chiantla, qui appartient aux religieux de la Merci : ils y ont un monaſtere qui auroit peine à ſubſiſter dans un lieu ſi pauvre, ſans une image à laquelle ils attribuent des vertus miraculeuſes, & qui leur attire ſans ceſſe un nombre infini de pélerins. Cette dévotion les a tellement enrichis, qu'ils y ont bâti un couvent ſomptueux, & une égliſe magnifique. L'image qui fait le fonds de leur revenu, eſt couronnée d'or & de pierres précieuſes : douze lampes d'argent pendent devant l'autel : les chandeliers, les croix, les encenſoirs & les autres ornements de même métal, font de ce monaſtere un grand tréſor caché dans les montagnes. Les moines ne nous entretinrent que des miracles de leur ſainte : vous ne pourriez jamais ni compter ni croire toutes les eſpeces de maux qu'elle a guéris. Au bas du mont, nous trouvâmes un autre couvent, dont tous les re-

ligieux, ainſi que les habitants des environs, avoient une loupe qui leur tomboit du menton. Celle du prieur étoit ſi grande, que, lui deſcendant juſqu'à la ceinture, il ne pouvoit remuer la tête pour regarder le ciel. Cette incommodité vient de l'eau de la riviere, la ſeule cependant qu'on puiſſe boire dans le pays.

L'audience de Guatimala comprend plus de provinces que celle de Mexico. Nous en traverſâmes une partie ; mais nous ne nous arrêâmes que dans la capitale. C'eſt une des villes les plus conſidérables de l'Amérique : les Eſpagnols la bâtirent d'abord à une lieue de l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui. La vallée où elle eſt ſituée, eſt environnée de hautes montagnes. Celles qui s'en approchent le plus, portent le nom de volcans, & ſont à-peu-près vis-à-vis l'une de l'autre, des deux côtés de la ville. Quoiqu'appellées de même, elles ſont cependant très-différentes : l'une jette du feu effectivement, & ne préſente qu'un aſpect ſec & aride : l'autre au contraire offre un point de vue agréable, par la verdure dont elle eſt couverte. Autour de la premiere, ce ne

ſont que cendres & des pierres calcinées ; nuit & jour on entend le bruit d'une eſpece de tonnerre, que les habitants attribuent aux métaux qui ſe fondent dans cette affreuſe caverne. On en voit ſortir des flammes, avec des torrents de ſoufre, qui brûlent continuellement, & rempliſſent l'air d'une mortelle infection. Ainſi Guatimala eſt placé, ſuivant le proverbe du pays, entre le paradis & l'enfer. Quand cette bouche infernale vient à s'ouvrir, elle menace d'engloutir la ville ; il en ſort des cendres ardentes & une nuée de pierre, qui la ruineroient totalement, ſi l'action du feu les portoit vers les édifices ; mais elles tombent à côté, dans un fond, où ceux qui les voient ſont toujours étonnés, que la ſeule impétuoſité des flammes ait pu tranſporter ces maſſes énormes, que vingt mulets n'ont pas la force de remuer.

Sur le mont oppoſé, on voit des champs ſemés de bled-d'inde, des parterres émaillés de fleurs, des vergers remplis de fruits, & quantité de petits villages, qui en occupent les pentes & le ſommet. Les Eſpagnols lui donnent le nom de volcan d'eau, parce

qu'il en ſort pluſieurs ruiſſeaux, qui, du côté de la campagne, forment un lac, & produiſent, du côté de la ville, une infinité de petites fontaines, & une riviere enfin qui arroſe la vallée. Si on en croit les Eſpagnols, cette riviere n'exiſtoit point du temps de la conquête ; & il ſe conſerve parmi eux une tradition, qui montre juſqu'où va leur crédulité. Ils diſent qu'une dame (ils la nomment Marie de Caſtille) ayant perdu ſon mari à la guerre, & vu mourir tous ſes enfants dans la même année, ſe livra à des blaſphêmes horribles contre la Providence. A peine eut-elle fini ſes imprécations, qu'un torrent d'eau, ſorti de la montagne, l'emporta elle & ſa maiſon, & forma cette riviere. La vieille ville fut d'abord abandonnée ; & ſes habitants allerent s'établir dans le lieu où eſt préſentement la nouvelle, qui a auſſi le nom de S. Jacques. Elle n'eſt éloignée de l'ancienne, que par la rue de S. Dominique, la plus belle de la ville, celle où il y a le plus de riches boutiques & de beaux édifices. Il s'y tient tous les jours un marché, où rien ne manque pour les agréments, les commodités & les beſoins de la vie.

On compte dans Guatimala plus de ſix mille familles, dont pluſieurs ſont riches de quatre ou cinq millions; ce qui y rend le commerce très-floriſſant. La cour de l'audience royale, qui réſide dans cette capitale, eſt compoſée du gouverneur, de deux préſidents, de ſix conſeillers & d'un procureur-général. Quoique le premier n'ait pas, comme celui de Mexico, le titre de vice-roi, ſon pouvoir n'eſt ni moins grand, ni moins abſolu; & il a les mêmes moyens de s'enrichir, ainſi que tous les autres officiers de ce même tribunal. La cathédrale eſt la ſeule paroiſſe de la ville; & ſon égliſe fait le principal ornement de la grande place. Les dominicains, les cordeliers, les auguſtins, les peres de la Merci y ont des couvents d'une magnificence extraordinaire, & des communautés très-nombreuſes; le revenu annuel des jacobins eſt de cent mille écus: les richeſſes de leur égliſe en or, en argent, en pierreries, ſont eſtimées pluſieurs millions. Les jéſuites ont ici un college; & il y a deux monaſteres de filles, dans l'un deſquels on compte juſqu'à mille per-

ſonnes, tant en religieuſes que penſionnaires, domeſtiques, eſclaves, &c. Philippe IV, roi d'Eſpagne, a fondé une univerſité qui dépend principalement des jacobins; mais ici, comme dans la capitale du Mexique, les richeſſes & le goût du luxe font régner le vice dans toutes les conditions, ſans diſtinction de religieux, de prêtres ou de laïques.

A ſix lieues de cette ville eſt une vallée agréable, dont l'abondance ſe répand dans tous les lieux des environs. Ce qui la diſtingue particuliérement eſt une ſorte de terre, dont on fait de la vaiſſelle, & que les femmes créoles mangent à pleines mains, dans la vue de paroître plus blanches; mais elles ne parviennent qu'à ſe rendre plus pâles. Parmi les bourgades qui peuplent cette riche vallée, il en eſt une, nommée Pétapa, qui, de pere en fils, eſt régie par une famille qu'on croit deſcendre des anciens rois de cette contrée. Entre autres privileges, le gouverneur a celui de nommer, chaque jour, un certain nombre d'Indiens, pour le ſervir à table, & fournir les proviſions

de ſa maiſon : mais ſon pouvoir eſt limité par un moine Eſpagnol, dont il eſt obligé de prendre l'avis & le conſentement dans tout ce qui concerne l'adminiſtration. Ce religieux eſt un jacobin, qui vit avec la magnificence d'un prélat, & demeure dans un couvent de ſon ordre, dont l'autorité s'étend ſur tous les villages de la vallée. Ici, comme dans tous les lieux où les naturels du pays forment le plus grand nombre des habitants, les ſtatues & les images des ſaints ſont vêtues à l'Indienne : dans ceux au contraire où dominent les Eſpagnols, on les habille comme en Europe.

L'ancienne province d'Atlatan, qui touchoit à celle de Guatimala, étoit gouvernée par trois caciques : l'un tenoit le premier rang, & les deux autres le reconnoiſſoient comme leur chef commun. Quand le premier venoit à mourir, le ſecond prenoit ſa place, le troiſieme celle du ſecond ; & le fils du premier, ſi la nation l'en jugeoit digne, étoit nommé à celle du troiſieme : ainſi nul d'entre eux ne ſuccédoit à ſon pere ; & c'étoit toujours le plus digne qui étoit appellé à la ſucceſſion. La diſtinction de ces trois

caciques n'étoit marquée que par celle de leurs ſieges : le premier avoit au ſien trois tapis de plumes pour doſſier ; le ſecond en avoit deux, & le troiſieme un ſeulement.

Soconuſco, autre province de l'audience de Guatimala, n'offre rien de remarquable. Quoique celle de Verapaz tire ſon nom de la facilité avec laquelle elle s'eſt ſoumiſe aux Eſpagnols, il reſte cependant encore, ainſi que dans l'Yucatan, un grand nombre de barbares qu'on n'a pu ſubjuguer. Honduras & Nicaragua ſont deux autres provinces de la même audience, qu'il nous a fallu traverſer, pour nous rendre dans celle de Coſtaricca, & delà à Veragua, près de l'iſthme de Panama. Le premier de ces quatre pays étoit autrefois très-peuplé ; mais le fer des Caſtillans, le travail des mines, & les rigueurs de l'eſclavage ont fait périr les trois quarts de ſes habitants ; le reſte s'eſt ſauvé dans des bois & des rochers inacceſſibles. Cependant les Eſpagnols ont bâti pluſieurs villes dans cette vaſte région, dont Valladolid eſt la capitale, la réſidence du gouverneur, & le ſiege de l'évêque.

A l'extrêmité de cette province,

près du cap nommé Gratias-à-dios, eſt la célebre nation des Moſquites, qui ont toujours réſiſté à la domination Eſpagnole. " Ce ſont les amis & les „ alliés des François & des Anglois, me „ dit le pere Acuença ; & cette alliance „ vient de ce qu'un aventurier de „ votre pays leur ayant offert quel- „ ques préſents, il en reçut des fruits „ & d'autres proviſions en échange. „ Etant prêt à partir, il enleva deux „ de ces Indiens, les traita avec hon- „ nêteté, & leur apprit votre langue. „ Deux ans après, il les reconduiſit lui- „ même dans leur patrie ; & ils y ren- „ dirent un ſi bon témoignage de votre „ nation, que ces peuples vous pri- „ rent dans la plus grande amitié, ſur- „ tout lorſqu'ils ſurent que vous étiez „ ennemis des Eſpagnols. Les Moſ- „ quites alors redoublerent de careſſes „ envers les François ; & la confiance „ s'établit de part & d'autre, juſqu'à „ vivre dans une ſorte d'intimité. On „ parvint à s'entendre par l'uſage com- „ mun des deux langues. Les aventu- „ riers demanderent des femmes du „ pays, qui leur furent accordées ; & „ ils ne partoient plus ſans quelques

„ Indiens qui les accompagnoient vo-
„ lontairement, & leur étoient très-
„ utiles pour la pêche. Ils les firent
„ connoître aux Anglois, avec lesquels
„ ils étoient liés par les intérêts com-
„ muns de la piraterie ; & dès-lors les
„ Mosquites s'embarquerent indiffé-
„ remment sur les vaisseaux de l'une
„ & de l'autre nation. Quand ils
„ avoient servi quelques années, &
„ qu'ils parloient les deux langues,
„ ils retournoient dans leurs pays,
„ sans demander d'autre récompense,
„ que des instruments de fer, mépri sant
„ l'or, l'argent, & tout ce qui passe
„ pour précieux parmi nous. Ils ont
„ long-temps reconnu le roi d'Angle-
„ terre pour leur souverain, & re-
„ gardé le gouverneur de la Jamaïque
„ comme un des grands princes de
„ la terre. Pendant qu'ils demeuroient
„ avec des Européens, ils portoient
„ des habits ; mais ils n'étoient pas plu-
„ tôt de retour dans leur patrie, que
„ reprenant leurs usages, ils avoient,
„ pour tout vêtement, une simple toile
„ attachée au milieu du corps. Le gou-
„ vernement de cette nation est abso-
„ lument républicain ; elle ne recon-

„ noît aucune ſorte d'autorité. Dans „ ſes guerres avec d'autres Indiens, „ elle choiſit pour ſon général, celui „ qui paſſe pour le plus expérimenté „ & le plus brave : après le combat, „ tout rentre dans l'égalité.

„ Parmi les Moſquites, il y a beaucoup de negres, libres ou eſclaves, „ dont la race eſt venue de Guinée par „ une aventure extraordinaire. Un capitaine Portugais, qui les apportoit „ d'Afrique au Bréſil, les obſerva ſi „ mal, qu'ils ſe rendirent maîtres du „ vaiſſeau, & jeterent leurs conducteurs dans les flots ; mais ignorant la „ navigation, ils ſe laiſſerent conduire „ par le vent, qui les porta au cap de „ Gratias-à-dios, où ils tomberent entre les mains de ces Indiens. Ils y „ trouverent une vie aſſez douce, ſans „ autre aſſujettiſſement que de partager les travaux communs de la nation.

„ Quoique les Moſquites, aujourd'hui, n'aient aucun principe de religion, on dit cependant que leurs „ ancêtres avoient des dieux & des ſacrifices ; ils donnoient tous les ans à „ leurs prêtres, un eſclave qui repré-

„ ſentoit leur principale divinité : re-
„ vêtu des habits & des ornements de
„ l'idole, il en portoit le nom, & en
„ recevoit le culte & les honneurs.
„ Une garde de douze hommes veil-
„ loit ſans ceſſe autour de lui, tant pour
„ l'empêcher de fuir, que pour four-
„ nir à ſes beſoins, & lui rendre un
„ continuel hommage. Il occupoit la
„ partie la plus honorable du temple ;
„ & s'il lui prenoit envie de ſortir, il
„ étoit toujours précédé, accompagné
„ & ſuivi d'un nombre de courtiſans
„ & d'adorateurs. Il portoit un inſtru-
„ ment, qu'il touchoit par intervalle,
„ pour avertir le peuple de ſon paſſage.
„ A ce bruit, les femmes ſortoient avec
„ leurs enfants, les lui préſentoient pour
„ les bénir, & à l'entrée de la nuit,
„ on l'enfermoit dans un lieu, dont la
„ ſituation répondoit de ſa perſonne,
„ autant que la vigilance de ſes gardes.
„ On donnoit à cette priſon le nom de
„ ſanctuaire ; & ces adorations duroient
„ juſqu'au jour, où il étoit ſolemnelle-
„ ment ſacrifié.

„ Un autre uſage de la religion des
„ anciens Moſquites, à la mort d'un
„ pere de famille, étoit d'enterrer avec

„ lui tous ſes domeſtiques. Un Portu-
„ gais, devenu l'eſclave d'un de ces
„ barbares après avoir perdu un œil
„ dans le combat, eut le malheur de
„ ſurvivre à ſon maître, & d'être
„ nommé pour l'accompagner au tom-
„ beau. Comme il étoit au moment
„ d'être égorgé, il dit aux enfants du
„ défunt, que leur pere ſeroit peu con-
„ ſidéré dans l'autre monde, s'il y pa-
„ roiſſoit avec un borgne à ſa ſuite.
„ Les parents goûterent cette raiſon,
„ & firent choix d'une autre victime.

„ Les femmes veuves, après avoir
„ enterré leurs maris, & mis pendant un
„ an des aliments ſur leur foſſe, étoient
„ obligées d'exhumer leurs os, de les
„ laver, de les lier enſemble pour les
„ porter ſur le dos auſſi long-temps
„ qu'ils avoient été en terre; elles les
„ plaçoient enſuite au ſommet de leurs
„ cabanes, & n'avoient la liberté de ſe
„ remarier qu'après s'être acquittées
„ de ce pénible devoir „.

La province de Nicaragua, qui confine à celle de Honduras, eſt une des plus belles du Mexique. L'abondance & la tranquillité qui y regnent, la rendent digne du nom de paradis ter-

reſtre, que lui donnent les Eſpagnols. La beauté du climat ſe joignant aux commodités de la vie, les habitants s'abandonnent à la molleſſe dans des jardins délicieux, où ils paſſent les jours à dormir, à élever des oiſeaux, à faire bonne chere, &c. Ce repos voluptueux n'eſt troublé que par la crainte des tremblements de terre & des volcans, qui cauſent quelquefois de terribles ravages dans la partie méridionale. Il eſt un lac d'eau douce de ſoixante lieues de long ſur vingt de large, qui a ſon flux & reflux comme la mer. D'un côté il va ſe jeter, par une embouchure, dans l'océan ſeptentrional; de l'autre, il n'eſt éloigné que de quelques lieues de la mer du ſud; ſes bords ſont remplis de villes Eſpagnoles & de bourgs Indiens; & entre pluſieurs iſles environnées de ſes eaux, il en eſt une très-fertile, au milieu de laquelle s'éleve un affreux volcan, qui paroît vomir des flammes du ſein de l'onde.

La ville de Léon, capitale de Nicaragua, eſt ſituée ſur les bords du lac; on y compte plus de douze cents maiſons, la plupart accompagnées de jardins & de vergers, où tous les agré-

ments de la nature ſe trouvent joints à l'abondance. Grenade eſt une autre ville mieux bâtie, plus peuplée que Léon; les négociants y ſont plus riches, les égliſes plus belles, les moines plus opulents. L'évêque, le gouverneur, les officiers du roi préferent ce ſéjour à celui de la capitale. Le chemin qui communique à ces deux cités, cauſe de l'admiration aux voyageurs, par la beauté des villages & des campagnes. Les autres places, telles que Ségovie, Nicaragua, Réalego, Nicoïa, n'ont de remarquable, que l'avantage de leur ſituation, & la fertilité de leur territoire.

On pourroit prendre pour une ironie le nom de Coſta-ricca, donné à une province voiſine, qui en effet m'a paru pauvre & ſtérile. On y arrive par des montagnes & des lieux déſerts, où l'on eſt obligé quelquefois de paſſer deux nuits de ſuite, ſans rencontrer d'habitations. Cette ennuyeuſe & pénible route conduit à Carthago, ville principale du pays. Elle touche à la province de Veraguas, qui fut découverte par Chriſtophe Colomb. Il nomma *Verdes-Aguas* la riviere qui l'arroſe,

parce que ſes eaux lui parurent vertes. Delà s'eſt formé, par corruption, le nom actuel de cette contrée, érigée en duché, en faveur de ce navigateur & de ſes deſcendants. Elle eſt auſſi triſte, auſſi ſtérile que la précédente, & n'a de ſingulier qu'une certaine eſpece de ſinges, dont la chair eſt un aliment délicat, & la chaſſe un ſpectacle agréable : nous nous procurâmes l'un & l'autre, par le ſecours de nos guides. Dès que ces animaux nous voyoient approcher, il s'attroupoient en foule, pouſſoient des cris, lançoient contre nous des branches ſeches, & faiſant leur fiente dans leurs pattes, nous la jettoient à la tête. Je remarquai qu'ils ne s'abandonnoient jamais les uns les autres, & ſautoient de branche en branche avec une légéreté incroyable. Je n'en voyois pas tomber un ſeul ; s'ils gliſſoient quelquefois, en s'élançant d'un arbre à l'autre, ils s'y accrochoient avec les pattes ou avec la queue : auſſi ne gagne-t-on rien à les bleſſer ; un coup de fuſil, s'il ne les tue pas ſur le champ, n'empêche point qu'ils ne demeurent accrochés à leurs branches : ils y meurent, & ne tombent que par pieces. Je

vis

vis avec étonnement qu'auſſi-tôt qu'on en bleſſoit un, les autres s'aſſembloient autour de lui, mettoient leurs doigts dans ſa plaie, comme s'ils euſſent voulu la ſonder. S'il en ſortoit du ſang, ils la tenoient fermée, pendant que d'autres apportoient quelques feuilles qu'ils mâchoient un moment, & qu'ils pouſſoient fort adroitement dans l'ouverture. C'eſt un ſpectacle que j'ai eu pluſieurs fois, & qui m'a toujours cauſé de l'admiration. La chair de ces animaux reſſemble aſſez à celle du lievre pour le goût & la couleur; mais elle demande à être cuite avec beaucoup de ſel.

Cette chaſſe eſt l'unique amuſement que puiſſe offrir à un voyageur la triſte province de Veraguas, la plus orientale du Mexique, & la huitieme de l'audience de Guatimala. Elle eſt éloignée d'environ cinq cents lieues de la nouvelle Gallice, qui termine l'empire à l'occident; & l'on compte entre ces deux extrêmités plus de quarante mille égliſes, cent trente villes, un nombre infini de bourgs & de villages. Voilà, Madame, ce qu'un ſeul homme a acquis à la couronne d'Eſpagne. Un peintre Grec, pour donner une idée du

bonheur de Cimon, général des Athéniens, le peignit endormi à côté de la fortune, qui prenoit les villes avec un filet. Eſt-il un prince à qui cet emblême convienne mieux qu'à Charles-Quint ? Sans former aucun plan dans le cabinet, ſans tirer un ſou de ſon tréſor, ſans mettre ſur pied un ſeul régiment de ſes troupes, un de ſes ſujets, qu'il ne connoît même pas, le rend poſſeſſeur d'un des plus vaſtes & des plus riches pays de l'univers. Ce n'étoit point une région habitée par des barbares, dont la conquête ne laiſſe au vainqueur qu'une troupe de bêtes féroces à domter. Autant l'Europe ſurpaſſe les autres parties du monde en tout ce qui peut faire le mérite & la gloire des nations, autant les loix, la politique, les arts, la diſcipline militaire diſtinguoient les Mexicains des peuples ſauvages du continent ; car, comme me diſoit un homme inſtruit, " la fertilité de cette terre, les tréſors qu'elle renferme, les ſalines du lac, étoient les ſources de l'opulence de cet empire. Un tribunal judicieux & éclairé les faiſoit circuler ; un commerce floriſſant, l'induſtrie de ce grand peuple,

ſavoient les multiplier. Il excelloit à fondre, à ciſeler l'or & l'argent, à mettre en œuvre les pierreries. La terre rafinée par le feu, conduite & colorée par d'habiles mains, lui produiſoit des vaſes utiles & précieux; le coton filé avec ſoin, mêlé de plumes brillantes, étoit tiſſu pour des étoffes ſomptueuſes par leur éclat & par leur deſſein; le marbre, le porphire étoient employés pour l'architecture extérieure des bâtiments; le cedre, l'or, la peinture en ornoient les dedans. Le goût qui régnoit dans ces arts n'étoit point imité; le Mexicain le tenoit de la nature; il réuniſſoit les objets de commodité, d'agrément & de magnificence. La jeuneſſe, élevée dans les écoles publiques, étoit formée de bonne heure aux travaux du corps & de l'eſprit; elle apprenoit l'ordre des temps par l'aſtronomie, l'hiſtoire des ancêtres par la poéſie; elle étoit inſtruite des principes du gouvernement & des mœurs, & dreſſée à la diſcipline militaire par la frugalité & les exercices qui augmentent l'adreſſe, l'agilité & les forces du corps. Les filles même étoient pliées, dès l'enfance, à la retraite, au travail, à la modeſtie,

à la pudeur, &c. Quel bien les Eſpagnols ne pouvoient-ils pas faire à une ſemblable nation, & quel mal ne lui ont-ils pas fait? Ils avoient à lui donner une religion douce; ils lui apporterent une ſuperſtition furieuſe; ils auroient pu rendre libres les eſclaves; ils rendirent eſclaves les hommes libres. Ils pouvoient les éclairer ſur l'abus des ſacrifices humains; & au lieu de cela, ils les ont inhumainement exterminés.

Je ſuis, &c.

A Panama, ce 15 mai 1750.

LETTRE CXXI.

LA CALIFORNIE.

DANS ma derniere lettre, datée de Panama, je ne pouvois, Madame, vous rien dire encore de la ſituation & des habitants de cette ville, où je ne faiſois que d'arriver. Elle n'a pas ſeulement l'avantage d'être la capitale de cette province, elle l'eſt auſſi de celle de Darien & de tout le royaume de terre ferme. Les Eſpagnols la fonderent au commencement du ſeizieme ſiecle, dans un pays abondant en poiſſon, d'où lui eſt venu le nom de Panama, qui, en Indien, veut dire *poiſſonneux*. Elle s'accrut tellement dans l'eſpace de cent cinquante ans, qu'elle contenoit plus de ſix mille maiſons, un grand nombre d'égliſes & de monaſteres, lorſque le célebre Morgan la livra aux flammes, & la ruina de fond en comble. Obligés de la reconſtruire, les habitants choiſirent une poſition plus avantageuſe, & la tranſ-

porterent à une lieue & demie de ſon ancien emplacement ; ils la revêtirent d'un mur de pierre, & y mirent une forte garniſon. Ses maiſons alors n'étoient que de bois ; on y voyoit cependant de beaux hôtels & de riches couvents ; mais ayant eſſuyé un nouvel incendie en 1737, elle fut une ſeconde fois totalement conſumée. La plupart des édifices furent rebâtis de pierre & de brique ; les rues ſont larges, droites & pavées, & le fauxbourg eſt plus grand que la ville même. Le port m'a paru un des meilleurs de la mer du ſud ; les gros vaiſſeaux mouillent à quelque diſtance de la place, & les petits ſous ſes murailles. Elle entretient un commerce lucratif avec le Pérou, le Chili, & la côte occidentale du Mexique, d'une part ; de l'autre, avec l'Europe, par la voie de l'iſthme de Darien & la riviere de Chagra. Auſſi voit-on tous les jours quantité d'étrangers aborder dans ſes murs : les uns arrivent d'Eſpagne, pour paſſer dans les ports de la mer du ſud ; d'autres reviennent de ces mêmes ports, pour retourner en Europe. La ville eſt environnée, du côté du continent, d'une infinité de

vergers & de jardins ; & plus loin, d'un pays agréable, entrecoupé de côteaux, de vallées & de bois.

Mais un des grands avantages de Panama, eſt la pêche des perles, qui ſe fait dans ſon golphe. Il y a peu d'habitants qui n'y emploient un certain nombre de negres. La méthode n'eſt pas différente de celle du golphe Perſique, comme vous avez pu le voir dans une de mes anciennes lettres ; mais elle eſt ici plus dangereuſe, par la multitude des monſtres marins qui font la guerre aux pêcheurs. Il ſemble que ces animaux veulent défendre les plus riches productions de leur élément, contre les hommes qui entreprennent de les ravir ; car on obſerve que c'eſt dans les lieux où ſe fait cette pêche, qu'ils ſe trouvent en plus grand nombre. Pour combattre des ennemis ſi redoutables, chaque plongeur eſt armé d'un couteau pointu & tranchant : dès qu'il apperçoit un de ces monſtres, il le lui enfonce dans le corps ; l'animal ne ſe ſent pas plutôt bleſſé, qu'il prend la fuite. Un negre qui a l'inſpection ſur les autres eſclaves, veille, de ſa barque, à l'approche de ces cruels animaux, & ne

manque point d'en avertir les pêcheurs, en ſecouant une corde qu'ils ont autour du corps. Souvent il ſe jette lui-même dans les flots, armé d'un fer ſemblable, pour ſecourir le plongeur quand il le voit en danger; mais ces précautions n'empêchent pas qu'il n'en périſſe toujours quelques-uns, & que d'autres ne reviennent eſtropiés. Les perles de ce golphe ſont ordinairement d'une très-belle eau : il s'en trouve de remarquables par leur groſſeur & leur figure. Une petite partie eſt tranſportée en Europe; la plus conſidérable paſſe au Pérou, où elles ſont encore plus recherchées.

Panama eſt le ſiege d'une audience royale, dont le préſident eſt tout à la fois gouverneur de la ville, & capitaine général de la province de terre ferme. Cette place, ainſi que la vice-royauté du Mexique, n'eſt occupée que par des Eſpagnols d'une grande diſtinction. L'évêque ſe qualifie de primat de tout le pays; mais il préſide ſur un clergé peu opulent & peu nombreux; les moines même y ſont pauvres, & leurs égliſes mal ornées, parce que la piété des Eſpagnols ne s'eſt pas tour-

née à les enrichir comme au Mexique. Ces religieux ſont des dominicains, des cordeliers, des auguſtins, des peres de la merci, & des jéſuites. C'eſt dans la maiſon de ces derniers, que don Juan de Mendez m'a procuré un logement, en attendant qu'un navire de Porto-Bello, qui doit faire voile pour Saint-Domingue, me tranſporte dans cette iſle. Son excellence eſt elle-même déjà partie pour l'Eſpagne avec ſon monde; & cette abſence me laiſſe un vuide que je remplirois difficilement, ſans la compagnie d'un miſſionnaire jéſuite, nouvellement arrivé de Californie, à côté duquel je ſuis logé. Vous jugez bien, Madame, que le pays d'où il vient, & où il a vécu près de dix ans, a donné lieu, de ma part, à bien des queſtions, & de la ſienne, à pluſieurs réponſes dont voici le réſultat.

Après beaucoup de détails ſur la conduite édifiante des jéſuites, leur zele, leur déſintéreſſement, les miracles fréquemment opérés en leur faveur, & le prodigieux ſuccès de leurs travaux apoſtoliques dans la Californie, ce bon miſſionnaire me parla des

tentatives de ſes confreres pour y former un établiſſement durable, des obſtacles qui les ont arrêtés, des difficultés ſans ceſſe renaiſſantes qu'ils ont eues à combattre, des ſecours que leur a procurés la cour d'Eſpagne, & des reſſources qu'ils ont trouvées auprès du vice-roi du Mexique. Il m'apprit enſuite que cette grande péninſule de l'Amérique ſeptentrionale, ſituée au nord de la mer du ſud, eſt habitée par des ſauvages diviſés en familles, qui vivent ſéparées les unes des autres, ſans aucune forme de gouvernement. Sa longueur eſt de trois cents lieues, & l'on n'en compte guere que quarante dans ſa plus grande largeur. L'air y eſt, en général, très-chaud, le terrein ſtérile, chargé de rochers & de ſable dénué d'eau, & par conſéquent peu propre pour l'agriculture, les plantations & les pâturages; il y a pourtant, vers les côtes, pluſieurs cantons ſuſceptibles de culture, & arroſés de quelques rivieres. On voit, dans le centre même, des vallées & des côteaux qui nourriſſent des animaux de toute eſpece. On y trouve même aujourd'hui tous ceux que l'on connoît en

Eſpagne & dans le Mexique. Les miſſionnaires y ont tranſportés des chevaux, des mulets, des ânes, des bœufs, des moutons, des chevres, des cochons, & même des chiens & des chats, qui ont parfaitement réuſſi.

La variété des oiſeaux eſt infinie : on y voit une ſorte de poule d'eau ſinguliere, qui vit de poiſſon, & dont le miſſionnaire m'a fait la deſcription que voici : " Sa groſſeur eſt celle d'une oie, ſon bec eſt de la longueur d'un pied, ſes jambes comme celles de la cigogne : elle a le jabot fort gros ; elle y met les proviſions qu'elle réſerve à ſes petits. L'amitié que ces oiſeaux ont les uns pour les autres, eſt quelque choſe d'étonnant : ils ſe ſecourent entr'eux comme s'ils avoient l'uſage de la raiſon. Qu'un d'eux ſoit malade, foible, impotent, ou hors d'état de chercher ſa nourriture, les autres ont ſoin de lui en fournir. C'eſt de quoi j'ai été témoin plus d'une fois. Dans l'iſle de Saint-Roch, je trouvai un de ces animaux attaché à une corde, avec une aile caſſée, & autour de lui, des poiſſons que ſes camarades lui avoient apportés. C'eſt le ſtratagême dont ſe ſervent les Indiens pour avoir du poiſſon :

ils ſe tiennent cachés, pour ne point épouvanter les pourvoyeurs, & s'emparent des proviſions, lorſqu'il y en a une quantité ſuffiſante „.

Entre les plantes dont abonde la Californie, la principale eſt une eſpece de hêtre, dont le fruit ſert de nourriture aux habitants. Cet arbre n'eſt point connu en Europe, & differe de toutes les autres productions de ce genre. Ses branches ſont cannelées, verticales, & forment un très-beau bouquet: elles n'ont point de feuilles; & le fruit, qui naît des tiges, imite le maron d'inde, & eſt armé de pointes; mais ſa chair reſſemble à celle de la figue, avec cette différence qu'elle eſt plus molle & plus ſucculente. Il y en a de blancs, de rouges & de jaunes, & d'un goût très-exquis. Les uns ſont doux, les autres acides; & comme ils ſont pleins de ſuc, ils ſe plaiſent dans les terreins ſecs. Le temps où s'en fait la récolte, eſt, pour les Californiens, ce qu'eſt en France celui de la vendange, un temps de fêtes & de réjouiſſances. Ils perdent alors le peu de raiſon qu'ils peuvent avoir, & ſe livrent entiérement à la bonne chere & à la danſe. Ils s'invitent réci-

proquement, & repréſentent entr'eux des farces & des comédies. On choiſit les acteurs ſelon leurs talents; & tous s'acquittent aſſez bien de leur rôle. Leurs danſes ſont très-variées, & rendent les différentes circonſtances de leur pêche, de leur chaſſe, de leur ſépulture, de leur mariage, de leur diſcipline militaire, de leurs voyages.

Les diverſes nations qui habitent ce pays, reſſemblent aſſez, pour les mœurs & le génie, aux autres ſauvages de l'Amérique. Ils auroient le viſage aſſez agréable, s'ils ne le défiguroient pas par le fard & les couleurs, & ne ſe perçoient pas les levres & les narines. Il eſt vrai qu'ils ont le teint plus baſané que les Indiens de la Nouvelle Eſpagne; mais, ce qui les caractériſe, c'eſt l'indolence, la bêtiſe, le défaut de réflexion, & l'inconſtance. On auroit de la peine à trouver une nation plus ſtupide, plus bornée, plus foible d'eſprit, & même de corps. Leur intelligence ne va pas au-delà de ce qu'ils voient; les penſées abſtraites, les raiſonnements les moins compliqués ſont hors de leur portée; ils ne perfectionnent point leurs premieres

idées, toujours fauſſes & imparfaites ; ils ne connoiſſent ni l'honneur, ni la réputation, ni les diſtinctions, ni les titres, & ne ſavent ce que c'eſt que d'agir pour ſe procurer un bien, ou ſe garantir d'un mal. Ils s'irritent facilement ; mais ils s'appaiſent de même, pour peu qu'on leur tienne tête ; & dès qu'ils commencent à céder, il n'y a point de baſſeſſes auxquelles la crainte ne les réduiſe. « En un mot, me dit le „ jéſuite, on peut les comparer à des „ enfants dans qui la raiſon n'eſt pas „ encore développée ; c'eſt, à propre„ ment parler, un pays où perſonne „ ne parvient à l'âge viril ». Mais quelque ſtupides que ſoient les Californiens, on doit leur rendre cette juſtice, qu'ils ne ſont ni méchants, ni vicieux, ni corrompus : ils ne connoiſſent ni le vol ni les querelles ; & il regne une union ſinguliere, & beaucoup d'harmonie parmi les divers membres qui compoſent leurs habitations. L'opiniâtreté, la cruauté ne trouvent jamais d'accès dans leur cœur : rien n'égale leur docilité & leur douceur ; mais on les porte auſſi aiſément au mal qu'au bien.

Avant l'arrivée des miſſionnaires, ces peuples n'avoient point de vêtements. Ils employoient quelques parures, mais ſans cacher leur nudité. Les hommes connoiſſoient ſi peu la décence, qu'ils regardoient les principes qui les obligeoient à ſe couvrir comme ignominieux & déshonorants. Ils refuſoient les habits que leur offroient les jéſuites ; & s'ils en voyoient à leurs camarades, ils éclatoient de rire, comme nous ferions, en regardant un ſinge vêtu en moine ou en ſoldat. Un miſſionnaire nouvellement arrivé, ayant pris la peine d'habiller lui-même deux petits garçons pour les accoutumer à la modeſtie, ils furent ſi honteux de ſe voir la riſée de leurs compatriotes, qu'ils ôterent leur vêtement & le pendirent à un arbre ; mais craignant de déſobliger le jéſuite, & d'être réprimandés, ils trouverent l'expédient de ſe mettre nuds pour aller dans le village, & de reprendre leurs habits lorſqu'ils retourneroient à la miſſion.

Le palmier, différent de celui qui porte les dattes, fournit aux femmes l'étoffe dont elles ſe couvrent : elles

battent ſes feuilles comme nous battons le lin pour en ſéparer le fil. Leur habillement eſt compoſé de trois pieces, dont deux forment une jupe qui deſcend de la ceinture juſqu'aux pieds; la troiſieme eſt une eſpece de manteler qui leur couvre les épaules & le reſte du corps. Ces pieces ne ſont point tiſſues; les fils, attachés par le haut, tombent le long du corps en forme de franges épaiſſes & ſerrées. La coëffure conſiſte en une ſorte de réſeau de même matiere: elles portent des colliers de nacre de perles, entrelacés de joncs, de coquillages & de noyaux qui leur deſcendent juſques ſur le ſein.

Cette façon de ſe mettre n'eſt point tellement uniforme qu'il n'y ait quelque diverſité dans les ornements: les uns parent leurs têtes de divers rangs de perles qu'ils treſſent avec leurs cheveux; les autres y entremêlent de petites plumes, qui de loin donnent à cette coëffure l'air d'une perruque. Quelquefois les femmes ſe couvrent de peau de loup marin, de renard, ou d'autres animaux que les maris prennent à la chaſſe. Une de leurs grandes fêtes eſt le jour où ſe fait la diſtribution

de ces fourrures. On ſe rend dans un lieu marqué, on y éleve avec des branches d'arbres un berceau ſpacieux, précédé d'un vaſte emplacement. Là on apporte toutes les dépouilles des bêtes tuées dans l'année; on les étend par terre en guiſe de tapis. Un prêtre, un médecin, ou un ſorcier, (car ces trois mots ſignifient ici la même choſe) ſe place à l'entrée du berceau & fait l'éloge des chaſſeurs. Les autres Indiens courent çà & là comme des fanatiques, tandis que les femmes chantent & danſent de toutes leurs forces. Les chefs alors ſortant du berceau, où ils ſe ſont régalés à frais communs, font la diſtribution de toutes ces peaux; & le reſte du jour ſe paſſe en réjouiſſances.

Quelque ſimples que ſoient les Californiens dans leur parure, ils le ſont encore plus dans leur logement: leurs maiſons conſiſtent en de petites huttes, où ils peuvent à peine s'étendre pour dormir. Ils les tranſportent d'un lieu à un autre, auſſi ſouvent qu'ils ſont obligés de chercher leur ſubſiſtance. Ils ont attention de les conſtruire près des ruiſſeaux, qui ſont fort rares dans ce

pays; & en hiver ils ſe retirent dans des cavernes. L'ameublement de ces ſauvages eſt auſſi très-conforme à leurs habitations. Ils n'ont ni lits, ni tables, ni coffres, ni chaiſes; un dard, un plat, une taſſe, un petit morceau de bois ſec pour allumer du feu, un ſac pour les proviſions, un autre, attaché au bout d'une perche pour porter les enfants; voilà ce qui compoſe à-peu-près tout le ménage d'un Californien. Les plus induſtrieux font des bateaux & des filets pour la pêche; on vante beaucoup l'art avec lequel ils les travaillent.

Il y avoit des nations en Californie qui admettoient la pluralité des femmes; chez d'autres plus modérées, les chefs en avoient deux; les autres ſe bornoient à une ſeule. Ceux-ci regardoient l'adultere comme un crime impardonnable, excepté dans leurs fêtes & dans leurs luttes, où le vainqueur avoit droit de jouir de l'épouſe du vaincu. Les mariages ſe faiſoient ſans cérémonie; un jeune homme préſentoit une cruche à la fille qu'il aimoit; s'il lui convenoit, elle y répondoit par un préſent à-peu-près ſemblable; & ces

dons mutuels confirmoient l'hymenée, toujours accompagné de feſtins & de danſes comme chez toutes les nations. L'uſage vouloit que dès qu'une femme étoit accouchée, elle allât ſe baigner avec ſon enfant dans le premier ruiſſeau, & vaquât aux fonctions du ménage, tandis que le mari, aſſis dans ſa hutte ou ſous un arbre feignoit d'être malade. Cette farce duroit trois ou quatre jours, pendant leſquels il recevoit les viſites & les compliments. Il arrivoit ſouvent que les meres qui n'avoient pas le moyen de nourrir leurs enfants, les détruiſoient : pour faire ceſſer cette coutume barbare les miſſionnaires pourvurent à leur ſubſiſtance.

La religion de ces peuples préſente pluſieurs ſingularités difficiles à expliquer. Avant l'arrivée des jéſuites, les Californiens, dit-on, n'avoient nulle idée de l'Être ſuprême, & ne lui rendoient aucun culte : cependant, ſi l'on en croit les miſſionnaires, ils connoiſſoient l'unité & l'univerſalité de Dieu. Ils avoient même, ajoutent-ils, des lumieres ſur la Trinité, & la génération éternelle du Verbe. Ils croient

encore qu'il y a dans le ciel un Maître très-puiſſant, auteur & conſervateur de toutes choſes; qu'il a une femme dont il n'uſe pas, parce qu'il n'a point de corps; mais il n'a pas laiſſé que d'en avoir des enfants. L'aîné fixa ſon ſéjour chez ces Indiens pour les inſtruire : ils ſe révolterent, lui mirent une couronne d'épines & le firent mourir. Cependant il conſerve toujours ſa beauté. Ils diſent encore que le ciel eſt très-peuplé; qu'un de ſes principaux habitants oſa exciter une révolte contre l'Etre ſuprême, qui le vainquit dans une bataille, le chaſſa & l'enferma dans des cavernes ſouterreines.

Les anciens peuples de cette péninſule n'avoient ni temple, ni lieu de priere, ni culte extérieur. Ils reconnoiſſoient un premier Etre, & bornoient là toute leur piété ſans l'invoquer, ſans lui rendre des actions de graces. Ils avoient pourtant des prêtres, qui, à la vérité, n'inſtruiſoient point le peuple, mais s'en faiſoient reſpecter & craindre, en leur perſuadant qu'ils entretenoient un commerce ſecret avec des eſprits inviſibles. Ils s'arrogeoient un pouvoir illimité; &

il ne leur étoit pas difficile d'en impoſer à des gens dont la timidité & la ſuperſtition égaloient la ſtupidité & l'ignorance. Ces mêmes gens s'imaginoient que pour réuſſir dans leurs entrepriſes, ou éviter les malheurs dont ils étoient menacés, il ſuffiſoit de donner aux prêtres les prémices de leurs fruits, l'élite du poiſſon & du gibier. La qualité de médecin, que prenoient auſſi ces derniers, augmentoit leur crédit; & ceux qu'ils n'avoient pu intimider par leurs ſortileges, ils les effrayoient par la crainte de la mort. Si le malade étoit ſans eſpérance, on aſſembloit les parents; & ſa fille ou ſa ſœur lui coupoit un petit doigt de la main afin que le ſang répandu diſſipât le chagrin de la famille. On voyoit arriver enſuite tous les habitants qui venoient lui faire viſite. Sachant qu'il n'y avoit plus de remede, ils pouſſoient des hurlements affreux; & les femmes, pour exciter de plus en plus la compaſſion, mêloient à leurs cris l'éloge du mourant. Celui-ci prioit la compagnie de le ſucer & de le ſouffler; & chacun s'empreſſoit de lui rendre ce bon office. Le malade jugeoit de l'af-

fection qu'on avoit pour lui par la force qu'on employoit dans cette occaſion, & par les lamentations des aſſiſtants. Cependant les médecins lui enfonçoient leurs doigts dans la bouche pour en arracher la mort ; & les femmes, continuant de crier, lui donnoient des coups pour le réveiller, juſqu'à ce qu'enfin il rendît l'ame. A peine étoit-il expiré, qu'on procédoit à ſes funérailles : elles ſe faiſoient à la maniere des ſauvages, c'eſt-à-dire, qu'on brûloit ou qu'on enterroit le corps, & avec lui tout ce qui avoit été à ſon uſage. Le plus ſouvent on ne ſe donnoit pas la peine de connoître s'il étoit mort effectivement ; & le miſſionnaire aſſure avoir retiré du tombeau un homme qui a vécu encore pluſieurs années.

L'habit des prêtres Californiens conſiſtoit en une longue tunique, qui les couvroit depuis le cou juſqu'aux pieds, & uniquement faite de cheveux d'hommes. Ils avoient ſur la tête un panache de plumes de faucon, & portoient à la main un grand éventail de plumes de diverſes couleurs, avec un tube de pierre pour ſucer les moribonds. C'étoit dans cet état qu'ils alloient viſiter

les mourants, & préſidoient aux fêtes de la nation.

La plus ſolemnelle étoit celle qu'ils célébroient lorſqu'on perçoit le nez & les oreilles aux enfants pour y mettre des pendants de perles, & d'autres ornements d'uſage. Comme cette opération ne pouvoit ſe faire ſans beaucoup de douleur, les parents, pour empêcher qu'on n'entendît les cris de ces petites créatures, en pouſſoient de plus forts. Les prêtres taxoient de lâcheté ceux qui donnoient des marques de foibleſſe, & leur enjoignoient certaines pénitences, dont la plus ordinaire étoit le jeûne & l'abſtinence. Quelquefois la punition s'étendoit ſur une famille entiere, que ces miniſtres barbares condamnoient à de rudes travaux, & ſouvent à une mort cruelle. Une des peines les plus légeres étoit de leur couper les cheveux, pour en faire leur habit de cérémonie; & tel étoit l'aveuglement de ces peuples, que de pareils ordres s'exécutoient à la rigueur. Les ſorciers commençoient la fête par s'enivrer de tabac; & dans cet état ils ſe mettoient à prêcher ſur leurs dogmes, avec des geſtes & un ton de

voix qui inſpiroient la terreur. La joie ſuccédoit à la crainte, la danſe à la bonne chere, & la débauche à l'une & à l'autre. Les hommes & les femmes ſe mêloient enſemble, & ſatisfaiſoient tous leurs deſirs, ſans égard, ni pour la décence, ni pour la pudeur.

Quoique la Californie, conſidérée en elle-même, ſoit peut-être le pays le plus ſtérile, le plus déſagréable & le plus pauvre qu'il y ait au monde, cependant l'Eſpagne n'a rien négligé, pendant près de deux ſiecles, pour en faire la conquête. Fernand Cortez y employa pluſieurs fois toutes les forces qu'il fut en état de lever : ſon exemple excita quantité de particuliers à l'entreprendre : des gouverneurs, des amiraux, des vice-rois y dépenſerent une partie de leur bien : les ſouverains eux-mêmes s'en chargerent ; & les jéſuites ſeuls ſont enfin venus à bout de ſoumettre cette nouvelle contrée à la domination eſpagnole.

Vous demanderez, peut-être, de quelle importance étoit pour cette couronne, un pays ſi miſérable ; pourquoi elle préféroit cette conquête à celle de tant d'autres régions dont le climat étoit plus

plus doux, le ſol plus riche, & qu'on eût pu réduire à moins de frais? C'eſt la queſtion que je fis moi-même au miſſionnaire ; & voici quelle fut ſa réponſe.

" Ce pays ayant une connexion eſſentielle avec les provinces de la Nouvelle Eſpagne, les côtes ſeptentrionales du Mexique, ſur la mer du ſud, ne ſeroient point en sûreté, ſi la Californie n'appartenoit pas à la même couronne. Les habitants de ces côtes ne pourroient pas aller à la pêche des perles dans le golphe qui ſépare cette péninſule du continent, ni entretenir entr'eux aucun négoce maritime. Il eſt vrai que les pirogues des Californiens ſont peu redoutables ; mais leurs rades ont pluſieurs fois ſervi de retraite à des pirates qui ont infeſté ces mers, pris un grand nombre de vaiſſeaux Eſpagnols, troublé le commerce de l'océan méridional, & répandu l'alarme dans ces régions éloignées. Que ſeroit-ce donc, ſi quelque puiſſance Européenne venoit à établir des colonies, & à bâtir des forts dans ce pays? On ne peut nier que l'empire du Mexique ne courût un très-grand riſque,

La Californie eſt encore très-importante, ſoit pour étendre les domaines du roi dans l'Amérique ſeptentrionale, ſoit pour aſſurer le commerce des Philippines avec la Nouvelle Eſpagne. Il arrive tous les ans un gallion de Manille à Acapulco, & d'Acapulco à Manille. Ce vaiſſeau eſt obligé de relâcher dans quelque port de la Californie, ſans quoi pluſieurs ſujets de Sa Majeſté périroient dans ce long trajet; & le vaiſſeau deviendroit la proie de l'ennemi qui ſe poſteroit ſur ſon paſſage. Si donc les Philippines mériroient d'être conſervées, peut-on douter qu'il ne fallût conquérir la Californie?

„ Indépendamment de ces raiſons, il y en a d'autres très-intéreſſantes pour les Eſpagnols. On ſait que les Ruſſes, en 1741, ont débarqué ſur ſes côtes, dans la partie la plus ſeptentrionale. N'eſt-il pas naturel de croire que dans une ſeconde entrepriſe, ils pourroient arriver juſqu'à nous? Comment alors les détournerions-nous de former des établiſſements dans un pays dont nous ne ſerions pas les maîtres? & conviendroit-il qu'ils devinſſent nos voiſins & nos rivaux? Enfin, perſonne

n'ignore les peines que les Anglois ſe ſont données, pour trouver un paſſage dans la mer du ſud, par le nord de l'Amérique : ſi jamais ils réuſſiſſent, qui les empêchera de pouſſer leurs conquêtes vers le midi, & de s'emparer de l'extrêmité ſeptentrionale de la Californie ? Je ne ſerois point ſurpris qu'ils le tentaſſent un jour ; & ſi cela arrivoit, je demande en quel état ſeroient nos poſſeſſions ? La foi des traités ſuffiroit-elle pour les garantir ? La Jamaïque, la Géorgie, la Caroline, la Virginie, la Nouvelle Yorck, la Penſilvanie, & beaucoup d'autres provinces de cette nation dans le nouveau Monde, ont été découvertes par les Eſpagnols, & ont fait, pendant long-temps, partie de nos domaines. Elles ſont actuellement entre les mains des Anglois ; & il ne leur eût pas été plus difficile de s'établir en Californie, ſi nous ne nous fuſſions aſſurés de la poſſeſſion de ce pays.

„ Les hommes, continua le religieux miſſionnaire, fondoient le ſuccès de cette conquête ſur leurs armes & ſur leur puiſſance ; mais c'étoit la volonté du ciel, qu'on la dût à la douceur,

au zele, & à la patience de ſes miniſtres. Peut-être n'a-t-il pas voulu favoriſer les premieres expéditions, parce qu'elles n'avoient pour objet, que les biens temporels; il les a bénies, lorſqu'on a eu plutôt en vue ſon royaume que les avantages de la monarchie eſpagnole. Un miſſionnaire jéſuite, le pere Salva-Tierra, avoit cette entrepriſe d'autant plus à cœur, qu'elle lui paroiſſoit peu difficile. Il étoit doué de tous les talents néceſſaires pour un pareil projet: ſon jugement & ſa prudence lui avoient mérité l'approbation unanime de la ſociété. Il étoit d'un tempérament fort & robuſte, & par conſéquent très-propre à ſupporter le travail & la fatigue. Tel fut l'homme que Dieu choiſit pour annoncer l'évangile aux Californiens, & les rendre ſujets de S. M. Catholique. Par l'ordre qui lui fut expédié, on lui enjoignoit de prendre poſſeſſion du pays au nom du roi; & on lui donnoit le pouvoir de lever des troupes, de nommer un commandant, & des officiers qui jouiroient des mêmes prérogatives que s'ils avoient ſervi en temps de guerre. Il pouvoit les

congédier, ainſi que les ſoldats, les réformer, les élever aux grades, &c. ſelon qu'il croiroit convenir au ſuccès de ſa commiſſion. Enfin on lui permettoit de choiſir telles perſonnes qu'il jugeroit à propos, pour adminiſtrer la juſtice dans le pays nouvellement conquis.

„ Muni de cette autorité, & accompagné de pluſieurs de ſes confreres, le pere Salva-Tierra partit de Mexico, & arriva dans ſon royaume, à la tête de ſes troupes, vers la fin de l'année 1697. Il débarqua près de la baie de la Conception, & s'établit dans un lieu couvert d'arbres & de verdure, où l'on trouve à peu de diſtance du rivage une quantité ſuffiſante d'eau douce. Il campa dans un terrein convenable, où il dépoſa les vivres, les animaux & le bagage. Roi, pontife, général, conquérant & miſſionnaire, le pere Salva-Tierra n'en fut pas moins le premier à les charger ſur ſon dos, & à faire l'office du plus ſimple manœuvre. On conſtruiſit des barraques pour la garniſon; on les environna d'une ligne de circonvallation; & l'on dreſſa une tente au milieu de

ces travaux pour ſervir de chapelle. On plaça à l'entrée un crucifix couronné de fleurs, & dans l'intérieur, l'image de la ſainte Vierge, patrone de la conquête.

„ Les jéſuites ſe donnerent d'abord beaucoup de peine pour apprendre la langue du pays, & n'étoient pas peu embarraſſés de trouver les mots indiens, pour rendre divers articles du ſymbole des apôtres, celui-ci entre autres : *il eſt reſſuſcité d'entre les morts.* Comment s'y prendre pour le demander à ces bonnes gens, & leur faire connoître le ſens qui y eſt attaché ? Voici l'expédient dont ils ſe ſervirent. Ils prirent quelques mouches ; & en leur préſence, ils les tinrent dans l'eau juſqu'à ce qu'elles paruſſent mortes. Ils les couvrirent enſuite de cendres, & les expoſerent au ſoleil ; ce qui les fit auſſi-tôt revivre. Les Indiens en parurent ſi étonnés, qu'ils s'écrierent *ibimu hu eite ! ibimu hu eite !* Les jéſuites écrivirent ces mots, s'en ſervirent pour déſigner la réſurrection du Sauveur & celle des morts ; & ils n'en ont point eu d'autres depuis, pour expliquer ces deux myſteres.

„ Les naturels du pays apporterent à la garniſon, du fruit, du poiſſon & quelques perles; ils demandoient aux miſſionnaires s'ils n'étoient pas fils du ſoleil, les regardant comme des divinités. Ils ſe plaignoient à eux des injures que leur faiſoient les ſoldats, qui leur enlevoient de force tout ce qu'ils avoient; ils les conjuroient de les renvoyer, comme des hommes cruels & inhumains, & de reſter parmi eux comme leurs amis, leurs protecteurs & leurs peres. Malgré ces heureux commencements, Salva-Tierra rencontra divers obſtacles au ſuccès de ſon entreprife: les Indiens, excités par leurs magiciens, ſe ſouleverent; les proviſions manquerent; on reçut de foibles ſecours de la part des Eſpagnols. Sa patience & ſon zele, ſecondés de celui d'un pere Ugarte, parvinrent à tout ſurmonter. Ce dernier ſe diſtinguoit dans la miſſion de Viggo: les peuples de ce canton étoient déjà un peu inſtruits; il réſolut de les civiliſer; mais il étoit difficile de réſoudre des gens pareſſeux aux travaux qu'exigent la culture des terres & le ſoin des troupeaux. Il les dirigeoit dans

les bâtiments qu'il entreprenoit ; il étoit à la fois ouvrier & architecte, inſtituteur & pourvoyeur ; & voici le partage qu'il faiſoit de ſon temps. Le matin il les obligeoit d'entendre la meſſe ; il diſtribuoit enſuite de la nourriture aux travailleurs. Le ſoir il les ramenoit à la chapelle, leur faiſoit réciter le roſaire, leur expliquoit le catéchiſme, & renouvelloit leurs proviſions. Il eut d'abord aſſez de peine à les contenir pendant le ſermon : ils contrefaiſoient ſes geſtes, éclatoient de rire, ſe moquoient de lui. Il diſſimula pendant quelque temps ; il leur fit enſuite des reproches ; mais voyant qu'ils n'aboutiſſoient à rien, il voulut eſſayer s'il réuſſiroit à ſe faire craindre. Il y avoit auprès de lui un Indien extrêmement renommé pour ſa force, & qui, fier de cet avantage, le ſeul dont on faſſe cas parmi ces peuples, ſe comportoit encore plus groſſiérement que ſes camarades. Le pere Ugarte, qui étoit d'une taille avantageuſe & très - vigoureux, s'étant apperçu qu'il rioit & cherchoit à faire rire les autres, le prit par les cheveux, l'enleva de terre, le ſecoua pen

dant quelque temps, & inſpira tant de terreur aux autres, qu'ils s'enfuirent tous. Ils revinrent le lendemain; & le pere leur parla avec un ton ſi ferme, qu'ils ſe conduiſirent dans la ſuite avec plus de décence; mais ayant appris que leurs éclats de rire ne venoient que de ſa mauvaiſe prononciation, il ſe ſervit, pour la corriger, de l'entremiſe des enfants, dont il voulut bien recevoir des leçons; car il s'étoit apperçu que les hommes le reprenoient mal, pour avoir occaſion de rire encore à ſes dépens.

„ Le pere Ugarte jouit bientôt des fruits de ſon courage, de ſa patience & de ſon zele. Il défricha les terres & civiliſa les Californiens; il leur apprit à filer la laine des troupeaux, qui s'étoient déjà fort multipliés, & fabriqua lui-même des quenouilles & des rouets. Il fit venir enſuite du Mexique à ſes propres frais, un tiſſerand qui leur apprit ſon métier; & par-là, il s'épargna l'embarras & la dépenſe d'acheter ailleurs les étoffes néceſſaires pour les couvrir. Ces avantages furent le fruit du temps & de la prudence de ce miſſionnaire, dont l'exem-

ple a été ſuivi par ſes confreres : ils en connoiſſoient le prix, par le beſoin, la diſette & les dangers qu'ils éprouverent les premieres années de leurs travaux apoſtoliques. Les enfants, attirés par de petits préſents, furent d'abord les ſeuls qui les ſuivirent ; encore falloit-il employer bien des ſtratagêmes pour les habituer au travail. Quelquefois le pere gageoit avec eux, à qui déracineroit plutôt un arbre ; ou bien il propoſoit une récompenſe à ceux qui porteroient le plus de terre. Enfin, il ſuffit de dire que pour façonner les briques, il devenoit enfant avec eux, les défiant à qui pêtriroit mieux la terre glaiſe, & la fouleroit davantage en piétinant deſſus. Il quittoit ſes ſandales & commençoit à broyer l'argille : les enfants ſe mettoient auſſi-tôt de la partie, chantant, danſant, ſautant tous enſemble ; & cet exercice duroit juſqu'à l'heure du repas. Ce fut par ce moyen qu'il bâtit une petite chapelle, & un logement pour ſa perſonne.

„ Encore un mot de ce bon & vigoureux pere Ugarte, qui ſavoit être ſévere, & paroître méchant,

quand les circonſtances l'exigeoient. On vint l'avertir qu'une femme chrétienne ſe mouroit ; il y accourut ; un ſorcier y étoit déjà, qui lui adminiſtroit ſes prétendus remedes. Le pere le chaſſa, en blâmant les parents de leur foibleſſe, confeſſa la femme, & ne la quitta point qu'elle ne fût morte. Quelques jours après, ils vinrent lui dire qu'ils avoient tué le magicien : le jéſuite ſe fâcha, & leur fit une ſévere réprimande ; les Indiens irrités à leur tour, voulurent le tuer lui-même : il alla trouver les chefs du complot ; & leur montrant un vieux mouſquet rouillé, il les menaça de les exterminer, s'ils oſoient exécuter leur deſſein : ils en furent ſi effrayés, que s'étant enfuis, aucun d'eux n'oſa coucher cette nuit dans ſa cabane „.

Je ne finirois pas, Madame, ſi je rapportois tout ce que m'a dit mon miſſionnaire jéſuite touchant la piété, le zele, la patience, le courage & le ſaint enthouſiaſme de ſes confreres dans la Californie, où il n'y a que des perles à pêcher, & des ſauvages à convertir. L'audience de Mexico

leur fit éprouver, pendant trente ans, toutes les contrariétés imaginables. On leur attribua des vues moins pieuſes qu'intéreſſées, en les accuſant de s'approprier excluſivement la pêche des perles. On trouvoit ſur-tout très-mauvais, qu'on eût confié à des religieux une autorité entiere & deſpotique ſur les troupes. Ce dernier article avoit tellement irrité les eſprits, que dans le premier tranſport de zele pour l'honneur des gens de guerre, on s'en étoit plaint au roi d'Eſpagne. On lui repréſenta même cette eſcorte militaire comme incompatible avec la liberté, qui doit être inſéparable du chriſtianiſme.

Les jéſuites répondirent que cette méthode étoit, au contraire, la ſeule qu'on dût employer pour achever la réduction & la converſion des Californiens; que dans pluſieurs autres provinces de l'Amérique, on prêche l'évangile ſous la protection des garniſons; que faute de cette précaution, pluſieurs miſſionnaires n'avoient reçu de leurs travaux apoſtoliques que la couronne du martyre, ſans guérir les infideles de leur aveuglement & de

leur insolence ; qu'au reste ce n'étoit ni une invention, ni une institution de la société, mais des rois d'Espagne qui n'ont fait que suivre l'avis de leur conseil ; qu'enfin on ne force personne à embrasser la foi ; que tous ceux qu'on baptise ne reçoivent le sacrement, qu'après qu'on s'est bien assuré de leur sincérité & de leur persévérance ; qu'en même temps que les soldats garantissent les missionnaires des insultes des sauvages, les intentions de Sa Majesté, & les ordres du gouvernement sont qu'ils ne fassent à ces derniers aucune injure, & ne les attaquent jamais, à moins qu'ils n'y soient forcés.

De son côté, le pere Salva-Tierra prétendit que ses efforts, ses dépenses & ses travaux seroient perdus, si le corps de la milice cessoit de lui être subordonné, & qu'il abandonneroit la partie, si ce point essentiel n'étoit décidé en sa faveur. " En effet, disoit-il, si le capitaine & les soldats étoient indépendants des jésuites, ils seroient les premiers à aller à la pêche des perles ; & au lieu de garder le pays déjà conquis, au lieu d'escorter les missionnaires dans leurs voyages, de les

aſſiſter dans leurs fonctions, ils n'occuperoient les barques & les Indiens qu'à cette pêche, pour ſatisfaire plus promptement leur avarice. De-là s'enſuivroit l'oppreſſion de ces pauvres ſauvages, & de-là encore des plaintes, des inimitiés, des querelles, des complots, & enfin une révolte générale, qui feroit perdre en un inſtant tout le fruit de la conquête. Il eſt donc néceſſaire, continuoit-il, tant dans les affaires civiles que ſpirituelles, que les troupes ſoient ſoumiſes à notre direction „.

Ce fut auſſi l'avis du conſeil d'Eſpagne; & le roi ordonna de plus, qu'on fourniroit, aux frais de ſa majeſté, toutes les choſes néceſſaires pour le ſervice divin, telles que les cloches, les tableaux, les ornements, l'huile, les cierges & le vin pour la meſſe. On prétend que cet ordre n'a jamais été exécuté, & que les miſſionnaires ſont obligés de pourvoir, non-ſeulement à l'entretien de leurs égliſes, mais encore à la ſubſiſtance de leurs néophites. Au commencement, ils nourriſſoient tous les Indiens qui venoient s'établir dans les villages, à condition qu'ils n'erreroient plus dans les monta-

gnes ni dans les forêts, & qu'ils se feroient instruire des vérités de la religion. C'est à ces charités qu'étoient employées les contributions des bienfaiteurs ; mais quand on les eut tous rassemblés, & qu'il ne fut plus possible de faire subsister tant de monde réuni, on eut recours à d'autres moyens. Il fut statué qu'on n'alimenteroit que ceux qui assisteroient au service divin ; que le matin & le soir on leur donneroit une portion de maïs cuit dans de l'eau, & à midi du pozoli, ou du même maïs avec de la viande. Telle est la nourriture qu'on distribue aux chefs du village, aux malades, aux vieillards & aux enfants. Le vin est la seule chose qu'on leur refuse, pour empêcher l'ivrognerie : aussi, quoiqu'on n'en fasse pas beaucoup dans la Californie, on ne laisse pas d'en envoyer au Mexique, en échange contre d'autres marchandises. S'il en reste au missionnaire, il le réserve pour les malades, auxquels il fournit aussi les médicaments. Il est non-seulement chargé du soin des ames, mais encore de tous les devoirs d'un pere de famille. Il doit être, tout à la fois, leur me-

decin, & leur économe, ſe priver du ſuperflu, le plus ſouvent du néceſſaire, pour ſubvenir à leurs beſoins. Tel fut le gouvernement qu'établit le pere Salva-Tierra dans la Californie; & tel il ſubſiſte encore actuellement. Dans chaque miſſion nouvellement fondée, outre les ſoldats que le jéſuite a ſous ſes ordres, il nomme un chef de communauté qui releve de lui ſeul, & un Indien inſtruit, de mœurs irréprochables, pour faire les fonctions de catéchiſte. Un marguillier eſt chargé du ſoin de l'égliſe, de pointer ceux qui manquent à la meſſe, ou aux autres exercices de dévotion, & de donner avis au pere de tout ce qui ſe paſſe de mal dans l'habitation. Lorſque le miſſionnaire s'abſente pour viſiter les malades, adminiſtrer les ſacrements, appaiſer les querelles, &c. il laiſſe un ſubſtitut tiré du corps de la milice, à qui il confie toute ſon autorité; celui-ci peut arrêter les coupables, les juger, punir les petites fautes par le fouet, les plus grandes par la priſon.

La Californie n'eſt point, comme les autres pays, diviſée en royaumes ni en provinces, mais en miſſions. On

en compte quatre principales, Lorette, S. Xavier, Notre-Dame-des-Douleurs, & S. Jean, qui comprennent chacune pluſieurs bourgades. Quelques-uns croient qu'elles ſont partie de ce qu'on appelle le nouveau Mexique, ſitué au nord de l'ancien, & où ſe trouvent le nouveau Léon, & la nouvelle Navarre. Ces régions ſont peu connues, & leurs limites, du côté du nord, très-incertaines : on ſait à peine en quel temps les Eſpagnols en ont fait la découverte ; ils les ont partagées en dix-huit provinces ; mais il en reſte encore beaucoup, ſoit à découvrir, ſoit à ſoumettre. Elles jouiſſent d'un climat agréable dans la zone tempérée ; & leur terrein produit, dans pluſieurs endroits, tout ce qui peut contribuer au plaiſir & aux commodités de la vie. On y trouve des mines d'or & d'argent, que l'on exploite avec ſuccès ; & les colonies Eſpagnoles ſe multiplient à proportion de leur abondance & de leurs richeſſes.

Les habitants du nouveau Mexique ont été depuis peu convertis au chriſtianiſme par des miſſionnaires jéſuites, qui les ont civiliſés, leur ont appris

le commerce & la culture de la vigne & du froment : aujourd'hui ils envoient quantité de vin & de bled à la nouvelle Eſpagne. Ils different entr'eux pour le langage & pour les mœurs : les uns errent avec leurs troupeaux ; les autres vivent dans des bourgs & des villages, ſous l'autorité de leurs caciques. Les Apaches, partagés en quatre tribus, forment la nation la plus nombreuſe : ils ſont établis des deux côtés du fleuve *d'el Norte* ou du nord, campent ſous des tentes, ont l'humeur guerriere, adorent le ſoleil & la lune, & épouſent pluſieurs femmes. Le gouverneur fait ſa réſidence à *Santa-Fe*, capitale de tout le pays.

Je ne finirai pas cette lettre ſans dire auſſi un mot de la Nouvelle Albion, qui confine à la partie ſeptentrionale de la Californie. Elle fut découverte, au ſeizieme ſiecle, par un navigateur Anglois (François Drake) qui en prit poſſeſſion pour ſon ſouverain, & lui donna l'ancien nom de ſa patrie. Les ſauvages qui habitoient proche des côtes, vinrent en foule au-devant de lui, & lui offrirent divers ouvrages de plumes. Il leur donna en échange de

petites merceries d'Europe, qui les charmerent tellement, qu'ils regarderent les Anglois comme des dieux. S'étant enſuite aſſemblés en plus grand nombre, ils quitterent leurs armes, vinrent, en chantant, prier Drake de prendre leur pays ſous ſa protection, & lui mirent une couronne ſur la tête. Les hommes étoient nuds; les femmes avoient les épaules couvertes de peau de daim; & de la ceinture juſqu'aux genoux, elles portoient, en forme de tablier, une eſpece de toile faite d'écorce d'arbre. Les maiſons, ſemblables à nos colombiers, étoient rondes & ſans fenêtres, avec une ſeule porte & une ouverture au ſommet pour le paſſage de la fumée. Ils couchoient ſur du jonc & des rameaux de ſapin étendus par terre, & diſpoſés en cercle autour du foyer. Drake en partant de cette contrée, y adreſſa une colonne à laquelle il attacha les armes d'Angleterre, avec le nom de la reine Eliſabeth & le ſien. Les ſauvages témoignerent beaucoup de chagrin de ce qu'il s'éloignoit d'eux. Pendant le ſéjour qu'il y fit, il ne vit preſque aucune terre qui ne portât les apparen-

ces de quelque mine d'or ou d'argent. Les daims y ſont en ſi grand nombre, qu'il en rencontroit par milliers. Il y vit auſſi une ſorte de lapins, dont les pieds reſſemblent à ceux des taupes, & la queue à celle des loirs. Ces animaux ont un ſac de chaque côté du ventre; & quand ils ſont raſſaſiés, ils y gardent ce qu'ils ne peuvent manger.

Je ſuis, &c.

A Panama, ce 31 Mai 1750.

Fin du Tome X.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

LETTRE CXI.

La Louisiane.

Histoire de la découverte de la Louisiane par les François. *Page* 5
On envoie des filles dans ce pays pour le peupler. 7
Fondation & description de la Nouvelle Orléans, capitale de la Louisiane. 8
Projet pour peupler cette ville. 9
Idée qu'on peut prendre de cette capitale. 10
Députation des sauvages de la Louisiane au gouverneur. 12
Discours du chef de la députation. 13
Comment les sauvages de la Louisiane adop-

tent les Européens; cérémonies de cette adoption. 16
Avantages de cette adoption. 18
Marques d'honneur chez les ſauvages de la Louiſiane; ce qu'elles exigent. 19
Les Natchés, peuples ſauvages de la Louiſiane. 20
Ils maſſacrent les François, & pourquoi. 21
Diſcours d'une mere à ſon fils, pour l'engager à lui découvrir le complot formé contre les François. 22
Moyens qu'elle emploie pour l'empêcher. 23
Elle n'y réuſſit qu'en partie. 25
Vengeance des François; extrême diminution des Natchés; & quelle en eſt la cauſe. *ib.*
Religion de ſes peuples, ſes temples. 26
Feu qui y brûloit continuellement. 27
Les Natchés adoroient le ſoleil; & leurs chefs prennent la qualité de freres de cet aſtre. 28
Autorité deſpotique de ces chefs. 29
Reſpects infinis qu'on leur rendoit. 30
Comment ils étoient ſervis. 32
On les ſuivoit dans l'autre monde après leur mort. 33
Hiſtoire d'un ſauvage qui ne voulut point ſe ſoumettre à cette loi. 34
On acquiert la nobleſſe en étranglant ceux qui ſuivent leurs chefs dans l'autre monde. 35
Hiſtoire d'une jeune veuve qui meurt ſur le tombeau de ſon mari. 36
Diſcours qu'elle fait à ſes enfants. *ibid.*
Privileges des femmes ſoleils, ou des femmes des grands chefs de la nation des Natchés. 38

Comment chez ces peuples on cultivoit les terres. 39
Fête particuliere qu'on célébroit autrefois. 40
Maniere dont les Natchés ſe préparoient à la guerre. 41
Médecins, charlatans, & jongleurs chez les Natchés. 42
Comment ſe faiſoient les traités de paix & d'alliance. 43

LETTRE CXII.

Suite de la Louisiane.

Les Illinois, peuples ſauvages de la Louiſiane, conſtamment attachés aux François. 47
Chikagou, chef des Illinois, vient en France, & ce qu'il penſe de notre nation. 48
Hiſtoire de la liaiſon des François avec les Illinois. 50
Ces peuples rejetent l'alliance des Anglois. 51
Portrait des Illinois avant leur converſion. 52
Moyens qu'on a pris pour les civiliſer. 53
Négociation entre les Anglois & les Illinois. 54
Diſcours d'un Illinois au gouverneur de Boſton. 55
Nouvelle de la déclaration de guerre entre l'Angleterre & la France; le parti que prennent les Illinois. 56

Maniere dont les Illinois font la guerre. 57
Victoire qu'ils remportent sur les Anglois. 58
Ce qui se passe chez les Illinois, lors de la paix entre les deux couronnes. 59
Description du pays des Illinois. 60
Occupation des femmes Illinoises. 61
Frayeur que causent les Chicachas dans le pays des Illinois. 62
Les Chicachas sont des sauvages alliés des Anglois, & ennemis des François & des Illinois. 63
Caracteres & usages des Chicachas. 64
Férocité de ce peuple contre quelques François. 65
Comment se font les festins des Illinois. 66
Abondance du pays des Illinois. 67
Les bœufs de ce pays; comment on les prend à la chasse. 68
Climat, terroir & production du pays. 69
Ce que font les Illinois depuis que les terres sont ensemencées, jusqu'au temps de la récolte 70
La jonction du fleuve de Missisipi avec la riviere de Missouri; description de l'un & de l'autre. 71
L'embouchure du Missisipi. 73
Les bords de ce fleuve & leurs environs. 74
Arbres de la Louisiane. 75
Colonie Allemande établie dans ce pays. 76
Le fort de la Pointe coupée. 77
Le poste des Natchés. *ibid.*
Les Akansas, nation sauvage. 78
Danse obscene de ce peuple, que les François ont fait abolir. 79
Chasse abondante qui se fait dans ce pays. *ibid.*

Quantité

Quantité prodigieuſe de pigeons ramiers. 80
Comment ſe fait cette chaſſe. 81
Deſcription du fort de Chartres, dans le pays des Illinois. 82
Comment les François s'aſſuroient la poſſeſſion de leurs découvertes. 83
Cauſe de la diminution des Illinois. 84
Mœurs & uſages des Illinois. 85
Comment ils puniſſent les lâches. 86
Pluſieurs Illinois paſſent en France. 87
A leur retour, une femme qui s'étoit mariée en France, fait égorger ſon mari, & tous les François de la garniſon du fort des Miſſouris. 88
Tromperies continuelles que font les François aux Miſſouris. 89
Ceux-ci prennent leur revanche. 90
Extrême ſimplicité de ce peuple, toujours dupe des François. 91
Gouvernement des Illinois; leurs chefs. 92
Leurs vieillards. 93
Etonnement des Illinois à la vue d'une loupe de verre qui allume du bois ſec. 94
Diſcours que fait à ce ſujet un Illinois à un François. 95

LETTRE CXIII.

Suite de la Louisiane.

Cours du fleuve du Miſſiſſipi, depuis la Nouvelle Orléans. 99

L'iſle Dauphin, anciennement appellée l'iſle Maſſacre. 100
Le fort Louis de la Mobile, ſa deſcription. *ib d.*
Le fort Toulouſe, dans le pays des Alibamons. 101
Les François ſont fort accueillis de ces peuples. 102
Punition des femmes infidelles chez les Alibamons. 103
Comment ils élevent leurs enfants. 104
Vains efforts des Anglois pour s'attacher cette nation. 105
Combien les Alibamons ſont ſenſibles aux petits préſents que leur font les François. 106
Convention mutuelle qui aſſure la bonne intelligence entre les François & les Alibamons. 107
On punit de mort ceux qui y manquent de part & d'autre. 108
Diſcours d'un chef de ſauvages après une pareille punition. 110
Les Alibamons déteſtent les Eſpagnols. *ibid.*
Caracteres des ſauvages des environs du fort Toulouſe. 111
Uſage particulier des Chactas, à l'égard des femmes infidelles. 112
Le peu d'autorité des meres ſur leurs fils. 113
Aventure tragique & héroïque d'un Collapiſſa. 114
Hiſtoire de Mr. de Belliſle, officier François. 117
Il eſt abandonné par ſes compatriotes, avec quelques-uns de ſes camarades. 118
Il arrive chez les Attakapas, qui ſe nourriſ-

ſent de chair humaine. 119.
Il eſt donné à une veuve en qualité d'eſclave, & devient ſon amant. 120
Il trouve le moyen de faire ſavoir aux François le lieu où il eſt. 121
Il eſt rendu aux François. 122
Depuis cette époque les Attakapas & les François ont toujours été unis. 124
Climats & productions de divers pays de la Louiſiane. 124
Les coups de ſoleil ſont fréquents ; comment on y remédie. 125
Vignes & raiſins de la Louiſiane. 126
La patate, eſpece de pomme de terre. *ibid.*
Roſeaux qui ſe mangent comme des aſperges. 127
Les arbres qui produiſent le goudron, & la maniere de le faire. 128
Mouſſe appellée barbe eſpagnole ; ſes uſages différents. 129
Utilité de la graiſſe d'ours. 130
Comment on découvre la demeure de ces animaux, & la maniere de les prendre. 131
La chaſſe du chevreuil à la Louiſiane. 132
Danger de rencontrer des crocodiles ; hiſtoire à ce ſujet. 133
Le mocqueur, oiſeau ſingulier de la Louiſiane. 134
Quelques uſages particuliers de divers peuples de ce pays. 135
Diſtinction de différentes claſſes d'hommes de chez les ſauvages. 136
Langues des ſauvages de la Louiſiane. 137
Production & autres avantages de ce même pays. 138

LETTRE CXIV.

Le Mexique.

LEs grands objets que préſente au lecteur la conquête du Mexique. 140
Ce qu'étoit le Mexique lorſque Cortez entreprit de le conquérir. 142
Hiſtoire de Fernand Cortez. 143
L'étonnement des Mexicains à la vue des troupes Eſpagnoles. 144
Hiſtoire de Marine, maîtreſſe de Cortez. 145
Ce général fait fortifier l'ancien port de Vera-cruz. 146
Deſcription de ce port. 147
La nouvelle ville de Vera-cruz. 148
Mœurs & uſages des habitants de cette ville. 149
Ils y font un grand commerce. 150
Quels étoient les couriers qui portoient à la cour du Mexique les nouvelles des provinces éloignées. 151
Ambaſſadeurs de Montezuma, empereur du Mexique, à Cortez. 152
Vains efforts des Mexicains pour empêcher ce général de pénétrer dans la capitale. 153
Entrevue de Cortez & de Montezuma. 154
Ils ſe font des préſents mutuellement, & ont enſemble pluſieurs conférences. 155
Montezuma conduit les Eſpagnols dans le principal temple de Mexico; ſa deſcription. 156

L'empereur du Mexique explique à Cortez l'uſage que l'on fait des édifices qui environnent le temple. 157
Vie que menent les filles & les garçons renfermés dans le temple. 158
La charge de grand ſacrificateur eſt la premiere dignité du ſacerdoce. 160
Ce que Montezuma dit à Cortez au ſujet de ſes Dieux. 161
Grandeur de l'empire du Mexique. 162
Cortez forme & exécute le projet de ſe ſaiſir de la perſonne de l'empereur. 163
Le général Eſpagnol fait éxécuter à mort un officier du Mexique, qui avoit attaqué les Caſtillans de Vera-cruz. 165
Cortez fait mettre Montezuma dans les fers. 166
Révolte des Mexicains contre les Caſtillans. 167
Montezuma veut les appaiſer, & eſt bleſſé d'un coup mortel. Il meurt dans des tranſports de fureur. 168
Caractere de ce prince. 169
Ses obſeques & ceux des empereurs du Mexique. 170
Ses cendres ſont portées à Chapultepeque, lieu de la ſépulture des monarques Mexicains. 172
Les enfants de Montezuma. 173
Gatimoſin, neveu de ce prince, lui ſuccede. 174
Il ne veut prêter l'oreille à aucune voie de conciliation avec les Eſpagnols, & cela par le conſeil des prêtres. 175
Cortez ſe rend maître de la capitale & de la perſonne de Gatimoſin. 176
On met ce prince à la torture pour découvrir

ſes tréſors ; ce qu'il dit dans les tourments. 177
Il s'efforce de ſoulever ſes ſujets, & périt ſur un échafaud. 178
Cortez eſt rappellé en Europe, & eſt mal accueilli par l'empereur Charles-Quint. 179
Politique des cours d'Eſpagne & de Portugal, à l'égard de ceux qui font des découvertes. 180

LETTRE CXV.

Suite du Mexique.

LA nation des Zopotécas ; ſes uſages envers ſes priſonniers. 181
Quelle étoit la principale idée des Mexicains. 183
Fête qui ſe célebre tous les quatre ans à l'honneur d'une idole. 184
Une troiſieme idole compoſée de choſes comeſtibles. 185
Autre idole qui ſe diſtribue au peuple par petits morceaux. 186
Cérémonie qui s'obſervoit dans cette occaſion. 187
La divinité des marchands fort honorée au Mexique. 188
Uſage ſingulier obſervé le jour de ſa fête 189
La multitude des victimes humaines que les prêtres Mexicains offroient à leurs Dieux. 190
Edifice uniquement bâti de têtes d'hommes. 191

Maniere dont on immoloit les victimes humaines au Mexique. 192
Pourquoi la religon chrétienne s'eſt établie ſi facilement dans ce pays. 193
Les Mexicains ont difficilement quitté l'uſage de manger de la chair humaine. 194
Portrait peu flatté des religieux de la Nouvelle Eſpagne. 195
Chambre d'un jeune ſupérieur de la Veracruz. 196
Luxe d'un religieux cordelier. 197
Education des filles dans les couvents. 198
Richeſſes du clergé. 199
Trait édifiant d'un Evêque. 200
Supercherie des moines qui abuſent de la ſimplicité des Indiens. 201
Les Eſpagnols du Mexique préferent l'état religieux à celui de laïque. 203
Dans les Couvents on aime à abaiſſer les religieux créoles. 204
Les Européens conſervent les ſupériorités. 205
Ignorance des religieux créoles. 206
La ville de Sant'Yago, dans le canton de Nixapa. 207
La cochenille. 208
Comment on s'en procure une grande quantité; utilité de ce commerce. 210
Abondance du cacao dans les provinces de Guaxaca; deſcription de cette plante. 211
Maniere de la cultiver. 212
Ses différentes récoltes. 213
L'achiote ou roucou. 214
La vanille; ſa deſcription. 215
Avec quoi ſe fait le chocolat, & à qui nous devons cette boiſſon. 216

Différentes manieres de faire le chocolat. 217
La ville de Guaxaca, capitale de la province de ce nom. 221
Deſcription de cette ville. 222

LETTRE CXVI.

Suite du Mexique.

Les mines de Pachuca. 223
Comment les Indiens du Mexique exploitent ces mines. 224
La mine la plus célebre eſt celle de la Trinité. 225
Danger qu'il y a à viſiter les mines. 226
Comment on ſuit une mine. 227
Comment on ſépare le métal de la pierre. 228
Comment on affine l'argent. 229
Comment on fait de la monnoie. 230
Différentes ſortes de monnoie. 231
Différentes charges de l'hôtel de la monnoies. *ibid.*
Opinion des Mexicains ſur les lievres de ce pays. 232
Multiplication prodigieuſe des animaux d'Europe au Mexique. 233
Uſage que l'on fait des chevres dans ce pays. 234
Les vaches & les bœufs du Mexique. 235
Chaſſe des bœufs ſauvages. 236
Les chevaux du Mexique. 237
Autres animaux & bêtes féroces du pays. 238
La chaſſe des ſangliers au Mexique. 239

Deſcription de l'ours à fourmis. 240
Deſcription d'un animal nommé le pareſſeux. 241
La beauté, l'excellence & la variété des oiſeaux du Mexique. *ibid.*
On fait avec leurs plumes des tableaux qui paroiſſent peints. 242
Le ſanſouflé, le vicicili, les ſubtiles, oiſeaux ſinguliers du Mexique. 243
Avant les Eſpagnols on ne connoiſſoit point au Mexique les jardins potagers. 244
On ne cultivoit que des fleurs & des ſimples dans les jardins de l'empereur. 245
Arbres fruitiers. 246
Comment les finances ſont adminiſtrées dans ce pays. 247
Différents droits royaux. 248
Deſcription du port d'Acapulco. 249
Cette ville eſt un des plus riches marchés de l'univers. 250
Les profits immenſes que font les habitants. 251
La province de Tlaſcala, célebre dans les annales du Mexique. 252
Deſcriptions de l'ancienne ville des Tlaſcalans. 253
Cortez députe d'autres Indiens chez ces peuples. 254
Habillements des ambaſſadeurs. 255
Comment ils ſont reçus par les Tlaſcalans. 256
Les Eſpagnols fondent une ville nouvelle dans la province de Tlaſcala, ſous le nom de Puebla-de-los-Angeles, qui en eſt la capitale. 257

Célebre volcan de cette province. 258
Deſcription de la ville de Los Angeles. 259
Mœurs & uſages des anciens Tlaſcalans. 260
Loix concernant le mariage ; hiſtoire d'une hermaphrodite. 262
Maniere dont ces peuples faiſoient la guerre. 263
Plante ſinguliere du pays des Tlaſcalans & ſes divers uſages. 264
Ce qu'eſt aujourd'hui la ville de Tlaſcala. 265
La ville de Cholula. 266

LETTRE CXVII.

Suite du Mexique.

COUVENT des Dominicains de Mexico. 267
Abrégé hiſtorique de l'empire du Mexique. 268
Les premiers habitants de cet Empire. 269
Premiere forme de leur gouvernement. *ibid.*
Serment ſingulier des Empereurs. 270
Cérémonies pratiquées à leur avénement à la couronne. 271
Politique de Montezuma, premier du nom, pour ne pas détruire la république de Tlaſcala. 272
Ce qu'a fait le même prince pour l'agrandiſſement de la nation. 273
Montezuma, ſecond du nom, gouverne ſon peuple deſpotiquement. 274
Appareil faſtueux avec lequel il contient la majeſté de l'empire. 275
Préparatifs impoſants avec leſquels il donnoit les audiences publiques. 276

Cérémonies obſervées à ſes repas. 277
Comme il étoit ſervi à table. 278
Magnificence de ſon cortege dans les occaſions d'éclat. 279
Comment il parut devant Cortez. 280
Gouvernement de l'empire Mexicain, ſes loix. 281
Rigueurs des peines contre les magiſtrats coupables. 282
Titres étranges que prenoient les conſeillers d'état. 283
Ordres de chevalerie établis par l'empereur Montezuma. *ibid.*
Epreuves qui précédoient la réception des chevaliers. 284
Ce qui ſuivoit les épreuves. 286
Autre ordre appellé les *grandes parentés.* 287
Les gouverneurs de province dans l'empire du Mexique. 288
Sort des laboureurs. *ibid.*
Devoir des vaſſaux envers leurs ſeigneurs. 289
Ordre des ſucceſſions. 290
Epreuves auxquelles devoient être expoſés ceux qui étoient appellés au gouvernement d'une province. 291
Maiſons des ſeigneurs Mexicains, & celles des particuliers. 292
Meubles & nourritures de ces peuples. 293
Paſſions des Mexicains pour le jeu, la danſe & autres divertiſſements. 294
L'éducation Mexicaine. 295
Celle des garçons. 296
Celle des filles. 297
Ce qui ſe pratiquoit à leurs mariages. 298
Ce qui ſe pratiquoit à la naiſſance des enfants. 299

Portrait des anciens Mexicains. 300
Leurs habillements. 301
Ornement féroce des gens de guerre. 302

LETTRE CXVIII.

Suite du Mexique.

Maison de plaiſance des religieux Jacobins qui ſe préparent aux miſſions. 304
Déſert des Carmes, autre maiſon de plaiſance & de pénitence tout à la fois. 305
Richeſſe de cet hermitage, fondé par un dévot Eſpagnol. 306
Antiquités Mexicaines, ou pyramides qui ſervoient de tombeaux aux rois du pays. 307
La province de Méchoacan, qu'on vante pour ſa fertilité. 309
Volcan de Colima. 310
Fameuſe plante de Méchoacan; ſa deſcription, ſes uſages. 311
Idée que les peuples de Méchoacan avoient de la divinité. 312
Ce qu'ils penſoient de ſacrifices humains. 313
Ce qui ſe pratiquoit à la mort de leurs caciques. 314
Victimes qu'on immoloit ſur leurs tombeaux. 315
Cérémonies de leurs obſeques. 316
Il n'y avoit rien de fixe dans les cérémonies funéraires des Mexicains. 317
La nation des Otomies, anciens alliés de Cortez. 318
Leur haine contre les Mexicains. 319

Ce qui ſe pratiquoit à leurs mariages. 320
Les Yzcatlans, autre nation du Mexique. 321
Uſage ſingulier de cette nation à l'égard du mariage. 322
Autres uſages de quelques peuples voiſins. 323
Deſcription de la ville de Panuco. 324
Diverſes provinces ſituées au nord du Mexique. 325
Pluſieurs villes & bourgs ſitués ſur le lac de Mexico. 326
Les iſles flottantes, ſingularité de ce lac. 327
La ville de Mexico, merveilleuſement placée ſur les eaux, comme Veniſe. 328
Deſcription du lac de Mexico. 329
Diverſes opinions ſur l'origine de ſes eaux. *ibid.*
Les chauſſées qui le traverſent. 330

LETTRE CXIX.

SUITE DU MEXIQUE.

DESCRIPTION de Mexico, à l'arrivée des Eſpagnols dans l'Empire. 332
Grandeur des places & des marchés. 334
Meubles de bois peint, ouvrage des Mexicains. 335
Les différentes eſpeces de marchandiſes qui ſe vendoient dans les marchés de Mexico. 337
Comment ſe faiſoit ce commerce. 338
L'écriture des Mexicains conſiſtoit en hiéroglyphes & figures peintes. 339
Comment les ambaſſadeurs de Montezuma firent ſavoir à ce prince ce qui ſe paſſoit au camp de Cortez. 340
Cortez fait faire devant eux l'exercice à ſes

troupes. 341
Livres du Mexique. 342
Maniere dont les Mexicains comptoient leurs ſiecles, leurs années, leurs mois, &c. 343
Ce qui ſe pratiquoit à la fin de chaque ſiecle. 344
Palais de l'Empereur du Mexique, dont le principal ſe nomme Tepac. 345
Logement des femmes de l'Empereur & de ſes concubines. 346
Quel en étoit le nombre. 347
La ménagerie, où ſe trouvoient toutes ſortes d'animaux. 348
Les arſenaux. 350
La maiſon de la triſteſſe, palais ſingulier de Montezuma. 351
Revenus & richeſſes de l'empereur. 352
Aqueduc qui fourniſſoit de l'eau à la ville de Mexico. 353
Cortez rebâtit cette ville, après qu'il en a fait la conquête. 354
Il fait venir les Eſpagnols pour l'habiter, & diverſes eſpeces d'animaux d'Europe, pour fournir des beſtiaux & des bêtes de charge. 355
Différents travaux que ce général fait faire dans cette capitale. 356
La ville a été preſque totalement renouvellée depuis Cortez. 357
Deſcription de cette ville. 358
Ses places, ſes canaux, ſon commerce. 359
Beauté des femmes Mexicaines, leur goût pour les Européens qu'elles préferent aux créoles. 362
Cours magnifique de Mexico, où tous les ſoirs

on va ſe promener. 363
Magnificence des équipages. 364
Richeſſe du clergé. 365
Combien de ſortes d'habitants il y a à Mexico. 366
Attachement de ces pleuples à la religion catholique. 367
Leur goût pour les proceſſions : ce qui s'y paſſe. 368
Diverſes égliſes & maiſons religieuſes de cette capitale. 369
Le vice-roi du Mexique & autres Officiers. 370
Abus énormes qui ſe commettent dans l'adminiſtration. 371
Ce que les Eſpagnols ont à craindre des autres puiſſances de l'Europe, à l'égard du Mexique. 373
Les trois audiences du Mexique. 374

LETTRE CXX.

SUITE DU MEXIQUE.

LA ville d'Atliſco, & la vallée de S. Paul. 375
Les montagnes de Miſteque. 376
Uſages ſinguliers des anciens peuples de ces contrées. 377
Ce qui s'obſervoit à la mort du Cacique. 378
Les montagnes des Quelennes ; beauté du pays qui les précede. 379
Combien leur paſſage eſt périlleux. 380
La province de Chiapa commence au bas de

ces montagnes. 382
Beauté & fécondité de cette province. 383
Deux villes de Chiapa, dont l'une n'eſt preſque habitée que par des Eſpagnols, tous entichés de leur nobleſſe. 384
L'autre eſt habitée par des Indiens; leurs mœurs, leurs occupations, leurs amuſements. 385
Opulence des moines de cette ville, leur crédit. 386
Les provinces de Tabaſco & d'Yucatan. 387
La ville de Campeche, célebre par le bois de ce nom, qui ſert à la teinture des étoffes. 388
Deſcription & commerce de ce bois précieux. 389
Sel & inondation, & autres ſingularités du pays de Campeche. 390
Corneilles carnaſſieres, oiſeau du même pays. 391
Montagnes de Cuchumatlanes; comment on y voyage. 392
Village nommé Chianſſa, fameux pélérinage; richeſſe du couvent. 393
La ville de Guatimala, capitale de l'audience de ce nom; ſa deſcription, ſes volcans. 394
Tradition des Eſpagnols au ſujet de la riviere qui arroſe les environs de Guatimala. 396
Le gouverneur, les officiers de l'audience & les moines de cette ville. 397
Vallée agréable à quelques lieues de Guatimala, & par qui elle eſt gouvernée. 398
Gouvernement ſingulier de l'ancienne province d'Atlatan. 399
Les provinces de Soconuſco, de Verapaz, de Honduras, de Nicaragua. 400

La nation des Moſquites, près du cap de Gratias-à-dios. 401
Les cauſes de leur liaiſon avec les François & les Anglois. 402
Hiſtoire des negres qui habitent chez les Moſquites. 403
Religion des anciens peuples; uſage ſingulier. 404
Coutume de ces peuples coucernant les funérailles. 405
Beauté & fertilité de la province de Nicaragua; molleſſe des habitants. 406
Leon & Grenade, villes de cette province. 407
La province de Coſtaricca, dont Carthago eſt la capitale. *ibid.*
La province de Veraguas, érigée en duché en faveur de Chriſtophe Colomb. 408
Eſpece particuliere de ſinges, fort communs dans cette province. *ibid.*
Combien le Mexique eſt une conquête importante pour la couronne d'Eſpagne. 409
Ce qu'il étoit avant que d'appartenir aux Eſpagnols. 410
Les Mexicains cultivoient les arts & l'aſtronomie. 411
Quels biens les Eſpagnols pouvoient faire aux Mexicains; quel mal ils leur ont fait. 412

LETTRE CXXI.

LA CALIFORNIE.

LA ville de Panama. 413
Elle eſt détruite par les Flibuſtiers; rebâtie

dans un autre emplacement. 414
La pêche des perles qui ſe fait près de Panama. 415
Les divers habitants de cette ville. 416
Détails ſur les miſſions de la Californie. 417
Etat de la Californie, de ſes productions, de ſon climat. 418
Deſcription d'une ſorte de poule d'eau ſinguliere. 419
Plante particuliere, dont le fruit ſert de nourriture aux Californiens; ſa récolte. 420
Portrait & caractere de ce peuple. 421
Les Californiens n'avoient point de vêtements avant l'arrivée des miſſionnaires. 423
Quels ſont les habillements des femmes. 424
Simplicité des Californiens dans leurs habillements, leurs logements & leurs meubles. 425
Mariage de ces peuples; la maniere dont les femmes mettent au monde leurs enfants. 426
Religion du pays avant l'arrivée des jéſuites. 427
Les prêtres Californiens. 428
Ce ſont auſſi les médecins de la nation. 429
Des habits de ces prêtres. 430
Fêtes des Californiens. 431
Aveuglement de ces peuples dans leur ſoumiſſion pour leurs prêtres. *ibid.*
Combien il étoit important aux Eſpagnols de ſe rendre maîtres de la Caliſornie. 432
Si les Eſpagnols n'étoient pas maîtres de la Californie, le commerce & les côtes du Mexique ne ſeroient pas en ſûreté. 433
Les Ruſſes ou les Anglois pourroient s'établir

en Californie, & inquiéter les Eſpagnols. 434
Ce ſont les jéſuites qui ont conquis la Californie pour l'Eſpagne. 436
On leur donne toute autorité ſur les troupes qu'ils levent eux-mêmes. 437
Ils forment un établiſſement près de la baie de la Conception. 438
Ils apprennent la langue du pays. *ibid.*
Comment ils ſont regardés par les ſauvages. 439
Comment ils ſe comportent à leur égard. 440
Ils leur apprennent à travailler. 441
Comment ils excitent leur émulation. 442
Comment ils ſavent intimider les Californiens. 443
Contrariétés de tout genre, que les miſſionnaires ont à eſſuyer. 444
On les accuſe & ils ſe juſtifient. 445
Il eſt décidé qu'ils conſerveront l'autorité ſur les troupes. 446
Les miſſionnaires fourniſſent la nourriture aux Californiens. 447
Gouvernement que les jéſuites établiſſent parmi eux. 448
Le nouveau Mexique ſitué au nord de l'ancien. 449
Mœurs & uſages de habitants du nouveau Mexique. 450
La Nouvelle Albion, découverte par François Drake, navigateur Anglois. 451
Mœurs & uſages des habitants de la Nouvelle Albion. 452
Productions naturelles du pays. *ibid.*

Fin de la Table des matieres.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, les neuvieme & dixieme volumes du *Voyageur François*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, le premier Septembre 1769.

GUIROY.

627226
GBN

CATALOGUE

Des livres qui ſe trouvent chez le même Libraire.

INSTITUTES au Droit Criminel, ou principes généraux ſur ces matieres, ſuivant le Droit Civil, Canonique & la Juriſprudence du royaume, avec un Traité particulier des Crimes, par Mr. *Muyard de Vouglans*, Avocat au Parlement, *in*-4. 12 l.

Suite. Inſtruction criminelle, ſuivant les Loix & Ordonnances du royaume, par le même, *in*-4. de 1300 p. 14 l.

Nouvelle Encyclopédie portative, ou Tableau général des connoiſſances humaines, par Mr. *Roux*, *in*-8. 2 vol. 1766. 12 l.

La même, *in*-8. petit format, 2 vol. 1766. 9 l.

Le tome III *ſous preſſe.*

Abrégé chronol. de l'Hiſtoire Ottomane, par Mr. *de la Croix*, *in*-8. petit format, 2 vol. 1768. 10 l.

Dictionnaire des faits & dits mémorables de l'Hiſtoire ancienne & moderne, par le même, *in*-8. petit format, 2 vol. 1768. 10 l.

Dictionnaire de Droit & de Pratique,

par M. *de Ferriere*, 2 vol. *in*-4. 20 l.
Eléments de la Jeuneſſe, par M. *de Blégny*, *in*-8. 6 l.
Hiſt. Poétique, avec un Traité de la Poéſie & de l'Eloquence, par Mr. *Hardion*, 3 vol. *in* 12. 7 l. 10 ſ.
Hiſt. de France, de l'*Abbé Vely*, continuée par MM. *Villaret* & *Garnier*, 20 vol. *in*-12. 60 l.
Inſtitutes de Juſtinien, par *Ferriere*, 7 vol. *in*-12. 18 l.
Inſtitution au Droit François, par *Argou*, nouv. édit. revue par M. *Boucher d'Argis*, 2 vol. *in*-12. 6 l.
Inſtruction Militaire du Roi de Pruſſe à ſes Généraux, *in*-12. *fig.* 3 l.
Journal du Palais, 2 vol. *in-fol.* 45 l.
Loix Civiles, par M. *Domat*, *in-fol.* 24 l.
Notionnaire, *ou* Mémorial raiſonné de ce qu'il y a de plus intéreſſant dans les connoiſſances acquiſes depuis la création du monde juſqu'à préſent, *in*-8. 40 planches, par Mr. *de Garſault.* 9 l.
Dictionnaire hiſtorique des mœurs, uſages & coutumes des François, *in* 8. 3 vol. 1767. 15 l.
Dict. des femmes célebres, *in*-8. 2 vol. 10 l.

Le Voyageur François, ou la Connoiſſance de l'ancien & du nouveau Monde, par Mr. *l'Abbé Delaporte*, *in*-12. 8 vol. 1766 & 1767. 24 l.
Les tomes IX & X, 1768. 6 l.
Les tomes XI & XII *ſous preſſe.*
Lettres ſur le nouveau Tacite de M. de la Bletterie, par M. *Linguet*, *in*-12, broché, 1768. 1 l. 4 ſ.
La Pierre Philoſophale, *in*-12, 2 vol. 6 l.
Hiſt. des révol. de l'Emp. Romain, par M. *Linguet*, 2 vol. 6 l.
Hiſt. du Siecle d'Alexandre le Grand, nouv. édit. revue, corrigée, & entiérement changée, 1 vol. 3 l.
Canaux navigables, *in*-12, 1 vol. 3 l.
La Cacomonade, *in*-12, br. 1 l. 4 ſ.
L'Aveu Sincere, *in*-12, br. 1 l. 4 ſ.
Hiſt. des Variations, par Mr. *Boſſuet*, 5 vol. *in*-12, nouv. édit. 15 l.
Œuvres ſpir. de Fénelon, *in*-12, 4 vol. nouv. édit. 10 l.
Hiſt. Univ. de M. *Hardion*, 18 vol. 54 l.
Suite. Tom. XIX & XX. 6 l.
Le Paſſe-temps, ou Recueil de Contes, par M. *Brunet*, 2 vol. br. 1769. 4 l.
Maria, traduit de l'Anglois, nouv. édit. *in*-12, 2 vol. br. 4 l.
Traité des Matieres Criminelles, par

Lacombe, *in* 4. nouv. édit. 12 l.
Recueil de Juriſp. civile, par *Lacombe*, *in*-4. nouv. édit. augm. & cor. 12 l.
Architec. de *Bullet*, *in*-8. nouv. édit. 6 l.
Arrêts & Réglements notables du Parlement de Paris, par *Lacombe*, *in*-4. 9 l.
Arrêts d'Augeard, 2 vol. *in*-fol. 42 l.
Collection de Juriſprudence, par Mr. *Denizard*, 3 vol. *in*-4. 42 l.
Commentaire ſur la Coutume de Paris, par *Ferriere*, 2 vol. *in*-12. 5 l.
Conférences des Ordonnances de Louis XIV, par *Bornier*, 2 vol. *in*-4. 20 l.
Coutume de Paris, par *Tournet*, *Joly*, *l'Abbé*, 2 vol. *in*-12. 5 l.
Coutume de Paris, par *le Maître*, *in-fol.* 15 l.
Coutumier Général de *Richebourg*, 4 vol. *in-fol.* 110 l.
Contes de Mr. *de Baſtide*, 4 part. 6 l.
Dictionnaire raiſonné d'Anatomie & de Phyſiologie, par Mr. *Dufieu*, 2 vol. *in*-8. 10 l.